

OEUVRES

DE

VOLTAIRE.

Imprimerie de LACRAMPE, rue Damiette, 2.

OEUVRES

DE

VOLTAIRE,

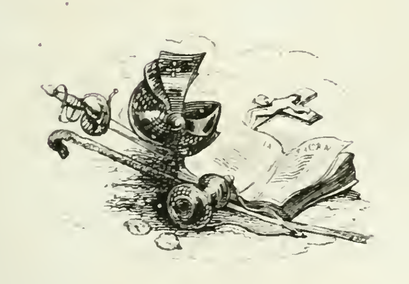
AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

LA PUCELLE.

NOUVELLE ÉDITION.



PARIS.

POURRAT FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DES PETITS AUGUSTINS, 5.

1838

NOTICE

SUR LE POËME

DE LA PUCELLE D'ORLÉANS

L'épopée plaisante, ni l'épopée romanesque, ne semblent pas avoir été connues des anciens. Le *Margitès* attribué à Homère n'est point parvenu jusqu'à nous; la *Batrachomyomachie*, qu'on s'accorde à regarder comme son ouvrage, n'est, à proprement parler, ni plaisante ni romanesque : c'est une longue fable ou une simple allégorie. Un tel poëme a pu donner à Gasti l'idée de ses *Animaux parlans;* mais il n'influa en rien sur le genre créé par Louis Pulci chez les Italiens.

A la vérité l'*Odyssée* est parfois une sorte d'épopée romanesque : elle admet des aventures vulgaires; on y voit la métamorphose des compagnons d'Ulysse en ignobles animaux; on y entend le mugissement de la peau de ces bœufs que depuis plusieurs jours ils avaient mangés; elle offre des personnages qui ne sont pas héroïques, tels que le mendiant Irus, Mélanthius, Eumée et les suivantes de Pénélope; mais l'*Odyssée* n'a point pour objet d'être gaie, plaisante et satirique.

Pour trouver la véritable origine de l'épopée romanesque et plaisante, il faut la chercher chez les Italiens du quinzième siècle.

Précédé plutôt que guidé par les auteurs de *Buovo d'Antona*, de *la Spagna historiata*, et de *la Regina An-*

croja, Pulci chanta vers le milieu du quinzième siècle le grand Morgant (*il Morgante maggiore*), premier modèle de l'épopée romanesque, dont les exploits brillans de Charlemagne et de ses paladins aient été le sujet. Ce fut ainsi qu'il créa un nouveau genre de poëme épique, où il envisagea tout sous le côté ridicule : composition riche en tableaux de tous les genres, admettant une grande diversité d'instructions profitables, de gracieuses peintures, de censures ingénieuses, d'allégories plaisantes; mêlant à un haut degré de mérite l'utilité de l'agrément, et, par ces moyens,

Passant du grave au doux, du plaisant au sévère.

Le satirique Berni, qui refit le Roland amoureux (l'*Orlando inamorato*), en l'embellissant du charme de ses vers, le conquit sur le Bojardo, et se l'appropria justement.

Ces deux poëmes ont incontestablement un grand mérite : ils ont précédé le Roland furieux (l'*Orlando furioso*), le chef-d'œuvre du genre; ils ont offert à l'Arioste un thème et des formes propres à plaire aux bons esprits du temps, et dignes de passer à la postérité à côté des plus magnifiques compositions que la muse épique ait jamais enfantées.

L'Arioste, entrant en homme supérieur dans la nouvelle carrière, se joua des difficultés de l'art, et répandit à pleines mains dans l'épopée romanesque une abondance de détails, une variété de tons, une magnificence d'images, une multiplicité non confuse d'épisodes, de contes et d'aventures, qu'elle ne connaissait pas encore. Ce qu'il avait promis dans son début, il le prodigua dans le cours de son vaste poëme, peignant

tour à tour, et des couleurs les plus vraies, la galanterie gracieuse des dames, la valeur brillante des chevaliers, l'horreur des batailles, les jeux de l'amour, l'élégance de la courtoisie et l'audace des entreprises aventureuses; passant d'un objet à l'autre en excitant toujours l'intérêt, et, sans choquer les convenances chez les esprits bien faits, racontant spirituellement les fredaines les plus gaies, les actions les plus nobles et les équipées les plus folles.

Les prologues, qui commencent si agréablement les poëmes dont nous venons de parler, et que Voltaire a portés à une grande perfection, n'étaient chez les premiers auteurs de ces épopées qu'un mélange assez bouffon de dévotion et de plaisanterie. C'est à l'Aveugle de Ferrare (dans le *Mambriano*) que l'on doit l'invention de ces prologues spirituels dont l'Arioste a embelli son poëme. A la vérité, vers l'époque de l'Aveugle de Ferrare, le Bojardo en fesait usage, et quelques uns de ses débuts ne sont pas sans mérite [1]. L'Arioste marcha sur ses traces, et donna à la plupart de ses prologues un agrément particulier; mais, quelque parfaits qu'ils soient, et nul ne les apprécia plus dignement que Voltaire [2], ils sont en général inférieurs, de même que tout ce qui est du ressort de l'esprit et de la grace, aux débuts des chants II, IV, V, VI, VII, XIV, XIX, XX et XXI de *la Pucelle*.

Notre littérature, si riche en tous les genres, n'avait rien à comparer à l'épopée romanesque et plaisante des Italiens. Boileau avait cherché à imiter le Tassoni :

[1] Liv. I, c. XVI, XIX, XXVII et XXVIII. — Liv. II, c. I, IV, et XXII. — Liv. III, c. IX.

[2] *Dict. philosoph*, art. ÉPOPÉE.

il l'avait surpassé; mais un poëme en six chants fort courts, dont le sujet est un simple lutrin, tout en annonçant la fécondité du talent de l'auteur, n'offrait ni par son étendue, ni par son importance, ni par la variété des épisodes, rien qui approchât de l'Arioste, que le juge du *Joconde* était d'ailleurs peu disposé à bien apprécier.

Il était d'autant plus étonnant que les muses françaises ne se fussent pas exercées sur un sujet, dans le genre de Pulci et de l'Arioste, qui fut à la fois satirique et gracieux, voluptueux et pathétique, héroïque et familier, que la nation fut de tout temps disposée à la malice, à la gaieté, à la satire et à la galanterie, ainsi que l'attestent nos vieux fabliaux et nos vieilles chansons, dans lesquels le clergé est parfois traité assez lestement. Ce n'est pas que les sujets manquassent au talent, puisque les Italiens avaient pris chez nous presque tous ceux de leurs épopées : c'était le talent qui manquait aux sujets dans ce genre, qui paraît facile, et qui pourtant exige du génie une réunion de divers mérites qui rarement se trouvent rassemblés.

Voltaire, dont la jeunesse fut témoin de tant de ridicules, puisqu'il vit, par un contraste tout-à-fait naturel, succéder la licence indévote et gaie de la régence à la bigoterie odieuse, ignoble, sombre et persécutante de la cour vieillie de Louis XIV; Voltaire, qui venait de donner à la France le seul poëme épique qu'elle possède, et qui, doué du talent le plus souple, était appelé par un rare privilége à recueillir toutes les palmes de la gloire littéraire, ne pouvait guère manquer de s'essayer dans le genre de l'Arioste, qui d'ailleurs convenait si bien à la tournure de son esprit.

Pourvu du tact le plus sûr et du goût le plus fin, il sentit parfaitement ce qui convenait à des Français élégans et polis, trop éclairés désormais pour s'amuser de plaisanteries qui n'auraient pas un but utile. Le besoin d'épancher tant de traits malicieux contre tout ce qui fait le malheur et la honte de l'humanité lui fournit le cadre propre à faire valoir ses saillies ingénieuses.

Déja, dans la *Henriade*, il avait rendu avec gravité le fanatisme odieux et la discorde exécrable : il voulut immoler sous les coups du ridicule la bigoterie des cafards et tous les travers atroces des vieilles époques, dont il faut malheureusement toujours faire justice, puisque toujours on veut remettre en honneur, tantôt avec une adresse perfide, tantôt avec une brutale violence, et le fanatisme sanguinaire, et l'abrutissante superstition, et les calamités féodales qui vexaient, humiliaient et massacraient souvent les monarques et les vilains au profit de quelques tyrans bien grossiers et bien barbares.

Le quinzième siècle était déja un peu plus éclairé que ce long règne de ténèbres et de sang qui l'avait précédé : il ne l'était pourtant pas assez, pour qu'un peintre aussi habile que le chantre de Jeanne n'y trouvât encore le sujet de peintures variées propres à faire connaître combien, avant la civilisation et les lumières, les guerres étaient cruelles, les mœurs dissolues, les moines libertins, la religion fanatique, la superstition grossière.

Que de choses il y aurait à dire sur l'affreux libertinage de ces temps dévots et de ceux qui les suivirent; sur ce mélange de fanatisme, de férocité et d'obscènes infamies des cours de Charles IX et de Henri III!

Nous nous bornerons à citer ce qui concerne le maréchal de Retz, parce qu'il vivait sous le règne de Charles VII, et qu'il eut l'honneur de combattre à côté de la Pucelle. On peut lire son article dans Moréri et mieux encore dans la *Biographie universelle*. On y verra que ce haut et puissant seigneur fort dévot « alliait une extrême superstition à la dépravation de mœurs la plus criminelle; qu'il immolait des enfans pour mettre plus de raffinement dans ses plaisirs abominables; que ses gens attiraient dans ses châteaux de jeunes filles et de jeunes garçons qu'on n'en voyait plus sortir; que plusieurs seigneurs étaient les complices de ses horribles débauches; que les innocentes victimes de sa lubricité, âgées de huit ans jusqu'à dix-huit, furent toutes sacrifiées à sa férocité; que le nombre en doit paraître incalculable si l'on considère que ces massacres eurent lieu presque sans relâche dans ses châteaux de Machecoul, de Chantocé, de Tiffanges, dans un hôtel de la Suze à Nantes et dans la plupart des villes où il passait, et qu'ils durèrent huit ans, suivant ses propres aveux, ou quatorze ans suivant la déclaration d'un de ses complices. »

Vers 1730, époque à laquelle Voltaire s'occupait à Cirey de ce poëme de *la Pucelle d'Orléans*, auquel il ne travaillait que de loin à loin, et dans les transes de la crainte très fondée de s'attirer de nouvelles persécutions; au commencement du dix-huitième siècle et même pendant toute cette période de la décadence des mœurs de la monarchie, où le persiflage avait banni la raison, où l'esprit fesait place aux calembours, où l'on ne voulait rien prendre au sérieux, où les dames comme il faut avaient des vapeurs, où les colonels fe-

saient du filet dans les salons, où la bonne santé était de mauvais ton et la morale de mauvais goût; dans ces temps déja si loin de nous, quelle meilleure pâture pour la raillerie du beau monde qu'une servante de cabaret qui tranche de l'héroine, qu'une fille de rien, vierge encore à vingt-sept ans, le prouvant authentiquement, et restant telle au milieu des désordres de la guerre et de la licence des camps!

S'il est vrai de dire que la littérature est l'expression de la société, il faut convenir que le chantre de Jeanne n'est pas si coupable que quelques saintes gens l'ont prétendu, et qu'il doit être absous du crime de s'être égayé sur un sujet que Chapelain, dit-il, avait eu la bêtise de traiter sérieusement [1].

La Harpe, homme de goût avant d'être devenu homme de pénitence, se permit, dans les premiers accès de la ferveur de sa conversion, d'attaquer le poëme de *la Pucelle*, qu'il récitait pourtant si bien autrefois. Ce même aristarque, qui ne trouvait pas les *Contes* de La Fontaine dangereux pour les mœurs, alla jusqu'à traiter l'élégante et spirituelle épopée de Jeanne de « blasphème inepte et grossier. » C'était porter bien loin au delà des bornes de la grossièreté l'ineptie et le blasphème contre son bienfaiteur et contre le bon sens. Il reproche au chantre de *la Pucelle* ce vers, sur lequel il s'acharne fort mal à propos:

> Jeanne, qu'anime une chrétienne rage.

Est-ce qu'il trouvait ces expressions plus fortes que ces vers de Boileau:

> Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,

[1] Lettre à J. J. Rousseau, 30 auguste 1755.

Abyme tout plutôt : c'est l'esprit de l'église.
Lutrin, ch. I, v. 185.

Cent mille faux zélés, le fer en main courans,
Allèrent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et, sans distinction, dans tout sein hérétique,
Pleins de joie, enfoncer un poignard catholique.
Satire XII, v. 251.

Toutefois l'auteur de *Mélanie* veut bien reconnaître que *la Pucelle* offre un style « qui étincelle d'esprit, une foule de vers heureux et piquans, et une verve satirique aussi étonnante qu'il lui plaît de la trouver déplorable. »

Palissot, dont le goût et le style sont si purs, a dit en parlant de l'épopée de Jeanne d'Arc : « De tous les ouvrages de l'auteur, le plus piquant, le plus original, celui dans lequel Voltaire s'est montré le plus entier, c'est ce poëme inégal, mais charmant, qui semble réunir tous les genres, tous les sons, tous les styles, et qui était encore sans modèle dans notre littérature. De tous nos écrivains libres, Voltaire est peut-être celui qui a été le plus mesuré, le plus chaste dans ses expressions; et c'est à lui cependant que quelques fanatiques ont reproché le plus durement d'avoir violé toutes les bienséances : jamais plus d'hypocrites n'avaient crié avec plus de fureur au scandale. »

Il est plus facile d'accuser que de prouver. Aussi les critiques de *la Pucelle* se sont-ils bornés à hurler et à crier, comme dit Jérémie. S'ils s'étaient donné la peine de comparer l'épopée plaisante de Voltaire avec celles qui avaient été en Italie honorées de la protection des bulles, et imprimées avec privilége, ils auraient pu remarquer que le badinage du poëme français est beau-

coup plus mesuré et plus décent que les gravelures ultramontaines. Nous indiquerons, par exemple, 1° dans le *Mambriano*, ce bouffon qui feint d'être grièvement blessé,

> Ah! je n'ose dire où,
> Mais que je plains sa gentille maîtresse!

et qui raconte devant les dames toutes les particularités de son prétendu accident avec les détails les plus obscènes [1] : récit placé immédiatement après une prière dévote, une sainte vision, deux conversions et un miracle; 2° dans l'*Orlando inamorato*, la surprise de Maugis lié dans les bras d'Angélique, dont il voulait abuser pendant qu'elle dormait [2]; 3° dans le *Guerrino* de Tullie d'Aragon, fille d'un cardinal archevêque de Palerme, les tentations dignes du saint Robert d'Arbrissel, auxquelles le héros se trouve exposé, couché qu'il est tout nu avec la sibylle, qui, nue également, lui dévoile à la plus vive lumière tous les trésors d'amour qui l'eussent séduit, si le nom de Jésus, prononcé à propos, n'eût calmé l'effervescence de son sang, de ses désirs et de ses tentatives [3]; 4° dans l'*Orlando furioso*, cette audace scandaleuse d'un ermite libertin qui endort les belles dames, mais qu'un accident pareil à celui de Chandos empêche de consommer ses attentats impudiques [4]; cette entreprise de Roger, libérateur d'Angélique, qu'il enlève nue, et dont, en attendant mieux, il couvre de baisers et les yeux et la gorge [5]; ces espiégleries du jeune Richardet, déguisé en fille, partageant le lit de Fleur-d'Épine, et poussant avec elle les choses aussi

[1] C. x, st. 5 à 61. — [2] Liv. I, c. I. — [3] *Id.*, c. xxv. — [4] *Id.*, c. VIII, st. 30, 48, 49. — [5] *Id.*, c. x, st. 112; c. XI, st. 2, 3.

loin qu'elles peuvent aller en pareil cas [1]; l'histoire graveleuse de *Joconde* [2] et surtout les détails de la perfidie de Fiammetta [3]; et l'insolente équipée de Marganor, qui avait coupé les jupons de trois belles dames à une telle hauteur, et si complétement, que, forcées de rester assises les genoux croisés, elles ne pouvaient dérober aux yeux qu'une partie de leurs charmes dont la totalité eût été gravement compromise pour peu qu'elles eussent changé de posture [4]. On pourrait ajouter à ces traits beaucoup d'autres aussi lestes. Nous rappellerons seulement l'*Italie délivrée*, poëme épique et sérieux du Trissin, qui représente avec trop d'ingénuité les privautés de Justinien et de sa femme [5].

Si les détails graveleux ne sont nullement rares dans les poëmes composés par les prédécesseurs du chantre de Jeanne, dans des contrées et à des époques qui passent pour éminemment dévotes, les impiétés aussi n'y sont pas moins fréquentes.

Le chanoine Pulci est-il bien réservé quand il commence par des passages de l'ancien et du nouveau *Testament* les chants qui renferment le plus de folies et de libertinage; quand il appelle Jésus-Christ un grand Jupiter crucifié [6]; quand il fait succéder immédiatement au baptême et au saint chrême les actes les plus libertins entre Olivier le convertisseur et Méridienné la convertie [7]; quand il dit que le vrai *Pater noster* est une bonne tranche de foie, et que, soit qu'il y en ait trois ou deux, soit qu'on n'en compte qu'une

[1] C. XXV, st. 64 à 69. — [2] *Id.*, c. XXVIII. — [3] *Id.*, *ibid.*, st. 64 à 67. — [4] *Id*, c. XXXVIII, st. 26 et suiv. — [5] C. III, v. 582 et suiv. — [6] C. II, st. 1. — [7] *Id.*, c. VIII, st. 9 et suiv.

seule, c'est toujours du foie qu'elles dérivent [1]; quand il prétend que celui qui a tout créé est le seul qui sache toutes choses, et qu'il en est qui ne sont pas connues de son fils [2]?

Que penser de la dévotion de l'Arioste lui-même, protégé pourtant dans son poëme par les bulles de Léon X et de Clément VII, lorsqu'il fait commettre des obscénités par l'ermite dont nous avons parlé plus haut; lorsque, dans les couvens, parmi les moines, au sein des messes et des saints offices, il place, non pas seulement la Gourmandise, l'Avarice, la Colère, l'Orgueil, l'Envie et la Paresse, mais encore la Cruauté et la Discorde [3]; lorsqu'il fait chercher une seconde fois par saint Michel cette Discorde dans le couvent qu'elle ne pouvait quitter, tant elle s'y trouvait bien, siégeant alors au chapitre où se fesait une élection des grands officiers de l'ordre, et jouissant avec délices de voir les révérends pères se jeter les bréviaires à la tête [4]?

Regarde-t-on le Berni, qui a refait le *Roland amoureux* du Bojardo, le Berni, qui pourtant était chanoine, comme un pieux écrivain, lui qui se moque lestement du diable et de ses cornes, et de sa queue [5], en des termes que Gravina trouve impies, quoique ce poëme ni tant d'autres n'aient pas été mis à l'index des papes? Il est vrai qu'ils ne paraissent pas s'être par trop scandalisés de François de Lodovici, qui, dans ses *Trionfi di Carlo* (Triomphes de Charlemagne), représente le Vice qui se rend à Rome, bien certain d'y être gracieusement accueilli, nourri des mets succulens, et vêtu

[1] C. XVIII, st. 116. — [2] *Id.*, c. XXV, st. 136, 141. — [3] C. XIV, st. 81, 82. — [4] *Id.*, c. XXVII, st. 37. — [5] Liv. II, c. XXIII, st. 1 et 2.

d'or, de soie et de pourpre[1]; et qui place justement près de la conquête de la Terre-Sainte, et d'un voyage au temple de la Vertu, l'aventure extrêmement libertine de deux pieux personnages[2] qui, par économie, se cotisent pour entretenir une maîtresse à frais communs, et trouvent dans un dévot ermite un bon frère qui entre en troisième dans le partage amical des faveurs de cette chaste créature.

Si une certaine liberté fut permise de tout temps aux poëtes, faut-il s'étonner que Voltaire, qui sans doute était poëte aussi, et qui sans doute aimait la liberté, ait usé des priviléges de l'état et du genre, quand il voulut donner à la France la plus ingénieuse épopée romanesque qu'elle possède? Quelle composition, dans la littérature européenne, offre un plus admirable ensemble de parties, toutes distinguées, toutes variées, toutes à peu près parfaites?

L'intérêt du sujet en lui-même, le nom des personnages, le lieu de l'action, la variété des aventures et des épisodes, le charme des détails, le sel des plaisanteries, la critique fine et enjouée, la grace enchanteresse de plusieurs morceaux, l'horreur des batailles, la galanterie des héros, les douces faiblesses des dames, le sac et le viol du couvent, la cour et les amours délicats de Charles VII, l'expédition du grossier Martinguerre, le beau Monrose et l'effronté Grisbourdon, et le cynique Hermaphrodix, la tendre Dorothée et la sévère Rosamonde, l'aimable La Trimouille et le brutal Chandos, Dunois si courtois et si brave, l'impur archevêque de Milan, et son infame Sacrogorgon; la

[1] C. XXVIII et XXIX. — [2] *Id.* c. LXXII et LXXIII.

description du palais de la Sottise et du temple de la Renommée; les duels, les aventures, les visions, les discours, les récits, les comparaisons, et, au dessus de tout peut-être, les admirables prologues de la plupart des chants, et cette profusion de saillies si spirituelles, et ce bonheur si fréquent d'expressions pittoresques et d'idées plaisantes : telles sont les véritables causes du succès prodigieux qu'a obtenu et de la haute estime que conserve ce poëme si neuf dans notre langue, et auquel les Italiens eux-mêmes ne peuvent réellement opposer que leur *Roland furieux*, tandis que les autres nations n'ont rien, absolument rien, qui puisse en approcher.

Il faut bien en convenir, on ne saurait trop regretter que le poëte, dominé par les idées de son temps et le ton de sa société, ait choisi pour le héros de son épopée une belle et courageuse fille qui voua son bras à la défense de la patrie, qui réveilla l'honneur et rappela la gloire dans les cœurs engourdis, qui contribua puissamment à sauver la France du joug de l'étranger, et qui, victime d'une lâche politique et d'un fanatisme atroce, monta au bûcher comme elle avait monté à l'assaut, vierge intrépide et modeste, pure comme on nous peint les anges, vaillante comme les héros, et dévouée comme les martyrs du patriotisme. Malheureusement l'intrépide amazone, que Voltaire n'a pourtant cessé d'appeler auguste, et qui, dit-il dans l'*Essai sur les mœurs* [1], « aurait eu des autels dans les temps héroïques où les hommes en élevaient à leurs libérateurs, » ne lui avait paru, dans l'ordonnance de son

[1] Chap. LXXX.

poème contre la barbarie, qu'une jeune fille qui avait le ridicule de se coiffer d'un morion et de chausser la braguette, de croire à l'apparition de sainte Catherine et de sainte Marguerite, de se soumettre à l'examen de sa virginité, de manier la dague et l'épée, de courir dans les camps avec la soldatesque, et de se croire l'objet d'un miracle en échappant au cabaret et à l'écurie, où quelques auteurs l'ont mal à propos placée avant son départ pour Chinon.

Assurément les hommes qui lisaient les obscènes fabliaux trouvés dans les archives des églises; qui, comme le dévot François Ier et son successeur Henri II, fesaient leurs délices des grossièretés libertines du curé de Meudon; qui ne s'indignaient pas des deux bulles accordées au chantre de *Joconde* et de *Marganor;* qui se délassaient de la vue de leurs Klingstet par le chant des ordures de Collé et par la lecture des romans de Crébillon; ces rigoristes, ces saintes gens n'auraient pas crié si haut contre les nudités de *la Pucelle*, si d'autres motifs que ceux qu'ils donnaient n'avaient aigri leur fiel et dicté leurs censures. Ce n'était pas contre le peintre voluptueux des fredaines d'Agnès que l'on s'enflammait : c'était contre le poëte philosophe qui avait signalé les infamies et les crimes de Constantin et d'Alexandre VI, peint les ignobles scandales du cimetière de Saint-Médard, et voué au mépris des honnêtes gens le libertinage des couvens, la turpitude des moines, la débauche unie à la dévotion, les assassinats juridiques de l'inquisition, les massacres du fanatisme et les longs attentats de l'hypocrisie.

Ce fut vers 1730 que Voltaire, tout en travaillant au *Siècle de Louis XIV* et à six tragédies, composa les pre-

miers chants et plusieurs parties de la *Jeanne d'Arc.* Le bruit que firent tout à coup en 1734 les *Lettres Philosophiques*, et en 1736 le *Mondain*, l'avertirent du danger qu'il courrait si *la Pucelle* venait à être publiée. Un légitime sentiment de terreur refroidit considérablement la verve du poëte, et le découragea au point de lui faire regarder comme impossible la publication d'un tel ouvrage. On voit, par une lettre de madame de Grafigni à M. de Vaux, combien on fut effrayé à Cirey lorsque l'on y crut qu'elle avait envoyé à Luneville un des chants du poëme : c'était à la fin de 1738.

Qu'eût été ce bel et magnifique ouvrage conçu dans la maturité du talent de Voltaire, s'il eût été composé de suite sans dégoûts, sans alarmes, avant les transes de la persécution et les glaces de l'âge? Toutefois en 1735 le poëme avait déja neuf chants, et même dix au mois d'auguste de la même année. En 1738, le petit poëme ariostin, comme dit Voltaire à Formont, contenait onze chants terminés.

Depuis long-temps il avait des inquiétudes sur quelques chants de cette épopée qu'il avait communiqués à quelques grands personnages. Il avait pourtant, dès le mois de juillet 1737, refusé de l'adresser au roi de Prusse, auquel il écrivait : « J'aurais bien voulu joindre *la Pucelle* au reste du tribut. Votre ambassadeur vous dira que la chose est impossible. Ce petit ouvrage est depuis près d'un an entre les mains de madame la marquise du Châtelet, qui ne veut pas s'en dessaisir. » Le 22 septembre 1746, Voltaire réitéra son refus à un prince sur la discrétion duquel il ne pouvait pas entièrement compter. Le monarque fut piqué, car il s'exprime ainsi dans une lettre du 22 février 1747 : « Vous

avez prêté votre *Pucelle* à la duchesse de Virtemberg. Apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez; et les seuls qui méritent votre confiance, ou plutôt auxquels vous devriez vous abandonner tout entier, sont ceux avec lesquels vous êtes en défiance [1]. »

Ce fut d'une de ces copies sans doute que Voltaire avait données ou laissé prendre que provinrent celles qui, obtenues par des faussaires, lui inspirèrent depuis tant et de si légitimes terreurs.

Vers le mois de février 1755, Voltaire apprit aux Délices, où il était retiré, qu'il circulait à Paris des copies de son poëme à peu près complet, ou qui du moins pouvait passer pour tel au moyen des interpolations dont on avait encombré les lacunes, et qui défiguraient plus ou moins cette belle composition. Ce fut avec raison qu'il se plaignit de ce crime dans ses lettres à Thiériot (24 mars 1755), au marquis de Thibouville (21 mai 1755), etc.

Cependant le 2 avril 1755 il envoya à d'Argental « quatre figures qui appartiennent à la chapelle de Jeanne. » Ce sont les chants VIII, IX, XVI, XVII.

Le 2 auguste 1755 il écrivit au premier syndic de Genève pour l'informer des menées du libraire Grasset et de quelques fripons qui voulaient faire imprimer le manuscrit falsifié. Il paraît que, parmi ces honnêtes gens, figuraient, outre La Beaumelle et Maubert, les Fréron, les Chevrier, et un nommé *Corbi*. Les falsifica-

[1] Il paraît que Frédéric se procura une copie de *la Pucelle*, car Voltaire pensait que le fameux manuscrit falsifié qui servit aux premières éditions subreptices provenait de ce prince, qui l'avait remis soit à d'Arget, soit à Baculard d'Arnaud.

tions étaient d'abord si considérables que Voltaire portait celles du premier chant seulement à cent quatre-vingt-quatre vers, ou altérés ou supposés.

Ce ne fut guère qu'à la fin de décembre 1755 que Voltaire recouvra un peu de sécurité et de repos, ainsi qu'il le dit à sa nièce, madame de Fontaine, qui l'avait très bien secondé à Paris.

Cependant, quoiqu'il eût fait arrêter Grasset à Genève, il s'attendait à voir paraître son poëme défiguré par le capucin Maubert. Il parle de sa juste indignation dans ses lettres à Thiériot, à Richelieu, à d'Argental et à ses meilleurs amis de Paris. Pour mieux prouver combien était grande la méchanceté de ses ennemis, Voltaire avait fait parvenir, en juillet 1755, plusieurs copies de son épopée, telle qu'il l'avouait.

Enfin, ce dont Voltaire avait été effrayé au dernier point, l'impression de *la Pucelle* eut lieu à la fin de 1755. Dès le commencement de 1756, les réimpressions se succédèrent rapidement. Au moyen des mesures prudentes qu'il avait prises de concert avec ses amis, l'effet de cette apparition n'eût pour l'auteur rien de fâcheux. Ainsi se trouva déjouée la conjuration des ennemis du philosophe.

Voici le titre de l'ouvrage : *La Pucelle d'Orléans*, poëme divisé en XV livres, par M. de V.

Avec plus ou moins de fautes, de chants et d'interpolations, le poëme était réimprimé partout dans tous les formats portatifs. Ces éditions subreptices, depuis XV jusqu'à XXIV livres, contenaient tout l'épisode de l'Ane dans sa plus obscène nudité.

C'était donner à l'auteur de grands avantages pour se justifier devant le public éclairé, accoutumé à juger

ses beaux vers, et qui reconnaissait sans peine à leur mauvais goût et à leur mauvais ton les passages interpolés ou défigurés. Il écrivit à ce sujet en 1756 à l'Académie française et à P. Rousseau, rédacteur du *Journal Encyclopédique*.

Enfin Voltaire se détermina en 1762 à donner de son poëme une édition digne de lui. Il ajouta, aux xv chants déja connus, les chants VIII, IX, XVI, XVII, faits à neuf, et les XIX et XX presque entiers. Cette édition est in-8°. Les honnêtes gens purent alors jouir de ce bel ouvrage qui depuis ne reçut guère d'amélioration. Toutefois en 1760[1], l'auteur jugea à propos de se venger de quelques mauvais écrivains, ennemis des philosophes et des lettres plus encore que de lui-même, et qui avaient voulu le perdre en publiant la première édition subreptice de *la Pucelle*. Il était juste que le poëte leur en fît les honneurs : ce fut l'objet de la *Capilotade* où il réunit Chaumeix, Gauchat, Guyon, Fantin, Grisel, La Beaumelle, Caveyrac qu'il remplaça depuis par Sabatier, et avant tout Fréron, le plus implacable de tous, et celui dont la mauvaise foi était le plus notoire. Cet épisode, qui porta à XXI chants le poëme de *la Pucelle*, en devint le XVIII[e], et parut pour la première fois en 1764, dans la collection d'opuscules de Voltaire publiée sous le titre de *Contes* de Guillaume Vadé (à Genève), 1764, in-8°. Voici le titre que l'auteur donne à cette nouvelle production : « Chant détaché d'un poëme épique de la composition de Jérôme Carré, trouvé dans ses papiers après le décès dudit Jérôme. »

Ce fut d'après l'édition in-8° de 1774, revue par

[1] Lettres a madame du Deffand et a Thiériot, 15 janvier 1761.

Voltaire, mais toujours avec la négligence qu'il était forcé de mettre dans cette sorte de travail, au milieu des continuelles occupations dont il était surchargé; ce fut d'après cette réimpression que les éditeurs de Kehl firent entrer, avec quelques légères améliorations, le poëme de *la Pucelle* dans leur belle collection en 1785.

Malgré ses imperfections, le texte de Kehl a servi de modèle à toutes les éditions qui ont paru depuis, non seulement comme réimpressions particulières, mais aussi comme fesant partie des OEuvres complètes. Ainsi le poëme de *la Pucelle d'Orléans*, qui pourtant se trouve dans toutes les mains, puisqu'on en a tiré environ quatre cent mille exemplaires, reparaissait continuellement avec une foule d'inexactitudes et de négligences qu'il était pourtant facile de faire disparaître.

Nous avons tâché de donner enfin de ce beau poëme un texte correct et dont les parties accessoires fussent distribuées plus convenablement qu'elles ne l'avaient été jusqu'alors. Les variantes ont été séparées des notes; nous avons beaucoup augmenté les unes et les autres; nous avons donné le tableau des principales imitations faites par Voltaire; nous présentons aussi la liste des éditions les plus remarquables. De nouvelles variantes assez nombreuses ont été ajoutées aux anciennes : nous les avons tirées de plusieurs manuscrits qui nous ont été communiqués tant en France que dans l'étranger, et dont plusieurs sont encore sous nos yeux. Quelques unes sont importantes, et toutes sont plus ou moins curieuses : elles mettront à portée de mieux apprécier les essais et le travail définitif de Voltaire, ainsi que la méchanceté et le mauvais goût des auteurs des interpolations.

Parmi les améliorations que nous avons introduites ou adoptées, la plus remarquable est celle que l'on doit à Palissot, écrivain d'un jugement sûr et dont l'opinion est d'une grande autorité. Il remarqua avec raison que Voltaire, tout occupé « des bouleversemens qu'il fut obligé de faire à son poëme, » ne s'étoit pas aperçu que, dans son xve chant, il enlevait plus de quatre-vingts vers (ce qui arrive à la belle Agnès et à ses compagnons de voyage), quoiqu'il eût témoigné, par cette partie même de son argument, l'intention où il était de conserver ce passage important dont l'absence, dans toutes les nouvelles éditions autres que celle de Palissot et la nôtre, occasionne une lacune qui interrompt le fil des événemens, et prive en quelque sorte le lecteur d'un fragment considérable où se trouvent de très beaux vers.

Dans l'état où nous offrons enfin le beau poëme de *la Pucelle*, nous croyons et nous espérons que les honnêtes gens y trouveront quelques améliorations utiles. C'est un hommage qu'il nous est doux de leur rendre ainsi qu'au grand homme qui, pour l'instruction du genre humain et le plaisir des esprits bien faits, alluma le fanal le plus éclatant qui ait jamais lui chez aucun peuple, et contre la durée duquel ne sauraient jamais prévaloir ni les ténèbres de l'ignorance, ni la mauvaise foi de l'hypocrisie, ni les rugissemens du fanatisme, ni même la faux dévorante de Saturne.

LOUIS DU BOIS.

LA PUCELLE

D'ORLÉANS,

POËME EN VINGT ET UN CHANTS.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Ce poëme est un des ouvrages de M. de Voltaire qui ont excité en même temps et le plus d'enthousiasme et les déclamations les plus violentes. Le jour où M. de Voltaire fut couronné au théâtre, les spectateurs qui l'accompagnèrent en foule jusqu'à sa maison criaient également autour de lui : « Vive *la Henriade!* vive *Mahomet!* vive *la Pucelle!* » Nous croyons donc qu'il ne sera pas inutile d'entrer dans quelques détails historiques sur ce poëme.

Il fut commencé vers l'an 1730; et jusqu'à l'époque où M. de Voltaire vint s'établir aux environs de Genève, il ne fut connu que des amis de l'auteur, qui avaient des copies de quelques chants, et des sociétés où Thiériot en récitait des morceaux détachés.

Vers la fin de l'année 1755, il en parut une édition imprimée, que M. de Voltaire se hâta de désavouer, et il en avait le droit : non seulement cette édition avait été faite sur un manuscrit volé à l'auteur ou à ses amis, mais elle contenait un grand nombre de vers que M. de Voltaire n'avait point faits, et quelques autres qu'il ne pouvait pas laisser subsister, parce que les circonstances auxquelles ces vers fesaient allusion étaient changées; nous en donnerons plusieurs preuves dans les notes qui sont jointes au poëme. La morale permet à un auteur de désavouer les brouillons d'un ouvrage qu'on lui vole, et qu'on publie dans l'intention de le perdre.

On attribue cette édition à La Beaumelle, et au capucin Maubert, réfugié en Hollande. Cette entreprise devait leur

rapporter de l'argent, et compromettre M. de Voltaire; ils y trouvaient

> Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
>
> La Fontaine, *fab.* XVII, liv. IX.

Un libraire, nommé *Grasset*, eut même l'impudence de proposer à M. de Voltaire de lui payer un de ces manuscrits volés, en le menaçant des dangers auxquels il s'exposerait s'il ne l'achetait pas; et le célèbre anatomiste poëte Haller, zélé protestant, protégea Grasset contre M. de Voltaire.

Nous voyons, par la lettre de l'auteur à l'Académie française que nous avons jointe à la préface, que cette première édition fut faite à Francfort sous le titre de Louvain. Il en parut, fort peu de temps après, deux éditions semblables en Hollande.

Les premiers éditeurs, irrités du désaveu de M. de Voltaire, consigné dans les papiers publics, réimprimèrent *la Pucelle* en 1756, y joignirent le désaveu pour s'en moquer, et plusieurs pièces satiriques contre l'auteur. En se décelant ainsi eux-mêmes, ils empêchèrent une grande partie du mal qu'ils voulaient lui faire.

En 1757, il parut à Londres une autre édition de ce poëme, conforme aux premières, et ornée de gravures d'aussi bon goût que les vers des éditeurs : les réimpressions se succédèrent rapidement; et *la Pucelle* fut imprimée à Paris, pour la première fois, en 1759.

Ce fut en 1762 seulement que M. de Voltaire publia une édition de son ouvrage, très différente de toutes les autres. Ce poëme fut réimprimé en 1774, dans l'édition in-4°, avec quelques changemens et des additions assez considérables. C'est d'après cette dernière édition, revue et corrigée encore sur d'anciens manuscrits, que nous donnons ici *la Pucelle*.

Plusieurs entrepreneurs de librairie, en imprimant ce

poëme, ont eu soin de rassembler les variantes, ce qui nous a obligés de prendre le même parti dans cette édition. Cependant, comme parmi ces variantes il en est quelques unes qu'il est impossible de regretter, qui ne peuvent appartenir à M. de Voltaire, et qui ont été ajoutées par les éditeurs pour remplir les lacunes des morceaux que l'auteur n'avait pas achevés, nous avons cru pouvoir les supprimer, du moins en partie.

L'impossibilité d'anéantir ce qui a été imprimé tant de fois, et la nécessité de prouver aux lecteurs les interpolations des premiers éditeurs, sont les seuls motifs qui nous aient engagés à conserver un certain nombre de ces variantes.

Il nous reste maintenant à défendre *la Pucelle* contre les hommes graves qui pardonnent beaucoup moins à M. de Voltaire d'avoir ri aux dépens de Jeanne d'Arc qu'à Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, de l'avoir fait brûler vive.

Il nous paraît qu'il n'y a que deux espèces d'ouvrages qui puissent nuire aux mœurs : 1° ceux où l'on établirait que les hommes peuvent se permettre sans scrupule et sans honte les crimes relatifs aux mœurs, tels que le viol, le rapt, l'adultère, la séduction, ou des actions honteuses et dégoûtantes qui, sans être des crimes, avilissent ceux qui les commettent; 2° les ouvrages où l'on détaille certains raffinemens de débauche, certaines bizarreries des imaginations libertines.

Ces ouvrages peuvent être pernicieux, parce qu'il est à craindre qu'ils ne rendent les jeunes gens, qui les lisent avec avidité, insensibles aux plaisirs honnêtes, à la douce et pure volupté qui naît de la nature.

Or, il n'y a rien dans *la Pucelle* qui puisse mériter aucun de ces reproches. Les peintures voluptueuses des amours d'Agnès et de Dorothée peuvent amuser l'imagination, et non la corrompre. Les plaisanteries plus libres dont l'ouvrage est semé ne sont ni l'apologie des actions qu'elles pei-

gnent, ni une peinture de ces actions propre à égarer l'imagination.

Ce poëme est un ouvrage destiné à donner des leçons de raison et de sagesse, sous le voile de la volupté et de la folie. L'auteur peut y avoir blessé quelquefois le goût, et non la morale.

Nous ne prétendons pas donner ce poëme pour un catéchisme, mais il est du même genre que ces chansons épicuriennes, ces couplets de table, où l'on célèbre l'insouciance dans la conduite, les plaisirs d'une vie voluptueuse, et la douceur d'une société libre, animée par la gaieté d'un repas. A-t-on jamais accusé les auteurs de ces chansons de vouloir établir qu'il fallait négliger tous ses devoirs, passer sa vie dans les bras d'une femme ou autour d'une table? non, sans doute : ils ont voulu dire seulement qu'il y avait plus de raison, d'innocence et de bonheur dans une vie voluptueuse et douce, que dans une vie occupée d'intrigues, d'ambition, d'avidité, ou d'hypocrisie.

Cette espèce d'exagération qui naît de l'enthousiasme est nécessaire dans la poésie. Viendra-t-il un temps où l'on ne parlera que le langage exact et sévère de la raison? Mais ce temps est bien éloigné de nous, car il faudrait que tous les hommes pussent entendre ce langage. Pourquoi ne serait-il point permis d'en emprunter un autre pour parler à ceux qui n'entendent point celui-ci?

D'ailleurs, ce mélange de dévotion, de libertinage et de férocité guerrière, peint dans *la Pucelle*, est l'image naïve des mœurs du temps*.

* Un chanoine de Paris, zélé *Bourguignon*, rapporte en propres termes dans ses *Annales*, que plusieurs de nos compilateurs d'histoires de France ont eu la bonté de copier, que, sous le règne de Charles VI, Dieu affligea la ville de Paris d'une toux générale, en punition de ce que les petits garçons chantaient dans les rues :

Votre... a la toux, commère !
Votre... a la toux.

Voilà, à ce qu'il nous semble, dans quel esprit les hommes sévères doivent lire *la Pucelle*, et nous espérons qu'ils seront moins prompts à la condamner.

Enfin, ce poëme n'eût-il servi qu'à empêcher un seul libertin de devenir superstitieux et intolérant dans sa vieillesse, il aurait fait plus de bien que toutes les plaisanteries ne feront jamais de mal. Lorsqu'en jetant un coup d'œil attentif sur le genre humain, on voit les droits des hommes, les devoirs sacrés de l'humanité, attaqués et violés impunément, l'esprit humain abruti par l'erreur, la rage du fanatisme et celle des conquêtes ou des rapines agiter sourdement tant d'hommes puissans, les fureurs de l'ambition et de l'avarice exerçant partout leurs ravages avec impunité, et qu'on entend un prédicateur tonner contre les erreurs de la volupté, il semble voir un médecin, appelé auprès d'un pestiféré, s'occuper gravement à le guérir d'un cor au pied.

Il ne sera peut-être pas inutile d'examiner ici pourquoi l'on attache tant d'importance à l'austérité des mœurs. 1° Dans les pays où les hommes sont féroces, et où il y a de mauvaises lois, l'amour ou le goût du plaisir produisent de grands désordres; et il a toujours été plus facile de faire des déclamations que de bonnes lois; 2° les vieillards, qui naturellement possèdent toute l'autorité, et dirigent les opinions, ne demandent pas mieux que de crier contre des fautes qui sont celles d'un autre âge; 3° la liberté des mœurs détruit le pouvoir des femmes, les empêche de l'étendre au delà du terme de la beauté; 4° la plupart des hommes ne sont ni voleurs, ni calomniateurs, ni assassins. Il est donc très naturel que partout les prêtres aient voulu exagérer les fautes de mœurs. Il y a peu d'hommes qui en soient exempts; la plupart même mettent de l'amour-propre à en commettre, ou du moins à en avoir envie : de manière que tout homme à qui on a inspiré des scrupules sur cet objet devient l'esclave du pouvoir sacerdotal.

Les prêtres peuvent laisser en repos la conscience des

grands sur leurs crimes, et, en leur inspirant des remords sur leurs plaisirs, s'emparer d'eux, les gouverner, et faire d'un voluptueux un persécuteur ardent et barbare.

Ils n'ont que ce moyen de se rendre maîtres des femmes, qui, pour la plupart, n'ont à se reprocher que des fautes de ce genre. Ils s'assurent par là un moyen de gouverner despotiquement les esprits faibles, les imaginations ardentes, et surtout les vieillards, qui, en expiation des vieilles fautes qu'ils ne peuvent plus répéter, ne demandent pas mieux que de dépouiller leurs héritiers en faveur des prêtres.

Nous observerons, en cinquième lieu, que ces mêmes fautes sont précisément celles pour lesquelles on peut se rendre sévère en fesant moins de sacrifices. Il n'y a point de vertu qu'il soit si facile de pratiquer, ou de faire semblant de pratiquer, que la chasteté; il n'y en a point qui soit plus compatible avec l'absence de toute vertu réelle, et l'assemblage de tous les vices : en sorte que du moment où il est convenu d'y attacher une grande importance, tous les fripons sont sûrs d'obtenir à peu de frais la considération publique.

Aussi cherchez sur tout le globe un pays où, nous ne disons pas la pureté qui tient à la simplicité, mais l'austérité de mœurs soit en grand crédit, et vous serez sûrs d'y trouver tous les vices et tous les crimes, même ceux que la débauche fait commettre.

PRÉFACE

DE DOM APULEIUS RISORIUS,

BÉNÉDICTIN.

Remercions la bonne ame par laquelle une *Pucelle* nous est venue. Ce poëme héroïque et moral fut composé vers l'an 1730, comme les doctes le savent, et comme il appert par plusieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740 *, imprimée dans le Recueil des opuscules d'un grand prince, sous le nom de *Philosophe de Sans-Souci*, qu'une princesse d'Allemagne, à laquelle on avait prêté le manuscrit, seulement pour le lire, fut si édifiée de la circonspection qui règne dans un sujet si scabreux, qu'elle passa un jour et une nuit à le faire copier, et à transcrire elle-même tous les endroits les plus moraux. C'est cette même copie qui nous est enfin parvenue. On a souvent imprimé les lambeaux de notre *Pucelle*, et les vrais amateurs de la saine littérature ont été bien scandalisés de la voir si horriblement défigurée **. Des

* *Voyez* la lettre du 22 février 1747 du roi de Prusse à Voltaire.

** Lorsque ces éditions parurent, M. de Voltaire crut devoir les désavouer par une lettre adressée à l'Académie française. Nous plaçons ici cette lettre et la réponse de M. Duclos, alors secrétaire de l'Académie.

« Messieurs,

« Je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui sont, comme vous, à la « tête de la littérature, d'adoucir les nouveaux désagrémens aux-

éditeurs l'ont donnée en quinze chants, d'autres en seize, d'autres en dix-huit, d'autres en vingt-quatre, tantôt en coupant un chant en deux, tantôt en remplissant des lacunes par des vers que le cocher de Ver-

« quels les gens de lettres sont exposés depuis quelques années. « Lorsqu'on donne une pièce de théâtre à Paris, si elle a un peu de « succès, on la transcrit d'abord aux représentations, et on l'im- « prime souvent pleine de fautes. Des curieux sont-ils en possession « de quelques fragmens d'un ouvrage, on se hâte d'ajuster ces frag- « mens comme on peut; on remplit les vides au hasard, et on donne « hardiment, sous le nom de l'auteur, un livre qui n'est pas le sien. « C'est à la fois le voler et le défigurer. C'est ainsi qu'on s'avisa d'im- « primer sous mon nom, il y a deux ans, sous le titre ridicule d'*His- « toire universelle,* deux petits volumes sans suite et sans ordre, qui « ne contiendraient pas l'histoire d'une ville, et où chaque date « était une erreur. Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on « est en possession, on le vend en manuscrit; et j'apprends qu'à pré- « sent on débite de cette manière quelques fragmens informes et « falsifiés des Mémoires que j'avais amassés dans les archives pu- « bliques sur la guerre de 1741. On en use encore ainsi à l'égard « d'une plaisanterie faite, il y a plus de trente ans, sur le même « sujet qui rendit Chapelain si fameux. Les copies manuscrites qu'on « m'en a envoyées de Paris sont de telle nature, qu'un homme qui « a l'honneur d'être votre confrère, qui sait un peu sa langue, et « qui a puisé quelque goût dans votre société et dans vos écrits, « ne sera jamais soupçonné d'avoir composé cet ouvrage tel qu'on « le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridi- « cule et non moins révoltante. Ce poëme a été d'abord imprimé à « Francfort, quoiqu'il soit annoncé de Louvain, et l'on vient d'en « donner en Hollande deux éditions qui ne sont pas plus exactes « que la première.

« Cet abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas « faits, de falsifier ceux que nous avons faits, et de vendre ainsi notre « nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres « de ténèbres doivent tomber. C'est à vous, messieurs, et aux aca- « démies formées sur votre modèle, dont j'ai l'honneur d'être associé, « que je dois m'adresser: lorsque des hommes comme vous élèvent

tamont, sortant du cabaret pour aller en bonne fortune, aurait désavoués *.

Voici donc Jeanne dans toute sa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant

« leur voix pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance et « l'avidité débitent, le public que vous éclairez est bientôt désabusé.

« Je suis avec beaucoup de respect, etc. »

Réponse de l'Académie.

« L'Académie est très sensible aux chagrins que vous causent les « éditions furtives et défigurées dont vous vous plaiguez : c'est un « malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous consoler, mon- « sieur, c'est de savoir que les lecteurs capables de sentir le mérite « de vos écrits ne vous attribueront jamais les ouvrages que l'igno- « rance et la malice vous imputent, et que tous les honnêtes gens « partagent votre peine. En vous rendant compte des sentimens de « l'Académie, je vous prie d'être persuadé, etc.

« *Signé* DUCLOS, secrétaire. »

Ce fut peu de temps après la date de ces lettres que parut une nouvelle édition de *la Pucelle*, où l'on eut le soin de les insérer, avec un avertissement et d'autres pièces satiriques contre M. de Voltaire; on peut conclure de là que ces premiers éditeurs étaient ses ennemis, ou des hommes vils qui, pour tirer quelque argent d'un libraire, violaient un dépôt, et le falsifiaient en compromettant la sûreté d'un grand homme. On a accusé de cette infamie La Beaumelle et Maubert.

* Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce poëme, le lecteur est indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci:

Chandos, suant et soufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt si l'autre est une fille.
« Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille! »
Bientôt le diable emporte l'étui neuf.
Il veut encor secouer sa guenille.
. . . .
Chacun avait son trot et son allure.

On y dit de saint Louis:

Qu'il eût mieux fait, certes, le pauvre sire,

l'auteur à qui on attribue ce poëme épique. Il suffit que les lecteurs puissent tirer quelque instruction de la morale cachée sous les allégories du poëme. Qu'importe de connaître l'auteur? il y a beaucoup d'ouvrages que les doctes et les sages lisent avec délices sans savoir qui les a faits, comme le *Pervigilium Veneris*, la satire sous le nom de *Pétrone*, et tant d'autres.

Ce qui nous console beaucoup, c'est qu'on trouvera dans notre *Pucelle* bien moins de choses hardies et libres que dans tous les grands hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verum enim vero, à commencer par le Pulci, nous serions bien fâchés que notre discret auteur eût approché des petites libertés que prend ce docteur florentin dans son *Morgante*. Ce Luigi Pulci, qui était un grave chanoine, composa son poëme, au milieu du quinzième siècle, pour la signora Lucrezia Tornabuoni, mère de Laurent de Médicis-le-Magnifique; et il est rapporté qu'on chantait le *Morgante* à la table de cette dame. C'est le second poëme épique qu'ait eu l'Italie. Il y a eu de grandes disputes parmi les savans, pour savoir si c'est un ouvrage sérieux ou plaisant.

Ceux qui l'ont cru sérieux se fondent sur l'exorde

De se gaudir avec sa margoton...
Onc ne tâta de bisque, d'ortolans, etc.

On y trouve Calvin du temps de Charles VII; tout est défiguré, tout est gâté par des absurdités sans nombre. C'est un capucin défroqué, lequel a pris le nom de Maubert, qui est l'auteur de cette infamie, faite uniquement pour la canaille.

de chaque chant, qui commence par des versets de l'Écriture. Voici, par exemple, l'exorde du premier chant :

> In principio era il Verbo appresso a Dio ;
> Ed era Iddio il Verbo, e'l Verbo lui.
> Questo era il principio, al parer mio.

Si le premier chant commence par l'Évangile, le dernier finit par le *Salve regina;* et cela peut justifier l'opinion de ceux qui ont cru que l'auteur avait écrit très sérieusement, puisque, dans ces temps-là, les pièces de théâtre qu'on jouait en Italie étaient tirées de la Passion et des Actes des saints.

Ceux qui ont regardé le *Morgante* comme un ouvrage badin n'ont considéré que quelques hardiesses trop fortes, auxquelles ils s'abandonnent.

Morgante demande à Margutte s'il est chrétien ou mahométan (C. XVIII) :

> E se egli crede in Cristo o in Maometto [1] :
> Rispose allor Margutte : A dirtel tosto,
> Io non credo più al nero che al azzurro ;
> Ma nel cappone, o lesso o vuogli arrosto ;
> . . . .
> Ma sopra tutto nel buon vino ho fede ;
> E credo che sia salvo chi gli crede.

[1] * Voltaire, qui citait de mémoire, s'est trompé ici. Au lieu de ce vers, on trouve dans le Pulci les trois suivans, qui renferment, à la vérité, la même idée :

> Dimmi più oltre, io non t'ho domandato,
> Se se' Cristiano, o se se' Saracino,
> O se tu credi in Cristo o in Apollino.

(L. D. B.)

Or queste son tre virtù cardinale,
La gola, e'l culo, e'l dado, como io t'ho detto [1].

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le Crescimbeni, qui ne fait nulle difficulté de ranger le Pulci parmi les vrais poëmes épiques, dit, pour l'excuser, qu'il était l'écrivain de son temps le plus modeste et le plus mesuré : *il più modesto e moderato scrittore.* Le fait est qu'il fut le précurseur du Boyardo et de l'Arioste. C'est par lui que les Roland, les Renaud, les Olivier, les Dudon, furent célèbres en Italie, et il est presque égal à l'Arioste pour la pureté de la langue.

On en a fait depuis peu une très belle édition *con licenza de' superiori.* Ce n'est pas moi assurément qui l'ai faite; et, si notre pucelle parlait aussi impudemment que ce Margutte, fils d'un prêtre turc et d'une religieuse grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans Jeanne les mêmes témérités que dans l'Arioste; on n'y verra point un saint Jean qui habite dans la lune, et qui dit (C. XXXV, st. 28, 29) :

Gli scrittori amo, e fo il debito mio,
Ch' al vostro mondo fui scrittore anch' io.

E ben convenne al mio lodato Cristo.
Rendermi guiderdon di sì gran sorte.

[1] * Imprimé, réimprimé toujours avec permission et privilége, le *Morgante* n'obtint, au milieu du siècle dernier, ces autorisations qu'à la condition qu'on remplacerait enfin ces deux vers par les suivans :

Or queste son le mie virtù morale :
La gola, e'l bere, e'l dado, ch'io t'ho detto.
(L. D. B.)

Cela est gaillard ; et saint Jean prend là une licence qu'aucun saint de *la Pucelle* ne prendra jamais. Il semble que Jésus ne doive sa divinité qu'au premier chapitre de saint Jean, et que cet évangéliste l'ait daté. Ce discours sent un peu son socinien. Notre auteur discret n'a garde de tomber dans un tel excès.

C'est encore pour nous un grand sujet d'édification, que notre modeste auteur n'ait imité aucun de nos anciens romans, dont le savant Huet, évêque d'Avranches, et le compilateur l'abbé Lenglet, ont fait l'histoire. Qu'on se donne seulement le plaisir de lire *Lancelot du Lac*, au chapitre intitulé *Comment Lancelot coucha avec la royne, et comment le sire de Lagant la reprint*, on verra quelle est la pudeur de notre auteur, en comparaison de nos auteurs antiques.

Mais, *quid dicam* de l'histoire merveilleuse de Gargantua, dédiée au cardinal de Tournon? On sait que le chapitre des Torche-culs est un des plus modestes de l'ouvrage.

Nous ne parlons point ici des modernes : nous dirons seulement que tous les vieux contes imaginés en Italie, et mis en vers par La Fontaine, sont encore moins moraux que notre *Pucelle*. Au reste, nous souhaitons à tous nos graves censeurs les sentimens délicats du beau Monrose; à nos prudes, s'il y en a, la naïveté d'Agnès et la tendresse de Dorothée; à nos guerriers, le bras de la robuste Jeanne; à tous les jésuites, le caractère du bon confesseur Bonifoux; à tous ceux qui tiennent une bonne maison, les attentions et le savoir-faire de Bonneau.

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre un remède excellent contre les vapeurs qui affligent en ce temps-ci plusieurs dames et plusieurs abbés; et quand nous n'aurions rendu que ce service au public, nous croirions n'avoir pas perdu notre temps.

LA PUCELLE

D'ORLÉANS.

CHANT PREMIER.

Amours honnêtes de Charles VII et d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de saint Denis, etc.

Je ne suis né pour célébrer les saints:
Ma voix est faible, et même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit, de ses pucelles mains,
Des fleurs de lis la tige gallicane,
Sauva son roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Reims.
Jeanne montra sous féminin visage,
Sous le corset et sous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le soir, pour mon usage,
Une beauté douce comme un mouton;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion:
Vous le verrez, si lisez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ses exploits nouveaux;

Et le plus grand de ses rares travaux
Fut de garder un an son pucelage.
O Chapelain, toi dont le violon,
De discordante et gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton si dur a raclé son histoire;
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie :
Je n'en veux point; c'est pour La Mothe-Houdart,
Quand l'Iliade est par lui travestie.
Le bon roi Charle, au printemps de ses jours,
Au temps de Pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimait la danse)
Avait trouvé, pour le bien de la France,
Une beauté nommée Agnès Sorel.
Jamais l'Amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeunesse,
La taille et l'air de la nymphe des bois,
Et de Vénus la grace enchanteresse,
Et de l'Amour le séduisant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des sirènes :
Elle avait tout; elle aurait dans ses chaînes
Mis les héros, les sages et les rois.
La voir, l'aimer, sentir l'ardeur naissante
Des doux désirs, et leur chaleur brûlante,
Lorgner Agnès, soupirer et trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Presser ses mains d'une main caressante,
Laisser briller sa flamme impatiente,
Montrer son trouble, en causer à son tour,

Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
Princes et rois vont très vite en amour.
Agnès voulut, savante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du mystère,
Voiles de gaze, et que les courtisans
Percent toujours de leurs yeux malfesans.
Pour colorer comme on put cette affaire,
Le roi fit choix du conseiller Bonneau,
Confident sûr, et très bon Tourangeau:
Il eut l'emploi qui certes n'est pas mince,
Et qu'à la cour, où tout se peint en beau,
Nous appelons être l'ami du prince,
Et qu'à la ville, et surtout en province,
Les gens grossiers ont nommé maquereau.
Monsieur Bonneau, sur le bord de la Loire,
Était seigneur d'un fort joli château.
Agnès un soir s'y rendit en bateau,
Et le roi Charle y vint à la nuit noire.
On y soupa; Bonneau servit à boire;
Tout fut sans faste, et non pas sans apprêts.
Festins des dieux, vous n'êtes rien auprès!
Nos deux amans, pleins de trouble et de joie,
Ivres d'amour, à leurs désirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaisirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos, libres sans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la dévorait;
Contes d'amour d'un air tendre il fesait,
Et du genou le genou lui serrait.

Le souper fait, on eut une musique
Italienne, en genre chromatique.
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux hautbois:
Elles chantaient l'allégorique histoire
De ces héros qu'Amour avait domptés,
Et qui, pour plaire à de tendres beautés,
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette musique était
Près de la chambre où le bon roi soupait.
La belle Agnès, discrète et retenue,
Entendait tout, et d'aucuns n'était vue.
Déja la lune est au haut de son cours:
Voilà minuit; c'est l'heure des amours.
Dans une alcôve artistement dorée,
Point trop obscure, et point trop éclairée,
Entre deux draps que la Frise a tissus,
D'Agnès Sorel les charmes sont reçus.
Près de l'alcôve une porte est ouverte,
Que dame Alix, suivante très experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous, amans, vous qui savez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon roi de France!
Sur ses cheveux, en tresse retenus,
Parfums exquis sont déja répandus.
Il vient, il entre au lit de sa maîtresse;
Moment divin de joie et de tendresse!
Le cœur leur bat; l'amour et la pudeur
Au front d'Agnès font monter la rougeur.

La pudeur passe, et l'amour seul demeure.
Son tendre amant l'embrasse tout à l'heure.
Ses yeux ardens, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ses beautés.
Qui n'en serait en effet idolâtre?
 Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre
Sont deux tétons séparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'Amour;
Leur boutonnet est de couleur de rose :
Téton charmant, qui jamais ne repose!
Vous invitiez les mains à vous presser,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baiser.
Pour mes lecteurs tout plein de complaisance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arrondis;
Mais la vertu qu'on nomme bienséance
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout est beauté, tout est charme dans elle.
La volupté, dont Agnès a sa part,
Lui donne encore une grace nouvelle;
Elle l'anime : amour est un grand fard,
Et le plaisir embellit toute belle.
 Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces ravissemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeuner, restaurant délectable,
Rend à leurs sens leur première vigueur;
Puis, pour la chasse épris de même ardeur,
Ils vont tous deux, sur des chevaux d'Espagne,
Suivre cent chiens jappans dans la campagne.

A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche et polie,
Sont prodigués sur eux à pleines mains.
Le dîner vient; la délicate chère,
L'oiseau du Phase et le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,
Charment le nez, le palais et les yeux.
Du vin d'Aï la mousse pétillante,
Et du Tokai la liqueur jaunissante,
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots
Aussi brillans que la liqueur légère
Qui monte et saute et mousse au bord du verre.
L'ami Bonneau d'un gros rire applaudit
A son bon roi qui montre de l'esprit.
Le dîner fait, on digère, on raisonne,
On conte, on rit; on médit du prochain;
On fait brailler des vers à maître Alain;
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un singe, un arlequin.
Le soleil baisse; une troupe choisie
Avec le roi court à la Comédie,
Et, sur la fin de ce fortuné jour,
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.
Plongés tous deux dans le sein des délices,
Ils paraissaient en goûter les prémices.
Toujours heureux, et toujours plus ardens,
Point de soupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur; et l'Amour et le Temps

Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charles souvent disait entre ses bras,
En lui donnant des baisers tout de flamme :
« Ma chère Agnès, idole de mon ame,
« Le monde entier ne vaut point vos appas.
« Vaincre et régner, ce n'est rien que folie.
« Mon parlement me bannit aujourd'hui;
« Au fier Anglais la France est asservie :
« Ah! qu'il soit roi, mais qu'il me porte envie;
« J'ai votre cœur : je suis plus roi que lui. »
Un tel discours n'est pas trop héroïque;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtresse honnête, et que l'amour le pique,
Peut s'oublier, et ne sait ce qu'il dit.
Comme il menait cette joyeuse vie,
Tel qu'un abbé dans sa grasse abbaye,
Le prince anglais toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête, et la dague au côté,
Lance en arrêt, la visière haussée,
Foulait aux pieds la France terrassée.
Il marche, il vole, il renverse en son cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le sang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux soldats et la mère et la fille,
Fait violer des couvens de nonnains,
Boit le muscat des pères bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les saints,
Et, sans respect pour Jésus ni Marie,
De mainte église il fait mainte écurie :

Ainsi qu'on voit dans une bergerie
Des loups sanglans de carnage altérés,
Et sous leurs dents des troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin, couché dans la prairie,
Colin s'endort sur le sein d'Égérie,
Et que son chien près d'eux est occupé
A se saisir des restes du soupé.
Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des saints, et fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, prêcheur de nos aïeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, et le roi très chrétien
Baisant Agnès, et ne songeant à rien.
Ce bon Denis est patron de la France,
Ainsi que Mars fut le saint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence:
Un saint vaut mieux que tous les dieux païens.
« Ah! par mon chef, dit-il, il n'est pas juste
« De voir ainsi tomber l'empire auguste
« Où de la foi j'ai planté l'étendard.
« Trône des lis, tu cours trop de hasard;
« Sang des Valois, je ressens tes misères.
« Ne souffrons pas que les superbes frères
« De Henri cinq, sans droit et sans raison,
« Chassent ainsi le fils de la maison.
« J'ai, quoique saint, et Dieu me le pardonne,
« Aversion pour la race bretonne:
« Car, si j'en crois le livre des destins,

« Un jour ces gens raisonneurs et mutins
« Se gausseront des saintes décrétales,
« Déchireront les romaines annales,
« Et tous les ans le pape brûleront.
« Vengeons de loin ce sacrilége affront :
« Mes chers Français seront tous catholiques;
« Ces fiers Anglais seront tous hérétiques :
« Frappons, chassons ces dogues britanniques;
« Punissons-les par quelque nouveau tour
« De tout le mal qu'ils doivent faire un jour. »
Des Gallicans ainsi parlait l'apôtre,
De maudissons lardant sa patenôtre;
Et, cependant que tout seul il parlait,
Dans Orléans un conseil se tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée,
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques seigneurs et quelques conseillers,
Les uns pédans, et les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain disaient : « Que faut-il faire? »
Poton, La Hire et le brave Dunois
S'écriaient tous en se mordant les doigts :
« Allons, amis, mourons pour la patrie;
« Mais aux Anglais vendons cher notre vie. »
Le Richemont crioit tout haut : « Par dieu!
« Dans Orléans il faut mettre le feu;
« Et que l'Anglais, qui pense ici nous prendre,
« N'ait rien de nous que fumée et que cendre. »
Pour La Trimouille, il disait : « C'est en vain
« Que mes parens me firent Poitevin;

« J'ai dans Milan laissé ma Dorothée;
« Pour Orléans, hélas! je l'ai quittée.
« Je combattrai, mais je n'ai plus d'espoir :
« Faut-il mourir, ô ciel! sans la revoir!
Le président Louvet, grand personnage,
Au maintien grave, et qu'on eût pris pour sage,
Dit : « Je voudrais que préalablement
« Nous fissions rendre arrêt de parlement
« Contre l'Anglais, et qu'en ce cas énorme
« Sur toute chose on procédât en forme. »
Louvet était un grand clerc; mais, hélas!
Il ignorait son triste et piteux cas:
S'il le savait, sa gravité prudente
Procéderait contre sa présidente.
Le grand Talbot, le chef des assiégeans,
Brûle pour elle, et règne sur ses sens :
Louvet l'ignore, et sa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce conseil de sages, de héros,
On entendait les plus nobles propos;
Le bien public, la vertu les inspire :
Surtout l'adroit et l'éloquent La Hire
Parla long-temps, et pourtant parla bien;
Ils disaient d'or, et ne concluaient rien.
Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne sais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme au visage vermeil,
Sur un rayon détaché du soleil,
Des cieux ouverts fend la voûte profonde.
Odeur de saint se sentait à la ronde.

Le farfadet dessus son chef avait
A deux pendans une mitre pointue
D'or et d'argent, sur le sommet fendue;
Sa dalmatique au gré des vents flottait,
Son front brillait d'une sainte auréole,
Son cou penché laissait voir son étole,
Sa main portait ce bâton pastoral
Qui fut jadis *lituus* augural.

A cet objet qu'on discernait fort mal,
Voilà d'abord monsieur de La Trimouille,
Paillard dévot, qui prie et s'agenouille.
Le Richemont, qui porte un cœur de fer,
Blasphémateur, jureur impitoyable,
Haussant la voix, dit que c'était le diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer;
Que ce serait chose très agréable
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vite
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, La Hire et Dunois, ébahis,
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets sont couchés sur le ventre.
L'objet approche, et le saint fantôme entre
Tout doucement porté sur un rayon,
Puis donne à tous sa bénédiction.
Soudain chacun se signe et se prosterne.

Il les relève avec un air paterne;
Puis il leur dit : « Ne faut vous effrayer;
« Je suis Denis, et saint de mon métier.
« J'aime la Gaule, et l'ai catéchisée,

« Et ma bonne ame est très scandalisée
« De voir Charlot, mon filleul tant aimé,
« Dont le pays en cendre est consumé,
« Et qui s'amuse, au lieu de le défendre,
« A deux tétons qu'il ne cesse de prendre.
« J'ai résolu d'assister aujourd'hui
« Les bons Français qui combattent pour lui.
« Je veux finir leur peine et leur misère.
« Tout mal, dit-on, guérit par son contraire.
« Or si Charlot veut, pour une catin,
« Perdre la France et l'honneur avec elle,
« J'ai résolu, pour changer son destin,
« De me servir des mains d'une pucelle.
« Vous, si d'en-haut vous désirez les biens,
« Si vos cœurs sont et français et chrétiens,
« Si vous aimez le roi, l'état, l'église,
« Assistez-moi dans ma sainte entreprise;
« Montrez le nid où nous devons chercher
« Ce vrai phénix que je veux dénicher. »
Ainsi parla le vénérable sire.
Quand il eut fait, chacun se prit à rire.
Le Richemont, né plaisant et moqueur,
Lui dit : « Ma foi! mon cher prédicateur,
« Monsieur le saint, ce n'était pas la peine
« D'abandonner le céleste domaine
« Pour demander à ce peuple méchant
« Ce beau joyau que vous estimez tant.
« Quand il s'agit de sauver une ville,
« Un pucelage est une arme inutile.
« Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays?

« Vous en avez tant dans le paradis!
« Rome et Lorette ont cent fois moins de cierges
« Que chez les saints il n'est là-haut de vierges.
« Chez les Français, hélas! il n'en est plus.
« Tous nos moutiers sont à sec là-dessus.
« Nos francs-archers, nos officiers, nos princes,
« Ont dès long-temps dégarni les provinces;
« Ils ont tous fait, en dépit de vos saints,
« Plus de bâtards encor que d'orphelins.
« Monsieur Denis, pour finir nos querelles,
« Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles. »
  Le saint rougit de ce discours brutal;
Puis aussitôt il remonte à cheval
Sur son rayon, sans dire une parole,
Pique des deux, et par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,
Qu'on tient si rare, et dont il semble fou.
Laissons-le aller; et tandis qu'il se perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour,
Ami lecteur, puissiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche!

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

Jeanne, armée par saint Denis, va trouver Charles VII à Tours; ce qu'elle fit en chemin, et comment elle eut son brevet de pucelle.

Heureux cent fois qui trouve un pucelage!
C'est un grand bien; mais de toucher un cœur
Est à mon sens un plus cher avantage.
Se voir aimé, c'est là le vrai bonheur.
Qu'importe, hélas! d'arracher une fleur?
C'est à l'amour à nous cueillir la rose.
De très grands clercs ont gâté par leur glose
Un si beau texte; ils ont cru faire voir
Que le plaisir n'est point dans le devoir.
Je veux contre eux faire un jour un beau livre;
J'enseignerai le grand art de bien vivre;
Je montrerai qu'en réglant nos désirs,
C'est du devoir que viennent nos plaisirs.
Dans cette honnête et savante entreprise,
Du haut des cieux saint Denis m'aidera;
Je l'ai chanté, sa main me soutiendra.
En attendant il faut que je vous dise
Quel fut l'effet de sa sainte entreprise.
Vers les confins du pays champenois,
Où cent poteaux, marqués de trois merlettes,
Disaient aux gens : *En Lorraine vous êtes,*
Est un vieux bourg peu fameux autrefois:

Mais il mérite un grand nom dans l'histoire,
Car de lui vient le salut et la gloire
Des fleurs de lis et du peuple gaulois.
De Domremi chantons tous le village;
Fesons passer son beau nom d'âge en âge.
O Domremi! tes pauvres environs
N'ont ni muscats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne.
Mais c'est à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne y naquit : certain curé du lieu,
Fesant partout des serviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le père;
Une robuste et grasse chambrière
Fut l'heureux moule ou ce pasteur jeta
Cette beauté qui les Anglais dompta.
Vers les seize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour servir l'écurie,
A Vaucouleurs; et déja de son nom
La renommée emplissait le canton.
Son air est fier, assuré, mais honnête;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de sa bouche vermeille,
Qui semble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée et vive en sa couleur,
Appétissante et fraîche par merveille.
Ses tétons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, et le casque, et le froc.
Elle est active, adroite, vigoureuse;

Et d'une main potelée et nerveuse
Soutient fardeaux, verse cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, le robin;
Chemin fesant, vingt soufflets distribue
Aux étourdis dont l'indiscrète main
Va tâtonnant sa cuisse ou gorge nue;
Travaille et rit du soir jusqu'au matin,
Conduit chevaux, les panse, abreuve, étrille;
Et les pressant de sa cuisse gentille,
Les monte à cru comme un soldat romain.
O profondeur! ô divine sagesse!
Que tu confonds l'orgueilleuse faiblesse
De tous ces grands si petits à tes yeux!
Que les petits sont grands quand tu le veux!
Ton serviteur Denis le bienheureux
N'alla rôder aux palais des princesses,
N'alla chez vous, mesdames les duchesses;
Denis courut... amis, qui le croirait?
Chercher l'honneur, où? dans un cabaret.
Il était temps que l'apôtre de France
Envers sa Jeanne usât de diligence.
Le bien public était en grand hasard.
De Satanas la malice est connue;
Et, si le saint fût arrivé plus tard
D'un seul moment, la France était perdue.
Un cordelier qu'on nommait Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Était alors dans cette hôtellerie;
Il aimait Jeanne autant que sa patrie.
C'était l'honneur de la pénaillerie;

De tous côtés allant en mission;
Prédicateur, confesseur, espion;
De plus, grand clerc en la sorcellerie,
Savant dans l'art en Égypte sacré,
Dans ce grand art cultivé chez les mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques sages,
De nos savans dans nos jours ignoré.
Jours malheureux! tout est dégénéré.
En feuilletant ses livres de cabale,
Il vit qu'aux siens Jeanne serait fatale,
Qu'elle portait dessous son court jupon
Tout le destin d'Angleterre et de France.
Encouragé par la noble assistance
De son génie, il jura son cordon,
Son Dieu, son diable, et saint François d'Assise,
Qu'à ses vertus Jeanne serait soumise,
Qu'il saisirait ce beau palladion.
Il s'écriait, en fesant l'oraison :
« Je servirai ma patrie et l'église;
« Moine et Breton, je dois faire le bien
« De mon pays, et plus encor le mien. »
Au même temps, un ignorant, un rustre,
Lui disputait cette conquête illustre :
Cet ignorant valait un cordelier,
Car vous saurez qu'il était muletier;
Le jour, la nuit, offrant sans fin, sans terme,
Son lourd service et l'amour le plus ferme.
L'occasion, la douce égalité,
Fesaient pencher Jeanne de son côté;
Mais sa pudeur triomphait de la flamme

Qui par les yeux se glissait dans son ame.
Le Grisbourdon vit sa naissante ardeur :
Mieux qu'elle encore il lisait dans son cœur.
Il vint trouver son rival si terrible ;
Puis il lui tint ce discours très plausible :
« Puissant héros, qui passez au besoin
« Tous les mulets commis à votre soin,
« Vous méritez, sans doute, la pucelle ;
« Elle a mon cœur comme elle a tous vos vœux ;
« Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,
« Et, comme vous, je suis amant fidèle.
« Çà, partageons, et, rivaux sans querelle,
« Tâtons tous deux de ce morceau friand,
« Qu'on pourrait perdre en se le disputant.
« Conduisez-moi vers le lit de la belle ;
« J'évoquerai le démon du dormir ;
« Ses doux pavots vont soudain l'assoupir ;
« Et tour à tour nous veillerons pour elle. »
Incontinent le père au grand cordon
Prend son grimoire, évoque le démon
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce pesant diable est maintenant en France ;
Vers le matin, lorsque nos avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec messieurs il ronfle à l'audience ;
L'après-dînée il assiste aux sermons
Des apprentis dans l'art des Massillons,
A leurs trois points, à leurs citations,
Aux lieux communs de leur belle éloquence ;
Dans le parterre il vient bâiller le soir.

Aux cris du moine il monte en son char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit sombre.
Dans l'air il glisse, et doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés, il arrive en bâillant,
Se met sur Jeanne, et tâtonne, et s'étend.
Et secouant son pavot narcotique,
Lui souffle au sein vapeur soporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard,
En confessant sa gentille Cadière,
Insinuait de son souffle paillard
De diabloteaux une ample fourmilière.
Nos deux galans, pendant ce doux sommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Avaient de Jeanne ôté la couverture.
Déja trois dés, roulant sur son beau sein,
Vont décider, au jeu de saint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne : un sorcier est heureux :
Le Grisbourdon se saisit des enjeux ;
Il fond sur Jeanne. O soudaine merveille !
Denis arrive, et Jeanne se réveille.
O Dieu ! qu'un saint fait trembler tout pécheur !
Nos deux rivaux se renversent de peur.
Chacun d'eux fuit, emportant dans le cœur
Avec la crainte un désir de malfaire.
Vous avez vu, sans doute, un commissaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus ;
Un jeune essaim de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'esquive, se dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe :

Ainsi fuyaient mes paillards confondus.
   Denis s'avance et réconforte Jeanne,
Tremblante encor de l'attentat profane.
Puis il lui dit : « Vase d'élection !
« Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
« Veut des Français venger l'oppression,
« Et renvoyer dans les champs d'Albion
« Des fiers Anglais les cohortes sanglantes.
« Dieu sait changer, d'un souffle tout puissant,
« Le roseau frêle en cèdre du Liban,
« Sécher les mers, abaisser les collines,
« Du monde entier réparer les ruines.
« Devant tes pas la foudre grondera;
« Autour de toi la terreur volera,
« Et tu verras l'ange de la victoire
« Ouvrir pour toi les sentiers de la gloire.
« Suis-moi; renonce à tes humbles travaux;
« Viens placer Jeanne au nombre des héros. »
   A ce discours terrible et pathétique,
Très consolant et très théologique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.
La grace agit : cette augustine grace
Dans son esprit porte un jour efficace.
Jeanne sentit dans le fond de son cœur
Tous les élans d'une sublime ardeur.
Non, ce n'est plus Jeanne la chambrière :
C'est un héros, c'est une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, simple, grossier,
Qu'un vieux richard a fait son héritier,

En un palais fait changer sa chaumière :
Son air honteux devient démarche fière ;
Les grands, surpris, admirent sa hauteur,
Et les petits l'appellent monseigneur.
  Or, pour hâter leur auguste entreprise,
Jeanne et Denis s'en vont droit à l'église.
Lors apparut dessus le maître-autel
(Fille de Jean, quelle fut ta surprise !)
Un beau harnois tout frais venu du ciel.
Des arsenaux du terrible empyrée,
En cet instant, par l'archange Michel
La noble armure avait été tirée.
On y voyait l'armet de Débora ;
Ce clou pointu funeste à Sisara ;
Le caillou rond dont un berger fidèle
De Goliath entama la cervelle ;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samson, qui ses cordes rompit
Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle ;
Le coutelet de la belle Judith,
Cette beauté si galamment perfide,
Qui pour le ciel, saintement homicide,
Son cher amant massacra dans son lit.
A ces objets la sainte émerveillée,
De cette armure est bientôt habillée ;
Elle vous prend et casque et corselet,
Brassards, cuissards, baudrier, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire ;
Marche, s'essaie, et brûle pour la gloire.
  Toute héroïne a besoin d'un coursier :

Jeanne en demande au triste muletier;
Mais aussitôt un âne se présente,
Au beau poil gris, à la voix éclatánte,
Bien étrillé, sellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracolant, du pied frappant la terre,
Comme un coursier de Thrace ou d'Angleterre.
 Ce beau grison deux ailes possédait
Sur son échine, et souvent s'en servait.
Ainsi Pégase, au haut de deux collines,
Portait jadis neuf pucelles divines;
Et l'Hippogriffe, à la lune volant,
Portait Astolphe au pays de saint Jean.
Mon cher lecteur veut connaître cet âne,
Qui vint alors offrir sa croupe à Jeanne:
Il le saura, mais dans un autre chant;
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux qui n'est pas sans mystère.
 Sur son grison Jeanne a déja sauté;
Sur son rayon Denis est remonté:
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire
Porter au roi l'espoir de la victoire.
L'âne tantôt trotte d'un pied léger,
Tantòt s'élève et fend les champs de l'air.
Le cordelier, toujours plein de luxure,
Un peu remis de sa triste aventure,
Usant enfin de ses droits de sorcier,
Change en mulet le pauvre muletier,
Monte dessus, chevauche, pique, et jure
Qu'il suivra Jeanne au bout de la nature.

Le muletier, en son mulet caché,
Bât sur le dos, crut gagner au marché;
Et du vilain l'ame terrestre et crasse
A peine vit qu'elle eût changé de place.
  Jeanne et Denis s'en allaient donc vers Tours
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans comme ensemble ils passèrent,
L'ost des Anglais de nuit ils traversèrent.
Ces fiers Bretons, ayant bu tristement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondement.
Tout était ivre, et goujats et vedettes;
On n'entendait ni tambours ni trompettes:
L'un dans sa tente était couché tout nu;
L'autre ronflait sur son page étendu.
  Alors Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la pucelle:
« Fille de bien, tu sauras que Nisus,
« Étant un soir aux tentes de Turnus,
« Bien secondé de son cher Euryale,
« Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
« Le même advint au quartier de Rhésus,
« Quand la valeur du preux fils de Tydée,
« Par la nuit noire et par Ulysse aidée,
« Sut envoyer, sans danger, sans effort,
« Tant de Troyens du sommeil à la mort.
« Tu peux jouir de semblable victoire.
« Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire? »
Jeanne lui dit: « Je n'ai point lu l'histoire;
« Mais je serais d'un courage bien bas,
« De tuer gens qui ne combattent pas. »

Disant ces mots elle avise une tente
Que les rayons de la lune brillante
Fesaient paraître, à ses yeux éblouis,
Tente d'un chef ou d'un jeune marquis.
Cent gros flacons remplis de vin exquis
Sont tout auprès. Jeanne avec assurance
D'un grand pâté prend les vastes débris,
Et boit six coups avec monsieur Denis,
A la santé de son bon roi de France.
 La tente était celle de Jean Chandos,
Fameux guerrier, qui dormait sur le dos.
Jeanne saisit sa redoutable épée,
Et sa culotte en velours découpée.
Ainsi jadis David, aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très bien la vie,
De sa chemise il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, et ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour son âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre Amour.
Non loin du page était une écritoire,
Dont se servait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il fesait
Pour la beauté qui son cœur séduisait.
Jeanne prend l'encre, et sa main lui dessine
Trois fleurs de lis, juste dessous l'échine :
Présage heureux du bonheur des Gaulois,

Et monument de l'amour de ses rois!
Le bon Denis voyait, se pâmant d'aise,
Les lis français sur une fesse anglaise.
Qui fut penaud le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé son vin;
Car, s'éveillant, il vit sur ce beau page
Les fleurs de lis. Plein d'une juste rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A son épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain; l'épée est disparue;
Point de culotte; il se frotte la vue,
Il gronde, il crie, et pense fermement
Que le grand diable est entré dans le camp.
Ah! qu'un rayon de soleil et qu'un âne,
Cet âne ailé qui sur son dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour!
Jeanne et Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat sait par expérience
Qu'on est railleur à cette cour de France.
Il se souvient des propos insolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus à pareille aventure
D'un saint évêque exposer la figure.
Pour son honneur il prit un nouveau tour :
Il s'affubla de la triste encolure
Du bon Roger, seigneur de Baudricour,
Preux chevalier et ferme catholique,
Hardi parleur, loyal et véridique,
Malgré cela pas trop mal à la cour.
« Eh! jour de dieu! dit-il, parlant au prince,

« Vous languissez au fond d'une province,
« Esclave roi, par l'amour enchaîné!
« Quoi! votre bras indignement repose!
« Ce front royal, ce front n'est couronné
« Que de tissus et de myrte et de rose!
« Et vous laissez vos cruels ennemis
« Rois dans la France et sur le trône assis!
« Allez mourir, ou faites la conquête
« De vos états ravis par ces mutins :
« Le diadème est fait pour votre tête,
« Et les lauriers n'attendent que vos mains.
« Dieu, dont l'esprit allume mon courage,
« Dieu, dont ma voix annonce le langage,
« De sa faveur est prêt à vous couvrir.
« Osez le croire, osez vous secourir.
« Suivez du moins cette auguste amazone;
« C'est votre appui, c'est le soutien du trône,
« C'est par son bras que le maître des rois
« Veut rétablir nos princes et nos lois.
« Jeanne avec vous chassera la famille
« De cet Anglais si terrible et si fort.
« Devenez homme; et, si c'est votre sort
« D'être à jamais mené par une fille,
« Fuyez au moins celle qui vous perdit,
« Qui votre cœur dans ses bras amollit;
« Et, digne enfin de ce secours étrange,
« Suivez les pas de celle qui vous venge. »
Un roi de France eut toujours dans le cœur
Avec l'amour un très grand fonds d'honneur.
Du vieux soldat le discours pathétique

A dissipé son sommeil léthargique,
Ainsi qu'un ange, un jour, du haut des airs,
De sa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la poussière,
Rappellera les morts à la lumière.
Charle éveillé, Charles bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant : « Aux armes! »
Les seuls combats à ses yeux ont des charmes.
Il prend sa pique; il brûle de fureur.
Bientôt après la première chaleur
De ces transports où son ame est en proie,
Il voulut voir si celle qu'on envoie
Vient de la part du diable ou du Seigneur,
Ce qu'il doit croire, et si ce grand prodige
Est en effet ou miracle ou prestige.
Donc se tournant vers la fière beauté,
Le roi lui dit d'un ton de majesté
Qui confondrait toute autre fille qu'elle :
« Jeanne, écoutez; Jeanne, êtes-vous pucelle? »
Jeanne lui dit : « O grand sire, ordonnez
« Que médecins, lunettes sur le nez,
« Matrones, clercs, pédans, apothicaires,
« Viennent sonder ces féminins mystères;
« Et, si quelqu'un se connaît à cela,
« Qu'il trousse Jeanne, et qu'il regarde là. »
A sa réponse et sage et mesurée,
Le roi vit bien qu'elle était inspirée.
« Or sus, dit-il, si vous en savez tant,
« Fille de bien, dites-moi dans l'instant
« Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle;

« Mais parlez net. » « Rien du tout », lui dit-elle.
Le roi surpris soudain s'agenouilla,
Cria tout haut, miracle! et se signa.
Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient observer le pur et noble sein
De l'amazone à leurs regards livrée :
On la met nue; et monsieur le doyen,
Ayant le tout considéré très bien,
Dessus, dessous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.
L'esprit tout fier de ce brevet sacré,
Jeanne soudain d'un pas délibéré
Retourne au roi, devant lui s'agenouille,
Et, déployant la superbe dépouille
Que sur l'Anglais elle a pris en passant :
« Permets, dit-elle, ô mon maître puissant!
« Que sous tes lois la main de ta servante
« Ose ranger la France gémissante.
« Je remplirai les oracles divins.
« J'ose à tes yeux jurer par mon courage,
« Par cette épée et par mon pucelage,
« Que tu seras huilé bientôt à Reims;
« Tu chasseras les anglaises cohortes
« Qui d'Orléans environnent les portes.
« Viens accomplir tes augustes destins;
« Viens, et, de Tours abandonnant la rive,
« Dès ce moment souffre que je te suive. »
Les courtisans autour d'elle pressés,
Les yeux au ciel et vers Jeanne adressés,

Battent des mains, l'admirent, la secondent.
Cent cris de joie à son discours répondent.
Dans cette foule il n'est point de guerrier
Qui ne voulût lui servir d'écuyer,
Porter sa lance, et lui donner sa vie;
Il n'en est point qui ne soit possédé
Et de la gloire, et de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir, chaque officier s'empresse :
L'un prend congé de sa vieille maîtresse :
L'un, sans argent, va droit à l'usurier;
L'autre à son hôte, et compte sans payer.
Denis a fait déployer l'oriflamme.
A cet aspect le roi Charles s'enflamme
D'un noble espoir à sa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal,
Cette héroïne, et cet âne aux deux ailes,
Tout lui promet des palmes immortelles.
Denis voulut, en partant de ces lieux,
Des deux amans épargner les adieux :
On eût versé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toujours chères.
Agnès dormait, quoiqu'il fût un peu tard;
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un songe heureux, dont les erreurs la frappent,
Lui retraçait des plaisirs qui s'échappent :
Elle croyait tenir entre ses bras
Le cher amant dont elle est souveraine.
Songe flatteur, tu trompais ses appas :
Son amant fuit, et saint Denis l'entraîne.

Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'appétit se montre inexorable,
Et sans pitié le fait sortir de table.
Le bon Denis eut à peine arraché
Le roi de France à son charmant péché,
Qu'il courut vite à son ouaille chère,
A sa pucelle, à sa fille guerrière.
Il a repris son air de bienheureux,
Son ton dévot, ses plats et courts cheveux,
L'anneau bénit, la crosse pastorale,
Ses gants, sa croix, sa mitre épiscopale.
« Va, lui dit-il : sers la France et ton roi;
« Mon œil bénin sera toujours sur toi;
« Mais au laurier du courage héroïque
« Joins le rosier de la vertu pudique.
« Je conduirai tes pas dans Orléans.
« Lorsque Talbot, le chef des mécréans,
« Le cœur saisi du démon de luxure,
« Croira tenir sa présidente impure,
« Il tombera sous ton robuste bras.
« Punis son crime, et ne l'imite pas.
« Sois à jamais dévote avec courage.
« Je pars, adieu; pense à ton pucelage. »
La belle en fit un serment solennel;
Et son patron repartit pour le ciel.

FIN DU CHANT SECOND.

CHANT TROISIÈME.

Description du palais de la Sottise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son amant : elle est prise par les Anglais, et sa pudeur souffre beaucoup.

Ce n'est le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aspect du carnage,
Et de conduire un monde de soldats;
Car tout cela se voit en tous climats,
Et tour à tour ils ont cet avantage.
Qui me dira si nos ardens Français
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus savans que l'intrépide Anglais?
Si le Germain l'emporte sur l'Ibère?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut vaincu par Turenne;
Le fier Villars fut battu par Eugène;
De Stanislas le vertueux support,
Ce roi soldat, don Quichotte du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu, dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ses lauriers flétris
Par un rival objet de ses mépris?
Un beau secret serait, à mon avis,
De bien savoir éblouir le vulgaire,

De s'établir un divin caractère,
D'en imposer aux yeux des ennemis;
Car les Romains, à qui tout fut soumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux, et tous les dieux,
Guidaient leur aigle, et combattaient pour eux.
Le grand Bacchus, qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Hercule et le fier Alexandre,
Pour mieux régner sur les peuples conquis,
De Jupiter ont passé pour les fils:
Et l'on voyait les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre,
Tomber du trône, et leur offrir des vœux.
  Denis suivit ces exemples fameux;
Il prétendit que Jeanne la Pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle;
Et que Bedfort, et l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, et Chandos l'indévot,
Crussent la chose, et qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin, fatal à tout profane.
  Pour réussir en ce hardi dessein,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immense
Vient d'enrichir les libraires de France;
Mais un prieur engraissé d'ignorance,
Et n'ayant lu que son missel latin:
Frère Lourdis fut le bon personnage
Qui fut choisi pour ce nouveau voyage.
  Devers la lune, où l'on tient que jadis

Était placé des fous le paradis!
Sur les confins de cet abyme immense,
Où le Chaos, et l'Érèbe, et la Nuit,
Avant les temps de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puissance,
Il est un vaste et caverneux séjour,
Peu caressé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuse;
Froide, tremblante, incertaine et trompeuse.
Pour toute étoile on a des feux follets;
L'air est peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine est la Sottise.
Ce vieil enfant porte une barbe grise,
Œil de travers et bouche à la Danchet;
Sa lourde main tient pour sceptre un hochet.
De l'Ignorance elle est, dit-on, la fille.
Près de son trône est sa sotte famille,
Le fol Orgueil, l'Opiniâtreté,
Et la Paresse, et la Crédulité.
Elle est servie, elle est flattée en reine;
On la croirait en effet souveraine:
Mais ce n'est rien qu'un fantôme impuissant,
Un Chilpéric, un vrai roi fainéant.
La Fourberie est son ministre avide.
Tout est réglé par ce maire perfide;
Et la Sottise est son digne instrument.
Sa cour plénière est à son gré fournie
De gens profonds en fait d'astrologie,
Sûrs de leur art, à tous momens déçus,
Dupes, fripons, et partant toujours crus.

C'est là qu'on voit les maîtres d'alchimie
Fesant de l'or, et n'ayant pas un sou,
Les rose-croix, et tout ce peuple fou
Argumentant sur la théologie.
Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choisi parmi tous ses confrères.
Lorsque la nuit couvrait le front des cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le sein du repos,
Il fut conduit au paradis des sots.
Quand il y fut il ne s'étonna guères :
Tout lui plaisait, et même en arrivant
Il crut encore être dans son couvent.
Il vit d'abord la suite emblématique
Des beaux tableaux de ce séjour antique.
Cacodémon, qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaisir griffonna
Un long croquis de toutes nos sottises,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdises,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du Mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuses,
Parmi ces flots d'imposteurs et de buses,
On voit surtout un superbe Écossais;
Lass est son nom : nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadème;
Et sur son front il est écrit SYSTÈME;
Environné de grands ballots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, catins, guerriers, gens de justice,

Lui vont porter leur or par avarice.
   Ah, quel spectacle! ah! vous êtes donc là,
Tendre Escobar, suffisant Molina,
Petit Doucin, dont la main pateline
Donne à baiser une bulle divine,
Que Le Tellier lourdement fabriqua,
Dont Rome même en secret se moqua,
Et qui chez nous est la noble origine
De nos partis, de nos divisions,
Et, qui pis est, de volumes profonds,
Remplis, dit-on, de poisons hérétiques,
Tous poisons froids, et tous soporifiques.
   Les combattans, nouveaux Bellérophons,
Dans cette nuit, montés sur des Chimères,
Les yeux bandés, cherchent leurs adversaires;
De longs sifflets leur servent de clairons;
Et, dans leur docte et sainte frénésie,
Ils vont frappant à grands coups de vessie.
Ciel! que d'écrits, de disquisitions,
De mandemens, et d'explications,
Que l'on explique encor, peur de s'entendre!
   O chroniqueur des héros du Scamandre,
Toi qui jadis des grenouilles, des rats,
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau; viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera sur la terre!
Le janséniste, esclave du destin,
Enfant perdu de la grace efficace,
Dans ses drapeaux porte un saint Augustin,
Et pour plusieurs il marche avec audace.

Les ennemis s'avancent tout courbés
Dessus le dos de cent petits abbés.
Cessez, cessez, ô discordes civiles!
Tout va changer : place, place, imbécilles!
Un grand tombeau sans ornement, sans art,
Est élevé non loin de saint Médard.
L'esprit divin, pour éclairer la France,
Sous cette tombe enferme sa puissance;
L'aveugle y court, et d'un pas chancelant
Aux Quinze-Vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant sur la tombe,
Crie *Hosanna*, saute, gigotte, et tombe.
Le sourd approche, écoute, et n'entend rien.
Tout aussitôt de pauvres gens de bien
D'aise pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon Pâris baisent le tabernacle.
Frère Lourdis, fixant ses deux gros yeux,
Voit ce saint œuvre, en rend graces aux cieux,
Joint les deux mains, et, riant d'un sot rire,
Ne comprend rien, et toute chose admire.
Ah! le voici ce savant tribunal,
Moitié prélats et moitié monacal;
D'inquisiteurs une troupe sacrée
Est là pour Dieu de sbires entourée.
Ces saints docteurs, assis en jugement,
Ont pour habits plumes de chat-huant;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguste,
Et, pour peser le juste avec l'injuste,
Le vrai, le faux, balance est dans leurs mains.
Cette balance a deux larges bassins;

L'un tout comblé contient l'or qu'ils escroquent,
Le bien, le sang des pénitens qu'ils croquent;
Dans l'autre sont bulles, brefs, *oremus*,
Beaux chapelets, scapulaires, agnus.
Aux pieds bénits de la docte assemblée
Voyez-vous pas le pauvre Galilée,
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raison?
Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume?
C'est un curé que le bûcher consume :
Douze faquins ont déclaré sorcier
Et fait griller messire Urbain Grandier.
Galigaï, ma chère maréchale,
Du parlement, épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante et vénale
Te fait chauffer en feu brillant et clair
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Ah! qu'aux savans notre France est fatale!
Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et se borner à savoir son *Pater!*
Je vois plus loin cet arrêt authentique,
Pour Aristote et contre l'émétique.
Venez, venez, mon beau père Girard,
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confesseur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille!
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras!
J'estime fort cette douce aventure.
Tout est humain, Girard, en votre fait;

Ce n'est pas là pécher contre nature :
Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais, mon ami, je ne m'attendais guère
De voir entrer le diable en cette affaire.
Girard, Girard, tous vos accusateurs,
Jacobin, carme, et feseur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.
  Lourdis enfin voit nos vieux parlemens
De vingt prélats brûler les mandemens,
Et par arrêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme saint Ignace ;
Mais, à leur tour, eux-même on les proscrit ;
Quesnel en pleure, et saint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur destin tragique,
Et s'en console à l'Opéra-Comique.
  O toi, Sottise ! ô grosse déité,
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cybèle féconde
N'avait jadis donné de dieux au monde,
Qu'avec plaisir ton grand œil hébété
Voit tes enfans dont ma patrie abonde !
Sots traducteurs et sots compilateurs,
Et sots auteurs, et non moins sots lecteurs.
Je t'interroge, ô suprême puissance !
Daigne m'apprendre, en cette foule immense,
De tes enfans qui sont les plus chéris,
Les plus féconds en lourds et plats écrits,
Les plus constans à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carrière :

Ah! je connais que tes soins les plus doux
Sont pour l'auteur du Journal de Trévoux.
Tandis qu'ainsi Denis, notre bon père,
Devers la lune en secret préparait
Contre l'Anglais cet innocent mystère,
Une autre scène en ce moment s'ouvrait
Chez les grands fous du monde sublunaire.
Charle est déja parti pour Orléans;
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ses côtés Jeanne, le casque en tête,
Déja de Reims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec respect notre sainte amazone.
Ainsi l'on voit le sexe masculin
A Fontevrauld servir le féminin :
Le sceptre est là dans les mains d'une femme,
Et père Anselme est béni par madame.
La belle Agnès, en ces cruels momens,
Ne voyant plus son amant qu'elle adore,
Cède au chagrin dont l'excès la dévore;
Un froid mortel s'empare de ses sens.
L'ami Bonneau, toujours plein d'industrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ses yeux, ces doux vainqueurs;
Mais ce n'est plus que pour verser des pleurs;
Puis sur Bonneau se penchant d'un air tendre :
« C'en est donc fait, dit-elle, on me trahit.
« Où va-t-il donc? que veut-il entreprendre?

« Était-ce là le serment qu'il me fit
« Lorsqu'à sa flamme il me fit condescendre?
« Toute la nuit il faudra donc m'étendre,
« Sans mon amant, seule au milieu d'un lit?
« Et cependant cette Jeanne hardie,
« Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
« Va contre moi lui prévenir l'esprit.
« Ciel! que je hais ces créatures fières,
« Soldats en jupe, hommasses chevalières,
« Du sexe mâle affectant la valeur,
« Sans posséder les agrémens du nôtre,
« A tous les deux prétendant faire honneur,
« Et qui ne sont ni de l'un ni de l'autre! »
Disant ces mots elle pleure et rougit,
Frémit de rage, et de douleur gémit.
La jalousie en ses yeux étincelle;
Puis, tout à coup, d'une ruse nouvelle
Le tendre Amour lui fournit le dessein.
Vers Orléans elle prend son chemin,
De dame Alix et de Bonneau suivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'instant, lasse de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant subtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met son harnois;
Puis dans la nuit se glisse en tapinois,
De Jean Chandos prend la culotte, et passe
Ses cuisses entre, et l'aiguillette lace;
De l'amazone elle prend la cuirasse.

Le dur acier, forgé pour les combats,
Presse et meurtrit ses membres délicats.
L'ami Bonneau la soutient sous les bras.
  La belle Agnès dit alors à voix basse :
« Amour, Amour, maître de tous mes sens,
« Donne la force à cette main tremblante,
« Fais-moi porter cette armure pesante,
« Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
« Mon amant veut une fille guerrière,
« Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire :
« Je le suivrai ; qu'il permette aujourd'hui
« Que ce soit moi qui combatte avec lui ;
« Et, si jamais la terrible tempête
« Des dards anglais vient menacer sa tête,
« Qu'ils tombent tous sur ces tristes appas ;
« Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas ;
« Qu'il vive heureux, que je meure pâmée
« Entre ses bras, et que je meure aimée. »
Tandis qu'ainsi cette belle parlait,
Et que Bonneau ses armes lui mettait,
Le roi Charlot à trois milles était.
  La tendre Agnès prétend à l'heure même,
Pendant la nuit, aller voir ce qu'elle aime.
Ainsi vêtue et pliant sous le poids,
N'en pouvant plus, maudissant son harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, et la fesse écorchée.
Le gros Bonneau, sur un normand monté,
Va lourdement, et ronfle à son côté.
Le tendre Amour, qui craint tout pour la belle,

La voit partir, et soupire pour elle.
Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voisin
Bruit de chevaux, et grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble; et voici des gendarmes,
Vêtus de rouge; et, pour comble de maux,
C'étaient les gens de monsieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance, et demande : « Qui vive! »
A ce grand cri notre amante naïve,
Songeant au roi, répondit sans détour;
« Je suis Agnès; vive France et l'Amour! »
A ces deux noms, que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès et son gros confident;
Ils sont tous deux menés incontinent
A ce Chandos, qui, terrible en sa rage,
Avait juré de venger son outrage,
Et de punir les brigands ennemis
Qui sa culotte et son fer avaient pris.
Dans ces momens où la main bienfesante
Du doux sommeil laisse nos yeux ouverts,
Quand les oiseaux reprennent leurs concerts,
Qu'on sent en soi sa vigueur renaissante,
Que les désirs, pères des voluptés,
Sont par les sens dans notre ame excités;
Dans ces momens, Chandos, on te présente
La belle Agnès, plus belle et plus brillante
Que le soleil au bord de l'Orient.
Que sentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lorsque tu vis cette nymphe si belle

A tes côtés, et tes grègues sur elle?
Chandos, pressé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de son regard lascif.
Agnès en tremble, et l'entend qui marmotte
Entre ses dents : « Je r'aurai ma culotte! »
A son chevet d'abord il la fait seoir.
« Quittez, dit-il, ma belle prisonnière,
« Quittez ce poids d'une armure étrangère. »
Ainsi parlant, plein d'ardeur et d'espoir,
Il la décasque, il vous la décuirasse.
La belle Agnès s'en défend avec grace;
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Pensant à Charle, et soumise au vainqueur.
Le gros Bonneau, que le Chandos destine
Au digne emploi de chef de sa cuisine,
Va dans l'instant mériter cet honneur;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô nation française,
Pâtés d'anguille, et gigots à la braise.
« Monsieur Chandos, hélas! que faites-vous? »
Disait Agnès d'un ton timide et doux.
« Parbleu, dit-il (tout héros anglais jure),
« Quelqu'un m'a fait une sanglante injure.
« Cette culotte est mienne; et je prendrai
« Ce qui fut mien où je le trouverai. »
Parler ainsi, mettre Agnès toute nue,
C'est même chose; et la belle éperdue
Tout en pleurant était entre ses bras,
Et lui disait : « Non, je n'y consens pas. »
Dans l'instant même un horrible fracas

Se fait entendre, on crie : « Alerte, aux armes! »
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, et porte les alarmes.
A son réveil, Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois masculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et son haubert, et sa large braguette,
Sans raisonner saisit soudainement
D'un écuyer le dur accoutrement,
Monte à cheval sur son âne, et s'écrie :
« Venez venger l'honneur de la patrie. »
Cent chevaliers s'empressent sur ses pas;
Ils sont suivis de six cent vingt soldats.
Frère Lourdis, en ce moment de crise,
Du beau palais où règne la Sottise
Est descendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atomes tout grossiers,
Sur son gros dos portant balourderies,
OEuvres de moine, et belles âneries.
Ainsi bâté, sitôt qu'il arriva,
Sur les Anglais sa robe il secoua,
Son ample robe; et dans leur camp versa
Tous les trésors de sa crasse ignorance,
Trésors communs au bon pays de France.
Ainsi des nuits la noire déité,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand sur nous les pavots et les songes,
Et nous endort dans le sein des mensonges.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

Jeanne et Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.

Si j'étais roi, je voudrais être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que, si j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux esprits,
Par-ci par-là, de bonnes ordonnances;
Car, après tout, leur travail vaut son prix.
Que, si j'étais archevêque de Paris,
Je tâcherais avec le moliniste
D'apprivoiser le rude janséniste.
Mais, si j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle,
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chassant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
Heureux amans, que l'absence est cruelle!
Que de dangers on essuie en amour!
On risque, hélas! dès qu'on quitte sa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.
Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir sur sa nouvelle proie,

Que tout à coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort, et fait couler le sang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo si fatal à la France,
Lui qui pilla les trésors de Clairvaux,
Et viola les sœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkinar, digne d'aller en Grève.
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Hibernie, au milieu des frimas,
Depuis trois ans fesait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terrasse et milord Halifax,
Et son cousin l'impertinent Borax,
Et Midarblou qui renia son père,
Et Bartonay qui fit cocu son frère.
A son exemple on ne voit chevalier,
Il n'est gendarme, il n'est bon écuyer,
Qui dix Anglais n'enfile de sa lance.
La mort les suit, la terreur les devance:
On croyait voir en ce moment affreux
Un dieu puissant qui combat avec eux.
Parmi le bruit de l'horrible tempête,
Frère Lourdis criait à pleine tête:
« Elle est pucelle; Anglais, frémissez tous;
« C'est saint Denis qui l'arme contre vous;
« Elle est pucelle; elle a fait des miracles;
« Contre son bras vous n'avez point d'obstacles;
« Vite à genoux, excrémens d'Albion,
« Demandez-lui sa bénédiction. »

Le fier Talbot, écumant de colère,
Incontinent fait empoigner le frère;
On vous le lie, et le moine content,
Sans s'émouvoir, continuait criant :
« Je suis martyr; Anglais, il faut me croire;
« Elle est pucelle; elle aura la victoire. »
L'homme est crédule, et dans son faible cœur
Tout est reçu : c'est une molle argile.
Mais que surtout il paraît bien facile
De nous surprendre et de nous faire peur!
Du bon Lourdis le discours extatique
Fit plus d'effet sur le cœur des soldats
Que l'amazone et sa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil instinct qui fait croire aux prodiges,
L'esprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
La froide crainte et les illusions,
Ont fait tourner la tête des Bretons.
De ces Bretons la nation hardie
Avait alors peu de philosophie;
Maints chevaliers étaient des esprits lourds :
Les beaux esprits ne sont que de nos jours.
Le preux Chandos, toujours plein d'assurance,
Criait aux siens : « Conquérans de la France,
« Marchez à droite. » Il dit, et dans l'instant
On tourne à gauche, et l'on fuit en jurant.
Ainsi jadis dans ces plaines fécondes
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des cieux,

Dieu, ne voulant d'un pareil voisinage,
En cent jargons transmua leur langage.
Sitôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait;
Et cette gent, de qui Dieu se moquait,
Se sépara, laissant là son ouvrage.
On sait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les assiégeans :
La Renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la Pucelle.
Vous connaissez l'impétueuse ardeur
De nos Français; ces fous sont pleins d'honneur :
Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déja Dunois, la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars,
Et La Trimouille, et La Hire, et Saintrailles,
Et Richemont, sont sortis des murailles,
Croyant déja chasser les ennemis,
Et criant tous : « Où sont-ils? où sont-ils? »
Ils n'étaient pas bien loin : car près des portes
Sire Talbot, homme de très grand sens,
Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens,
En embuscade avait mis dix cohortes.
Sire Talbot a depuis plus d'un jour
Juré tout haut, par saint George et l'Amour,
Qu'il entrerait dans la ville assiégée.
Son ame était vivement partagée :
Du gros Louvet la superbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié;
Et ce héros qu'un noble espoir enflamme,

Veut conquérir et la ville et sa dame.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas
Que ce Talbot leur tombe sur les bras;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble et petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le sang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraissa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, de Pharsale,
De Malplaquet la campagne fatale,
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous eussiez vu les lances hérissées,
L'une sur l'autre en cent tronçons cassées;
Les écuyers, les chevaux renversés,
Dessus leurs pieds dans l'instant redressés;
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du soleil redoubler la lumière;
De tous côtés, voler, tomber à bas
Épaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.
  Du haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, et l'exterminateur,
Et des Persans le grand flagellateur,
Avaient les yeux attachés sur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.
  Michel alors prit la vaste balance
Où dans le ciel on pèse les humains;
D'une main sûre il pesa les destins,
Et les héros d'Angleterre et de France.
Nos chevaliers, pesés exactement,

Légers de poids par malheur se trouvèrent;
Du grand Talbot les destins l'emportèrent.
C'était du ciel un secret jugement.
Le Richemont se voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la fesse;
Le vieux Saintraille au dessus du genou;
Le beau La Hire, ah! je n'ose dire où;
Mais que je plains sa gentille maîtresse!
Dans un marais La Trimouille enfoncé,
N'en put sortir qu'avec un bras cassé:
Donc à la ville il fallut qu'ils revinssent
Tout éclopés, et qu'au lit ils se tinssent.
Voilà comment ils furent bien punis,
Car ils s'étaient moqués de saint Denis.
  Comme il lui plaît Dieu fait justice ou grace;
Quesnel l'a dit : nul ne peut en douter :
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajusté,
S'en retournait sur un brancard porté,
En maugréant et Jeanne et sa fortune.
Dunois, n'ayant égratignure aucune,
Pousse aux Anglais plus prompt que les éclairs :
Il fend leurs rangs, se fait jour à travers,
Passe, et se trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
  Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du sommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, assemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes :

Plus dangereux étaient Jeanne et Dunois,
Unis ensemble, et frappant à la fois.
Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chassèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit survint; Jeanne et l'autre héros,
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte en criant : « Vive France! »
Au coin d'un bois où régnait le silence.
Au clair de lune ils cherchent le chemin.
Ils viennent, vont, tournent; le tout en vain.
Enfin rendus, ainsi que leur monture,
Mourans de faim, et lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale aventure
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile, sans boussole,
Tournoie au gré de Neptune et d'Éole.
Un certain chien, qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès;
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête;
Virant sa queue, et portant haut sa tête,
Devant eux marche; et, se tournant cent fois,
Il paraissait leur dire en son patois:
« Venez par là, messieurs, suivez-moi vite;
« Venez, vous dis-je, et vous aurez bon gîte. »
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ses façons ce que voulait ce chien;
Ils suivent donc, guidés par l'espérance,
En priant Dieu pour le bien de la France,
Et se fesant tous deux de temps en temps

Sur leurs exploits de très beaux complimens.
Du coin lascif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle;
Mais il savait qu'à son bijou caché
De tout l'état le sort est attaché,
Et qu'à jamais la France est ruinée,
Si cette fleur se cueille avant l'année.
Il étouffait noblement ses désirs,
Et préférait l'état à ses plaisirs.
Et cependant, quand la route mal sûre
De l'âne saint fesait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois officieux,
De son bras droit retenait la guerrière,
Et Jeanne d'Arc, en clignotant des yeux,
De son bras gauche étendu par derrière
Serrait aussi ce héros vertueux:
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
Que très souvent leurs bouches se touchèrent,
Pour se parler tous les deux de plus près
De la patrie et de ses intérêts.
 On m'a conté, ma belle Konismare,
Que Charles douze, en son humeur bizarre,
Vainqueur des rois, et vainqueur de l'amour,
N'osa t'admettre à sa brutale cour :
Charles craignit de te rendre les armes;
Il se sentit, il évita tes charmes.
Mais tenir Jeanne, et ne point y toucher,
Se mettre à table, avoir faim sans manger,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois ressemble à Robert d'Arbrisselle,

A ce grand saint qui se plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes fessues,
A caresser quatre cuisses dodues,
Quatre tétons, et le tout sans pécher.
Au point du jour apparut à leur vue
Un beau palais d'une vaste étendue :
De marbre blanc était bâti le mur;
Une dorique et longue colonnade
Porte un balcon formé de jaspe pur;
De porcelaine était la balustrade.
Nos paladins, enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie : aussitôt vingt trompettes
Se font entendre, et quarante estafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduisent,
Dans des bains d'or filles les introduisent,
Honnêtement; puis lavés, essuyés,
D'un déjeuner amplement festoyés,
Dans de beaux lits brodés ils se couchèrent,
Et jusqu'au soir en héros ils ronflèrent.
Il faut savoir que le maître et seigneur
De ce logis digne d'un empereur
Était le fils de l'un de ces génies,
Des vastes cieux habitans éternels,
De qui souvent les grandeurs infinies
S'humanisaient chez les faibles mortels.
Or, cet esprit, mêlant sa chair divine

Avec la chair d'une bénédictine,
En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand nécromant, et le très digne fils
De cet incube et de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur, descendant de sa sphère,
Lui dit : « Enfant, tu me dois la lumière;
« Je viens te voir, tu peux former des veux;
« Souhaite, parle, et je te rends heureux. »
Hermaphrodix, né très voluptueux,
Et digne en tout de sa belle origine,
Dit : « Je me sens de race bien divine,
« Car je rassemble en moi tous les désirs,
« Et je voudrais avoir tous les plaisirs.
« De voluptés rassasiez mon ame;
« Je veux aimer comme homme et comme femme,
« Être la nuit du sexe féminin,
« Et tout le jour du sexe masculin. »
L'incube dit : « Tel sera ton destin. »
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de sa double nature.
Ainsi Platon, le confident des dieux,
A prétendu que nos premiers aïeux,
D'un pur limon pétri des mains divines,
Nés tous parfaits, et nommés androgynes,
Également des deux sexes pourvus,
Se suffisaient par leurs propres vertus.
Hermaphrodix était bien au dessus;
Car se donner du plaisir à soi-même,
Ce n'est pas là le sort le plus divin;

Il est plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux est le bonheur suprême.
Ses courtisans disaient que tour à tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour :
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des bacheliers ou des veuves gentilles.
Hermaphrodix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant; et quoi? celui de plaire.
Dieu, pour punir cet effréné paillard,
Le fit plus laid que Samuel Bernard;
Jamais ses yeux ne firent de conquêtes;
C'est vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danses, les concerts;
Quelquefois même il composait des vers.
Mais, quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit sa vanité femelle
Se soumettait à quelque audacieux,
Le ciel alors trahissait tous ses vœux;
Il recevait, pour toutes embrassades,
Mépris, dégoûts, injures, rebuffades :
Le juste ciel lui fesait bien sentir
Que les grandeurs ne sont pas du plaisir.
« Quoi! disait-il, la moindre chambrière
« Tient son galant étendu sur son sein;
« Un lieutenant trouve une conseillère;
« Dans un moutier un moine a sa nonnain :
« Et moi génie, et riche et souverain,
« Je suis le seul dans la machine ronde

« Privé d'un bien dont jouit tout le monde! »
Lors il jura, par les quatre élémens,
Qu'il punirait les garçons et les belles
Qui n'auraient pas pour lui des sentimens,
Et qu'il ferait des exemples sanglans
Des cœurs ingrats, et surtout des cruelles.
Il recevait en roi les survenans,
Et de Saba la reine basanée,
Et Thalestris, dans la Perse amenée,
Avaient reçu de moins riches présens
Des deux grands rois qui brûlèrent pour elles
Qu'il n'en fesait aux chevaliers errans,
Aux bacheliers, aux gentes demoiselles.
Mais, si quelqu'un d'un esprit trop rétif
Manquait pour lui d'un peu de complaisance,
S'il lui fesait la moindre résistance,
Il était sûr d'être empalé tout vif.
Le soir venu, monseigneur étant femme,
Quatre huissiers de la part de madame
Viennent prier notre aimable bâtard
De vouloir bien descendre sur le tard
Dans l'entresol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé descend
Au cabinet où le souper l'attend.
Tel que jadis la sœur de Ptolémée,
De tout plaisir noblement affamée,
Sut en donner à ces Romains fameux,
A ces héros fiers et voluptueux,
Au grand César, au brave ivrogne Antoine;

Tel que moi-même en ai fait chez un moine,
Vainqueur heureux de ses pesans rivaux,
Quand on l'élut roi tondu de Clairvaux;
Ou tel encore, aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée et Nason,
Et frère Homère, Hésiode, Platon,
Le dieu des dieux, patron des infidèles,
Loin de Junon soupe avec Sémélé,
Avec Isis, Europe ou Danaé;
Les plats sont mis sur la table divine
Des belles mains de la tendre Euphrosine,
Et de Thalie, et de la jeune Églé,
Qui, comme on sait, sont là haut les trois Graces,
Dont nos pédans suivent si peu les traces;
Le doux nectar est servi par Hébé,
Et par l'enfant du fondateur de Troie,
Qui dans Ida par un aigle enlevé
De son seigneur en secret fait la joie :
Ainsi soupa madame Hermaphrodix
Avec Dunois, juste entre neuf et dix.

Madame avait prodigué la parure :
Les diamans surchargeaient sa coiffure;
Son gros cou jaune, et ses deux bras carrés,
Sont de rubis, de perles entourés;
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le presse au sortir de la table :
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois :
Il eût voulu de quelque politesse
Payer au moins les soins de son hôtesse;

Et, du tendron contemplant la laideur,
Il se disait : « J'en aurai plus d'honneur. »
Il n'en eut point, le plus brillant courage
Peut quelquefois essuyer cet outrage.
Hermaphrodix, en son affliction,
Eut pour Dunois quelque compassion ;
Car en secret son ame était flattée
Des grands efforts du triste champion.
Sa probité, sa bonne intention
Fut cette fois pour le fait réputée.
« Demain, dit-elle, on pourra vous offrir
« Votre revanche. Allez, faites en sorte
« Que votre amour sur vos respects l'emporte,
« Et soyez prêt, seigneur, à mieux servir. »
Déja du jour la belle avant-courrière
De l'orient entr'ouvrait la barrière :
Or, vous savez que cet instant préfix
En cavalier changeait Hermaphrodix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire, et lui fourrant au sein
Sans compliment son impudente main,
Et lui donnant un baiser immodeste,
Attente en maître à sa pudeur céleste :
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un soufflet
A poing fermé sur son vilain visage.
Ainsi j'ai vu, dans mes fertiles champs,
Sur un pré vert une de mes cavales,

Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux pieds légers, aux jarrets bondissans,
Réprimander d'une fière ruade
Un bourriquet de sa croupe amoureux,
Qui dans sa lourde et grossière embrassade
Dressait l'oreille et se croyait heureux.
Jeanne en cela fit, sans doute une faute;
Elle devait des égards à son hôte.
De la pudeur je prends les intérêts;
Cette vertu n'est point chez moi bannie :
Mais, quand un prince, et surtout un génie,
De vous baiser a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des soufflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vu de femme assez hardie
Pour l'oser battre en son propre palais.
Il crie, on vient; ses pages, ses valets,
Gardes, lutins, à ses ordres sont prêts :
L'un d'eux lui dit que la fière pucelle
Envers Dunois n'était pas si cruelle.
O calomnie! affreux poison des cours,
Discours malins, faux rapports, médisance,
Serpens maudits, sifflerez-vous toujours
Chez les amans comme à la cour de France?
    Notre tyran, doublement outragé,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la sentence fatale :
« Allez, dit-il, amis, qu'on les empale. »
On obéit; on fit incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.

Jeanne et Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printemps de leur vie.
Le beau bâtard est garrotté tout nu,
Pour être assis sur un bâton pointu.
Au même instant une troupe profane
Mène au poteau la belle et fière Jeanne;
Et ses soufflets, ainsi que ses appas,
Seront punis par un affreux trépas.
De sa chemise aussitôt dépouillée,
De coups de fouet en passant flagellée,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois, soumis à leurs fureurs,
N'attendant plus que son heure dernière,
Fesait à Dieu sa dévote prière;
Mais une œillade impérieuse et fière
De temps en temps étonnait les bourreaux,
Et ses regards disaient : C'est un héros.
Mais, quand Dunois eut vu son héroïne,
Des fleurs de lis vengeresse divine,
Prête à subir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconstance du sort :
De la Pucelle il parcourait les charmes;
Et, regardant les funestes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne versa jamais.
Non moins superbe, et non moins charitable,
Jeanne, aux frayeurs toujours impénétrable,
Languissamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui seul son grand cœur gémissait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeunesse,

En dépit d'eux réveillaient leur tendresse.
Ce feu si doux, si discret, et si beau,
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau;
Et cependant l'animal amphibie,
A son dépit joignant la jalousie,
Fesait aux siens l'effroyable signal
Qu'on empalât le couple déloyal.
Dans ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler et les airs et la terre,
Crie : « Arrêtez, gardez-vous d'empaler,
« N'empalez pas. » Ces mots font reculer
Les fiers licteurs. On regarde, on avise
Sous le portail un grand homme d'église,
Coiffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon :
On reconnut le père Grisbourdon.
Ainsi qu'un chien dans la forêt voisine,
Ayant senti d'une adroite narine
Le doux fumet, et tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors;
Il le poursuit d'une course légère,
Et sans le voir, par l'odorat mené,
Franchit fossés, se glisse en la bruyère,
Par d'autres cerfs il n'est point détourné :
Ainsi le fils de saint François d'Assise,
Porté toujours sur son lourd muletier,
De la Pucelle a suivi le sentier,
Courant sans cesse, et ne lâchant point prise.
En arrivant il cria : « Fils d'Alix,
« Au nom du diable et par les eaux du Styx,
« Par le démon qui fut ton digne père.

« Par le psautier de sœur Alix ta mère,
« Sauve le jour à l'objet de mes vœux;
« Regarde-moi, je viens payer pour deux.
« Si ce guerrier et si cette pucelle
« Ont mérité ton indignation,
« Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
« Tu sais quelle est ma réputation.
« Tu vois de plus cet animal insigne,
« Ce mien mulet de me porter si digne;
« Je t'en fais don, c'est pour toi qu'il est fait;
« Et tu diras : Tel moine, tel mulet.
« Laissons aller ce gendarme profane;
« Qu'on le délie, et qu'on nous laisse Jeanne;
« Nous demandons tous deux pour digne prix
« Cette beauté dont nos cœurs sont épris. »
Jeanne écoutait cet horrible langage
En frémissant ; sa foi, son pucelage,
Ses sentimens d'amour et de grandeur,
Plus que la vie étaient chers à son cœur.
La grace encor, du ciel ce don suprême,
Dans son esprit combattait Dunois même.
Elle pleurait, elle implorait les cieux,
Et, rougissant d'être ainsi toute nue,
De temps en temps fermant ses tristes yeux,
Ne voyant point, pensait n'être point vue.
Le bon Dunois était désespéré :
« Quoi! disait-il, ce pendard décloîtré
« Aura ma Jeanne, et perdra ma patrie!
« Tout va céder à ce sorcier impie!
« Tandis que moi, discret jusqu'à ce jour,

« Modestement je cachais mon amour! »
Et cependant l'offre honnête et polie
De Grisbourdon fit un très bon effet
Sur les cinq sens, sur l'ame du génie;
Il s'adoucit, il parut satisfait.
« Ce soir, dit-il, vous et votre mulet,
« Tenez-vous prêts; je cède, je pardonne
« A ces Français; je vous les abandonne. »
Le moine gris possédait le bâton
Du bon Jacob, l'anneau de Salomon,
Sa clavicule, et la verge enchantée
Des conseillers-sorciers de Pharaon,
Et le balai sur qui parut montée
Du preux Saül la sorcière édentée,
Quand dans Endor à ce prince imprudent
Elle fit voir l'ame d'un revenant.
Le cordelier en savait tout autant;
Il fit un cercle, et prit de la poussière,
Que sur la bête il jeta par derrière,
En lui disant ces mots toujours puissans
Que Zoroastre enseignait aux Persans.
A ces grands mots dits en langue du diable,
O grand pouvoir! ô merveille ineffable!
Notre mulet sur deux pieds se dressa,
Sa tête oblongue en ronde se changea,
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent,
Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
Ainsi jadis ce sublime empereur
Dont Dieu punit le cœur dur et superbe,
Devenu bœuf, et sept ans nourri d'herbe,

Redevint homme et n'en fut pas meilleur.
Du ceintre bleu de la céleste sphère,
Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le déplorable cas;
Il eût voulu s'élancer ici-bas,
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré sur les bras
Par son voyage une terrible affaire.
Saint George était le patron d'Angleterre;
Il se plaignit que monsieur saint Denis,
Sans aucun ordre et sans aucun avis,
A ses Bretons eût fait ainsi la guerre.
George et Denis, de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les saints anglais ont dans leur caractère
Je ne sais quoi de dur et d'insulaire:
On tient toujours un peu de son pays.
En vain notre ame est dans le paradis;
Tout n'est pas pur, et l'accent de province
Ne se perd point, même à la cour du prince.
Mais il est temps, lecteur, de m'arrêter;
Il faut fournir une longue carrière:
J'ai peu d'haleine, et je dois vous conter
L'événement de tout ce grand mystère;
Dire comment ce nœud se débrouilla,
Ce que fit Jeanne, et ce qui se passa
Dans les enfers, au ciel, et sur la terre.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

CHANT CINQUIÈME.

Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, est en enfer très justement. Il raconte son aventure aux diables.

O mes amis, vivons en bons chrétiens!
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A son devoir il faut enfin se rendre.
Dans mon printemps j'ai hanté les vauriens;
A leurs désirs ils se livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le saint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et se moquant des serviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t-il? la mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faux,
Vient visiter nos diseurs de bons mots;
La fièvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huissière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire : « Allons, il faut partir;
« Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous enterre? »
Lors un tardif et faible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à son aide appelle saint Martin,
L'autre saint Roch, l'autre sainte Mitouche.
On psalmodie, on braille du latin,

On les asperge, hélas! le tout en vain.
Au pied du lit se tapit le malin,
Ouvrant la griffe; et lorsque l'ame échappe
Du corps chétif, au passage il la happe,
Puis vous la porte au fin fond des enfers,
Digne séjour de ces esprits pervers.
Mon cher lecteur, il est temps de te dire
Qu'un jour Satan, seigneur du sombre empire,
A ses vassaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal :
On avait fait une énorme recrue,
Et les démons buvaient la bienvenue
D'un certain pape et d'un gros cardinal
D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
Trois intendans, deux conseillers, vingt moines,
Tous frais venus du séjour des mortels,
Et dévolus aux brasiers éternels.
Le roi cornu de la huaille noire
Se déridait entouré de ses pairs :
On s'enivrait du nectar des enfers,
On fredonnait quelques chansons à boire,
Lorsqu'à la porte il s'élève un grand cri :
« Ah! bonjour donc, vous voilà, vous voici;
« C'est lui, messieurs, c'est le grand émissaire;
« C'est Grisbourdon, notre féal ami;
« Entrez, entrez, et chauffez-vous ici :
« Et bras dessus, et bras dessous, beau-père,
« Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
« Fils de Satan, apôtre de l'enfer. »
On vous l'embrasse, on le baise, on le serre;

On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toujours baisé, vers le lieu du festin.
Satan se lève, et lui dit : « Fils du diable,
« O des frapparts ornement véritable,
« Certes si tôt je n'espérais te voir;
« Chez les humains tu m'étais nécessaire.
« Qui mieux que toi peuplait notre manoir?
« Par toi la France était mon séminaire;
« En te voyant je perds tout mon espoir.
« Mais du destin la volonté soit faite!
« Bois avec nous, et prends place à ma droite. »
Le cordelier, plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son seigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste et brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais,
L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits,
Trône éternel où sied l'esprit immonde;
Abyme immense où s'engloutit le monde;
Sépulcre où gît la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorans,
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des princes le modèle;
Ce doux Titus, l'amour de l'univers;
Les deux Catons, ces fléaux des pervers;
Ce Scipion, maître de son courage,

Lui qui vainquit et l'amour et Carthage.
Vous y grillez, sage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron;
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martyr de Dieu dans la profane Grèce;
Juste Aristide, et vertueux Solon :
Tous malheureux morts sans confession.
  Mais ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams, saints ou rois, dont le nom
Orne l'histoire, et pare la légende.
Un des premiers était le roi Clovis.
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne
Qu'un si grand roi, qui tout son peuple a mis
Dans le chemin du benoît paradis,
N'ait pu jouir du salut qu'il nous donne.
Ah! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fût en effet damné comme un païen?
Mais mon lecteur se souviendra très bien
Qu'être lavé de cette eau salutaire
Ne suffit pas quand le cœur est gâté.
Or ce Clovis, dans le crime empâté,
Portait un cœur inhumain, sanguinaire;
Et saint Rémi ne put laver jamais
Ce roi des Francs, gangrené de forfaits.
  Parmi ces grands, ces souverains du monde,
Ensevelis dans cette nuit profonde,
On discernait le fameux Constantin.
« Est-il bien vrai? criait avec surprise
« Le moine gris : ô rigueur! ô destin!

« Quoi ! ce héros fondateur de l'église,
« Qui de la terre a chassé les faux dieux,
« Est descendu dans l'enfer avec eux ? »
Lors Constantin dit ces propres paroles :
« J'ai renversé le culte des idoles ;
« Sur les débris de leurs temples fumans,
« Au dieu du ciel j'ai prodigué l'encens ;
« Mais tous mes soins pour sa grandeur suprême
« N'eurent jamais d'autre objet que moi-même ;
« Les saints autels n'étaient à mes regards
« Qu'un marche-pied du trône des Césars.
« L'ambition, les fureurs, les délices,
« Étaient mes dieux, avaient mes sacrifices.
« L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur sang,
« Ont cimenté ma fortune et mon rang.
« Pour conserver cette grandeur si chère,
« J'ai massacré mon malheureux beau-père.
« Dans les plaisirs et dans le sang plongé,
« Faible et barbare, en ma fureur jalouse,
« Ivre d'amour, et de soupçons rongé,
« Je fis périr mon fils et mon épouse.
« O Grisbourdon, ne sois plus étonné
« Si comme toi Constantin est damné ! »
Le révérend de plus en plus admire
Tous les secrets du ténébreux empire.
Il voit partout de grands prédicateurs,
Riches prélats, casuistes, docteurs,
Moines d'Espagne, et nonnains d'Italie
De tous les rois il voit les confesseurs ;
De nos beautés il voit les directeurs :

Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier aspect de cet animal pie,
Le cordelier, riant d'un ris malin,
Se dit tout bas : Cet homme est jacobin.
« Quel est ton nom? » lui cria-t-il soudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique :
« Hélas! mon fils, je suis saint Dominique. »
A ce discours, à cet auguste nom,
Vous eussiez vu reculer Grisbourdon;
Il se signait; il ne pouvait le croire.
« Comment, dit-il, dans la caverne noire
« Un si grand saint, un apôtre, un docteur!
« Vous de la foi le sacré promoteur,
« Homme de Dieu, prêcheur évangélique,
« Vous dans l'enfer ainsi qu'un hérétique!
« Certes ici la grace est en défaut.
« Pauvres humains, qu'on est trompé là-haut!
« Et puis allez, dans vos cérémonies,
« De tous les saints chanter les litanies! »
Lors repartit avec un ton dolent
Notre Espagnol au manteau noir et blanc :
« Ne songeons plus aux vains discours des hommes;
« De leurs erreurs qu'importe le fracas?
« Infortunés, tourmentés où nous sommes,
« Loués, fêtés où nous ne sommes pas;
« Tel sur la terre a plus d'une chapelle,
« Qui dans l'enfer rôtit bien tristement;

« Et tel au monde on damne impunément,
« Qui dans les cieux a la vie éternelle.
« Pour moi, je suis dans la noire séquelle
« Très justement, pour avoir autrefois
« Persécuté ces pauvres Albigeois.
« Je n'étais pas envoyé pour détruire;
« Et je suis cuit pour les avoir fait cuire. »
Oh! quand j'aurais une langue de fer,
Toujours parlant, je ne pourrais suffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer et dire
Combien de saints on rencontre en enfer.
Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut assez fait au fils de saint François
Tous les honneurs de leur triste patrie,
Chacun cria d'une commune voix :
« Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte
« Qui t'a conduit vers une fin si prompte;
« Conte-nous donc par quel étonnant cas
« Ton ame dure est tombée ici-bas.
« Messieurs, dit-il, je ne m'en défends pas;
« Je vous dirai mon étrange aventure;
« Elle pourra vous étonner d'abord;
« Mais il ne faut me taxer d'imposture;
« On ne ment plus sitôt que l'on est mort.
« J'étais là-haut, comme on sait, votre apôtre;
« Et, pour l'honneur du froc et pour le vôtre,
« Je concluais l'exploit le plus galant
« Que jamais moine ait fait hors du couvent.
« Mon muletier, ah, l'animal insigne!
« Ah, le grand homme! ah, quel rival condigne!

« Mon muletier, ferme dans son devoir,
« D'Hermaphrodix avait passé l'espoir.
« J'avais aussi pour ce monstre femelle,
« Sans vanité, prodigué tout mon zèle;
« Le fils d'Alix, ravi d'un tel effort,
« Nous laissait Jeanne en vertu de l'accord.
« Jeanne la forte, et Jeanne la rebelle,
« Perdait bientôt ce grand nom de Pucelle;
« Entre mes bras elle se débattait;
« Le muletier par dessous la tenait;
« Hermaphrodix de bon cœur ricanait.
« Mais croirez-vous ce que je vais vous dire?
« L'air s'entr'ouvrit, et du haut de l'empire
« Qu'on nomme ciel (lieux où ni vous ni moi
« N'irons jamais, et vous savez pourquoi)
« Je vis descendre, ô fatale merveille!
« Cet animal qui porte longue oreille,
« Et qui jadis à Balaam parla,
« Quand Balaam sur la montagne alla.
« Quel terrible âne! il portait une selle
« D'un beau velours, et sur l'arçon d'icelle
« Était un sabre à deux larges tranchans;
« De chaque épaule il lui sortait une aile
« Dont il volait, et devançait les vents.
« A haute voix alors s'écria Jeanne :
« Dieu soit loué! voici venir mon âne. »
« A ce discours je fus transi d'effroi;
« L'âne à l'instant ses quatre genoux plie;
« Lève sa queue et sa tête polie,
« Comme disant à Dunois : « Monte-moi. »

« Dunois le monte, et l'animal s'envole
« Sur notre tête, et passe et caracole.
« Dunois planant, le cimeterre en main,
« Sur moi chétif fondit d'un vol soudain.
« Mon cher Satan, mon seigneur souverain,
« Ainsi, dit-on, lorsque tu fis la guerre
« Imprudemment au maître du tonnerre,
« Tu vis sur toi s'élancer saint Michel,
« Vengeur fatal des injures du ciel.
« Réduit alors à défendre ma vie,
« J'eus mon recours à la sorcellerie.
« Je dépouillai d'un nerveux cordelier
« Le sourcil noir et le visage altier :
« Je pris la mine et la forme charmante
« D'une beauté douce, fraîche, innocente,
« De blonds cheveux se jouaient sur mon sein;
« De gaze fine une étoffe brillante
« Fit entrevoir une gorge naissante.
« J'avais tout l'art du sexe féminin :
« Je composais mes yeux et mon visage;
« On y voyait cette naïveté
« Qui toujours trompe, et qui toujours engage.
« Sous ce vernis un air de volupté
« Eût des humains rendu fou le plus sage.
« J'eusse amolli le cœur le plus sauvage :
« Car j'avais tout, artifice et beauté.
« Mon paladin en parut enchanté.
« J'allais périr; ce héros invincible
« Avait levé son braquemart terrible;
« Son bras était à demi descendu,

« Et Grisbourdon se croyait pourfendu.
« Dunois regarde; il s'émeut, il s'arrête.
« Qui de Méduse eût vu jadis la tête
« Était en roc mué soudainement :
« Le beau Dunois changea bien autrement.
« Il avait l'ame avec les yeux frappée;
« Je vis tomber sa redoutable épée;
« Je vis Dunois sentir à mon aspect
« Beaucoup d'amour, et beaucoup de respect.
« Qui n'aurait cru que j'eusse eu la victoire?
« Mais voici bien le pis de mon histoire.
« Le muletier, qui pressait dans ses bras
« De Jeanne d'Arc les robustes appas,
« En me voyant si gentille et si belle,
« Brûla soudain d'une flamme nouvelle.
« Hélas! mon cœur ne le soupçonnait pas
« De convoiter des charmes délicats.
« Un cœur grossier connaître l'inconstance!
« Il lâcha prise, et j'eus la préférence.
« Il quitte Jeanne; ah, funeste beauté!
« A peine Jeanne est-elle en liberté,
« Qu'elle aperçut le brillant cimeterre
« Qu'avait Dunois laissé tomber par terre.
« Du fer tranchant sa dextre se saisit;
« Et, dans l'instant que le rustre infidèle
« Quittait pour moi la superbe Pucelle,
« Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
« Et d'un revers la nuque me fendit.
« Depuis ce temps je n'ai nulle nouvelle
« Du muletier, de Jeanne la cruelle,

« D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
« Puissent-ils tous être empalés cent fois !
« Et que le ciel, qui confond les coupables,
« Pour mon plaisir les donne à tous les diables ! »
Ainsi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'enfer en rit d'assez bon cœur.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

CHANT SIXIÈME.

Aventure d'Agnès et de Monrose. Temple de la Renommée.
Aventure tragique de Dorothée.

Quittons l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer.
Dressons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui se passe au monde.
Ce monde, hélas! est bien un autre enfer.
J'y vois partout l'innocence proscrite,
L'homme de bien flétri par l'hypocrite,
L'esprit, le goût, les beaux arts, éperdus,
Sont envolés, ainsi que les vertus;
Une rampante et lâche politique
Tient lieu de tout, est le mérite unique;
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le sage arme la main des sots.
Et l'Intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait et la paix et la guerre,
Triste et pensif, auprès d'un coffre-fort
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels, insensés et coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir?
Ah, malheureux! qui péchez sans plaisir,
Dans vos erreurs soyez plus raisonnables;
Soyez au moins des pécheurs fortunés,

Et, puisqu'il faut que vous soyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.
Agnès Sorel sut en user ainsi.
On ne lui peut reprocher dans sa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, et je pense qu'aussi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle :
En paradis tout saint n'est pas pucelle;
Le repentir est vertu du pécheur.
Quand Jeanne d'Arc défendait son honneur,
Et que du fil de sa céleste épée
De Grisbourdon la tête fut coupée,
Notre âne ailé, qui dessus son harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner, et de l'ôter à Jeanne.
Quelle raison en avait-il? l'amour,
Le tendre amour, et la naissante envie
Dont en secret son ame était saisie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel trait de flamme, et quelle idée hardie
Pressait déja ce héros d'Arcadie.
L'animal saint eut donc la fantaisie
De s'envoler devers la Lombardie;
Le bon Denis en secret conseilla
Cette escapade à sa monture ailée.
Vous demandez, lecteur, pourquoi cela?
C'est que Denis lut dans l'ame troublée
De son bel âne et de son beau bâtard.
Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard

Aurait pu nuire à la cause commune,
Perdre la France, et Jeanne, et sa fortune.
Denis pensa que l'absence et le temps
Les guériraient de leurs amours naissans.
Denis encore avait dans cette affaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer ses desseins;
Et respectez tout ce que font les saints.
L'âne céleste, où Denis met sa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône, et Dunois stupéfait
A tire d'aile est parti comme un trait.
Il regardait de loin son héroïne,
Qui, toute nue, et le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de sang se frayait un chemin.
Hermaphrodix veut l'arrêter en vain;
Ses farfadets, son peuple aérien,
En cent façons volent sur son passage :
Jeanne s'en moque, et passe avec courage.
Lorsqu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, et, s'approchant, admire
L'art étonnant de ce palais de cire;
De toutes parts un essaim bourdonnant
Sur mon badaud s'en vient fondre avec rage;
Un peuple ailé lui couvre le visage;
L'homme piqué court à tort, à travers,
De ses deux mains il frappe, il se démène.
Dissipe, tue, écrase par centaine
Cette canaille habitante des airs.

C'était ainsi que la Pucelle fière
Chassait au loin cette foule légère.
A ses genoux le chétif muletier,
Craignant pour soi le sort du cordelier,
Tremble et s'écrie : « O Pucelle! ô ma mie!
« Dans l'écurie autrefois tant servie!
« Quelle furie! épargne au moins ma vie;
« Que les honneurs ne changent point tes mœurs!
« Tu vois mes pleurs, ah, Jeanne! je me meurs. »
Jeanne répond : « Faquin, je te fais grace;
« Dans ton vil sang, de fange tout chargé,
« Ce fer divin ne sera point plongé.
« Végète encore, et que ta lourde masse
« Ait à l'instant l'honneur de me porter.
« Je ne te puis en mulet translater;
« Mais ne m'importe ici de ta figure;
« Homme ou mulet, tu seras ma monture.
« Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
« Et je prétends le retrouver en toi.
« Çà, qu'on se courbe. » Elle dit, et la bête
Baisse à l'instant sa chauve et lourde tête,
Marche des mains, et Jeanne sur son dos
Va dans les champs affronter les héros.
Pour le Génie, il jura par son père
De tourmenter toujours les bons Français;
Son cœur navré pencha vers les Anglais;
Il se promit, dans sa juste colère,
De se venger du tour qu'on lui jouait,
De bien punir tout Français indiscret
Qui pour son dam passerait sur sa terre.

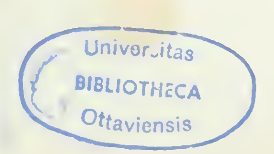
Il fait bâtir au plus vite un château
D'un goût bizarre, et tout-à-fait nouveau,
Un labyrinthe, un piége où sa vengeance
Veut attraper les héros de la France.
Mais que devient la belle Agnès Sorel?
Vous souvient-il de son trouble cruel?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embrassait toute nue?
Ce Jean Chandos s'élança de ses bras
Très brusquement, et mourut aux combats.
La belle Agnès crut sortir d'embarras.
De son danger encor toute surprise,
Elle jurait de n'être jamais prise
A l'avenir en un semblable cas.
Au bon roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De respecter ce tendre et doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidèle:
Mais il ne faut jamais jurer de rien.
Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp surpris tumulte inséparable,
Quand chacun court, officier et soldat,
Que l'un s'enfuit, et que l'autre combat,
Que les valets, fripons suivant l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis:
Parmi les cris, la poudre et la fumée,
La belle Agnès, se voyant sans habits,
Du bon Chandos entre en la garde-robe;
Puis avisant chemise, mules, robe,
Saisit le tout en tremblant et sans bruit;

Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point : car de bonne fortune
Elle aperçut une jument bai-brune,
Bride à la bouche et selle sur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Un écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va subtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant;
Puis se servant de certaine escabelle,
Y pose un pied, monte, se met en selle,
Pique et s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte et de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudissant sa pesante bedaine,
Ce beau voyage, et la guerre, et la cour,
Et les Anglais, et Sorel, et l'amour.

Or de Chandos le très fidèle page
(Monrose était le nom du personnage),
Qui revenait ce matin d'un message,
Voyant de loin tout ce qui se passait,
Cette jument qui vers le bois courait,
Et de Chandos la robe et le bonnet,
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était son cher maître,
Qui loin du camp demi-nu s'enfuyait.
Épouvanté de l'étrange aventure,
D'un coup de fouet il hâte sa monture,
Galope, et crie : « Ah, mon maître! ah, seigneur!
« Vous poursuit-on? Charlot est-il vainqueur?

« Où courez-vous? Je vais partout vous suivre;
« Si vous mourez, je cesserai de vivre. »
Il dit, et vole, et le vent emportait
Lui, son cheval, et tout ce qu'il disait.
La belle Agnès, qui se croit poursuivie,
Court dans le bois, au péril de sa vie;
Le page y vole, et plus elle s'enfuit,
Plus notre Anglais avec ardeur la suit.
La jument bronche, et la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté sur la terre étendue.
Le page arrive aussi prompt que les vents;
Mais il perdit l'usage de ses sens,
Quand cette robe ouverte et voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un sein d'albâtre, et les charmans trésors
Dont la nature enrichissait son corps.
Bel Adonis, telle fut ta surprise,
Quand la maîtresse et de Mars et d'Anchise,
Du haut des cieux, le soir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus sans doute avait plus de parure;
Une jument n'avait point renversé
Son corps divin de fatigue harassé;
Bonnet de nuit n'était point sa coiffure;
Son cul d'ivoire était sans meurtrissure:
Mais Adonis, à ces attraits tout nus,
Balancerait entre Agnès et Vénus.
Le jeune Anglais se sentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de respect et de crainte;

Il prend Agnès, et l'embrasse en tremblant :
« Hélas! dit-il, seriez-vous point blessée? »
Agnès sur lui tourne un œil languissant,
Et d'une voix timide, embarrassée,
En soupirant, elle lui parle ainsi :
« Qui que tu sois qui me poursuis ici,
« Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
« N'abuse point du malheur qui m'opprime;
« Jeune étranger, conserve mon honneur;
« Sois mon appui; sois mon libérateur. »
Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura, détourna son visage,
Triste, confuse, et tout bas promettant
D'être fidèle au bon roi son amant.
Monrose ému fut un temps en silence;
Puis il lui dit d'un ton tendre et touchant :
« O de ce monde adorable ornement,
« Que sur les cœurs vous avez de puissance!
« Je suis à vous, comptez sur mon secours;
« Vous disposez de mon cœur, de mes jours,
« De tout mon sang; ayez tant d'indulgence
« Que d'accepter que j'ose vous servir;
« Je n'en veux point une autre récompense :
« C'est être heureux que de vous secourir. »
Il tire alors un flacon d'eau des carmes;
Sa main timide en arrose ses charmes,
Et les endroits de roses et de lis
Qu'avaient la selle et la chute meurtris.
La belle Agnès rougissait sans colère,
Ne trouvait point sa main trop téméraire,



Et le lorgnait sans bien savoir pourquoi,
Jurant toujours d'être fidèle au roi.
Le page ayant employé sa bouteille :
« Rare beauté. dit-il, je vous conseille
« De cheminer jusqu'en un bourg voisin ;
« Nous marcherons par ce petit chemin.
« Dedans ce bourg nul soldat ne demeure ;
« Nous y serons avant qu'il soit une heure.
« J'ai de l'argent ; et l'on vous trouvera
« Et coiffe, et jupe, et tout ce qu'il faudra
« Pour habiller avec plus de décence
« Une beauté digne d'un roi de France. »
   La dame errante approuva son avis ;
Monrose était si tendre et si soumis,
Était si beau, savait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le suivre.
   Quelque censeur, interrompant le fil
De mon discours, dira : Mais se peut-il
« Qu'un étourdi, qu'un jeune Anglais, qu'un page,
« Fût près d'Agnès respectueux et sage,
« Qu'il ne prît point la moindre liberté ? »
Ah ! laissez là vos censures rigides ;
Ce page aimait ; et si la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.
   Agnès et lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre et de chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre écuyer, de cent pas en cent pas,
S'approchait d'elle, et baisait ses beaux bras,

Le tout d'un air respectueux et tendre;
La belle Agnès ne savait s'en défendre;
Mais rien de plus : ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, et ne demandait rien.
Dedans le bourg ils sont entrés à peine,
Dans un logis son écuyer la mène
Bien fatiguée; Agnès entre deux draps
Modestement repose ses appas.
Monrose court, et va tout hors d'haleine
Chercher partout pour dignement servir,
Alimenter, chauffer, coiffer, vêtir
Cette beauté déja sa souveraine.
Charmant enfant dont l'amour et l'honneur
Ont pris plaisir à diriger le cœur,
Où sont les gens dont la sagesse égale
Les procédés de ton ame loyale?
Dans ce logis (je ne puis le nier)
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier est plus hardi qu'un page.
Le scélérat, informé du voyage
Du beau Monrose et de la belle Agnès,
Et trop instruit que dans son voisinage
A quatre pas reposaient tant d'attraits,
Pressé soudain de son désir infame,
Les yeux ardens, le sang rempli de flamme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre en jurant comme un désespéré,
Ferme la porte, et les deux rideaux tire.
    Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que fesait en ce même moment

Le grand Dunois sur son âne volant.
   Au haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête et divisent les nues;
Vers ce rocher fendu par Annibal,
Fameux passage aux Romains si fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir sur sa tête,
Et sous ses pieds se former la tempête,
Est un palais de marbre transparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant;
Tous les dedans sont des glaces fidèles,
Si que chacun qui passe devant elles,
Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.
   Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où si bien l'on se mire;
Mais ces chemins sont tous bien dangereux;
Il faut franchir des abymes affreux.
Tel, bien souvent, sur ce nouvel Olympe
Est arrivé sans trop savoir par où.
Chacun y court; et, tandis que l'un grimpe,
Il en est cent qui se cassent le cou.
   De ce palais la superbe maîtresse
Est cette vieille et bavarde déesse,
La Renommée, à qui dans tous les temps
Le plus modeste a donné quelque encens.
Le sage dit que son cœur la méprise;
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange est pour l'ame un poison :
Le sage ment, et dit une sottise.
   La Renommée est donc en ces hauts lieux.

Les courtisans dont elle est entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, et de vent enivrée,
Vont tous criant, et criant à genoux :
« O Renommée! ô puissante déesse,
« Qui savez tout, et qui parlez sans cesse,
« Par charité, parlez un peu de nous! »
  Pour contenter leurs ardeurs indiscrètes,
La Renommée a toujours deux trompettes :
L'une, à sa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros;
L'autre est au cul, puisqu'il faut vous le dire;
C'est celle-là qui sert à nous instruire
De ce fratras de volumes nouveaux,
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnasse insectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipsés tour à tour,
Faits en un mois, périssent en un jour,
Ensevelis dans le fond des colléges,
Rongés des vers, eux et leurs priviléges.
  Un vil ramas de prétendus auteurs,
Du vrai génie infames détracteurs,
Guyon, Fréron, La Beaumelle, Nonotte,
Et ce rebut de la troupe bigote,
Ce Savatier, de la fraude instrument,
Qui vend sa plume, et ment pour de l'argent,
Tous ces marchands d'opprobre et de fumée,
Osent pourtant chercher la Renommée;
Couverts de fange, ils ont la vanité
De se montrer à la divinité.

A coups de fouet chassés du sanctuaire,
A peine encore ils ont vu son derrière.
Gentil Dunois, sur ton ânon monté,
En ce beau lieu tu te vis transporté.
Ton nom fameux, qu'avec justice on fête,
Était corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs si polis :
O quelle joie enchantait tes esprits!
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes;
Non seulement des siéges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas,
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés
Te bénissant au sein de leurs asiles,
Des gens de bien à la cour protégés,
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainsi, contemplant son histoire,
Se complaisait à jouir de sa gloire.
Son âne aussi, s'amusant à se voir,
Se pavanait de miroir en miroir.
On entendit dessus ces entrefaites
Sonner en l'air une des deux trompettes;
Elle disait : « Voici l'horrible jour
« Où dans Milan la sentence est dictée;
« On va brûler la belle Dorothée :
« Pleurez, mortels qui connaissez l'amour. »
« Qui? dit Dunois; quelle est donc cette belle?
« Qu'a-t-elle fait? pourquoi la brûle-t-on?
« Passe, après tout, si c'est une laidron;

« Mais dans le feu mettre un jeune tendron:
« Par tous les saints! c'est chose trop cruelle:
« Les Milanais ont donc perdu l'esprit. »
Comme il parlait, la trompette reprit:
« O Dorothée, ô pauvre Dorothée!
« En feu cuisant tu vas être jetée,
« Si la valeur d'un chevalier loyal
« Ne te *recout* de ce brasier fatal. »
A cet avis Dunois sentit dans l'ame
Un prompt désir de secourir la dame;
Car vous savez que sitôt qu'il s'offrait
Occasion de marquer son courage,
Venger un tort, redresser quelque outrage,
Sans raisonner ce héros y courait.
« Allons, dit-il à son âne fidèle,
« Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle. »
L'âne aussitôt ses deux ailes étend;
Un chérubin va moins rapidement.
On voit déja la ville où la justice
Arrangeait tout pour cet affreux supplice.
Dans la grand'place on élève un bûcher;
Trois cents archers, gens cruels et timides,
Du mal d'autrui monstres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit partout le beau monde aux fenêtres,
Attendant l'heure, et déja larmoyant;
Sur un balcon l'archevêque et ses prêtres
Observent tout d'un œil ferme et content.
Quatre alguazils amènent Dorothée,
Nue en chemise, et de fer garrottée.

Le désespoir et la confusion,
Le juste excès de son affliction,
Devant ses yeux répandent un nuage;
Des pleurs amers inondent son visage.
Elle entrevoit, d'un œil mal assuré,
L'affreux poteau pour sa mort préparé;
Et ses sanglots se fesant un passage:
« O mon amant! ô toi qui dans mon cœur
« Règnes encore en ces momens d'horreur... »
Elle ne put en dire davantage;
Et, bégayant le nom de son amant,
Elle tomba sans voix, sans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle:
Dans cet état elle était encor belle.
Un scélérat, nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infame champion,
La dague au poing, vers le bûcher s'avance,
Le chef armé de fer et d'impudence,
Et dit tout haut: « Messieurs, je jure Dieu
« Que Dorothée a mérité le feu.
« Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle?
« Est-il quelqu'un qui combatte pour elle?
« S'il en est un, que cet audacieux
« Ose à l'instant se montrer à mes yeux;
« Voici de quoi lui fendre la cervelle. »
Disant ces mots il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart tranchant,
Roulant les yeux, tordant sa laide bouche.
On frémissait à son aspect farouche,
Et dans la ville il n'était écuyer

Qui Dorothée osât justifier;
Sacrogorgon venait de les confondre :
Chacun pleurait, et nul n'osait répondre.
Le fier prélat, du haut de son balcon,
Encourageait le brutal champion.
Le beau Dunois, qui planait sur la place,
Fut si choqué de l'insolente audace
De ce pervers; et Dorothée en pleurs
Était si belle au sein de tant d'horreurs;
Son désespoir la rendait si touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il saute à terre, et d'un ton élevé :
« C'est moi, dit-il, face de réprouvé,
« Qui viens ici montrer par mon courage
« Que Dorothée est vertueuse et sage,
« Et que tù n'es qu'un fanfaron brutal,
« Suppôt du crime, et menteur déloyal.
« Je veux d'abord savoir de Dorothée
« Quelle noirceur lui peut être imputée,
« Quel est son cas, et par quel guet-apen
« On fait brûler les belles à Milan. »
Il dit. Le peuple, à la surprise en proie,
Poussa des cris d'espérance et de joie.
Sacrogorgon, qui se mourait de peur,
Fit comme il put semblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat, sous sa mine hypocrite,
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.
A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air noble et courtois.
Les yeux baissés, la belle lui raconte,

En soupirant, son malheur et sa honte.
L'âne divin, sur l'église perché,
De tout ce cas paraissait fort touché;
Et de Milan les dévotes familles
Bénissaient Dieu, qui prend pitié des filles.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

CHANT SEPTIÈME.

Comment Dunois sauva Dorothée, condamnée à la mort par l'inquisition.

Lorsqu'autrefois, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse,
Et je pensai renoncer aux amours;
Mais d'offenser par le moindre discours
Cette beauté que j'avais encensée,
De son bonheur oser troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée.
Gêner un cœur, ce n'est pas ma façon.
Que si je traite ainsi les infidèles,
Vous comprenez, à plus forte raison,
Que je respecte encor plus les cruelles.
Il est affreux d'aller persécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtresse objet de votre hommage
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage :
On trouve assez de quoi se consoler;
Ou bien buvez, c'est un parti fort sage.
Et plût à Dieu qu'en un cas tout pareil,
Le tonsuré qu'amour rendit barbare,
Cet oppresseur d'une beauté si rare,

Se fût servi d'un aussi bon conseil !
   Déja Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage et l'espoir;
Mais avant tout il convenait savoir
Les attentats dont elle était chargée.
« O vous, dit-elle en baissant ses beaux yeux,
« Ange divin qui descendez des cieux,
« Vous qui venez prendre ici ma défense,
« Vous savez bien quelle est mon innocence! »
Dunois reprit : « Je ne suis qu'un mortel;
« Je suis venu par une étrange allure,
« Pour vous sauver d'un trépas si cruel.
« Nul dans les cœurs ne lit que l'Éternel.
« Je crois votre ame et vertueuse et pure;
« Mais dites-moi, pour Dieu, votre aventure. »
   Lors Dorothée, en essuyant les pleurs
Dont le torrent son beau visage mouille,
Dit : « L'amour seul a fait tous mes malheurs.
« Connaissez-vous monsieur de La Trimouille? »
   « Oui, dit Dunois, c'est mon meilleur ami.
« Peu de héros ont une ame aussi belle;
« Mon roi n'a point de guerrier plus fidèle;
« L'Anglais n'a point de plus fier ennemi;
« Nul chevalier n'est plus digne qu'on l'aime. »
« Il est trop vrai, dit-elle, c'est lui-même.
« Il ne s'est pas écoulé plus d'un an
« Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
« C'est en ces lieux qu'il m'avait adorée;
« Il le jurait, et j'ose être assurée
« Que son grand cœur est toujours enflammé,

« Qu'il m'aime encor, car il est trop aimé. »
« Ne doutez point, dit Dunois, de son ame;
« Votre beauté vous répond de sa flamme.
« Je le connais : il est, ainsi que moi,
« A ses amours fidèle comme au roi. »
L'autre reprit : « Ah, monsieur! je vous croi.
« O jour heureux où je le vis paraître,
« Où des mortels il était à mes yeux
« Le plus aimable et le plus vertueux,
« Où de mon cœur il se rendit le maître!
« Je l'adorais avant que ma raison
« Eût pu savoir si je l'aimais ou non.
« Ce fut, monsieur, ô moment délectable!
« Chez l'archevêque, où nous étions à table,
« Que ce héros, plein de sa passion,
« Me fit, me fit sa déclaration.
« Ah! j'en perdis la parole et la vue.
« Mon sang brûla d'une ardeur inconnue;
« Du tendre amour j'ignorais le danger,
« Et de plaisir je ne pouvais manger.
« Le lendemain il me rendit visite:
« Elle fut courte, il prit congé trop vite.
« Quand il partit, mon cœur le rappelait,
« Mon tendre cœur après lui s'envolait.
« Le lendemain il eut un tête-à-tête
« Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
« Le lendemain il en reçut le prix
« Par deux baisers sur mes lèvres ravis.
« Le lendemain il osa davantage;
« Il me promit la foi de mariage.

« Le lendemain il fut entreprenant;
« Le lendemain il me fit un enfant.
« Que dis-je? hélas! faut-il que je raconte
« De point en point mes malheurs et ma honte,
« Sans que je sache, ô digne chevalier,
« A quel héros j'ose me confier? »
Le chevalier, par pure obéissance,
Dit, sans vanter ses faits ni sa naissance:
« Je suis Dunois. » C'était en dire assez.
« Dieu, reprit-elle, ô Dieu qui m'exaucez,
« Quoi! vos bontés font voler à mon aide
« Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède!
« Ah! qu'on voit bien d'où vous tenez le jour,
« Charmant bâtard, cœur noble, ame sublime!
« Le tendre Amour me fesait sa victime;
« Mon salut vient d'un enfant de l'Amour.
« Le ciel est juste, et l'espoir me ranime.
« Vous saurez donc, brave et gentil Dunois,
« Que mon amant, au bout de quelques mois,
« Fut obligé de partir pour la guerre,
« Guerre funeste, et maudite Angleterre!
« Il écouta la voix de son devoir.
« Mon tendre amour était au désespoir.
« Un tel état vous est connu, sans doute,
« Et vous savez, monsieur, ce qu'il en coûte.
« Ce fier devoir fit seul tous nos malheurs;
« Je l'éprouvais en répandant des pleurs;
« Mon cœur était forcé de se contraindre,
« Et je mourais, mais sans pouvoir me plaindre.
« Il me donna le présent amoureux

« D'un bracelet fait de ses blonds cheveux,
« Et son portrait qui, trompant son absence,
« M'a fait cent fois retrouver sa présence.
« Un cher écrit surtout il me laissa,
« Que de sa main le ferme Amour traça.
« C'était, monsieur, une juste promesse,
« Un sûr garant de sa sainte tendresse.
« On y lisait : « Je jure par amour,
« Par les plaisirs de mon ame enchantée,
« De revenir bientôt en cette cour,
« Pour épouser ma chère Dorothée. »
« Las! il partit, il porta sa valeur
« Dans Orléans. Peut-être il est encore
« Dans ces remparts où l'appela l'honneur.
« Ah! s'il savait quels maux et quelle horreur
« Sont, loin de lui, le prix de mon ardeur!
« Non, juste ciel! il vaut mieux qu'il l'ignore.
  « Il partit donc; et moi je m'en allai,
« Loin des soupçons d'une ville indiscrète,
« Chercher aux champs une sombre retraite,
« Conforme aux soins de mon cœur désolé.
« Mes parens morts, libre dans ma tristesse,
« Cachée au monde, et fuyant tous les yeux;
« Dans le secret le plus mystérieux
« J'ensevelis mes pleurs et ma grossesse.
« Mais par malheur, hélas! je suis la nièce
« De l'archevêque. » A ces funestes mots,
Elle sentit redoubler ses sanglots.
  Puis vers le ciel tournant ses yeux en larmes :
« J'avais, dit-elle, en secret mis au jour

« Ce tendre fruit de mon furtif amour;
« Avec mon fils consolant mes alarmes,
« De mon amant j'attendais le retour.
« A l'archevêque il prit en fantaisie
« De venir voir quelle espèce de vie
« Menait sa nièce au fond de ces forêts :
« Pour ma campagne il quitta son palais.
« Il fut touché de mes faibles attraits :
« Cette beauté, présent cher et funeste,
« Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteste,
« Perça son cœur des plus dangereux traits.
« Il s'expliqua; ciel! que je fus surprise!
« Je lui parlai des devoirs de son rang,
« De son état, des nœuds sacrés du sang;
« Je remontrai l'horreur de l'entreprise :
« Elle outrageait la nature et l'église.
« Hélas! j'eus beau lui parler de devoir,
« Il s'entêta d'un chimérique espoir.
« Il se flattait que mon cœur indocile
« D'aucun objet ne s'était prévenu,
« Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
« Que son triomphe en serait plus facile;
« Il m'accablait de ses soins fatigans,
« De ses désirs rebutés et pressans.
« Hélas! un jour que, tout à ma tristesse,
« Je relisais cette douce promesse,
« Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
« Mon cruel oncle en lisant me surprit.
« Il se saisit, d'une main ennemie,
« De ce papier qui contenait ma vie;

« Il lut; il vit dans cet écrit fatal
« Tous mes secrets, ma flamme et son rival.
« Son ame alors, jalouse et forcenée,
« A ses désirs fut plus abandonnée.
« Toujours alerte, et toujours m'épiant,
« Il sut bientôt que j'avais un enfant.
« Sans doute, un autre en eût perdu courage,
« Mais l'archevêque en devint plus ardent;
« Et se sentant sur moi cet avantage,
« Ah! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
« Que vous aurez la fureur d'être sage?
« Et vos faveurs seront le seul partage
« De l'étourdi qui ravit votre foi?
« Osez-vous bien me faire résistance?
« Y pensez-vous? vous ne méritez pas
« Le fol amour que j'ai pour vos appas.
« Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance. »
« Je me jetai tremblante à ses genoux;
« J'attestai Dieu; je répandis des larmes.
« Lui, furieux d'amour et de courroux,
« En cet état me trouva plus de charmes.
« Il me renverse, et va me violer;
« A mon secours il fallut appeler;
« Tout son amour soudain se tourne en rage.
« D'un oncle, ô ciel! souffrir un tel outrage!
« De coups affreux il meurtrit mon visage.
« On vient au bruit; mon oncle au même instant
« Joint à son crime un crime encor plus grand:
« Chrétiens, dit-il, ma nièce est une impie;
« Je l'abandonne, et je l'excommunie;

8.

« Un hérétique, un damné suborneur
« Publiquement a fait son déshonneur;
« L'enfant qu'ils ont est un fruit d'adultère.
« Que Dieu confonde et le fils et la mère!
« Et, puisqu'ils ont ma malédiction,
« Qu'ils soient livrés à l'inquisition. »
« Il ne fit point une menace vaine;
« Et dans Milan le traître arrive à peine,
« Qu'il fait agir le grand inquisiteur.
« On me saisit; prisonnière on m'entraîne
« Dans des cachots où le pain de douleur
« Était ma seule et triste nourriture:
« Lieux souterrains, lieux d'une nuit obscure,
« Séjour des morts, et tombeau des vivans!
« Après trois jours on me rend la lumière,
« Mais pour la perdre au milieu des tourmens.
« Vous les voyez ces brasiers dévorans;
« C'est là qu'il faut expirer à vingt ans.
« Voilà mon lit à mon heure dernière!
« C'est là, c'est là, sans votre bras vengeur,
« Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur!
« Plus d'un guerrier aurait, selon l'usage,
« Pris ma défense, et pour moi combattu;
« Mais l'archevêque enchaîne leur vertu:
« Contre l'église ils n'ont point de courage.
« Qu'attendre, hélas! d'un cœur italien?
« Ils tremblent tous à l'aspect d'une étole;
« Mais un Français n'est alarmé de rien,
« Et braverait le pape au Capitole. »
A ces propos, Dunois piqué d'honneur,

Plein de pitié pour la belle accusée,
Plein de courroux pour son persécuteur,
Brûlait déja d'exercer sa valeur,
Et se flattait d'une victoire aisée :
Bien surpris fut de se voir entouré
De cent archers dont la cohorte fière
L'investissait noblement par derrière.
Un cuistre en robe, avec bonnet carré,
Criait d'un ton de vrai *miserere :*
« On fait savoir de par la sainte église,
« Par monseigneur, pour la gloire de Dieu,
« A tous chrétiens que le ciel favorise,
« Que nous venons de condamner au feu
« Cet étranger, ce champion profane,
« De Dorothée infame chevalier,
« Comme infidèle, hérétique et sorcier;
« Qu'il soit brûlé sur l'heure avec son âne. »
  Cruel prélat, Busiris en soutane !
C'était, perfide, un tour de ton métier;
Tu redoutais le bras de ce guerrier;
Tu t'entendais avec le saint-office
Pour opprimer sous le nom de justice
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.
  Tout aussitôt l'assassine cohorte,
Du saint-office abominable escorte,
Pour se saisir du superbe Dunois,
Deux pas avance, et recule de trois;
Puis marche encor; puis se signe, et s'arrête.
Sacrogorgon, qui tremblait à leur tête,

Leur crie : « Allons, il faut vaincre ou périr;
« De ce sorcier tâchons de nous saisir. »
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les sacristains arrivent à la file.
L'un tient un pot, et l'autre un goupillon;
Ils font leur ronde, et de leur eau salée
Benoîtement aspergent l'assemblée.
On exorcise, on maudit le démon;
Et le prélat, toujours l'ame troublée,
Donne partout la bénédiction.
Le grand Dunois, non sans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable.
Lors saisissant de son bras redoutable
Sa grande épée, et de l'autre montrant
Un chapelet, catholique instrument,
De son salut cher et sacré garant :
« Allons, dit-il, venez à moi, mon âne. »
L'âne descend, Dunois monte, et soudain
Il va frappant, en moins d'un tour de main,
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *sternum* et le bras;
Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme *atlas;*
Qui voit tomber son nez et sa mâchoire,
Qui son oreille, et qui son *humerus;*
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit disant ses *oremus.*
L'âne, au milieu du sang et du carnage,
Du paladin seconde le courage;
Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayés.

Sacrogorgon, abaissant sa visière,
Toujours jurant s'en allait en arrière;
Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis*;
Le fer sanglant lui sort par le *coccis* :
Le vilain tombe, et le peuple s'écrie :
« Béni soit Dieu ! le barbare est sans vie. »
Le scélérat encor se débattait
Sur la poussière, et son cœur palpitait,
Quand le héros lui dit : « Ame traîtresse,
« L'enfer t'attend; crains le diable, et confesse
« Que l'archevêque est un coquin mitré,
« Un ravisseur, un parjure avéré;
« Que Dorothée est l'innocence même;
« Qu'elle est fidèle au tendre amour qu'elle aime,
« Et que tu n'es qu'un sot et qu'un fripon. »
« Oui, monseigneur, oui, vous avez raison;
« Je suis un sot; la chose est par trop claire,
« Et votre épée a prouvé cette affaire. »
Il dit : son ame alla chez le démon.
Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.
Dans l'instant même où ce bravache infame
A Belzébuth rendait sa vilaine ame,
Devers la place arrive un écuyer,
Portant salade avec lance dorée;
Deux postillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était chose assurée
Qu'il arrivait quelque grand chevalier.
A cet objet, la belle Dorothée,
D'étonnement et d'amour transportée :
« Ah, Dieu puissant ! se mit-elle à crier,

« Serait-ce lui ! serait-il bien possible!
« A mes malheurs le ciel est trop sensible. »
  Les Milanais, peuple très curieux,
Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.
  Hé! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De ressembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux et votre esprit
Du changement qui dans Milan se fit?
Est-ce donc là le but de mon ouvrage?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels assiégeans,
A la Pucelle, à l'illustre amazone,
La vengeresse et du peuple et du trône,
Qui, sans jupon, sans pourpoint, ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait,
Ayant en Dieu sa plus ferme espérance,
Comptant sur lui plus que sur sa vaillance,
Et s'adressant à monsieur saint Denis,
Qui cabalait alors en paradis
Contre saint George en faveur de la France.
Surtout, lecteur, n'oubliez point Agnès;
Ayez l'esprit tout plein de ses attraits:
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Est-il quelqu'un si morne et si sévère,
Que pour Agnès il soit sans intérêt?
  Et franchement dites-moi, s'il vous plaît,
Si Dorothée au feu fut condamnée,
Si le Seigneur, du haut du firmament,
Sauva le jour à cette infortunée:
Semblable cas advient très rarement,

Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'essuyer,
Soit dans les bras d'un robuste aumônier,
Ou semble épris pour quelque jeune page,
Cet accident peut-être est plus commun :
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avoûrai, j'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature;
Car je suis homme, et je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faiblesses;
J'ai dans mon temps possédé des maîtresses,
Et j'aime encore à retrouver mon cœur.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

CHANT HUITIÈME.

Comment le charmant La Trimouille rencontra un Anglais à Notre-Dame de Lorette, et ce qui s'ensuivit avec sa Dorothée.

Que cette histoire est sage, intéressante!
Comme elle forme et l'esprit et le cœur!
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des chevaliers le courage et l'honneur,
Les droits des rois, des belles la pudeur!
C'est un jardin dont tout le tour m'enchante
Par sa culture et sa variété.
J'y vois surtout l'aimable chasteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lis blanc que le ciel a planté,
Levant sans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, lisez assidûment
De la vertu ce divin rudiment:
Il fut écrit par notre abbé Trithême,
Savant Picard, de son siècle ornement;
Il prit Agnès et Jeanne pour son thème.
Que je l'admire, et que je me sais gré
D'avoir toujours hautement préféré
Cette lecture honnête et profitable
A ce fatras d'insipides romans
Que je vois naître et mourir tous les ans,
De cerveaux creux avortons languissans!

De Jeanne d'Arc l'histoire véritable
Triomphera de l'envie et du temps.
Le vrai me plaît, le vrai seul est durable.
  De Jeanne d'Arc cependant, cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte;
Car Dorothée et Dunois son vengeur,
Et La Trimouille, objet de son ardeur,
Ont de grands droits; et j'avoûrai sans honte
Qu'avec raison vous vouliez être instruit
Des beaux effets que leur amour produit.
  Près d'Orléans vous avez souvenance
Que La Trimouille, ornement du Poitou,
Pour son bon roi signalant sa vaillance,
Dans un fossé fut plongé jusqu'au cou.
Ses écuyers tirèrent avec peine,
Du sale fond de la fangeuse arène,
Notre héros, en cent endroits froissé,
Un bras démis, le coude fracassé.
Vers les remparts de la ville assiégée
On reportait sa figure affligée;
Mais de Talbot les efforts vigilans
Avaient fermé les chemins d'Orléans.
On transporta, de crainte de surprise,
Mon paladin, par de secrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidèle, au roi Charles soumise.
Un charlatan, arrivé de Venise,
Adroitement remit son *radius*,
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.
Son écuyer lui fit bientôt connaître

Qu'il ne pouvait retourner vers son maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le chevalier, fidèle à sa tendresse,
Se résolut, dans son cuisant ennui,
D'aller au moins rejoindre sa maîtresse.
  Il courut donc, à travers cent hasards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arrivant aux portes de la ville,
Le Poitevin est entouré, heurté,
Pressé des flots d'une foule imbécille,
Qui d'un pas lourd, et d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voisines;
Bourgeois, manans, moines, bénédictines,
Mères, enfans; c'est un bruit, un concours,
Un chamaillis; chacun se précipite;
On tombe, on crie : « Arrivons, entrons vite :
« Nous n'aurons pas tels plaisirs tous les jours »
  Le paladin sut bientôt quelle fête
Allait chômer ce bon peuple lombard,
Et quel spectacle à ses yeux on apprête.
« Ma Dorothée ! ô ciel ! » Il dit, et part;
Et son coursier, s'élançant sur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les faubourgs, dans la ville, à la place
Où du bâtard la généreuse audace
A dissipé tous ces monstres félons;
Où Dorothée, interdite, éperdue,
Osait à peine encor lever la vue.
L'abbé Trithême, avec tout son talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture

De la surprise et du saisissement,
Et des transports dont cette ame si pure
Fut pénétrée en voyant son amant.
Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre
Ce doux mélange, et si vif et si tendre,
L'impression d'un reste de douleur,
La douce joie où se livrait son cœur,
Son embarras, sa pudeur et sa honte,
Que par degrés la tendresse surmonte?
Son La Trimouille, ardent, ivre d'amour,
Entre ses bras la tient long-temps serrée
Faible, attendrie, encor tout éplorée;
Il embrassait, il baisait tour à tour
Le grand Dunois, et sa maîtresse, et l'âne.
 Tout le beau sexe, aux fenêtres penché,
Battait des mains, de tendresse touché;
On voyait fuir tous les gens à soutane
Sur les débris du bûcher renversé,
Qui dans le sang nage au loin dispersé.
Sur ces débris le bâtard intrépide,
De Dorothée affermissant les pas,
A l'air, le port et le maintien d'Alcide,
Qui, sous ses pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien et la triple Euménide,
Remit Alceste à son dolent époux,
Quoiqu'en secret il fût un peu jaloux.
 Avec honneur la belle Dorothée
Fut en litière à son logis portée,
Des deux héros noblement escortée.
Le lendemain le bâtard généreux

Vint près du lit du beau couple amoureux.
« Je sens, dit-il, que je suis inutile
« Aux doux plaisirs que vous goûtez tous deux;
« Il me convient de sortir de la ville;
« Jeanne et mon roi me rappellent près d'eux;
« Il faut les joindre, et je sens trop que Jeanne
« Doit regretter la perte de son âne.
« Le grand Denis, le patron de nos lois,
« M'a cette nuit présenté sa figure :
« J'ai vu Denis tout comme je vous vois.
« Il me prêta sa divine monture,
« Pour secourir les dames et les rois.
« Denis m'enjoint de revoir ma patrie.
« Graces au ciel, Dorothée est servie;
« Je dois servir Charles sept à son tour.
« Goûtez les fruits de votre tendre amour.
« A mon bon roi je vais donner ma vie;
« Le temps me presse, et mon âne m'attend. »
« Sur mon cheval je vous suis à l'instant, »
Lui répliqua l'aimable La Trimouille.
La belle dit : « C'est aussi mon projet;
« Un désir vif dès long-temps me chatouille
« De contempler la cour de Charles sept,
« Sa cour si belle, en héros si féconde;
« Sa tendre Agnès, qui gouverne son cœur;
« Sa fière Jeanne, en qui valeur abonde.
« Mon cher amant, mon cher libérateur,
« Me conduiraient jusques au bout du monde.
« Mais, sur le point d'être cuite en ce lieu,
« En récitant ma prière secrète,

« Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
« De visiter sa maison de Lorette,
« S'il lui plaisait de me tirer du feu.
« Tout aussitôt la mère du bon Dieu
« Vous députa sur votre âne céleste;
« Vous me sauvez de ce bûcher funeste,
« Je vis par vous : mon vœu doit se tenir,
« Sans quoi la Vierge a droit de me punir. »
  « Votre discours est très juste et très sage,
« Dit La Trimouille; et ce pèlerinage
« Est à mes yeux un devoir bien sacré;
« Vous permettrez que je sois du voyage.
« J'aime Lorette, et je vous conduirai.
« Allez, Dunois, par la plaine étoilée;
« Fendez les airs; volez aux champs de Blois;
« Nous vous joindrons avant qu'il soit un mois.
« Et vous, madame, à Lorette appelée,
« Venez remplir votre vœu si pieux;
« Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux :
« C'est de prouver à toute heure, en tous lieux,
« A tout venant, par l'épée et la lance,
« Que vous devez avoir la préférence
« Sur toute fille ou femme de renom,
« Que nulle n'est et si sage et si belle. »
Elle rougit. Cependant le grison
Frappe du pied, s'élève sur son aile,
Plane dans l'air, et, laissant l'horizon,
Porte Dunois vers les sources du Rhône.
  Le Poitevin prend le chemin d'Ancône,
Avec sa dame, un bourdon dans la main,

Portant tous deux chapeau de pèlerin,
Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un rosaire pendait
De beaux grains d'or et de perles unies.
Le paladin souvent le récitait,
Disait *Ave;* la belle répondait
Par des soupirs et par des litanies;
Et *je vous aime* était le doux refrain
Des *oremus* qu'ils chantaient en chemin.
Ils vont à Parme, à Plaisance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Césène,
Toujours logés dans de très beaux châteaux
De princes, ducs, comtes et cardinaux.
Le paladin eut partout l'avantage
De soutenir que dans le monde entier
Il n'est beauté plus aimable et plus sage
Que Dorothée; et nul n'osa nier
Ce qu'avançait un si grand personnage:
Tant les seigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'égards et de discrétion!
  Enfin, portés sur les bords du Musône,
Près Récanate en la marche d'Ancône,
Les pèlerins virent briller de loin
Cette maison de la sainte Madone,
Ces murs divins de qui le ciel prend soin;
Murs convoités des avides corsaires,
Et qu'autrefois des anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaisseau qui fend le sein des mers.
A Loreto les anges s'arrêtèrent;

Les murs sacrés d'eux-mêmes se fondèrent;
Et ce que l'art a de plus précieux,
De plus brillant, de plus industrieux,
Fut employé depuis par les saints pères,
Maîtres du monde, et du ciel grands-vicaires,
A l'ornement de ces augustes lieux.
Les deux amans de cheval descendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux se mirent;
Puis chacun d'eux, pour accomplir son vœu,
Offrit des dons pleins de magnificence,
Tous acceptés avec reconnaissance
Par la Madone et les moines du lieu.
  Au cabaret les deux amans dînèrent;
Et ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, fier, dur, et sans souci,
Qui venait voir la sainte Vierge aussi
Par passe-temps, se moquant dans son ame
Et de Lorette et de sa Notre-Dame:
Parfait Anglais, voyageant sans dessein,
Achetant cher de modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et méprisant les saints et leurs reliques.
De tout Français c'est l'ennemi mortel,
Et son nom est Christophe d'Arondel.
Il parcourait tristement l'Italie,
Et, se sentant fort sujet à l'ennui,
Il amenait sa maîtresse avec lui,
Plus dédaigneuse encor, plus impolie,
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, insolente le jour,

A table, au lit, par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.
Le beau baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune repartie;
Puis il parla de la vierge Marie;
Puis il compta comme il avait promis,
Chez les Lombards, à monsieur saint Denis
De soutenir en tout lieu la sagesse
Et la beauté de sa chère maîtresse.
« Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,
« Que votre dame est noble et d'un grand nom,
« Qu'elle est surtout aussi sage que belle;
« Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,
« Que dans le fond elle a beaucoup d'esprit;
« Mais Dorothée est fort au dessus d'elle,
« Vous l'avoûrez : on peut, sans l'abaisser,
« Au second rang dignement la placer. »
Le fier Anglais, à ce discours honnête,
Le regarda des pieds jusqu'à la tête.
« Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu
« Que vous ayez à Denis fait un vœu;
« Et peu me chaut que votre damoiselle
« Soit sage ou folle, et soit ou laide ou belle :
« Chacun se doit contenter de son bien
« Tout uniment, sans se vanter de rien.
« Mais, puisqu'ici vous avez l'impudence
« D'oser prétendre à quelque préférence
« Sur un Anglais, je vous enseignerai
« Votre devoir, et je vous prouverai

« Que tout Anglais en affaires pareilles
« A tout Français donne sur les oreilles;
« Que ma maîtresse, en figure, en couleur,
« En gorge, en bras, cuisses, taille, rondeur,
« Même en sagesse, en sentimens d'honneur,
« Vaut cent fois mieux que votre pèlerine;
« Et que mon roi (dont je fais peu de cas),
« Quand il voudra, saura bien mettre à bas
« Et votre maître, et sa grosse héroïne. »
« Hé bien! reprit le noble Poitevin,
« Sortons de table; éprouvons-nous soudain;
« A vos dépens je soutiendrai peut-être
« Mon tendre amour, mon pays et mon maître.
« Mais, comme il faut être toujours courtois,
« De deux combats je vous laisse le choix,
« Soit à cheval, soit à pied; l'un et l'autre
« Me sont égaux : mon choix suivra le vôtre. »
« A pied, mordieu! dit le rude Breton;
« Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
« De partager ma peine et ma victoire.
« Point de cuirasse et point de morion :
« C'est à mon sens une arme de poltron;
« Il fait trop chaud; j'aime à combattre à l'aise.
« Je veux tout nu vous soutenir ma thèse :
« Nos deux beautés jugeront mieux des coups. »
« Très volontiers, » dit d'un ton noble et doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoiqu'en secret son ame fût flattée
D'être l'objet d'un si noble duel.

Elle tremblait que Christophe Arondel
Ne transperçât de quelque coup mortel
La douce peau de son cher La-Trimouille,
Que de ses pleurs tendrement elle mouille.
La dame anglaise animait son Anglais
D'un coup d'œil fier et sûr de ses attraits.
Elle n'avait jamais versé de larmes;
Son cœur altier se plaisait aux alarmes;
Et les combats des coqs de son pays
Avaient été ses passe-temps chéris.
Son nom était Judith de Rosamore,
Cher à Bristol, et que Cambridge honore.
Voilà déja nos braves paladins
Dans un champ clos près d'en venir aux mains:
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De soutenir leur patrie et leurs belles,
La tête haute, et le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en son profil,
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées,
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'est un plaisir de les voir se baisser,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, sauter, se ménager des feintes,
Et se porter les plus rudes atteintes.
Ainsi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le lion ou sous la canicule,
Tout l'horizon qui s'enflamme et qui brûle
De mille feux dont notre œil s'éblouit:
Un éclair passe, un autre éclair le suit.
Le Poitevin adresse une apostrophe

Droit au menton du superbe Christophe,
Puis en arrière il saute allègrement,
Toujours en garde; et Christophe à l'instant
Engage en tierce, et, serrant la mesure,
Au ferrailleur inflige une blessure
Sur une cuisse; et de sang empourpré
Ce bel ivroire est teint et bigarré.
Ils s'acharnaient à cette noble escrime,
Voulant mourir pour jouir de l'estime
De leur maîtresse, et pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder;
Lorsqu'un bandit des états du saint-père
Avec sa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquitter de ses dévotions.
Le scélérat se nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, corsaire,
Mais maintenant à la Vierge attaché,
Et sans manquer récitant son rosaire,
Pour être pur et net de tout péché.
Il aperçut sur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux, et leurs brillantes selles,
Et leurs mulets chargés d'or et d'agnus.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
Il vous enlève et Judith Rosamore,
Et Dorothée, et le bagage encore,
Mulets, chevaux, et part comme un éclair.
Les champions tenaient toujours en l'air,
Au poing fermé, leurs brandissantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
Le Poitevin s'avise le premier

Que sa maîtresse est comme disparue.
Il voit de loin courir son écuyer;
Il s'ébahit, et son arme pointue
Reste en sa main sans force et sans effet.
Sir Arondel demeure stupéfait.
Tous deux restaient la prunelle effarée,
Bouche béante, et la mine égarée,
L'un contre l'autre. « Oh, oh! dit le Breton,
« Dieu me pardonne! on nous a pris nos belles;
« Nous nous donnons cent coups d'estramaçon
« Très sottement; courons vite après elles,
« Reprenons-les, et nous nous rebattrons
« Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons. »
L'autre en convient, et, différant la fête,
En bons amis ils se mettent en quête
De leur maîtresse. A peine ils font cent pas,
Que l'un s'écrie : « Ah, la cuisse! ah, le bras! »
L'autre criait : « La poitrine, et la tête! »
Et n'ayant plus ces esprits animaux
Qui vont au cœur et qui font des héros;
Ayant perdu cette ardeur enflammée
Avec leur sang au combat consumée,
Tous deux meurtris, faibles et languissans,
Sur le gazon tombent en même temps,
Et de leur sang ils rougissent la terre.
Leurs écuyers, qui suivaient Martinguerre,
Vont à sa piste, et gagnent le pays.
Les deux héros, sans valets, sans habits,
Et sans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine;

Lorsqu'une vieille, en passant vers ces lieux,
Les voyant nus s'approcha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit sur des civières
Porter chez elle, et par des restaurans
En moins de rien leur rendit tous leurs sens,
Leur coloris, et leurs forces premières.
La bonne vieille, en ce lieu respecté,
Est en odeur qu'on dit de sainteté.
Devers Ancône il n'est point de béate,
Point d'ame sainte, en qui la grace éclate
Par des bienfaits plus signalés, plus grands.
Elle prédit la pluie et le beau temps;
Elle guérit les blessures légères
Avec de l'huile et de saintes prières;
Elle a parfois converti des méchans.
Les paladins à la vieille contèrent
Leur aventure, et conseil demandèrent.
La décrépite alors se recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche, et dit :
« Allez en paix, aimez tous deux vos belles;
« Mais que ce soit à bonne intention;
« Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
« Les doux objets de votre affection
« Sont maintenant à des épreuves rudes;
« Je plains leurs maux et vos sollicitudes.
« Habillez-vous; prenez des chevaux frais;
« Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre;
« Le ciel par moi daigne ici vous apprendre,
« Pour les trouver, qu'il faut courir après. »
Le Poitevin admira l'énergie

De ce discours; et le Breton pensif
Lui dit : « Je crois à votre prophétie;
« Nous poursuivrons le voleur fugitif,
« Quand nous aurons retrouvé des montures,
« Et des pourpoints, et surtout des armures. »
La vieille dit : « On vous en fournira. »
Un circoncis par bonheur était là,
Enfant barbu d'Isâc et de Juda,
Dont la belle ame, à servir empressée,
Fesait fleurir la gent déprépucée.
Le digne Hébreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent,
Selon les us de la race bénite
En Canaan par Moïse conduite;
Et le profit que le juif s'arrogea
Entre la sainte et lui se partagea.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

CHANT NEUVIÈME.

Comment La Trimouille et sir Arondel retrouvèrent leurs maîtresses en Provence, et du cas étrange advenu dans la Sainte-Baume.

Deux chevaliers qui se sont bien battus,
Soit à cheval, soit à la noble escrime,
Avec le sabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap tout couverts, ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une secrète estime;
Et chacun d'eux exalte les vertus
Et les grands coups de son digne adversaire,
Lorsque surtout il n'est plus en colère.
Mais, s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triste fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit:
L'amitié naît de leurs destins contraires,
Et deux héros persécutés sont frères.
C'est ce qu'on vit dans le cas si cruel
De La Trimouille et du triste Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indifférente et dure;
Mais il sentit ses entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin;
Et La Trimouille, en se laissant surprendre,
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,

Suivit son goût; car son cœur est né tendre.
« Que je me sens, dit-il, fortifié,
« Mon cher ami, par votre courtoisie!
« Ma Dorothée, hélas! me fut ravie;
« Vous m'aiderez, au milieu des combats,
« A retrouver la trace de ses pas,
« A délivrer ce que mon cœur adore;
« J'affronterai les plus cruels trépas,
« Pour vous nantir de votre Rosamore. »
 Les deux amans, les deux nouveaux amis,
Partent ensemble, et, sur un faux avis,
Marchent en hâte, et tirent vers Livourne.
Le ravisseur d'un autre côté tourne,
Par un chemin justement opposé.
Tandis qu'ainsi le couple se fourvoie,
Au scélérat rien ne fut plus aisé
Que d'enlever sa noble et riche proie.
Il la conduit bientôt en sûreté
Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome et Gaète.
Masure affreuse, exécrable retraite,
Où l'insolence et la rapacité,
La gourmandise et la malpropreté,
L'emportement de l'ivresse bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante et sale impureté
Qui de l'amour éteint les tendres flammes,
Tous les excès des plus vilaines ames,
Font voir à l'œil ce qu'est le genre humain
Lorsqu'à lui-même il est livré sans frein.

Du Créateur image si parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faite!
En arrivant le corsaire effronté
Se met à table, et fait placer les belles
Sans compliment chacune à son côté,
Mange, dévore et boit à leur santé.
Puis il leur dit : « Voyez, mesdemoiselles,
« Qui de vous deux couche avec moi la nuit.
« Tout m'est égal, tout m'est bon, tout me duit;
« Poil blond, poil noir, Anglaise, Italienne,
« Petite ou grande, infidèle ou chrétienne,
« Il ne m'importe; et buvons. » A ces mots
La rougeur monte à l'aimable visage
De Dorothée; elle éclate en sanglots;
Sur ses beaux yeux il se forme un nuage,
Qui tombe en pleurs sur ce nez fait au tour,
Sur ce menton où l'on dit que l'Amour
Lui fit un creux la caressant un jour;
Dans la tristesse elle est ensevelie.
Judith l'Anglaise, un moment recueillie,
Et regardant le corsaire inhumain,
D'un air de tête et d'un souris hautain :
« Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
« Sur le minuit de me voir votre proie;
« Et l'on saura ce qu'avec un bandit
« Peut une Anglaise alors qu'elle est au lit. »
A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baiser la barbouille, et lui dit :
« J'aimai toujours les filles d'Angleterre. »
Il la rebaise, et puis vide un grand verre.

En vide un autre, et mange, et boit, et rit,
Et chante, et jure; et sa main effrontée
Sans nul égard se porte impudemment
Sur Rosamore, et puis sur Dorothée.
Celle-ci pleure; et l'autre fièrement,
Sans s'émouvoir, sans changer de visage,
Laisse tout faire au rude personnage.
Enfin de table il sort en bégayant,
Le pied mal sûr, mais l'œil étincelant,
Avertissant, d'un geste de corsaire,
Qu'on soit fidèle aux marchés convenus;
Et, rayonnant des présens de Bacchus,
Il se prépare aux combats de Cythère.
La Milanaise, avec des yeux confus,
Dit à l'Anglaise : « Oserez-vous, ma chère,
« Du scélérat consommer le désir?
« Mérite-t-il qu'une beauté si fière
« S'abaisse au point de donner du plaisir? »
« Je prétends bien lui donner autre chose,
« Dit Rosamore; on verra ce que j'ose :
« Je vais venger ma gloire et mes appas :
« Je suis fidèle au chevalier que j'aime.
« Sachez que Dieu, par sa bonté suprême,
« M'a fait présent de deux robustes bras,
« Et que Judith est mon nom de baptême.
« Daignez m'attendre en cet indigne lieu,
« Laissez-moi faire, et surtout priez Dieu. »
Puis elle part, et va la tête haute
Se mettre au lit à côté de son hôte.
La nuit couvrait d'un voile ténébreux

Les toits pourris de ce repaire affreux;
Des molandrins la grossière cohue
Cuvait son vin, dans la grange étendue;
Et Dorothée, en ces momens d'horreur,
Demeurait seule, et se mourait de peur.

Le boucanier, dans la grosse partie
Par où l'on pense, était tout offusqué
De la vapeur des raisins d'Italie.
Moins à l'amour qu'au sommeil provoqué,
Il va pressant d'une main engourdie
Les fiers appas dont son cœur est piqué;
Et la Judith, prodiguant ses tendresses,
L'enveloppait, par de fausses caresses,
Dans les filets que lui tendait la mort.
Le dissolu, lassé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête et dort.

A son chevet pendait le cimeterre
Qui fit long-temps redouter Martinguerre.
Notre Bretonne aussitôt le tira,
En invoquant Judith et Débora,
Jahel, Aod et Simon nommé Pierre,
Simon Barjone aux oreilles fatal,
Qu'à surpasser l'héroïne s'apprête.
Puis, empoignant les crins de l'animal
De sa main gauche, et soulevant la tête,
La tête lourde, et le front engourdi
Du mécréant qui ronfle appesanti,
Elle s'ajuste, et sa droite élevée
Tranche le cou du brave débauché.
De sang, de vin la couche est abreuvée;

Le large tronc, de son chef détaché,
Rougit le front de la noble héroïne,
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre amazone alors saute du lit,
Portant en main cette tête sanglante,
Et va trouver sa compagne tremblante,
Qui dans ses bras tombe et s'évanouit;
Puis reprenant ses sens et son esprit :
« Ah, juste Dieu! quelle femme vous êtes!
« Quelle action! quel coup, et quel danger!
« Où fuirons-nous? si sur ces entrefaites
« Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger. »
« Parlez plus bas, répliqua Rosamore,
« Ma mission n'est pas finie encore,
« Prenez courage, et marchez avec moi. »
L'autre reprit courage avec effroi.
  Leurs deux amans, errans toujours loin d'elles,
Couraient partout sans avoir rien trouvé.
A Gêne enfin l'un et l'autre arrivé,
Ayant par terre en vain cherché leurs belles,
S'en vont par mer, à la merci des flots,
Des deux objets qui troublent leur repos
Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour à tour,
Tantôt au bord de cet heureux séjour
Où des chrétiens le père apostolique
Tient humblement les clefs du paradis;
Tantôt au fond du golfe Adriatique,
Où le vieux doge est l'époux de Thétis;
Puis devers Naple, au rivage fertile

Où Sannazar est trop près de Virgile.
Ces dieux mutins, prompts, ailés et joufflus,
Qui ne sont plus les enfans d'Orithye,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
Les font voguer à ces gouffres connus,
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Carybde, aujourd'hui ne l'est plus;
Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla;
Où les géans écrasés sous l'Etna
Ne jettent plus la flamme avec la cendre :
Tant l'univers avec le temps changea!
Le couple errant, non loin de Syracuse,
Va saluer la fontaine Aréthuse
Qui dans son sein, tout couvert de roseaux,
De son amant ne reçoit plus les eaux.
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où florissaient Augustin et Carthage :
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs et la rapacité
Des musulmans, enfans de l'ignorance.
Enfin le ciel conduit nos chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.
Là, sur des bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marseille l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple ionique.
Noble cité, grecque et libre autrefois,
Tu n'as plus rien de ce double avantage;
Il est plus beau de servir sous nos rois :
C'est, comme on sait, un bienheureux partage.

Mais tes confins possèdent un trésor
Plus merveilleux, plus salutaire encor.
Chacun connaît la belle Madeleine,
Qui, de son temps ayant servi l'Amour,
Servit le ciel étant sur le retour,
Et qui pleura sa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain,
Pour s'en aller au pays de Provence,
Et se fessa long-temps par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin.
Depuis ce temps un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on respire.
Plus d'une fille, et plus d'un pèlerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du dieu d'amour, qu'on nomme esprit malin.
 On tient qu'un jour la pénitente juive,
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin, son pieux directeur.
« Obtenez-moi, si jamais il arrive
« Que sur mon roc une paire d'amans
« En rendez-vous viennent passer leur temps,
« Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent;
« Qu'au même instant ils s'évitent, se craignent;
« Et qu'une forte et vive aversion
« Soit de leurs cœurs la seule passion. »
Ainsi parla la sainte aventurière.
Son confesseur exauça sa prière.
Depuis ce temps ces lieux sanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.
 Les paladins, ayant bien vu Marseilles,

Son port, sa rade, et toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebattaient leurs oreilles,
Furent requis de visiter le roc,
Ce roc fameux, surnommé Sainte-Baume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le royaume.
Le beau Français y va par piété,
Le fier Anglais par curiosité.
En gravissant ils virent près du dôme,
Sur les degrés dans ce roc pratiqués,
Des voyageurs à prier appliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageuses,
L'une à genoux, mains jointes, cou tendu;
L'autre debout, et des plus dédaigneuses.
O doux objets! moment inattendu!
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtresses!
Les voilà donc, pécheurs et pécheresses,
Dans ce parvis si funeste aux amours.
En peu de mots l'Anglaise leur raconte
Comment son bras, par le divin secours,
Sur Martinguerre a pu venger sa honte.
Elle eut le soin, dans ce péril urgent,
De se saisir d'une bourse un peu ronde
Qu'avait le mort, attendu que l'argent
Est inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchissant, dans l'horreur de la nuit,
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le sabre au poing, vers la prochaine rive,
Elle a conduit sa compagne craintive;
Elle a monté sur un léger esquif;

Et, réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigué sur la mer de Tyrrhène.
Enfin des vents le sort capricieux,
Ou bien le ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Madeleine.
O grand miracle! ô vertu souveraine!
A chaque mot que prononçait Judith,
De son amant le grand cœur s'affadit:
Ciel! quel dégoût, et bientôt quelle haine
Succède aux traits du plus charmant amour!
Il est payé d'un semblable retour.
Ce La Trimouille, à qui sa Dorothée
Parut long-temps plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécille, affectée,
Gauche, maussade; et lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le roi des sots,
Le détestait, et détournait la vue;
Et Madeleine, au milieu d'une nue,
Goûtait en paix la satisfaction
D'avoir produit cette conversion.
Mais Madeleine, hélas! fut bien déçue:
Car elle obtint des saints du paradis
Que tout amant venu dans son logis
N'aimerait plus l'objet de ses faiblesses
Tant qu'il serait dans ses rochers bénis;
Mais dans ses vœux la sainte avait omis
De stipuler que les amans guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maîtresses.
Saint Maximin ne prévit point le cas:

Dont il advint que l'Anglaise infidèle
Au Poitevin tendit ses deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux appas
De Dorothée, et fut enchanté d'elle.
L'abbé Trithème a même prétendu
Que Madeleine, à ce troc imprévu,
Du haut du ciel s'était mise à sourire.
On peut le croire, et la justifier.
La vertu plaît; mais, malgré son empire,
On a du goût pour son premier métier.
Il arriva que les quatre parties
De Sainte-Baume à peine étaient sorties,
Que le miracle alors n'opéra plus.
Il n'a d'effet que dans l'auguste enceinte,
Et dans le creux de cette roche sainte.
Au bas du mont La Trimouille confus
D'avoir haï quelque temps Dorothée,
Rendant justice à ses touchans attraits,
La retrouva plus tendre que jamais;
Plus que jamais elle s'en vit fêtée;
Et Dorothée, en proie à sa douleur,
Par son amour expia son erreur
Entre les bras du héros qu'elle adore.
Sir Arondel reprit sa Rosamore,
Dont le courroux fut bientôt désarmé.
Chacun aima comme il avait aimé;
Et je puis dire encor que Madeleine
En les voyant leur pardonna sans peine.
Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,

Vers Orléans prirent leur droit chemin;
Tous deux brûlant de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Discrets amans, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans désormais se faire de querelles
Ni pour leurs rois, ni même pour leurs belles.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

CHANT DIXIÈME.

Agnès Sorel poursuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de son amant, etc. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

Hé quoi! toujours clouer une préface
A tous mes chants! la morale me lasse.
Un simple fait conté naïvement
Ne contenant que la vérité pure,
Narré succinct, sans frivole ornement,
Point trop d'esprit, aucun raffinement,
Voilà de quoi désarmer la censure.
Allons au fait, lecteur, tout rondement:
C'est mon avis. Tableau d'après nature,
S'il est bien fait, n'a besoin de bordure.
Le bon roi Charle, allant vers Orléans,
Enflait le cœur de ses fiers combattans,
Les remplissait de joie et d'espérance,
Et relevait le destin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats;
Il étalait une fière alégresse;
Mais en secret il soupirait tout bas,
Car il était absent de sa maîtresse.
L'avoir laissée, avoir pu seulement
De son Agnès s'écarter un moment,
C'était un trait d'une vertu suprême,

C'était quitter la moitié de soi-même.
   Lorsqu'il se fut au logis renfermé,
Et qu'en son cœur il eut un peu calmé
L'emportement du démon de la gloire,
L'autre démon qui préside à l'amour
Vint à ses sens s'expliquer à son tour;
Il plaidait mieux : il gagna la victoire.
D'un air distrait le bon prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta;
Puis en sa chambre en secret il alla,
Où, d'un cœur triste, et d'une main tremblante,
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ses pleurs tendrement il mouilla;
Pour les sécher, Bonneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché, chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère!
Notre courrier rapporte le poulet.
Le roi, saisi d'une crainte mortelle,
Lui dit : « Hélas! pourquoi donc reviens-tu?
« Quoi! mon billet... » — « Sire, tout est perdu;
« Sire, armez-vous de force et de vertu.
« Les Anglais... Sire... ah! tout est confondu;
« Sire... ils ont pris Agnès et la Pucelle. »
   A ce propos dit sans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout sentiment,
Et de ses sens il ne reprit l'usage
Que pour sentir l'effet de son tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage
N'est pas, sans doute, un véritable amant :

Le roi l'était; un tel événement
Le transperçait de douleur et de rage.
Ses chevaliers perdirent tous leurs soins
A l'arracher à sa douleur cruelle;
Charles fut près d'en perdre la cervelle;
Son père, hélas! devint fou pour bien moins.
« Ah! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
« Mes chevaliers, tous mes gens à soutane,
« Mon directeur et le peu de pays
« Que m'ont laissé mes destins ennemis!
« Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore;
« Mais laissez-moi ce que mon cœur adore.
« Amour, Agnès, monarque malheureux!
« Que fais-je ici m'arrachant les cheveux?
« Je l'ai perdue, il faudra que j'en meure;
« Je l'ai perdue, et, pendant que je pleure,
« Peut-être, hélas! quelque insolent Anglais
« A son plaisir subjugue ses attraits,
« Nés seulement pour des baisers français.
« Une autre bouche à tes lèvres charmantes
« Pourrait ravir ces faveurs si touchantes!
« Une autre main caresser tes beautés!
« Un autre... ô ciel! que de calamités!
« Et qui sait même, en ce moment terrible,
« A leurs plaisirs si tu n'es pas sensible!
« Qui sait, hélas! si ton tempérament
« Ne trahit pas ton malheureux amant! »
Le triste roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus souffrir l'inquiétude,
Va sur ce cas consulter les docteurs,

Nécromanciens, devins, sorboniqueurs,
Juifs, jacobins, quiconque savait lire.
« Messieurs, dit-il, il convient de me dire
« Si mon Agnès est fidèle à sa foi,
« Si pour moi seul sa belle ame soupire :
« Gardez-vous bien de tromper votre roi;
« Dites-moi tout; de tout il faut m'instruire. »
Eux, bien payés, consultèrent soudain,
En grec, hébreu, syriaque, latin :
L'un du roi Charle examine la main;
L'autre en carré dessine une figure;
Un autre observe et Vénus et Mercure;
Un autre va, son psautier parcourant,
Disant *amen*, et tout bas murmurant;
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre :
Car c'est ainsi que dans l'antiquité
On a toujours cherché la vérité.
Aux yeux du prince ils travaillent, ils suent;
Puis, louant Dieu, tous ensemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos;
Qu'il est le seul parmi tous les héros
A qui le ciel, par sa grace infinie,
Daigne octroyer une fidèle amie;
Qu'Agnès est sage, et fuit tous les amans :
Puis fiez-vous à messieurs les savans!
    Cet aumônier terrible, inexorable,
Avait saisi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ses jeunes attraits;

Il ravissait des plaisirs imparfaits;
Transports grossiers, volupté sans tendresse,
Triste union sans douceur, sans caresse,
Plaisirs honteux qu'Amour ne connaît pas :
Car qui voudrait tenir entre ses bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ses pleurs inonde votre couche?
Un honnête homme a bien d'autres désirs :
Il n'est heureux qu'en donnant des plaisirs.
Un aumônier n'est pas si difficile;
Il va piquant sa monture indocile,
Sans s'informer si le jeune tendron
Sous son empire a du plaisir ou non.
Le page aimable, amoureux et timide,
Qui dans le bourg était allé courir,
Pour dignement honorer et servir
La déité qui de son sort décide,
Revient enfin. Las! il revint trop tard.
Il entre, il voit le damné de frappart,
Qui, tout en feu, dans sa brutale joie,
Se démenait, et dévorait sa proie.
Le beau Monrose, à cet objet fatal,
Le fer en main, vole sur l'animal.
Du chapelain l'impudique furie
Cède au besoin de défendre sa vie;
Du lit il saute, il empoigne un bâton,
Il s'en escrime, il accolle le page.
Chacun des deux est brave champion;
Monrose est plein d'amour et de courage,
Et l'aumônier de luxure et de rage.

Les gens heureux qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,
Ont vu souvent, près de quelque bocage,
Un loup cruel, affamé de carnage,
Qui de ses dents déchire la toison
Et boit le sang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien, à l'oreille écourtée,
Au cœur superbe, à la gueule endentée,
Vient comme un trait, tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnassier
Laisse tomber de sa gueule écumante
Sur le gazon la victime innocente;
Il court au chien qui, sur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat sanglant;
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler son superbe adversaire;
Et le mouton, palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très sincères vœux.
C'était ainsi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche et d'un bras formidable,
Se débattait contre le page aimable;
Tandis qu'Agnès, demi-morte de peur,
Restait au lit, digne prix du vainqueur.
L'hôte et l'hôtesse, et toute la famille,
Et les valets, et la petite fille,
Montent au bruit; on se jette entre deux:
On fit sortir l'aumônier scandaleux;
Et contre lui chacun fut pour le page:
Jeunesse et grace ont partout l'avantage.
Le beau Monrose eut donc la liberté

De rester seul auprès de sa beauté;
Et son rival, hardi dans sa détresse,
Sans s'étonner alla chanter sa messe.
Agnès honteuse, Agnès au désespoir
Qu'un sacristain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,
Versait des pleurs, et n'osait plus le voir.
Elle eût voulu que la mort la plus prompte
Fermât ses yeux et terminât sa honte;
Elle disait dans son grand désarroi,
Pour tout discours : « Ah, monsieur! tuez-moi. »
« Qui vous, mourir! lui répondit Monrose;
« Je vous perdrais! ce prêtre en serait cause!
« Ah! croyez-moi, si vous aviez péché,
« Il faudrait vivre et prendre patience:
« Est-ce à nous deux de faire pénitence?
« D'un vain remords votre cœur est touché,
« Divine Agnès; quelle erreur est la vôtre,
« De vous punir pour le péché d'un autre! »
Si son discours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient; un feu tendre et touchant
Insinuait à la belle attendrie
Quelque désir de conserver sa vie.
Fallut dîner : car, malgré leurs chagrins,
(Chétif mortel, j'en ai l'expérience)
Les malheureux ne font point abstinence;
En enrageant on fait encor bombance;
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, et ce bavard d'Homère,

Que tout savant, même en bâillant, révère,
Ne manquent point, au milieu des combats,
L'occasion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête,
Près de son lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord, également honteux,
Sur leur assiette arrêtaient leurs beaux yeux :
Puis enhardis tous deux se regardèrent,
Et puis enfin tous deux ils se lorgnèrent.
  Vous savez bien que, dans la fleur des ans,
Quand la santé brille dans tous vos sens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des passions les semences soudaines,
Tout votre cœur cède au besoin d'aimer;
Vous vous sentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne et pétillante;
La chair est faible, et le diable vous tente.
  Le beau Monrose, en ces temps dangereux,
Ne pouvant plus commander à ses feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée :
« O cher objet! ô maîtresse adorée!
« C'est à moi seul désormais de mourir;
« Ayez pitié d'un cœur soumis et tendre :
« Quoi! mon amour ne pourrait obtenir
« Ce qu'un barbare a bien osé vous prendre!
« Ah! si le crime a pu le rendre heureux,
« Que devez-vous à l'amour vertueux!
« C'est lui qui parle, et vous devez l'entendre. »
Cet argument paraissait assez bon;
Agnès sentit le poids de la raison.

Une heure encore elle osa se défendre;
Elle voulut reculer son bonheur,
Pour accorder le plaisir et l'honneur,
Sachant très bien qu'un peu de résistance
Vaut encor mieux que trop de complaisance.
Monrose enfin, Monrose fortuné
Eut tous les droits d'un amant couronné :
Du vrai bonheur il eut la jouissance.
Du prince anglais la gloire et la puissance
Ne s'étendait que sur des rois vaincus;
Le fier Henri n'avait pris que la France :
Le lot du page était bien au dessus.
    Mais que la joie est trompeuse et légère!
Que le bonheur est chose passagère!
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enivré des caresses d'amour,
C'est l'aumônier qui vous joua ce tour.
La douce Agnès, de crainte évanouie,
Avec Monrose est aussitôt saisie,
C'est à Chandos qu'on prétend les mener.
A quoi Chandos va-t-il les condamner?
Tendres amans, vous craignez sa vengeance;
Vous savez trop, par votre expérience,
Que cet Anglais est sans compassion.
Dans leurs beaux yeux est la confusion;
Le désespoir les presse et les dévore;
Et cependant ils se lorgnaient encore :

Ils rougissaient de s'être faits heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux?
Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps anglais rencontra sur la brune
Vingt chevaliers qui pour Charles tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rôdaient,
Pour découvrir si l'on avait nouvelle
Touchant Agnès et touchant la Pucelle.
Quand deux mâtins, deux coqs, et deux amans,
Nez contre nez, se rencontrent aux champs;
Lorsqu'un suppôt de la grace efficace
Trouve un cou tors de l'école d'Ignace;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hasard un prêtre ultramontain,
Sans perdre temps un grand combat commence,
A coups de gueule, ou de plume, ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent dessus, légers comme faucons.
Les gens anglais sont gens qui se défendent :
Mille beaux coups se donnent et se rendent.
Le fier coursier qui notre Agnès portait
Était actif, jeune, fringant comme elle;
Il se cabrait, il ruait, il tournait;
Agnès allait sautillant sur la selle.
Bientôt au bruit des cruels combattans
Il s'effarouche, il prend le mors aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans sa course rapide;
Elle est trop faible : il lui fallut enfin

A son cheval remettre son destin.
Le beau Monrose, au fort de la mêlée,
Ne peut savoir où sa nymphe est allée.
Le coursier vole aussi prompt que le vent;
Et sans relâche ayant couru six mille,
Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monastère.
Auprès du bois une onde vive et claire
Fuit et revient, et, par de longs détours,
Parmi des fleurs, elle poursuit son cours.
Plus loin s'élève une colline verte,
A chaque automne enrichie et couverte
Des doux présens dont Noé nous dota,
Lorsqu'à la fin son grand coffre il quitta,
Pour réparer du genre humain la perte,
Et que, lassé du spectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore et Pomone, et la féconde haleine
Des doux zéphyrs, parfument ces beaux champs;
Sans se lasser, l'œil charmé s'y promène.
Le paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de vallons plus rians,
Plus fortunés; et jamais la nature
Ne fut plus belle, et plus riche, et plus pure.
L'air qu'on respire en ces lieux écartés
Porte la paix dans les cœurs agités;
Et, des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la solitude.
Au bord de l'onde Agnès se reposa,

Sur le couvent ses deux beaux yeux fixa,
Et de ses sens le trouble s'apaisa.
C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
« Ah! dit Agnès, adorables retraites!
« Lieux où le ciel a versé ses bienfaits!
« Séjour heureux d'innocence et de paix!
« Hélas! du ciel la faveur infinie
« Peut-être ici me conduit tout exprès
« Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
« De chastes sœurs, épouses de leur dieu,
« De leurs vertus embaument ce beau lieu;
« Et moi, fameuse entre les pécheresses,
« J'ai consumé mes jours dans les faiblesses. »
Agnès ainsi parlant à haute voix
Sur le portail aperçut une croix:
Elle adora d'humilité profonde
Ce signe heureux du salut de ce monde;
Et, se sentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confesse;
Car de l'amour à la dévotion
Il n'est qu'un pas; l'un et l'autre est faiblesse.
Or du moutier la vénérable abbesse
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y soutenir les droits.
Ma sœur Besogne avait en son absence
Du saint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vite au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
« Entrez, dit-elle, aimable voyageuse!
« Quel bon patron, quelle fête joyeuse

« Peut amener au pied de nos autels
« Cette beauté dangereuse aux mortels?
« Seriez-vous point quelque ange ou quelque sainte,
« Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
« Pour ici-bas nous faire la faveur
« De consoler les filles du Seigneur?
Agnès répond : « C'est pour moi trop d'honneur;
« Je suis, ma sœur, une pauvre mondaine;
« De grands péchés mes beaux jours sont ourdis;
« Et, si jamais je vais en paradis,
« Je n'y serai qu'auprès de Madeleine.
« De mon destin le caprice fatal,
« Dieu, mon bon ange, et surtout mon cheval,
« Ne sais comment, en ces lieux m'ont portée.
« De grands remords mon ame est agitée;
« Mon cœur n'est point dans le crime endurci;
« J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
« Je la retrouve, et je sens que la grace
« Pour mon salut veut que je couche ici. »
Ma sœur Besogne, avec douceur prudente,
Encouragea la belle pénitente;
Et, de la grace exaltant les attraits,
Dans sa cellule elle conduit Agnès;
Cellule propre et bien illuminée,
Pleine de fleurs et galamment ornée,
Lit ample et doux : on dirait que l'Amour
A de ses mains arrangé ce séjour.
Agnès, tout bas louant la Providence,
Vit qu'il est doux de faire pénitence.
Après souper (car je n'omettrai point

Dans mes récits ce noble et digne point)
Besogne dit à la belle étrangère :
« Il est nuit close ; et vous savez, ma chère,
« Que c'est le temps où les esprits malins
« Rôdent partout, et vont tenter les saints.
« Il nous faut faire une œuvre profitable ;
« Couchons ensemble, afin que, si le diable
« Veut contre nous faire ici quelque effort,
« Nous trouvant deux, le diable en soit moins fort. »
La dame errante accepta la partie :
Elle se couche, et croit faire œuvre pie ;
Croit qu'elle est sainte, et que le ciel l'absout ;
Mais son destin la poursuivait partout.
Puis-je au lecteur raconter sans vergogne
Ce que c'était que cette sœur Besogne ?
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma sœur Besogne était un bachelier
Qui d'un Hercule eut la force en partage
Et d'Adonis le gracieux visage,
N'ayant encor que vingt ans et demi,
Blanc comme lait, et frais comme rosée.
La dame abbesse, en personne avisée,
En avait fait depuis peu son ami.
Sœur bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant son ouaille jolie :
Ainsi qu'Achille, en fille déguisé,
Chez Lycomède était favorisé
Des doux baisers de sa Déidamie.
La pénitente était à peine au lit
Avec sa sœur, soudain elle sentit

Dans la nonnain métamorphose étrange.
Assurément elle gagnait au change.
Crier, se plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un scandale imprudent.
Souffrir en paix, soupirer et se taire,
Se résigner est tout ce qu'on peut faire:
Puis rarement en cette occasion
On a le temps de la réflexion.
Quand sœur Besogne à sa fureur claustrale
(Car on se lasse) eut mis quelque intervalle,
La belle Agnès, non sans contrition,
Fit en secret cette réflexion :
« C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
« Le beau projet d'être une femme honnête;
« C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut :
« N'est pas toujours femme de bien qui veut. »

FIN DU CHANT DIXIÈME.

CHANT ONZIÈME.

Les Anglais violent le couvent. Combat de saint George, patron d'Angleterre, contre saint Denis, patron de la France.

Je vous dirai, sans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus,
Lassés tous deux de plaisirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivresse tranquille.
Un bruit affreux dérangea leur sommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil;
Près du couvent le sang couvrait la terre.
Cet escadron de malandrins anglais
Avait battu cet escadron français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine :
« Mourez sur l'heure, ou rendez-nous Agnès. »
Mais aucun d'eux n'en savait des nouvelles.
Le vieux Colin, pasteur de ces cantons,
Leur dit : « Messieurs, en gardant mes moutons,
« Je vis hier le miracle des belles
« Qui vers le soir entrait en ce moutier. »
Lors les Anglais se mirent à crier :
« Ah! c'est Agnès; n'en doutons point, c'est elle;

« Entrons, amis. » La cohorte cruelle
Saute à l'instant dessus ces murs bénis :
Voilà les loups au milieu des brebis.
Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des servantes de Dieu
Attaquent tout sans honte et sans scrupule.
Ah! sœur Agnès, sœur Marton, sœur Ursule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au sein, la mort dans vos beaux yeux?
Où fuyez-vous, colombes gémissantes?
Vous embrassez, interdites, tremblantes,
Ce saint autel, asile redouté,
Sacré garant de votre chasteté.
C'est vainement, dans ce péril funeste,
Que vous criez à votre époux céleste :
A ses yeux même, à ces mêmes autels,
Tendre troupeau, vos ravisseurs cruels
Vont profaner la foi pure et sacrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.
Je sais qu'il est des lecteurs bien mondains,
Gens sans pudeur, ennemis des nonnains,
Mauvais plaisans, de qui l'esprit frivole
Ose insulter aux filles qu'on viole :
Laissons-les dire. Hélas, mes chères sœurs!
Qu'il est affreux pour de si jeunes cœurs,
Pour des beautés, si simples, si timides,
De se débattre en des bras homicides;
De recevoir les baisers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans,

Qui, d'un effort détestable et farouche,
Les yeux en feu, le blasphème à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité;
De qui l'haleine horrible, empoisonnée,
La barbe dure et la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir et sanglant,
Semblent donner la mort en caressant,
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des anges!
Déja le crime, aux regards effrontés,
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, si dévote et si sage,
Au fier Shipunk est tombée en partage.
Le duc Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après sœur Amidon.
On pleure, on crie, on jure, on presse, on cogne,
Dans le tumulte on voyait sœur Besogne
Se débattant contre Bard et Parson :
Ils ignoraient que Besogne est garçon,
Et la pressaient sans entendre raison.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée,
Vous n'étiez pas pour être négligée;
Et votre sort, objet charmant et doux,
Est à jamais de pécher malgré vous.
Le chef sanglant de la gent sacrilége,
Hardi vainqueur vous presse et vous assiége,
Et les soldats, soumis dans leur fureur,
Avec respect lui cédaient cet honneur.
Le juste ciel, en ses décrets sévères,

Met quelquefois un terme à nos misères;
Car dans le temps que messieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la sainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denis, propice à l'innocence,
Sut échapper aux soupçons inquiets
Du fier saint George, ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence.
Mais, pour descendre au terrestre séjour,
Plus ne monta sur un rayon du jour;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le dieu du mystère,
Dieu sage et fin, grand ennemi du bruit,
Qui partout vole et ne va que de nuit.
Il favorise (et certes c'est dommage)
Force fripons, mais il conduit le sage.
Il est sans cesse à l'église, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis; puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire, écarté,
Parlant tout bas, et marchant de côté.
    Des bons Français le protecteur fidèle
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui sur le dos de son gros muletier
Gagnait pays par un petit sentier,
En priant Dieu qu'une heureuse aventure
Lui fit enfin retrouver son armure.
Tout du plus loin que saint Denis la vit,

D'un ton bénin le bon patron lui dit :
« O ma Pucelle, ô vierge destinée
« A protéger les filles et les rois,
« Viens secourir la pudeur aux abois;
« Viens réprimer la rage forcenée,
« Viens; que ce bras vengeur des fleurs de lis
« Soit le sauveur de mes tendrons bénis :
« Vois ce couvent, le temps presse, on viole;
« Viens, ma Pucelle! » Il dit, et Jeanne y vole.
Le cher patron, lui servant d'écuyer,
A coups de fouet hâtait le muletier.
  Vous voici, Jeanne, au milieu des infames
Qui tourmentaient ces vénérables dames.
Jeanne était nue; un Anglais impudent
Vers cet objet tourne soudain la tête;
Il la convoite; il pense fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court, et sur sa nudité
Il va cherchant la sale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit sur le nez. L'infame roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaisir consacré,
Mot que souvent le profane vulgaire
Indignement prononce en sa colère.
  Jeanne, à ses pieds foulant son corps sanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
« Cessez, cruels! cessez, troupe profane!
« O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne. »
Ces mécréans, au grand œuvre attachés,

N'écoutaient rien, sur leurs nonnains juchés.
Tels des ânons broutent des fleurs naissantes
Malgré les cris du maître et des servantes.
Jeanne, qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur saintement transportée,
Invoquant Dieu, de Denis assistée,
Le fer en main, vole de dos en dos,
De nuque en nuque, et d'échine en échine,
Frappant, perçant de sa pique divine;
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finissait,
Et moissonnant la cohorte félonne;
Si que chacun fut percé sur sa nonne,
Et, perdant l'ame au fort de son désir,
Allait au diable en mourant de plaisir.
Isâc Warton, dont la lubrique rage,
Avait pressé son détestable ouvrage,
Ce dur Warton fut le seul écuyer
Qui de sa nonne osa se délier,
Et droit en pied, reprenant son armure,
Attendit Jeanne et changea de posture.
O vous, grand saint, protecteur de l'état,
Bon saint Denis, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muse fidèle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma Pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla :
« Mon cher Denis, mon saint, que vois-je là?
« Mon corselet, mon armure céleste,
« Ce beau présent que tu m'avais donné,
« Brille à mes yeux au dos de ce damné!

« Il a mon casque, il a ma soubreveste. »
Il était vrai; la Jeanne avait raison :
La belle Agnès, en troquant de jupon,
De cette armure en secret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Isâc Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure, et s'en couvrit le dos.
O Jeanne d'Arc! ô fleur des héroïnes!
Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand roi si long-temps outragé,
Pour la pudeur de cent bénédictines,
Pour saint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace
Cent coups de sabre à sa propre cuirasse,
A son armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins pesans et moins prompts
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé sur la terre.
Le fier Anglais, de fer enharnaché,
Recule un pas; son ame est stupéfaite
Quand il se voit si rudement touché
Par une jeune et fringante brunette.
La voyant nue, il sentit des remords;
Sa main tremblait de blesser ce beau corps.
Il se défend, et combat en arrière,
De l'ennemie admirant les trésors,
Et se moquant de sa vertu guerrière.

Saint George, alors au sein du paradis
Ne voyant plus son confrère Denis,
Se douta bien que le saint de la France
Portait aux siens sa divine assistance.
Il promenait ses regards inquiets
Dans les recoins du céleste palais.
Sans balancer aussitôt il demande
Son beau cheval connu dans la Légende.
Le cheval vint; George le bien monté,
La lance au poing, et le sabre au côté,
Va parcourant cet effroyable espace
Que des humains veut mesurer l'audace;
Ces cieux divers, ces globes lumineux,
Que fait tourner René le songe-creux
Dans un amas de subtile poussière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère,
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer sans boussole et sans guide
Autour du rien, tout au travers du vide.
George, enflammé de dépit et d'orgueil,
Franchit ce vide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arrosés par la Loire,
Où saint Denis croyait chanter victoire.
Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète, en sa longue carrière,
Étinceler d'une horrible lumière :
On voit sa queue, et le peuple frémit,
Le pape en tremble, et la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.
Tout du plus loin que saint George aperçut

Monsieur Denis, de colère il s'émut;
Et, brandissant sa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère :
« Denis, Denis! rival faible et hargneux,
« Timide appui d'un parti malheureux,
« Tu descends donc en secret sur la terre
« Pour égorger mes héros d'Angleterre ;
« Crois-tu changer les ordres du destin
« Avec ton âne et ton bras féminin?
« Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
« Punisse enfin toi, ta fille et la France?
« Ton triste chef, branlant sur ton cou tors,
« S'est déja vu séparé de ton corps :
« Je veux t'ôter, aux yeux de ton église,
« Ta tête chauve en son lieu mal remise,
« Et t'envoyer vers les murs de Paris,
« Digne patron des badauds attendris,
« Dans le faubourg où l'on chôme ta fête,
« Tenir encore et rebaiser ta tête. »
Le bon Denis, levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble et pieux :
« O grand saint George, ô mon puissant confrère.
« Veux-tu toujours écouter ta colère?
« Depuis le temps que nous sommes au ciel,
« Ton cœur dévot est tout pétri de fiel.
« Nous faudra-t-il, bienheureux que nous sommes,
« Saints enchâssés, tant vantés chez les hommes,
« Nous qui devons l'exemple aux nations,
« Nous décrier par nos divisions?
« Veux-tu porter une guerre cruelle

« Dans le séjour de la paix éternelle?
« Jusques à quand les saints de ton pays
« Mettront-ils donc le trouble en paradis?
« O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,
« Le ciel un jour, à son tour en colère,
« Se lassera de vos façons de faire;
« Le ciel n'aura, grace à vos soins jaloux,
« Plus de dévots qui viennent de chez vous.
« Malheureux saint, pieux atrabilaire,
« Patron maudit d'un peuple sanguinaire,
« Sois plus traitable; et, pour Dieu, laisse-moi
« Sauver la France et secourir mon roi. »
A ce discours, George, bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à son visage;
Et, des badauds contemplant le patron,
Il redoubla de force et de courage,
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond sur lui tel qu'un puissant faucon
Vole de loin sur un tendre pigeon.
Denis recule, et prudent il appelle
A haute voix son âne si fidèle,
Son âne ailé, sa joie et son secours.
« Viens, criait-il, viens défendre mes jours. »
Ainsi parlant, le bon Denis oublie
Que jamais saint n'a pu perdre la vie.
Le beau grison revenait d'Italie
En ce moment; et moi, conteur succinct,
J'ai déja dit ce qui fit qu'il revint.
A son Denis dos et selle il présente.
Notre patron, sur son âne élancé,

Sentit soudain sa valeur renaissante.
Subtilement il avait ramassé
Le fer tranchant d'un Anglais trépassé;
Lors, brandissant le fatal cimeterre,
Il pousse à George, il le presse, il le serre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions sur son malheureux chef :
Tous sont parés; Denis garde sa tête,
Et de ses coups dirige la tempête
Sur le cheval et sur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élastique acier;
Les fers croisés, et de taille et de pointe,
A tout moment vont, au fort du combat,
Chercher le cou, le casque, le rabat,
Et l'auréole, et l'endroit délicat
Où la cuirasse à l'aiguillette est jointe.
  Ces vains efforts les rendaient plus ardens;
Tous deux tenaient la victoire en suspens,
Quand de sa voix terrible et discordante
L'âne entonna son octave écorchante.
Le ciel en tremble; Écho du fond des bois
En frémissant répète cette voix.
George pâlit. Denis d'une main leste
Fait une feinte, et d'un revers céleste
Tranche le nez du grand saint d'Albion.
Le bout sanglant roule sur son arçon.
  George, sans nez, mais non pas sans courage,
Venge à l'instant l'honneur de son visage,
Et, jurant Dieu, selon les nobles us
De ses Anglais, d'un coup de cimeterre

Coupe à Denis ce que jadis saint Pierre,
Certain jeudi fit tomber à Malchus.
   A ce spectacle, à la voix ampoulée
De l'âne saint, à ses terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, et des arches du ciel
On vit sortir l'archange Gabriel,
Qui, soutenu par ses brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïse,
Quand dans la mer, suspendue et soumise,
Il engloutit les peuples et les rois.
   « Que vois-je ici? cria-t-il en colère;
« Deux saints patrons, deux enfans de lumière,
« Du Dieu de paix confidens éternels,
« Vont s'échiner comme de vils mortels!
« Laissez, laissez aux sots enfans des femmes
« Les passions, et le fer et les flammes;
« Abandonnez à leur profane sort
« Les corps chétifs de ces grossières ames,
« Nés dans la fange, et formés pour la mort :
« Mais vous, enfans qu'au séjour de la vie
« Le ciel nourrit de sa pure ambrosie,
« Êtes-vous las d'être trop fortunés?
« Êtes-vous fous? ciel! une oreille! un nez!
« Vous que la grace et la miséricorde
« Avaient formés pour prêcher la concorde,
« Pouvez-vous bien de je ne sais quels rois

« En étourdis embrasser la querelle?
« Ou renoncez à la voûte éternelle,
« Ou dans l'instant qu'on se rende à mes lois.
« Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
« George insolent, ramassez cette oreille,
« Ramassez, dis-je; et vous, monsieur Denis,
« Prenez ce nez avec vos doigts bénis :
« Que chaque chose en son lieu soit remise. »
Denis soudain va, d'une main soumise,
Rendre le bout du nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmotte
A Gabriel un gentil *oremus;*
Tout se rajuste, et chaque cartilage
Va se placer à l'air de son visage.
Sang, fibres, chair, tout se consolida;
Et nul vestige aux deux saints ne resta
De nez coupé, ni d'oreille abattue;
Tant les saints ont la chair ferme et dodue.
Puis Gabriel, d'un ton de président :
« Çà, qu'on s'embrasse! » Il dit, et dans l'instant
Le doux Denis, sans fiel et sans colère,
De bonne foi baisa son adversaire;
Mais le fier George en l'embrassant jurait,
Et promettait que Denis le paierait.
Le bel archange, après cette embrassade,
Prend mes deux saints, et d'un air gracieux
A ses côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verse rasade.
Peu de lecteurs croiront ce grand combat;

Mais, sous les murs qu'arrosait le Scamandre,
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés de l'Olympe descendre?
N'a-t-on pas vu chez cet Anglais Milton
D'anges ailés toute une légion
Rougir de sang les célestes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,
Et, qui pis est, avoir du gros canon?
Or, si jadis Michel et le démon
Se sont battus, messieurs Denis et George
Pouvaient sans doute, à plus forte raison,
Se rencontrer et se couper la gorge.
Mais, dans le ciel si la paix revenait,
Il en était autrement sur la terre,
Séjour maudit de discorde et de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait,
Nommait Agnès, la cherchait et pleurait,
Et cependant Jeanne la foudroyante,
De son épée invincible et sanglante,
Au fier Warton le trépas préparait.
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet Anglais profana le couvent;
Warton chancelle, et son glaive tranchant
Quitte sa main par la mort engourdie;
Il tombe, et meurt en reniant les saints.
Le vieux troupeau des antiques nonnains,
Voyant aux pieds de l'amazone auguste
Le chevalier sanglant et trébuché,
Disant *Ave*, s'écriait : « Il est juste
« Qu'on soit puni par où l'on a péché. »

Sœur Rebondi, qui dans la sacristie
A succombé sous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grace au ciel;
Et, mesurant des yeux le criminel,
Elle disait d'une voix charitable :
« Hélas, hélas! nul ne fut plus coupable. »

FIN DU CHANT ONZIÈME.

CHANT DOUZIÈME.

Monrose tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès qui se consolait avec Monrose dans le château de Cutendre.

J'avais juré de laisser la morale,
De conter net, de fuir les longs discours :
Mais que ne peut ce grand dieu des amours!
Il est bavard, et ma plume inégale
Va griffonnant de son bec effilé
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmans,
Vous qui lancez et recevez ses flammes,
Or dites-moi, quand deux jeunes amans,
Égaux en grace, en mérite, en talens,
Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent,
Également vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaissez-vous cette histoire frivole
D'un certain âne, illustre dans l'école?
Dans l'écurie on vint lui présenter
Pour son dîner deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervalles :
Des deux côtes l'âne se vit tenter
Également, et, dressant ses oreilles,

Juste au milieu de deux formes pareilles,
De l'équilibre accomplissant les lois,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitez pas cette philosophie;
Daignez plutôt honorer tout d'un temps
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de risquer votre vie.
A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, si triste et si sanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées,
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, mâchicoulis, tourelles;
Un long canal transparent, à fleur d'eau,
En serpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embrassait, en quatre cents jets d'arc,
Les murs épais qui défendaient le parc.
Un vieux baron, surnommé de Cutendre,
Était seigneur de cet heureux logis.
En sûreté chacun pouvait s'y rendre :
Le vieux seigneur, dont l'ame est bonne et tendre,
En avait fait l'asile du pays.
Français, Anglais, tous étaient ses amis;
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre,
Y recevait un accueil gracieux :
Mais il fallait qu'on entrât deux à deux;
Car tout baron a quelque fantaisie;
Et celui-ci pour jamais résolut
Qu'en son châtel en nombre pair on fût,

Jamais impair : telle était sa folie.
Quand deux à deux on abordait chez lui,
Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait seul en ce logis se rendre!
Il soupait mal ; il lui fallait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.
La fière Jeanne, ayant repris ses armes,
Qui cliquetaient sur ses robustes charmes,
Devers la nuit y conduisit au frais,
En devisant, la belle et douce Agnès.
Cet aumônier qui la suivait de près,
Cet aumônier ardent, insatiable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainsi qu'un loup, qui mâche sous sa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever sa curée,
Va du bercail escalader l'entrée :
Tel, enflammé de sa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'aumônier ravisseur
Allait cherchant les restes de sa joie,
Qu'on lui ravit lorsqu'il tenait sa proie.
Il sonne, il crie : on vient; on aperçut
Qu'il était seul, et soudain il parut
Que les deux bois dont les forces mouvantes
Font ébranler les solives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et, s'élevant, le pont-levis haussaient.
A ce spectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu? ce fut mon vilain prêtre.

Il suit des yeux les deux mobiles bois;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit souvent, du haut d'une gouttière,
Descendre un chat auprès d'une volière;
Passant la griffe à travers les barreaux
Qui contre lui défendent les oiseaux,
Son œil poursuit cette espèce emplumée,
Qui se tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit sous des ormes touffus
Un beau jeune homme, à la tresse dorée,
Au sourcil noir, à la mine assurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri, par les graces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge:
C'était l'Amour, ou c'était mon beau page;
C'était Monrose. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de son naissant amour.
Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles discrètes
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du ciel.
Les tendres sœurs, voyant le beau Monrose,
Sentaient rougir leur visage de rose,
Disant tout bas: « Ah! que n'était-il là,
« Dieu paternel, quand on nous viola! »
Toutes en cercle autour de lui se mirent,
Parlant sans cesse; et lorsqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le coursier le plus frais,

Avec un guide, afin que sans esclandre
Il arrivât au château de Cutendre.
En arrivant, il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.
Lors, tout ému de joie et de colère :
« Ah! c'est donc toi, prêtre de Belzébut!
« Je jure ici Chandos et mon salut,
« Et, plus encor, les yeux qui m'ont su plaire,
« Que tes forfaits vont enfin se payer. »
Sans repartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un pistolet, en presse la détente :
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part;
Le plomb chassé siffle et vole au hasard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page vise, et par un coup plus sûr
Atteint le front, ce front horrible et dur
Où se peignait une ame détestable.
L'aumônier tombe, et le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de son cœur
De la pitié le mouvement aimable.
« Hélas! dit-il, meurs du moins en chrétien,
« Dis *Te Deum;* tu vécus comme un chien;
« Demande au ciel pardon de ta luxure;
« Prononce *Amen;* donne ton ame à Dieu. »
« Non, répondit le maraud à tonsure;
« Je suis damné, je vais au diable : adieu! »
Il dit et meurt; son ame déloyale
Alla grossir la cohorte infernale.

Tandis qu'ainsi ce monstre impénitent
Allait rôtir aux brasiers de Satan,
Le bon roi Charle, accablé de tristesse,
Allait cherchant son errante maîtresse,
Se promenant, pour calmer sa douleur,
Devers la Loire avec son confesseur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'est qu'un docteur
Qu'en sa jeunesse un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'est un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ses mains
Du bien, du mal, la trompeuse balance,
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher son maître en conscience :
Son ton, ses yeux, son geste composant,
Observant tout, flattant avec adresse
Le favori, le maître, la maîtresse,
Toujours accort, et toujours complaisant.
Le confesseur du monarque gallique
Était un fils du bon saint Dominique ;
Il s'appelait le père Bonifoux,
Homme de bien, se fesant tout à tous.
Il lui disait d'un ton dévot et doux :
« Que je vous plains ! la partie animale
« Prend le dessus : la chose est bien fatale.
« Aimer Agnès est un péché vraiment ;
« Mais ce péché se pardonne aisément :
« Au temps jadis il était fort en vogue
« Chez les Hébreux, enfans du Décalogue.

« Cet Abraham, ce père des croyans,
« Avec Agar s'avisa d'être père;
« Car sa servante avait des yeux charmans,
« Qui de Sara méritaient la colère.
« Jacob le juste épousa les deux sœurs.
« Tout patriarche a connu les douceurs
« Du changement dans l'amoureux mystère.
« Le vieux Booz en son vieux lit reçut
« Après moisson la bonne et vieille Ruth.
« Et, sans compter la belle Bethsabée,
« Du bon David l'ame fut absorbée
« Dans les plaisirs de son ample sérail.
« Son vaillant fils, fameux par sa crinière,
« Un beau matin, par vertu singulière,
« Vous repassa tout ce gentil bercail.
« De Salomon vous savez le partage :
« Comme un oracle on écoutait sa voix;
« Il savait tout, et des rois le plus sage
« Était aussi le plus galant des rois.
« De leurs péchés si vous suivez la trace,
« Si vos beaux ans sont livrés à l'amour,
« Consolez-vous; la sagesse a son tour.
« Jeune on s'égare, et vieux on obtient grace. »
« Ah! dit Charlot, ce discours est fort bon;
« Mais que je suis bien loin de Salomon!
« Que son bonheur augmente mes détresses!
« Pour ses ébats il eut trois cents maîtresses,
« Je n'en ai qu'une; hélas! je ne l'ai plus. »
Des pleurs alors sur son nez répandus,
Interrompaient sa voix tendre et plaintive;

Lorsqu'il avise, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat; c'était Bonneau lui-même.
Or chacun sait qu'après l'objet qu'on aime
Rien n'est plus doux pour un parfait amant
Que de trouver son très cher confident.
Le roi, perdant et reprenant haleine,
Crie à Bonneau : « Quel démon te ramène?
« Que fait Agnès? dis; d'où viens-tu? quels lieux
« Sont embellis, éclairés par ses yeux?
« Où la trouver? dis donc, réponds donc, parle. »
Aux questions qu'enfilait le bon Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait servi dans la cuisine,
Comme il avait, par fraude clandestine,
Et par miracle, à Chandos échappé,
Quand à se battre on était occupé;
Comme on cherchait cette beauté divine :
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il savait; mais il ne savait rien.
Il ignorait la fatale aventure,
Du prêtre anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour respectueux,
Et du couvent le sac incestueux.
Après avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le sort et les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus tristes que jamais.

Il était nuit; le char de la grande Ourse
Vers son nadir avait fourni sa course.
Le jacobin dit au prince pensif :
« Il est bien tard; soyez mémoratif
« Que tout mortel, prince ou moine, à cette heure,
« Devrait chercher quelque honnête demeure,
« Pour y souper et pour passer la nuit. »
Le triste roi, par le moine conduit,
Sans rien répondre, et ruminant sa peine,
Le cou penché, galope dans la plaine;
Et bientôt Charle, et le prêtre, et Bonneau,
Furent tous trois aux fossés du château.
Non loin du pont était l'aimable page,
Lequel, ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de son damné rival,
Ne perdait point l'objet de son voyage.
Il dévorait en secret son ennui,
Voyant ce pont entre sa dame et lui.
Mais, quand il vit aux rayons de la lune
Les trois Français, il sentit que son cœur
Du doux espoir éprouvait la chaleur;
Et d'une grace adroite et non commune,
Cachant son nom, et surtout son ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il se fit entendre,
Il inspira je ne sais quoi de tendre;
Il plut au prince, et le moine bénin
Le caressait de son air patelin,
D'un œil dévot, et du plat de la main.
Le nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux flèches abattre

Le pont mobile; et les quatre coursiers
Font en marchant gémir les madriers.
Le gros Bonneau tout essoufflé chemine,
En arrivant, droit devers la cuisine,
Songe au souper; le moine au même lieu
Dévotement en rendit grace à Dieu.
Charles, prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît son somme.
Le bon baron lui fit son compliment,
Puis le mena dans son appartement.
Charle a besoin d'un peu de solitude;
Il veut jouir de son inquiétude;
Il pleure Agnès : il ne se doutait pas
Qu'il fût si près de ses jeunes appas.
  Le beau Monrose en sut bien davantage.
Avec adresse il fit causer un page,
Il se fit dire où reposait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux discrets.
Ainsi qu'un chat, qui d'un regard avide
Guette au passage une souris timide,
Marchant tout doux, la terre ne sent pas
L'impression de ses pieds délicats;
Dès qu'il l'a vue, il a sauté sur elle.
Ainsi Monrose, avançant vers la belle,
Étend un bras, puis avance à tâtons,
Posant l'orteil et haussant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre!
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer suit moins sympathiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.

Le beau Monrose en arrivant se jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où sa maîtresse avait entre deux draps,
Pour sommeiller, arrangé ses appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force
Ni le loisir; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil; un baiser amoureux
Unit soudain leurs bouches demi-closes;
Leur ame vint sur leurs lèvres de roses;
Un tendre feu sortit de leurs beaux yeux;
Dans leurs baisers leurs langues se cherchèrent:
Qu'éloquemment alors elles parlèrent!
Discours muets, langage des désirs,
Charmant prélude, organe des plaisirs,
Pour un moment il vous fallut suspendre
Ce doux concert et ce duo si tendre.
Agnès aida Monrose impatient
A dépouiller, à jeter promptement
De ses habits l'incommode parure,
Déguisement qui pèse à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait surtout un dieu qui va tout nu.
Dieux! quels objets! est-ce Flore et Zéphyre?
Est-ce Psyché qui caresse l'Amour?
Est-ce Vénus que le fils de Cynire
Tient dans ses bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars est jaloux et soupire?
Le Mars français, Charle, au fond du château,
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret et boit avec tristesse.

Un vieux valet, bavard de son métier,
Pour égayer sa taciturne altesse,
Apprit au roi, sans se faire prier,
Que deux beautés, l'une robuste et fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière.
Charle étonné les soupçonne à ces traits;
Il se fait dire et puis redire encore
Quels sont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de son cœur amoureux :
C'est elle enfin, c'est tout ce qu'il adore;
Il en est sûr, il quitte son repas.
« Adieu, Bonneau! je cours entre ses bras. »
Il dit et vole, et non pas sans fracas :
Il était roi, cherchant peu le mystère.
Plein de sa joie, il répète et redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans son lit.
Que d'embarras! comment sortir d'affaire?
Voici comment le beau page s'y prit :
Près du lambris, dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où, lorsque l'on voulait,
Pour quinze sous un capucin venait.
Sur le retable, en voûte pratiquée,
Est une niche en attendant son saint.
D'un rideau vert la niche était masquée.
Que fait Monrose? un beau penser lui vint

De s'ajuster dans la niche sacrée;
En bienheureux, derrière le rideau
Il se tapit, sans pourpoint, sans manteau.
Charles volait, et presque dès l'entrée
Il saute au cou de sa belle adorée;
Et, tout en pleurs, il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, surtout quand ils sont rois.
Le saint caché frémit à cette vue;
Il fait du bruit et la table remue :
Le prince approche; il y porte la main,
Il sent un corps, il recule, il s'écrie :
« Amour, Satan, saint François, saint Germain! »
Moitié frayeur et moitié jalousie.
Puis tire à lui, fait tomber sur l'autel,
Avec grand bruit, le rideau sous lequel
Se blottissait cette aimable figure
Qu'à son plaisir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que César sans pudeur soumettait
A Nicomède en sa belle jeunesse;
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans son Éphestion;
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô ciel, ont de faiblesse!
Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette histoire, au moins se souvient-il
Que dans le camp la courageuse Jeanne
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par monsieur saint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lis.

Cet écusson, ces trois fleurs, ce derrière,
Émurent Charle : il se mit en prière;
Il croit que c'est un tour de Belzébut.
De repentir et de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains : « Qu'on vole ici vers elle;
« Accourez tous; le diable est chez ma belle. »
Aux cris du roi le confesseur troublé
Non sans regret quitte aussitôt la table;
L'ami Bonneau monte tout essoufflé;
Jeanne s'éveille, et, d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire suit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aise, et ne put rien entendre.

FIN DU CHANT DOUZIÈME.

CHANT TREIZIÈME.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise. Vision du père Bonifoux. Miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.

C'était le temps de la saison brillante
Quand le soleil aux bornes de son cours
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours,
Et, se plaisant, dans sa démarche lente,
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ses pas.
O grand saint Jean! c'était alors ta fête;
Premier des Jeans, orateur des déserts,
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du salut les chemins soient ouverts;
Grand précurseur, je t'aime, je te sers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune
Avec Astolphe, et rendit la raison,
Si l'on en croit un auteur véridique,
Au paladin amoureux d'Angélique :
Rends-moi la mienne, ô Jean second du nom!
Tu protégeas ce chantre aimable et rare
Qui réjouit les seigneurs de Ferrare
Par le tissu de ses contes plaisans;
Tu pardonnas aux vives apostrophes

Qu'il t'adressa dans ses comiques strophes :
Étends sur moi tes secours bienfesans;
J'en ai besoin, car tu sais que les gens
Sont bien plus sots et bien moins indulgens
Qu'on ne l'était au siècle du génie,
Quand l'Arioste illustrait l'Italie.
Protége-moi contre ces durs esprits,
Frondeurs pesans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je suis très sérieux;
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
Conduis ma plume, et surtout daigne faire
Mes complimens à Denis ton confrère.

En accourant, la fière Jeanne d'Arc
D'une lucarne aperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains;
Cent boucliers où des nuits la courrière
Réfléchissait sa tremblante lumière;
Cent casques d'or d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés;
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela, Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient surpris Cutendre;
Mais Jeanne d'Arc se trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien se méprendre,

Ainsi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre
De l'héroïne était souvent le cas,
Et saint Denis ne l'en corrigea pas.
Ce n'étaient point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient surpris la terre :
C'est ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne si connu ;
C'est La Trimouille avec sa Dorothée.
Elle était d'aise et d'amour transportée ;
Elle en avait sujet assurément :
Elle voyage avec son cher amant,
Ce cher amant, ce tendre La Trimouille,
Que l'honneur guide et que l'amour chatouille.
Elle le suit toujours avec honneur,
Et ne craint plus monsieur l'inquisiteur.
En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola : le bon roi, qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, et la suivit ;
Et, dans l'erreur qui trompait son courage,
Il laisse encore Agnès avec son page.
O page heureux, et plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus chrétien des rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grace
Au benoît saint dont tu tenais la place !
Il te fallut rhabiller promptement ;
Tu rajustas ta trousse diaprée ;
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait et se trompait souvent.
Que de baisers sur sa bouche rose

Elle reçut en rhabillant Monrose!
Que son bel œil, le voyant rajusté,
Semblait encor chercher la volupté!
Monrose au parc descendit sans rien dire.
Le confesseur tout saintement soupire,
Voyant passer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la distraction.
La douce Agnès composa son visage,
Ses yeux, son air, son maintien, son langage.
Auprès du roi Bonifoux se rendit,
Le consola, le rassura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleste
Était d'en haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puissance funeste
Touchait au terme, et que tout doit passer;
Que le roi Charle obtiendrait la victoire.
Charles le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce discours.
« Du ciel, dit-elle, acceptons le secours;
« Venez, grand prince, et rejoignons l'armée,
« De votre absence à bon droit alarmée. »
Sans balancer La Trimouille et Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut présentée.
Agnès la baise, et le noble escadron
Sortit enfin du logis du baron.
Le juste ciel aime souvent à rire
Des passions du sublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs

Cet escadron de héros et d'amans.
Le roi de France allait près de sa belle,
Qui, s'efforçant d'être toujours fidèle,
Sur son cheval la main lui présentait,
Serrait la sienne, exhalait sa tendresse;
Et cependant, ô comble de faiblesse!
De temps en temps le beau page lorgnait.
Le confesseur psalmodiant suivait,
Des voyageurs récitait la prière,
S'interrompait en voyant tant d'attraits,
Et regardait avec des yeux distraits
Le roi, le page, Agnès et son bréviaire.
Tout brillant d'or, et le cœur plein d'amour,
Ce La Trimouille, ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée
Ivre de joie et d'amour transportée,
Qui le nommait son cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de son cœur.
Il lui disait : « Je veux, après la guerre,
« Vivre à mon aise avec vous dans ma terre.
« O cher objet dont je suis toujours fou!
« Quand serons-nous tous les deux en Poitou? »
  Jeanne auprès d'eux, ce fier soutien du trône,
Portant corset et jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or, et de plumes couvert,
Sur son fier âne étalait ses gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, et soupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ses armes;

Car elle avait toujours le cœur ému,
Se souvenant de l'avoir vu tout nu.
  Bonneau, portant barbe de patriarche,
Suant, soufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand roi serviteur précieux!
Il pense à tout; il a soin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vins vieux,
Longs saucissons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets, ou cuits ou prêts à cuire.
  On s'avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant partout son Agnès et son page,
Au coin d'un bois, près d'un certain passage,
Le fer en main rencontra nos héros.
Chandos avait une suite assez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui suit les pas du monarque amoureux;
Mais elle était d'espèce différente:
On n'y voyait ni tétons ni beaux yeux.
« Oh, oh! dit-il d'une voix menaçante,
« Galans Français, objets de mon courroux,
« Vous aurez donc trois filles avec vous,
« Et moi Chandos je n'en aurai pas une!
« Çà, combattons: je veux que la fortune
« Décide ici qui sait le mieux de nous
« Mettre à plaisir ses ennemis dessous,
« Frapper d'estoc et pointer de sa lance.
« Que de vous tous le plus ferme s'avance;
« Qu'on entre en lice; et celui qui vaincra
« L'une des trois à son aise tiendra. »
  Le roi, piqué de cette offre cynique,

Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.
Dunois lui dit : « Ah ! laissez-moi, seigneur,
« Venger mon prince et des dames l'honneur. »
Il dit et court ; La Trimouille l'arrête ;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau, toujours de bon accord,
Leur proposa de s'en remettre au sort.
Car c'est ainsi que les guerriers antiques
En ont usé dans les temps héroïques ;
Même aujourd'hui dans quelques républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dés, et tout en va bien mieux.
Si j'osais même en cette noble histoire
Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que monsieur saint Mathias
Obtint ainsi la place de Judas.
Le gros Bonneau tient le cornet, soupire,
Craint pour son roi, prend les dés, roule, tire.
Denis du haut du céleste rempart
Voyait le tout d'un paternel regard ;
Et, contemplant la Pucelle et son âne,
Il conduisait ce qu'on nomme hasard.
Il fut heureux, le sort échut à Jeanne.
Jeanne, c'était pour vous faire oublier
L'infame jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avait raflé vos charmes.

Jeanne à l'instant court au roi, court aux armes,
Modestement va derrière un buisson
Se délacer, détacher son jupon,
Et revêtir son armure sacrée,

Qu'un écuyer tient déja préparée;
Puis sur son âne elle monte en courroux,
Branlant sa lance et serrant les genoux.
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidèles.
Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien,
Dans les combats n'invoquait jamais rien.
Jean contre Jeanne avec fureur avance.
Des deux côtés égale est la vaillance;
Ane et cheval, bardés, coiffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont se heurter, et de leur tête dure
Front contre front fracassent leur armure;
La flamme en sort, et le sang du coursier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentissent,
Des deux coursiers les huits pieds rejaillissent;
Et les guerriers, du coup désarçonnés,
Tombent chacun sur la croupe étonnés:
Ainsi qu'on voit deux boules suspendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même instant partir,
Hâter leur cours, se heurter, s'aplatir,
Et remonter sous le choc qui les presse,
Multipliant leur poids par leur vitesse.
Chaque parti crut morts les deux coursiers,
Et tressaillit pour les deux chevaliers.

Or des Français la championne auguste
N'avait la chair si ferme, si robuste,
Des os si durs, les membres si dispos,

Si musculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné sa ligne et son point fixe,
Son quadrupède un haut-le-corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur son beau dos, sur sa cuisse gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.
  Chandos pensait qu'en ce grand désarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi.
Il veut soudain contempler sa conquête :
Le casque ôté, Chandos voit une tête
Où languissaient deux grands yeux noirs et longs.
De la cuirasse il défait les cordons;
Il voit, ô ciel! ô plaisir! ô merveille!
Deux gros tétons de figure pareille,
Unis, polis, séparés, demi-ronds,
Et surmontés de deux petits boutons
Qu'en sa naissance a la rose vermeille.
On tient qu'alors, en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.
« Elle est à moi, la Pucelle de France!
« S'écria-t-il; contentons ma vengeance.
« J'ai, grace au ciel, doublement mérité
« De mettre à bas cette fière beauté.
« Que saint Denis me regarde et m'accuse;
« Mars et l'Amour sont mes droits, et j'en use. »
  Son écuyer disait : « Poussez, milord;
« Du trône anglais affermissez le sort.
« Frère Lourdis en vain nous décourage;
« Il jure en vain que ce saint pucelage

« Est des Troyens le grand palladium,
« Le bouclier sacré du Latium;
« De la victoire il est, dit-il, le gage;
« C'est l'oriflamme : il faut vous en saisir. »
« Oui, dit Chandos, et j'aurai pour partage
« Les plus grands biens, la gloire et le plaisir. »
Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, et fesait mille vœux
A saint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque,
Veut empêcher le triomphe impudique :
Mais comment faire? il faut dans tout état
Qu'on se soumette à la loi du combat.
Les fers en l'air et la tête penchée,
L'oreille basse et du choc écorchée,
Languissamment le céleste baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourrissait dès long-temps dans son ame
Pour la Pucelle une discrète flamme,
Des sentimens nobles et délicats
Très peu connus des ânes d'ici-bas.
Le confesseur du bon monarque Charle
Tremble en sa chair alors que Chandos parle.
Il craint surtout que son cher pénitent,
Pour soutenir la gloire de la France
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A son Agnès n'en veuille faire autant,
Et que la chose encor soit imitée
Par La Trimouille et par sa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraison,

Et fait tout bas sa méditation
Sur les effets, la cause, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.
  En méditant avec attention
Le benoît moine eut une vision
Assez semblable au prophétique songe
De ce Jacob, heureux par un mensonge,
Pate-pelu dont l'esprit lucratif
Avait vendu ses lentilles en Juif.
Ce vieux Jacob, ô sublime mystère!
Devers l'Euphrate une nuit aperçut
Mille beliers qui grimpèrent en rut
Sur des brebis qui les laissèrent faire.
Le moine vit de plus plaisans objets;
Il vit courir à la même aventure
Tous les héros de la race future.
Il observait les différens attraits
De ces beautés qui, dans leur douce guerre,
Donnent des fers aux maîtres de la terre.
Chacune était auprès de son héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels, au retour de Flore et de Zéphyre,
Quand le printemps reprend son doux empire,
Tous ces oiseaux peints de mille couleurs.
Par leurs amours agitent les feuillages;
Les papillons se baisent sur les fleurs,
Et les lions courent sous les ombrages
A leurs moitiés qui ne sont plus sauvages.
  C'est là qu'il vit le beau François premier :
Ce brave roi, ce loyal chevalier,

Avec Étampe heureusement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charles-Quint joint le myrte au laurier,
Sert à la fois la Flamande et la More.
Quels rois, ô ciel! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, et l'autre pis encore.
Près de Diane on voit danser les Ris,
Aux mouvemens que l'Amour lui fait faire
Quand dans ses bras tendrement elle serre
En se pâmant le second des Henris.
De Charles neuf le successeur volage
Quitte en riant sa Chloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.
Mais quels combats le jacobin vit rendre
Par Borgia le sixième Alexandre!
En cent tableaux il est représenté :
Là sans tiare, et d'amour transporté,
Avec Vanose il se fait sa famille;
Un peu plus bas on voit sa sainteté
Qui s'attendrit pour Lucrèce sa fille.
O Léon dix! ô sublime Paul trois!
A ce beau jeu vos passiez tous les rois;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la Ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaisirs que goûta Gabrielle
Que par vingt ans de travaux et d'exploits.
Bientôt on voit le plus beau des spectacles,
Ce siècle heureux, ce siècle des miracles,
Ce grand Louis, cette superbe cour

Où tous les arts sont instruits par l'Amour.
L'Amour bâtit le superbe Versailles;
L'Amour, aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis :
Malgré les cris du fier dieu des batailles,
L'Amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes :
De Mazarin la nièce aux yeux divins,
La généreuse et tendre La Vallière,
La Montespan plus ardente et plus fière.
L'une se livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaisir.
Voici le temps de l'aimable régence,
Temps fortuné, marqué par la licence,
Où la Folie, agitant son grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout, excepté pénitence.
Le bon régent, de son Palais-Royal,
Des voluptés donne à tous le signal.
Vous répondez à ce signal aimable,
Jeune Daphné, bel astre de la cour!
Vous répondez du sein du Luxembourg,
Vous que Bacchus et le dieu de la table
Mènent au lit, escortés par l'Amour!
Mais je m'arrête, et de ce dernier âge
Je n'ose en vers tracer la vive image :
Trop de péril suit ce charme flatteur.
Le temps présent est l'arche du Seigneur :

Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai; mais, si j'osais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, simple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuse et fidèle!
Si j'osais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus;
Si de l'Amour je déployais les armes;
Si je chantais ce tendre et doux lien;
Si je disais... non, je ne dirai rien :
Je serais trop au dessous de vos charmes.
   Dans son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide, et toujours très modeste,
Il contemplait le spectacle céleste
De ces beautés, de ces nobles amans,
De ces plaisirs défendus et charmans.
« Hélas! dit-il, si les grands de la terre
« Font deux à deux cette éternelle guerre;
« Si l'univers doit en passer par là,
« Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
« A deux genoux auprès de sa brunette?
« Du Seigneur Dieu la volonté soit faite!
« *Amen, amen.* » Il dit et se pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.
   Mais saint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle et la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois

Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette.
C'est une étrange et terrible recette,
Et dont un saint ne doit jamais user
Que quand d'un autre il ne peut s'aviser.
D'un pauvre amant le feu se tourne en glace;
Vif et perclus sans rien faire il se lasse,
Dans ses efforts étonné de languir,
Et consumé sur le bord du plaisir.
Telle une fleur, des feux du jour séchée,
La tête basse et la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie et les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ses droits de conquête.
Jeanne, échappant à son vainqueur confus,
Reprend ses sens quand il les a perdus;
Puis d'une voix imposante et terrible,
Elle lui dit: « Tu n'es pas invincible;
« Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
« Dieu t'abandonne, et ton cheval s'abat;
« Dans l'autre un jour je vengerai la France:
« Denis le veut, et j'en ai l'assurance;
« Et je te donne, avec tes combattans,
« Un rendez-vous sous les murs d'Orléans. »
Le grand Chandos lui repartit: « Ma belle,
« Vous m'y verrez; pucelle ou non pucelle,
« J'aurai pour moi saint George le très fort,
« Et je promets de réparer mon tort. »

FIN DU CHANT TREIZIÈME.

CHANT QUATORZIÈME.

Comment Jean Chandos veut abuser de la dévote Dorothée. Combat de La Trimouille et de Chandos. Ce fier Chandos est vaincu par Dunois.

O volupté, mère de la nature,
Belle Vénus, seule divinité
Que dans la Grèce invoquait Épicure,
Qui, du chaos chassant la nuit obscure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le sentiment et la félicité
A cette foule innombrable, agissante,
D'êtres mortels, à ta voix renaissante :
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras
Le dieu du ciel et le dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écartes le tonnerre,
Rends l'air serein, fais naître sous tes pas
Les doux plaisirs qui consolent la terre :
Descends des cieux, déesse des beaux jours!
Viens sur ton char entouré des Amours,
Que les Zéphyrs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidèles,
En se baisant dans le vague des airs.
Viens échauffer et calmer l'univers,
Viens; qu'à ta voix les Soupçons, les Querelles,
Le triste Ennui, plus détestable qu'elles,
La noire Envie, à l'œil louche et pervers,

Soient replongés dans le fond des enfers,
Et garrottés de chaînes éternelles?
Que tout s'enflamme et s'unisse à ta voix!
Que l'univers en aimant se maintienne!
Jetons au feu nos vains fatras de lois;
N'en suivons qu'une, et que ce soit la tienne.
    Tendre Vénus, conduis en sûreté
Le roi des Francs qui défend sa patrie;
Loin des périls conduis à son côté
La belle Agnès, à qui son cœur se fie:
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas;
Elle n'est pas encor sous ton empire:
C'est à Denis de veiller sur ses pas;
Elle est pucelle, et c'est lui qui l'inspire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce La Trimouille et cette Dorothée:
Verse la paix dans leurs sensibles cœurs;
De son amant que jamais écartée
Elle ne soit exposée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont persécutée.
    Et toi, Comus, récompense Bonneau;
Répands tes dons sur ce bon Tourangeau
Qui sut conclure un accord pacifique
Entre son prince et ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux avec dextérité
Que chaque troupe irait de son côté,
Sans nul reproche et sans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entre elles.
Sur les Anglais il étendit ses soins,

Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs besoins.
Un gros rostbeef que le beurre assaisonne;
Des plum-puddings, des vins de la Garonne,
Leur sont offerts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait ses droits;
En attendant il reprit son beau page.
Jeanne revint, ranimant son courage,
Se replacer à côté de Dunois.

Le roi des Francs avec sa garde bleue,
Agnès en tête, un confesseur en queue,
A remonté, l'espace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille et d'un flot inconstant.

Sur des bateaux et des planches usées
Un pont joignait les rives opposées;
Une chapelle était au bout du pont.
C'était dimanche. Un ermite à sandale
Fait résonner sa voix sacerdotale:
Il dit la messe; un enfant la répond.
Charle et les siens ont eu soin de l'entendre,
Dès le matin, au château de Cutendre;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à son secours
Le juste ciel, vengeur de l'innocence,

Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea ses fidèles amours.
Elle descend, se retrousse, entre vite,
Signe sa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un et l'autre genou,
Joint les deux mains, et baisse son beau cou.
Le bon ermite, en se tournant vers elle,
Tout ébloui, ne se connaissant plus,
Au lieu de dire un *fratres, oremus*,
Roulant les yeux dit : « *Fratres*, qu'elle est belle ! »
  Chandos entra dans la même chapelle,
Par passe-temps, beaucoup plus que par zèle.
La tête haute, il salue en passant
Cette beauté dévote à La Trimouille ;
Passe, repasse, et toujours en sifflant ;
Mais derrière elle enfin il s'agenouille,
Sans un seul mot de *pater* ou d'*ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se prosternait par la grace excitée,
Front contre terre et derrière levé.
Son court jupon, retroussé par mégarde,
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes dont l'Amour
A dessiné la forme et le contour ;
Jambes d'ivoire, et telles que Diane
En laissa voir au chasseur Actéon.
Chandos alors, fesant peu l'oraison,
Sentit au cœur un désir très profane.
Sans nul respect pour un lieu si divin,

Il va glissant une insolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc satin.
Je ne veux point, par un crayon cynique
Effarouchant l'esprit sage et pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.
Mais La Trimouille ayant vu disparaître
Le tendre objet dont l'Amour le fit maître,
Vers la chapelle il adresse ses pas.
Jusqu'où l'Amour ne nous conduit-il pas !
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'insolent Chandos
Était tout près du plus charmant des dos.
Où Dorothée, effrayée, éperdue,
Poussait des cris qui vont fendre la nue.
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux,
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaisir sur ces quatre visages
L'étonnement des quatre personnages.
Le Poitevin criait à haute voix :
« Oses-tu bien, chevalier discourtois,
« Anglais sans frein, profanateur impie,
« Jusqu'en ces lieux porter ton infamie ? »
D'un ton railleur où règne un air hautain,
Se rajustant et regagnant la porte,
Le fier Chandos lui dit : « Que vous importe ?
« De cette église êtes-vous sacristain ? »
« Je suis bien plus, dit le Français fidèle,
« Je suis l'amant aimé de cette belle ;
« Ma coutume est de venger hautement

« Son tendre honneur, attaqué trop souvent. »
« Vous pourriez bien risquer ici le vôtre,
« Lui dit l'Anglais : nous savons l'un et l'autre
« Notre portée; et Jean Chandos peut bien
« Lorgner un dos, mais non montrer le sien. »
Le beau Français, et le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance et son rond bouclier,
Se met en selle, et d'une course fière,
Passe, repasse, et fournit sa carrière.
De Dorothée et les cris et les pleurs
N'arrêtaient point l'un et l'autre adversaire.
Son tendre amant lui criait : « Beauté chère,
« Je cours pour vous; je vous venge, ou je meurs. »
Il se trompait : sa valeur et sa lance
Brillaient en vain pour l'Amour et la France.
Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracassé,
Prêt à saisir une victoire sûre,
Son cheval tombe, et, sur lui renversé,
D'un coup de pied sur son casque faussé,
Lui fait au front une large blessure.
Le sang vermeil coule sur la verdure.
L'ermite accourt; il croit qu'il va passer,
Crie : *In manus*, et le veut confesser.
Ah, Dorothée! ah, douleur inouïe!
Auprès de lui sans mouvement, sans vie,
Ton désespoir ne pouvait s'exhaler;
Mais que dis-tu lorsque tu pus parler?

« Mon cher amant, c'est donc moi qui te tue !
« De tous tes pas la compagne assidue
« Ne devait pas un moment s'écarter;
« Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
« Cette chapelle est ce qui m'a perdue;
« Et j'ai trahi La Trimouille et l'Amour,
« Pour assister à deux messes par jour ! »
Ainsi parlait sa tendre amante en larmes.
Chandos riait du succès de ses armes :
« Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
« Et vous aussi, dévote Dorothée,
« Couple amoureux, soyez mes prisonniers;
« De nos combats c'est la loi respectée.
« J'eus un moment Agnès en mon pouvoir;
« Puis j'abattis sous moi votre Pucelle:
« Je l'avouerai, je fis mal mon devoir,
« J'en ai rougi; mais avec vous, la belle,
« Je reprendrai tout ce que je perdis;
« Et La Trimouille en dira son avis. »
Le Poitevin, Dorothée et l'ermite
Tremblaient tous trois à ce propos affreux;
Ainsi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergère éplorée, interdite,
Et son troupeau que la crainte a glacé,
Et son beau chien par un loup terrassé.
Le juste ciel, tardif en sa vengeance,
Ne souffrit pas cet excès d'insolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons tant de fois violés,
Impiété, blasphème, impénitence,

Tout en son temps fut mis dans la balance,
Et fut pesé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat et la déconvenue
De La Trimouille; une femme éperdue
Qui le tenait languissant dans ses bras;
L'ermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole:
A ces objets il pique, il court, il vole.
C'était alors l'usage en Albion
Qu'on appelât les choses par leur nom.
Déja, du pont franchissant la barrière,
Vers le vainqueur il s'était avancé.
Fils de putain! nettement prononcé,
Frappe au tympan de son oreille altière.
« Oui, je le suis, dit-il d'une voix fière:
« Tel fut Alcide et le divin Bacchus,
« L'heureux Persée et le grand Romulus,
« Qui des brigands ont délivré la terre.
« C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
« Va, souviens-toi que d'un bâtard normand
« Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
« O vous, bâtards du maître du tonnerre,
« Guidez ma lance et conduisez mes coups!
« L'honneur le veut; vengez-moi, vengez-vous. »
Cette prière était peu convenable;
Mais le héros savait très bien la fable;
Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.
Il dit et part. La mollette dorée
Des éperons armés de courtes dents

De son coursier pique les nobles flancs.
Le premier coup de sa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le casque au corselet.
Le brave Anglais porte un coup effroyable;
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer, qui s'écarte en glissant.
Les deux guerriers se joignent en passant;
Leur force augmente ainsi que leur colère;
Chacun saisit son robuste adversaire.
Les deux coursiers, sous eux se dérobans,
Débarrassés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers, détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un sur l'autre roulans :
Ainsi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre et tous deux se serrans.
Du choc bruyant les échos retentissent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémissent.
Ainsi quand Mars, suivi par la Terreur,
Couvert de sang, armé par la Fureur,
Du haut des cieux descendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'appui,
La terre entière en était ébranlée;
De l'Achéron la rive était troublée;
Et, pâlissant sur ses horribles bords,

Pluton tremblait pour l'empire des morts.
  Les deux héros fièrement se relèvent,
Les yeux en feu, se regardent, s'observent,
Tirent leur sabre, et sous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux sont couverts.
Déja le sang, coulant de leurs blessures,
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les spectateurs, en foule se pressans,
Fesaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixe, sans haleine,
N'osant parler et remuant à peine.
On en vaut-mieux quand on est regardé;
L'œil du public est aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, et tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard,
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saisit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler son fer barbare,
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant son ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils tombent dans l'arène,
L'Anglais dessous et le Français dessus.
  Le doux vainqueur, dont les nobles vertus
Guident le cœur quand son sort est prospère,

De son genou pressant son adversaire :
« Rends-toi, dit-il. » — « Oui, dit Chandos, attends ;
« Tiens, c'est ainsi, Dunois, que je me rends. »
Tirant alors, pour ressource dernière,
Un stylet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou son vainqueur bienfesant;
Mais une maille en cet endroit entière
Fit émousser la pointe meurtrière.
Dunois alors cria : « Tu veux mourir;
« Meurs, scélérat! » Et, sans plus discourir,
Il vous lui plonge, avec peu de scrupule,
Son fer sanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, se débattant en vain,
Disait encor tout bas : « Fils de putain! »
Son cœur altier, inhumain, sanguinaire,
Jusques au bout garda son caractère.
Ses yeux, son front, pleins d'une sombre horreur,
Son geste encor, menaçaient son vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainsi finit, comme il avait vécu,
Ce dur Anglais, par un Français vaincu.
Le beau Dunois ne prit point sa dépouille :
Il dédaignait ces usages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de son cher La Trimouille,
Il le ramène, et deux fois son secours
De Dorothée ainsi sauva les jours.
Dans le chemin elle soutient encore

Son tendre amant, qui, de ses mains pressé,
Semble revivre et n'être plus blessé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore;
Il les regarde et reprend sa vigueur.
Sa belle amante, au sein de la douleur,
Sentit alors le doux plaisir renaître;
Les agrémens d'un sourire enchanteur
Parmi ses pleurs commençaient à paraître:
Ainsi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un soleil tempéré.

Le roi gaulois, sa maîtresse charmante,
L'illustre Jeanne, embrassent tour à tour
L'heureux Dunois dont la main triomphante
Avait vengé son pays et l'amour.
On admirait surtout sa modestie
Dans son maintien, dans chaque repartie.
Il est aisé, mais il est bon pourtant
D'être modeste alors que l'on est grand.

Jeanne étouffait un peu de jalousie;
Son cœur tout bas se plaignait du destin.
Il lui fâchait que sa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie:
Se souvenant toujours du double affront,
Qui vers Cutendre a fait rougir son front,
Quand, par Chandos au combat provoquée,
Elle se vit abattue et manquée.

FIN DU CHANT QUATORZIÈME.

CHANT QUINZIÈME.

Grand repas à l'hôtel-de-ville d'Orléans, suivi d'un assaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès et à ses compagnons de voyage.

Censeurs malins, je vous méprise tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle histoire,
Écrite en or au temple de Mémoire,
Ne présenter que des faits éclatans,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, et l'Amour et la Gloire.
Il est bien dur d'avoir perdu mon temps
A vous parler de Cutendre et d'un page,
De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
D'un muletier, et de tant d'accidens
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.
Mais vous savez que ces événemens
Furent écrits par Trithême le sage;
Je le copie, et n'ai rien inventé.
Dans ces détails si mon lecteur s'enfonce;
Si quelquefois sa dure gravité
Juge mon sage avec sévérité;
A certains traits si le sourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, passer sa pierre ponce
Sur la moitié de ce livre enchanté;

Mais qu'il respecte au moins la vérité.
O Vérité! vierge pure et sacrée!
Quand seras-tu dignement révérée?
Divinité qui seule nous instruits,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits?
Du fond du puits quand seras-tu tirée?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains,
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidèlement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins?
Oh! qu'Arioste étala de prudence
Quand il cita l'archevêque Turpin!
Ce témoignage à son livre divin
De tout lecteur attire la croyance.
Tout inquiet encor de son destin,
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de sa troupe dorée,
D'armes, d'habits richement décorée,
Et demandant à Dunois des conseils,
Ainsi que font tous les rois ses pareils,
Dans le malheur dociles et traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charles croyait qu'Agnès et Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un espoir si doux,
L'amant royal souvent tourne la tête
Pour voir Agnès! et regarde, et s'arrête;
Et quand Dunois, préparant ses succès,
Nomme Orléans, le roi lui nomme Agnès.
L'heureux bâtard, dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,

Le jour baissant, découvre un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville investie;
Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
Des assiégeans c'étaient les magasins.
Le dieu sanglant qui donne la victoire,
Le dieu joufflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
L'un de canons, et l'autre de bons vins:
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaisirs de la table,
Se rencontraient dans ce petit château.
Quels vrais succès pour Dunois et Bonneau!
Tout Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à Dieu des graces solennelles.
Un *Te Deum* en faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité;
Un long dîner où le juge et le maire,
Chanoine, évêque, et guerrier invité,
Le verre en main tombèrent tous par terre,
Un feu sur l'eau, dont les brillans éclairs
Dans la nuit sombre illuminent les airs,
Les cris du peuple et le canon qui gronde,
Avec fracas annoncèrent au monde
Que le roi Charle, à ses sujets rendu,
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.
Ces chants de gloire et ces bruits d'alégresse
Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brèche, à la mort!

L'Anglais usait de ces momens propices
Où nos bourgeois, en vidant les flacons,
Louaient leur prince, et dansaient aux chansons.
Sous une porte on plaça deux saucisses,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau;
Mais saucissons dont la poudre fatale,
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverse tout, confond la terre et l'air;
Machine affreuse, homicide, infernale,
Qui contenait dans son ventre de fer
Ce feu pétri des mains de Lucifer.
Par une mèche artistement posée,
En un moment la matière embrasée
S'étend, s'élève, et porte à mille pas
Bois, gonds, battans et ferrure en éclats.
Le fier Talbot entre et se précipite.
Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller sur son armet
En or frisé le chiffre de Louvet;
Car la Louvet était toujours la dame
De ses pensers, et piquait sa grande ame.
Il prétendait caresser ses beautés
Sur les débris des murs ensanglantés.
  Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit sous lui les braves d'Angleterre.
« Allons, dit-il, généreux conquérans,
« Portons partout et le fer et les flammes;
« Buvons le vin des poltrons d'Orléans;
« Prenons leur or; baisons toutes leurs femmes. »

Jamais César, dont les traits éloquens
Portaient l'audace et l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ses fiers combattans.
   Sur ce terrain que la porte enflammée
Couvre en sautant d'une épaisse fumée,
Est un rempart que La Hire et Poton
Ont élevé de pierre et de gazon.
Un parapet, garni d'artillerie,
Peut repousser la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedfort.
   Poton, La Hire, y paraissent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue;
Le canon gronde; et l'horrible mot Tue
Est répété quand les bouches d'enfer
Sont en silence et ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dressées
Portent déja cent cohortes pressées;
Et le soldat, le pied sur l'échelon,
Le fer en main pousse son compagnon.
   Dans ce péril, ni Poton ni La Hire
N'ont oublié leur esprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adresse à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante et la poix embrasée,
De pieux pointus une forêt croisée,
De larges faux, que leur tranchant effort
Fait ressembler à la faux de la mort;
Et des mousquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant sur les bretonnes têtes,
Tout ce que l'art et la nécessité,

Et le malheur, et l'intrépidité,
Et la peur même, ont pu mettre en usage,
Est employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourant en foule et par rangs entassés!
Ainsi qu'on voit sous cent mains diligentes
Choir les épis des moissons jaunissantes.
Mais cet assaut fièrement se maintient;
Plus il en tombe, et plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes,
Tombant à terre, et toujours renaissantes,
N'effrayaient point le fils de Jupiter;
Ainsi l'Anglais, dans les feux, sous le fer,
Après sa chute encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accable.
Tu t'avançais sur ces remparts sanglans,
Fier Richemont, digne espoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur et d'élite,
En chancelant marchent sous sa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu;
Sa sève encore animait leur vertu;
Et Richemont criait d'une voix forte:
« Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte;
« Mais vous m'avez, il suffit; combattons. »
Il dit, et vole au milieu des Bretons.
Déja Talbot s'était fait un passage
Au haut du mur, et déja dans sa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ses soldats,
Criant: Louvet! d'une voix stentorée:

Louvet l'entend et s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient aussi : Louvet!
Mais sans savoir ce que Talbot voulait.
O sots humains! on sait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.
Charle, en son fort tristement retiré,
D'autres Anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée;
D'accablement son ame est suffoquée.
« Quoi, disait-il, ne pouvoir secourir
« Mes chers sujets, que mon œil voit périr!
« Ils ont chanté le retour de leur maître;
« J'allais entrer et combattre, et peut-être
« Les délivrer des Anglais inhumains:
« Le sort cruel enchaîne ici mes mains. »
« Non, lui dit Jeanne, il est temps de paraître.
« Venez, mettez, en signalant vos coups,
« Ces durs Bretons entre Orléans et vous.
« Marchez, mon prince, et vous sauvez la ville.
« Nous sommes peu, mais vous en valez mille. »
Charles lui dit : « Quoi! vous savez flatter!
« Je vaux bien peu; mais je vais mériter
« Et votre estime et celle de la France,
« Et des Anglais. » Il dit, pique et s'avance.
Devant ses pas l'oriflamme est porté;
Jeanne et Dunois volent à son côté.
Il est suivi de ses gens d'ordonnance;
Et l'on entend à travers mille cris :
« Vivent le roi, Montjoie et saint Denis! »
Charles, Dunois et la Baroise altière

Sur les Bretons s'élancent par derrière :
Tels que, des monts qui tiennent dans leur sein
Les réservoirs du Danube et du Rhin,
L'aigle superbe, aux ailes étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues,
Planant dans l'air, tombe sur les faucons
Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.
  Oh! que ne puis-je en grands vers magnifiques
Écrire au long tant de faits héroïques!
Homère seul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre et de les répéter,
De supputer les coups et les blessures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector
De grands combats, et des combats encor :
C'est là sans doute un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me résoudre à vous taire
D'autres dangers, dont un destin cruel
Circonvenait la belle Agnès Sorel,
Quand son amant s'avançait vers la gloire.
  Dans le chemin vers les rives de Loire,
Elle entretient le père Bonifoux,
Qui, toujours sage, insinuant et doux,
Du tentateur lui contait quelque histoire
Divertissante, et sans réflexions,
Sous l'agrément déguisant ses leçons.
A quelques pas, La Trimouille et sa dame
S'entretenaient de leur fidèle flamme,
Et du dessein de vivre ensemble un jour
Dans leur château, tout entiers à l'amour.

Dans leur chemin la main de la nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe naissante,
Agnès approche et chemine avec eux.
Le confesseur suivit la belle errante.
Tous quatre allaient tenant de beaux discours
De piété, de combats et d'amours.
Sur les Anglais, sur le diable on raisonne.
En raisonnant on ne vit plus personne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme et cheval, sous le terrain mouvant.
D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête,
Tout disparut, ainsi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par semaine on apprête;
A l'opéra, souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer descend par une trappe.
  Monrose vit du rivage prochain
La belle Agnès, et fut tenté soudain
De venir rendre à l'objet qu'il observe
Tout le respect que son ame conserve.
Il passe un pont; mais il devient perclus,
Quand la voyant son œil ne la vit plus.
Froid comme marbre, et blême comme gypse,
Il veut marcher, mais lui-même il s'éclipse.
  Paul Tirconel, qui de loin l'aperçut,
A son secours à grand galop courut.

En arrivant sur la place funeste,
Paul Tirconel y fond avec le reste.
Ils tombent tous dans un grand souterrain,
Qui conduisait aux portes d'un jardin
Tel que n'en eut Louis le quatorzième,
Aïeul d'un roi qu'on méprise et qu'on aime;
Et le jardin conduisait au château,
Digne en tous sens de ce jardin si beau.
C'était... mon cœur à ce seul mot soupire,
D'Hermaphrodix le formidable empire.
O Dorothée, Agnès et Bonifoux,
Qu'allez-vous faire, et que deviendrez-vous!
 Ce fut alors que l'audace anglicane,
Semblable au fer sur l'enclume battu,
Qui de sa trempe augmente la vertu,
Repoussa bien la valeur gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion,
Et ces soldats des fils de Clodion:
Fiers, enflammés, de sang insatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils sont joints, ils sont inébranlables,
Comme un rocher sous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps,
En jurant Dieu, l'un sur l'autre on se jette;
Et l'un sur l'autre on voit tomber les morts.
 Détournez-vous de ces objets funestes,
Ami lecteur; osez lever vos yeux
Et votre esprit vers les plaines célestes.
Venez, montez aux demeures des dieux;

Contemplez-y la sagesse profonde,
Qui dans la paix fait le destin du monde :
Un tel spectacle est plus digne de vous
Que le barbare et sanglant étalage
De ces combats qui se ressemblent tous ;
Leur long récit doit ennuyer le sage.

FIN DU CHANT QUINZIÈME.

CHANT SEIZIÈME.

Comment saint Pierre apaisa saint George et saint Denis, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Rosamore.

Palais des cieux, ouvrez-vous à ma voix;
Êtres brillans aux six ailes légères,
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires
Font les destins des peuples et des rois!
Vous qui cachez en étendant vos ailes,
Des derniers cieux les splendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté :
Laissez-moi voir, en cette horrible affaire,
Ce qui se passe au fond du sanctuaire;
Et pardonnez ma curiosité.
Cette prière est de l'abbé Trithême,
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.
Le dur saint George et Denis notre apôtre
Étaient au ciel enfermés l'un et l'autre;
Ils voyaient tout; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terrestres combats;
Ils cabalaient : c'est tout ce qu'on peut faire
Et ce qu'on fait quand on est à la cour.
George et Denis s'adressent tour à tour

Dans l'empyrée au bon monsieur saint Pierre.
Ce grand portier, dont le pape est vicaire,
Dans ses filets enveloppant le sort,
Sous ses deux clefs tient la vie et la mort.
Pierre leur dit : « Vous avez pu connaître,
« Mes chers amis, quel affront je reçus
« Quand je remis une oreille à Malchus.
« Je me souviens de l'ordre de mon maître;
« Il fit rentrer mon fer dans son fourreau;
« Il m'a privé du droit brillant des armes;
« Mais j'imagine un moyen tout nouveau
« Pour décider de vos grandes alarmes.
« Vous, saint Denis, prenez dans ce canton
« Les plus grands saints qu'ait vus naître la France;
« Vous, monsieur George, allez en diligence
« Prendre les saints de l'île d'Albion.
« Que chaque troupe en ce moment compose
« Un hymne en vers, non pas une ode en prose:
« Houdard a tort. Il faut dans ces hauts lieux
« Parler toujours le langage des dieux;
« Qu'on fasse, dis-je, une ode pindarique
« Où le poëte exalte mes vertus,
« Ma primauté, mes droits, mes attributs,
« Et que le tout soit mis vite en musique.
« Chez les mortels, il faut toujours du temps
« Pour rimailler des vers assez méchans;
« On va plus vite au séjour de la gloire.
« Allez, vous dis-je, exercer vos talens;
« La meilleure ode obtiendra la victoire;
« Et vous ferez le sort des combattans. »

Ainsi parla, du plus haut de son trône,
Aux deux rivaux l'infaillible Barjone;
Cela fut dit en deux mots tout au plus :
Le laconisme est langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux célestes,
Pour terminer leurs querelles funestes,
Vont assembler les saints de leurs pays
Qui sur la terre ont été beaux esprits.
Le bon patron qu'on révère à Paris
Fit aussitôt seoir à sa table ronde
Saint Fortunat, peu connu dans le monde,
Et qui passait pour l'auteur du *Pange;*
Et saint Prosper, d'épithètes chargé,
Quoique un peu dur et qu'un peu janséniste.
Il mit aussi Grégoire dans sa liste;
Le grand Grégoire, évêque tourangeau,
Cher au pays qui vit naître Bonneau;
Et saint Bernard, fameux par l'antithèse,
Qui dans son temps n'avait pas son pareil;
Et d'autres saints pour servir de conseil.
Sans prendre avis, il est rare qu'on plaise.
George, en voyant tous ces soins de Denis,
Le regardait d'un dédaigneux souris;
Il avisa dans le sacré pourpris
Un saint Austin, prêcheur de l'Angleterre;
Puis en ces mots il lui dit son avis :
« Bon homme Austin, je suis né pour la guerre,
« Non pour les vers, dont je fais peu de cas;
« Je sais brandir mon large cimeterre,
« Pourfendre un buste, et casser tête et bras;

« Tu sais rimer : travaille, versifie,
« Soutiens en vers l'honneur de la patrie.
« Un seul Anglais, dans les champs de la mort,
« De trois Français triomphe sans effort.
« Nous avons vu devers la Normandie,
« Dans le Haut-Maine, en Guienne, en Picardie,
« Ces beaux messieurs aisément mis à bas.
« Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
« Crois, en fait d'hymne, et d'ode, et d'œuvre telle,
« Quand il s'agit de penser, de rimer,
« Que nous avons non moins bonne cervelle.
« Travaille, Austin, cours en vers t'escrimer.
« Je veux que Londre ait à jamais l'empire
« Dans les deux arts de bien faire et bien dire.
« Denis ameute un tas de rimailleurs
« Qui tous ensemble ont très peu de génie;
« Travaille seul : tu sais tes vieux auteurs,
« Courage! allons, prends ta harpe bénie,
« Et moque-toi de son académie. »
Le bon Austin, de cet emploi chargé,
Le remercie en auteur protégé.
Denis et lui, dans un réduit commode,
Vont se tapir; et chacun fit son ode.
Quand tout fut fait, les brûlans séraphins,
Les gros joufflus, têtes de chérubins,
Près de Barjone en deux rangs se perchèrent;
Au dessous d'eux les anges se nichèrent;
Et tous les saints, soigneux de s'arranger,
Sur des gradins s'assirent pour juger.
Austin commence : il chantait les prodiges

Qui de l'Égypte endurcirent les cœurs;
Ce grand Moïse, et ses imitateurs
Qui l'égalaient dans ses divins prestiges;
Les flots du Nil jadis si bienfesans,
D'un sang affreux dans leur course écumans;
Du noir limon les venimeux reptiles
Changés en verge, et la verge en serpens;
Le jour en nuit; les déserts et les villes,
De moucherons, de vermine couverts;
La rogne aux os, la foudre dans les airs;
Les premiers nés d'une race rebelle
Tous égorgés par l'ange du Seigneur;
L'Égypte en deuil, et le peuple fidèle
De ses patrons emportant la vaisselle,
Et par le vol méritant son bonheur;
Ce peuple errant pendant quarante années;
Vingt mille Juifs égorgés pour un veau;
Vingt mille encore envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées;
Et puis Aod, ce Ravaillac hébreu,
Assassinant son maître au nom de Dieu;
Et Samuel, qui d'une main divine
Prend sur l'autel un couteau de cuisine,
Et bravement met Agag en hachis,
Car cet Agag était incirconcis;
Puis la beauté qui, sauvant Béthulie,
Si purement de son corps fit folie;
Le bon Basa qui massacra Nadad;
Et puis Achab mourant comme un impie
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad;

Le roi Joas meurtri par Josabad
Fils d'Atrobad; et la reine Athalie,
« Si méchamment mise à mort par Joad. »
   Longuette fut la triste litanie;
Ces beaux récits étaient entrelacés
De ces grands traits si chers aux temps passés.
On y voyait le soleil se dissoudre,
La mer fuyant, la lune mise en poudre;
Le monde en feu qui toujours tressaillait;
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait;
Des flots de sang, des tombeaux, des ruines;
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait sous de verts oliviers;
Les monts sautaient tout comme des beliers,
Et les beliers tout comme des collines.
Le bon Austin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Chaldéen vainqueur,
Et qui laissait son peuple en esclavage;
Mais des lions brisant toujours les dents,
Sous ses deux pieds écrasant les serpens,
Parlant au Nil, et suspendant la rage
Des basilics et des léviathans.
Austin finit. Sa pindarique ivresse
Fit élever parmi les bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux,
Qui n'était pas en faveur de la pièce.
   Denis se lève; et, baissant ses doux yeux,
Puis les levant avec un air modeste,
Il salua l'auditoire céleste,
Parut surpris de leurs traits radieux;

Et finement sa pudeur semblait dire :
« Encouragez celui qui vous admire. »
Il salua trois fois très humblement
Les conseillers, le premier président;
Puis il chanta d'une voix douce et tendre
Cet hymne adroit que vous allez entendre :
« O Pierre! ô Pierre! ô toi sur qui Jésus
« Daigna fonder son église immortelle,
« Portier des cieux, pasteur de tout fidèle,
« Maître des rois à tes pieds confondus,
« Docteur divin, prêtre saint, tendre père,
« Auguste appui de nos rois très chrétiens,
« Étends sur eux ta faveur salutaire :
« Leurs droits sont purs, et ces droits sont les tiens.
« Le pape à Rome est maître des couronnes,
« Aucun n'en doute; et si ton lieutenant
« A qui lui plaît fait ce petit présent,
« C'est en ton nom, car c'est toi qui les donnes.
« Hélas! hélas! nos gens de parlement
« Ont banni Charle; ils ont impudemment
« Mis sur son trône une race étrangère;
« On ôte au fils l'héritage du père.
« Divin portier, oppose tes bienfaits
« A cette audace, à dix ans de misère;
« Rends-nous les clefs de la cour du palais. »
C'est sur ce ton que saint Denis prélude;
Puis il s'arrête; il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,
En affectant un secret embarras.
Céphas content fit voir sur son visage

De l'amour-propre un secret témoignage;
Et, rassurant les esprits interdits
Du chantre habile, il dit dans son langage :
« Cela va bien; continuez, Denis. »
L'humble Denis repart avec prudence :
« Mon adversaire a pu charmer les cieux;
« Il a chanté le dieu de la vengeance;
« Je vais bénir le dieu de la clémence :
« Haïr est bon, mais aimer vaut bien mieux. »
Denis alors d'une voix assurée
En vers heureux chanta le bon berger
Qui va cherchant sa brebis égarée,
Et sur son dos se plaît à la charger;
Le bon fermier, dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrer dès l'aube matinale;
Le bon patron qui, n'ayant que cinq pains
Et trois poissons, nourrit cinq mille humains;
Le bon prophète, encor plus doux qu'austère,
Qui donne grace à la femme adultère,
A Madeleine, et permet que ses pieds
Soient gentiment par la belle essuyés.
Par Madeleine Agnès est figurée.
Denis a pris ce délicat détour;
Il réussit : la grand'chambre éthérée
Sentit le trait, et pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue;
Elle eut le prix; elle eut toutes les voix.
Du saint Anglais l'audace fut déçue;

Austin rougit; il fuit en tapinois :
Chacun en rit, le paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant sec, à face de Thersite,
Vil délateur, insolent hypocrite,
Qui fut payé de haine et de mépris,
Quand il osa dans ses phrases vulgaires
Flétrir les arts et condamner nos frères.
  Pierre à Denis donna deux beaux agnus;
Denis les baise, et soudain l'on ordonne,
Par un arrêt signé de douze élus,
Qu'en ce grand jour les Anglais soient vaincus
Par les Français et par Charle en personne.
  En ce moment la Baroise amazone
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De son grison la figure et les traits;
Comme un soleil, dont souvent un nuage
Reçoit l'empreinte et réfléchit l'image.
Elle cria : « Ce jour est glorieux;
« Tout est pour nous, mon âne est dans les cieux. »
Bedfort, surpris de ce prodige horrible,
Déjà s'arrête et n'est plus invincible.
Il lit au ciel d'un regard consterné,
Que de saint George il est abandonné.
L'Anglais surpris croyant voir une armée,
Descend soudain de la ville alarmée;
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, descendent après eux.
Charles plus loin, entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.

Les assiégeans, à leur tour assiégés,
En tête, en queue, assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts et de mourans jonchées.
  C'est en ces lieux, c'est dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance,
O dur Anglais! ô Christophe Arondel!
Ton maintien sec, ta froide indifférence,
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot ce sourcilleux guerrier
Examinait comme on se bat en France;
Et l'on eût dit, à son air d'importance,
Qu'il était là pour se désennuyer.
Sa Rosamore, à ses pas attachée,
Est comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page ou qu'un jeune écuyer.
Son casque est d'or, sa cuirasse est d'acier;
D'un perroquet la plume panachée
Au gré des vents ombrage son cimier.
Car dès ce jour où son bras meurtrier
A dans son lit décollé Martinguerre,
Elle se plaît tout-à-fait à la guerre.
On croirait voir la superbe Pallas
Quittant l'aiguille et marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands sentimens,
Lorsqu'un démon trop funeste aux amans,
Pour leur malheur, vers Arondel attire
Le dur Poton et le jeune La Hire,

Et Richemont, qui n'a pitié de rien.
Poton, voyant le grave et fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le causeur; et d'un grand coup de lance,
Qui par le flanc sort au milieu du dos,
D'un sang trop froid lui fait verser des flots.
Il tombe et meurt; et la lance cassée
Roule avec lui dans son corps enfoncée.
  A ce spectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Rosamore
Se renverser sur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ses blonds cheveux,
Ni remplir l'air de ses cris douloureux,
Ni s'emporter contre la Providence;
Point de soupirs; elle cria : « Vengeance! »
Et dans l'instant que Poton se baissait
En ramassant son fer qui se cassait,
Ce bras tout nu, ce bras dont la puissance
Avait d'un coup séparé dans un lit
Un chef grison du cou d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à ses yeux si coupable.
Les nerfs cachés sous la peau des cinq doigts
Les font mouvoir pour la dernière fois;
Poton depuis ne sut jamais écrire.
  Mais dans l'instant le brave et beau La Hire
Porte au guerrier du grand Poton vainqueur
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son casque d'or, que sa chute détache,
Découvre un sein de roses et de lis;

Son front charmant n'a plus rien qui le cache;
Ses longs cheveux tombent sur ses habits;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laisse voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaisirs.
Le beau La Hire en pousse des soupirs,
Répand des pleurs; et d'un ton lamentable
S'écrie : « O ciel! je suis un meurtrier,
« Un housard noir plutôt qu'un chevalier;
« Mon cœur, mon bras, mon épée est infame:
« Est-il permis de tuer une dame? »
Mais Richemont, toujours mauvais plaisant,
Et toujours dur, lui dit : « Mon cher La Hire,
« Va, tes remords ont sur toi trop d'empire;
« C'est une Anglaise, et le mal n'est pas grand;
« Elle n'est pas pucelle comme Jeanne. »
Tandis qu'il tient un discours si profane,
D'un coup de flèche il se sentit blessé;
Et, devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe bretonne,
Qui comme un flot le presse et l'environne.
La Hire et lui, nobles, bourgeois, soldats,
Portent partout les efforts de leurs bras:
On tue, on tombe, on poursuit, on recule,
De corps sanglans un monceau s'accumule;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.
Dans cette horrible et sanglante mêlée,
Le roi disait à Dunois : « Cher bâtard,
« Dis-moi, de grace, où donc est-elle allée? »
« Qui? » dit Dunois... Le bon roi lui repart:

« Ne sais-tu pas ce qu'elle est devenue?... »
« Qui donc?... » Hélas! elle était disparue
« Hier au soir, avant qu'un heureux sort
« Nous eût conduits au château de Bedfort;
« Et dans la place on est entré sans elle. »
« Nous la trouverons bien, » dit la Pucelle.
« Ciel! dit le roi, qu'elle me soit fidèle!
« Gardez-la-moi. » Pendant ce beau discours
Il avançait et combattait toujours.
Bientôt la nuit, couvrant notre hémisphère,
L'enveloppa d'un noir et long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.
Comme il sortait de cette grande affaire,
Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voisine
Quelques tendrons du genre féminin;
Une surtout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au souris tendre, à la peau de satin,
Que sermonnait un bon dominicain.
Des écuyers brillans, à mines fières,
Des chevaliers, sur leurs coursiers fringans,
Couverts d'acier, et d'or et de rubans,
Accompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté ses pas
Vers un palais qu'on ne connaissait pas,
Et que jamais, avant cette aventure,
On n'avait vu dans ces lieux écartés;
Rien n'égalait sa bizarre structure.

Le roi, surpris de tant de nouveautés,
Dit à Bonneau : « Qui m'aime doit me suivre;
« Demain matin, je veux au point du jour
« Revoir l'objet de mon fidèle amour,
« Reprendre Agnès, ou bien cesser de vivre. »
Il resta peu dans les bras du sommeil;
Et quand Phosphore, au visage vermeil,
Eut précédé les roses de l'Aurore,
Quand dans le ciel on attelait encore
Les beaux coursiers que conduit le Soleil,
Le roi, Bonneau, Dunois et la Pucelle,
Alègrement se remirent en selle,
Pour découvrir ce superbe palais.
Charles disait : « Voyons d'abord ma belle;
« Nous rejoindrons assez tôt les Anglais :
« Le plus pressé, c'est de vivre avec elle. »

FIN DU CHANT SEIZIÈME.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, La Trimouille, etc. devinrent tous fous, et comment ils revinrent en leur bon sens par les exorcismes du R. P. Bonifoux, confesseur ordinaire du roi.

Oh! que ce monde est rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchanteresses.
Je t'ai passé, temps heureux des faiblesses,
Printemps des fous, bel âge des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais sorciers, tout-puissans séducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire,
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels nécromans;
Et, s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos grisettes.
Hermaphrodix a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès,
Pour se venger des belles de la France,
Des chevaliers, des ânes et des saints,
Dont la pudeur et les exploits divins
Avaient bravé sa magique puissance.
Quiconque entrait dans ce maudit logis

Méconnaissait sur-le-champ ses amis,
Perdait le sens, l'esprit et la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins funestes aux vivans,
Ont des effets bien moins extravagans.

Sous les grands arcs d'un immense portique,
Amas confus de moderne et d'antique,
Se promenait un fantôme brillant,
Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geste vif, à la marche égarée,
La tête haute, et de clinquans parée.
On voit son corps toujours en action;
Et son nom est l'Imagination:
Non cette belle et charmante déesse
Qui présida, dans Rome et dans la Grèce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de ses couleurs,
Ses diamans, ses immortelles fleurs,
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achille,
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accens;
Mais celle-là qu'abjure le bon sens,
Cette étourdie, effarée, insipide,
Que tant d'auteurs approchent de si près,
Qui les inspire, et qui servit de guide
Aux Scudéri, Lemoine, Desmarêts.
Elle répand ses faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra;
Et son empire assez long-temps dura
Sur le théâtre, au barreau, dans les chaires.

Près d'elle était le Galimatias,
Monstre bavard caressé dans ses bras;
Nommé jadis le docteur séraphique,
Subtil, profond, énergique, angélique,
Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confusion,
Qui depuis peu fit *Marie Alacoque*.
Autour de lui voltigent l'Équivoque,
La louche Énigme, et les mauvais Bons Mots,
A double sens, qui font l'esprit des sots;
Les Préjugés, les Méprises, les Songes,
Les Contre-Sens, les absurdes Mensonges:
Ainsi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huans et les chauves-souris.
Quoi qu'il en soit, ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'esprit tant qu'il y restera.

A peine Agnès, avec sa douce escorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux, ce grave confesseur,
Devint l'objet de sa fidèle ardeur:
Elle le prend pour son cher roi de France.
« O mon héros! ô ma seule espérance!
« Le juste ciel vous rend à mes souhaits.
« Ces fiers Bretons sont-ils par vous défaits?
« N'auriez-vous point reçu quelque blessure?
« Ah! laissez-moi détacher votre armure. »
Lors elle veut, d'un effort tendre et doux,
Oter le froc du père Bonifoux,

Et, dans ses bras bientôt abandonnée,
L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baiser qui soit pris et rendu.
Charmante Agnès, que tu fus consternée,
Lorsque, cherchant un menton frais tondu,
Tu ne sentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, et rude, et mal peignée!
Le confesseur tout effaré s'enfuit,
Méconnaissant la belle qui le suit.
La tendre Agnès, se voyant dédaignée,
Court après lui, de pleurs toute baignée.
Comme ils couraient dans ce vaste pourpris,
L'un se signant, et l'autre tout en larmes,
Ils sont frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embrassait les genoux
D'un chevalier qui, couvert de ses armes,
L'allait bientôt immoler sous ses coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce La Trimouille et ce parfait amant
Qui de grand cœur en tout autre moment
Pour Dorothée aurait donné sa vie?
Il la prenait pour le fier Tirconel;
Elle n'avait nul trait en son visage
Qui ressemblât à cet Anglais cruel;
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel;
Et, lui parlant sans pouvoir le connaître,
Elle lui dit : « Ne l'avez-vous point vu,
« Ce chevalier qui de mon cœur est maître,

« Qui près de moi dans ces lieux est venu?
« Mon La Trimouille, hélas! est disparu.
« Que fait-il donc? de grace, où peut-il être? »
Le Poitevin, à ces touchans discours,
Ne connut point ses fidèles amours.
Il croit entendre un Anglais implacable,
Qui vient sur lui prêt à trancher ses jours.
Le fer en main il se met en défense,
Vers Dorothée en mesure il avance.
« Je te ferai, dit-il, changer de ton,
« Fier, dédaigneux, triste, arrogant Breton!
« Dur insulaire, ivre de bière forte,
« C'est bien à toi de parler de la sorte,
« De menacer un homme de mon nom!
« Moi petit-fils des Poitevins célèbres
« Dont les exploits au séjour des ténèbres
« Ont fait passer tant d'Anglais valeureux,
« Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
« Hé quoi! ta main ne tire pas l'épée!
« De quel effroi ta vile ame est frappée!
« Fier en discours, et lâche en action,
« Chevreuil anglais, Thersite d'Albion,
« Fait pour brailler chez tes parlementaires,
« Vite, essayons tous deux nos cimeterres.
« Çà, qu'on dégaîne, ou je vais de ma main
« Signer ton front, des fronts le plus vilain,
« Et t'appliquer sur ton large derrière,
« A mon plaisir, deux cents coups d'étrivière. »
A ce discours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, et mourante de peur:

« Je ne suis point Anglais, dit Dorothée;
« J'en suis bien loin : comment, pourquoi, par où,
« Me vois-je ici par vous si maltraitée?
« Dans quel danger je suis précipitée!
« Je cherche ici le héros du Poitou;
« C'est une fille, hélas! bien tourmentée,
« Qui baise en pleurs votre noble genou. »
Elle parlait, mais sans être écoutée;
Et La Trimouille, étant tout-à-fait fou,
Allait déja la prendre par le cou.
  Le confesseur, qui dans sa prompte fuite
D'Agnès Sorel évitait la poursuite,
Bronche en courant, et tombe au milieu d'eux.
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre;
La belle Agnès, qui le suit et le serre,
Sur lui trébuche, en poussant des clameurs
Et des sanglots qu'interrompent ses pleurs;
Et sous eux tous se débat Dorothée,
Très en désordre et fort mal ajustée.
  Tout au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon roi Charle, escorté de Bonneau,
Avec Dunois et la fière Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher sa maîtresse fidèle.
O grand pouvoir! ô merveille nouvelle!
A peine ils sont de cheval descendus,
Sous le portique à peine ils sont rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces docteurs fourrés,

Pleins d'argumens sous leurs bonnets carrés,
Vont gravement vers la Sorbonne antique,
Séjour de noise, antre théologique,
Où la Dispute et la Confusion
Ont établi leur sacré domicile,
Et dont jamais n'approcha la Raison.
Nos révérends arrivent à la file:
Ils avaient l'air d'être de sens rassis;
Chacun passait pour sage en son logis;
On les prendrait pour des gens fort honnêtes,
Point querelleurs et point extravagans;
Quelques uns même étaient de bonnes têtes:
Ils sont tous fous quand ils sont sur les bancs.
Charle, enivré de joie et de tendresse,
Les yeux mouillés, tout petillant d'ardeur,
Et ressentant un battement de cœur,
Disait d'un ton d'amour et de langueur :
« Ma chère Agnès, ma pudique maîtresse,
« Mon paradis, précis de tous les biens,
« Combien de fois, hélas! fus-tu perdue!
« A mes désirs te voilà donc rendue.
« Parle d'amour, je te vois, je te tiens;
« Oh! que tu fais une charmante mine!
« Mais tu n'as plus cette taille si fine
« Que je pouvais embrasser autrefois
« En la serrant du bout de mes dix doigts.
« Quel embonpoint! quel ventre! quelles fesses!
« Voilà le fruit de nos tendres caresses:
« Agnès est grosse; Agnès me donnera
« Un beau bâtard qui pour nous combattra.

« Je veux greffer, dans l'ardeur qui m'emporte,
« Ce fruit nouveau sur l'arbre qui le porte.
« Amour le veut; il faut que dans l'instant
« J'aille au devant de cet aimable enfant. »
A qui le roi se fesait-il entendre?
A qui tient-il ce discours noble et tendre?
Qui tenait-il dans ses bras amoureux?
C'était Bonneau, soufflant, suant, poudreux;
C'était Bonneau; jamais homme en sa vie
Ne se sentit l'ame plus ébahie.
Charles, pressé d'un désir violent,
D'un bras nerveux le pousse tendrement;
Il le renverse; et Bonneau pesamment
S'en va tomber sur la troupe mêlée,
Qui de son poids se sentit accablée.
Ciel! que de cris et que de hurlemens!
Le confesseur reprit un peu ses sens;
Sa grosse panse était juste portée
Dessus Agnès et dessous Dorothée;
Il se relève, il marche, il court, il fuit;
Tout haletant le bon Bonneau le suit.
Mais La Trimouille à l'instant s'imagine
Que sa beauté, sa maîtresse divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après, il le presse, il lui crie:
« Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie;
« Attends, arrête. » En prononçant ces mots,
D'un large sabre il frappe son gros dos.
Bonneau portait une épaisse cuirasse,

Et ressemblait à la pesante masse
Qui dans la forge à grand bruit retentit
Sous le marteau qui frappe et rebondit.
La peur hâtait sa marche écarquillée.
Jeanne, voyant le Bonneau qui trottait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,
Jeanne, casquée et de fer habillée,
Suit à grands pas La Trimouille, et lui rend
Tout ce qu'il donne au royal confident.
Dunois, la fleur de la chevalerie,
Ne souffre pas qu'on attente à la vie
De La Trimouille : il est son cher appui;
C'est son destin de combattre pour lui.
Il le connaît; mais il prend la Pucelle
Pour un Anglais; il vous tombe sur elle;
Il vous l'étrille ainsi qu'elle étrillait
Le Poitevin, qui toujours chatouillait
L'ami Bonneau, qui lourdement fuyait.
Le bon roi Charle, en ce désordre extrême,
Dans son Bonneau voit toujours ce qu'il aime;
Il voit Agnès. Quel état pour un roi,
Pour un amant des amans le plus tendre!
Nul ennemi ne lui cause d'effroi;
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Bonneau courans
Sont à ses yeux des ravisseurs sanglans.
L'épée au poing sur Dunois il s'élance;
Le beau bâtard se retourne, et lui rend
Sur la visière un énorme fendant.
Ah! s'il savait que c'est le roi de France,

Qu'il se verrait avec un œil d'horreur!
Il périrait de honte et de douleur.
En même temps Jeanne, par lui frappée,
Lui répondit de sa puissante épée;
Et le bâtard, incapable d'effroi,
Frappe à la fois sa maîtresse et son roi;
A droite, à gauche, il lance sur leurs têtes
De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeanne, arrêtez;
Ciel! quels seront vos regrets et vos larmes,
Quand vous saurez qui poursuivent vos armes.
Et qui vous frotte, et qui vous combattez!
   Le Poitevin, dans l'horrible mêlée,
De temps en temps appesantit son bras
Sur la Pucelle, et rosse ses appas.
L'ami Bonneau ne les imite pas;
Sa grosse tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toujours; Bonifoux le précède,
Aiguillonné de la peur qui le point.
Le tourbillon que la rage possède,
Tous contre tous, assaillans, assaillis,
Battans, battus, dans ce grand chamaillis,
Criant, hurlant, parcourent le logis.
Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie : « Au secours! on m'égorge, on me tue. »
Le confesseur, plein de contrition,
Menait toujours cette procession.
   Il aperçoit à certaine fenêtre
De ce logis le redoutable maître,

Hermaphrodix, qui contemplait gaiement
Des bons Français le barbare tourment,
Et se tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire
Était, sans doute, une œuvre du démon.
Il conservait un reste de raison;
Son long capuce et sa large tonsure
A sa cervelle avaient servi d'armure.
Il se souvint que notre ami Bonneau
Suivait toujours l'usage antique et beau,
Très sagement établi par nos pères,
D'avoir sur soi les choses nécessaires;
Muscade, clou, poivre, girofle et sel.
Pour Bonifoux, il avait son missel.
Il aperçut une fontaine claire;
Il y courut, sel et missel en main,
Bien résolu d'attraper le malin.
Le voilà donc qui travaille au mystère;
Il dit tout bas : *Sanctam, catholicam,*
Papam, Romam, aquam benedictam;
Puis de Bonneau prend la tasse, et va vite
Adroitement asperger d'eau bénite
Le farfadet né de la belle Alix.
Chez les païens l'eau brûlante du Styx
Fut moins fatale aux ames criminelles.
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles;
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Enveloppa le maître et le palais.
Les combattans, couverts d'une nuit sombre,
Couraient encore et se cherchaient dans l'ombre.

Tout aussitôt le palais disparut;
Plus de combat, d'erreur ni de méprise,
Chacun se vit, chacun se reconnut;
Chaque cervelle en son lieu fut remise.
A nos héros un seul moment rendit
Le peu de sens qu'un seul moment perdit;
Car la folie, hélas ! ou la sagesse,
Ne tient à rien dans notre pauvre espèce.
C'était alors un grand plaisir de voir
Ces paladins aux pieds du moine noir,
Le bénissant, chantant des litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.
O La Trimouille ! ô vous, royal amant !
Qui me peindra votre ravissement ?
On n'entendait que ces mots : « Ah ! ma belle,
« Mon tout, mon roi, mon ange, ma fidèle,
« C'est vous! c'est toi! jour heureux ! doux momens! »
Et des baisers, et des embrassemens,
Cent questions, cent réponses pressées,
Leur voix ne peut suffire à leurs pensées.
Le confesseur, d'un paternel regard,
Les lorgnait tous, et priait à l'écart.
Le grand bâtard et sa fière maîtresse
Modestement s'expliquaient leur tendresse.
De leurs amours le rare compagnon
Élève alors la tête avec le ton;
Il entonna l'octave discordante
De son gosier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému : la nature tremblante

Frémit d'horreur; et Jeanne vit soudain
Tomber les murs de ce palais magique.
Cent tours d'acier, et cent portes d'airain;
Comme autrefois la horde mosaïque
Fit voir, au son de sa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé,
Réduit en poudre, à la terre égalé :
Le temps n'est plus de semblable pratique.
   Alors, alors, ce superbe palais,
Si brillant d'or, si noirci de forfaits,
Devint un ample et sacré monastère.
Le salon fut en chapelle changé.
Le cabinet, où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Transmué fut en un beau sanctuaire.
L'ordre de Dieu, qui préside aux destins,
Ne changea point la salle des festins;
Mais elle prit le nom de réfectoire :
On y bénit le manger et le boire.
   Jeanne, le cœur élevé vers les saints,
Vers Orléans, vers le sacre de Reims,
Dit à Dunois : « Tout nous est favorable
« Dans nos amours et dans nos grands desseins;
« Espérons tout; soyez sûr que le diable
« A contre nous fait son dernier effort. »
« Parlant ainsi Jeanne se trompait fort.

FIN DU CHANT DIX-SEPTIÈME.

CHANT DIX-HUITIÈME.

Disgrace de Charles et de sa troupe dorée.

Je ne connais dans l'histoire du monde
Aucun héros, aucun homme de bien,
Aucun prophète, aucun parfait chrétien,
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'esprit immonde.
La Providence en tout temps éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détresse.
Dès son berceau fort mal on l'éleva;
Le Bourguignon poursuivit sa jeunesse:
De tous ses droits son père le priva;
Le parlement de Paris près Gonesse,
Tuteur des rois, son pupille ajourna;
De ses beaux lis un chef anglais s'orna;
Il fut errant, manqua souvent de messe
Et de dîner; rarement séjourna
En même lieu; mère, oncle, ami, maîtresse,
Tout le trahit ou tout l'abandonna;
Un page anglais partagea la tendresse
De son Agnès; et l'enfer déchaîna
Hermaphrodix, qui par magique adresse
Pour quelque temps la tête lui tourna;
Il essuya des traits de toute espèce;
Il les souffrit, et Dieu lui pardonna.

De nos amans la troupe fière et leste
S'acheminait loin du château funeste
Où Belzébut dérangea le cerveau
Des chevaliers, d'Agnès et de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaste et sombre
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouse de Tithon
En se levant mêlait le jour à l'ombre.
On aperçut de loin des hoquetons,
Au rond bonnet, aux écourtés jupons;
Leur corselet paraissait mi-partie
De fleurs de lis et de trois léopards.
Le roi fit halte, en fixant ses regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois et Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès, étendant ses beaux bras,
Dit à son Charle : « Allons! fuyons, mon maître! »
Jeanne en courant s'approcha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, et les fronts consternés.
« Hélas! ce sont des chevaliers, dit-elle,
« Qui sont captifs; et c'est notre devoir
« De délivrer cette troupe fidèle.
« Allons, bâtard! allons! et fesons voir
« Ce qu'est Dunois et ce qu'est la Pucelle. »
Lance en arrêt, ils fondent à ces mots
Sur les soldats qui gardaient ces héros.
Au fier aspect de la puissante Jeanne
Et de Dunois, et plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers

S'en vont au loin comme des lévriers.
Jeanne aussitôt, de plaisir transportée,
Complimenta la troupe garrottée.
« Beaux chevaliers, que l'Anglais mit aux fers,
« Remerciez le roi qui vous délivre;
« Baisez sa main; soyez prêts à le suivre,
« Et vengeons-nous de ces Anglais pervers. »
Les chevaliers, à cette offre courtoise,
Montraient encore une face sournoise,
Baissaient les yeux... Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui sont ces personnages
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui, dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer sur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs accoutremens.
En les voyant le bon Charles soupire :
« Hélas! dit-il, ces objets dans mon cœur
« Ont enfoncé les traits de la douleur.
« Quoi! les Anglais règnent dans mon empire!
« C'est en leur nom que l'on rend des arrêts!
« C'est pour eux seuls que l'on dit des prières!
« C'est de leur part, hélas! que mes sujets
« Sont de Paris envoyés aux galères!... »
Puis le bon prince avec compassion
Daigne approcher du maître compagnon,
Qui de la file était mis à la tête.
Nul malandrin n'eut l'air plus malhonnête;
Sa barbe torse ombrage un long menton;
Ses yeux tournés, plus menteurs que sa bouche,

Portent en bas un regard double et louche;
Ses sourcils roux, mélangés et retors,
Semblent loger la fraude et l'imposture;
Sur son front large est l'audace et l'injure,
L'oubli des lois, le mépris des remords;
Sa bouche écume, et sa dent toujours grince.
  Le sycophante, à l'aspect de son prince,
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baisse les yeux, compose et radoucit
Les traits hagards de son affreux visage.
Tel est un dogue au regard impudent,
Au gosier rauque, affamé de carnage;
Il voit son maître, il rampe doucement,
Lèche ses mains, le flatte en son langage,
Et pour du pain devient un vrai mouton;
Ou tel encore on nous peint le démon,
Qui, s'échappant des gouffres du Tartare,
Cache sa queue et sa griffe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine et le ton,
Le front tondu d'un jeune anachorète,
Pour mieux tenter sœur Rose ou sœur Discrète.
  Le roi des Francs, trompé par le félon,
Lui témoigna commisération,
L'encouragea par un discours affable :
« Dis-moi quel est ton métier, pauvre diable,
« Ton nom, ta place; et pour quelle action
« Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
« Te fait ramer sur les mers de Provence? »
Le condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit : « O monarque trop bon!

« Je suis de Nante, et mon nom est Fréron.
« J'aime Jésus d'un feu pur et sincère;
« Dans un couvent je fus quelque temps frère;
« J'en ai les mœurs, et j'eus dans tous les temps
« Un très grand soin du salut des enfans.
« A la vertu je consacrai ma vie.
« Sous les charniers, qu'on dit des Innocens,
« Paris m'a vu travailler de génie;
« J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert;
« Je suis connu dans la place Maubert;
« C'est là surtout qu'on m'a rendu justice.
« Des indévots quelquefois par malice
« M'ont reproché les faiblesses du froc,
« Celles du monde, et quelques tours d'escroc;
« Mais j'ai pour moi ma bonne conscience. »
Ce bon propos toucha le roi de France.
« Console-toi, dit-il, et ne crains rien.
« Dis-moi, l'ami, si chaque camarade,
« Qui vers Marseille allait en ambassade,
« Ainsi que toi fut un homme de bien? »
« Ah! dit Fréron, sur ma foi de chrétien,
« Je réponds d'eux ainsi que de moi-même;
« Nous sommes tous en un moule jetés.
« L'abbé Guyon, qui marche à mes côtés,
« Quoi qu'on en dise, est bien digne qu'on l'aime;
« Point étourdi, point brouillon, point menteur,
« Jamais méchant ni calomniateur.
« Maître Chaumeix, dessous sa mine basse,
« Porte un cœur haut, plein d'une sainte audace;
« Pour sa doctrine il se ferait fesser.

« Maître Gauchat pourrait embarrasser
« Tous les rabbins sur le texte et la glose.
« Voyez plus loin cet avocat sans cause;
« Il a quitté le barreau pour le ciel.
« Ce Sabatier est tout pétri de miel.
« Ah, l'esprit fin! le bon cœur! le saint prêtre!
« Il est bien vrai qu'il a trahi son maître,
« Mais sans malice et pour très peu d'argent;
« Il s'est vendu, mais c'est au plus offrant.
« Il trafiquait comme moi de libelles:
« Est-ce un grand mal? on vit de son talent.
« Employez-nous; nous vous serons fidèles.
« En ce temps-ci la gloire et les lauriers
« Sont dévolus aux auteurs des charniers.
« Nos grands succès ont excité l'envie;
« Tel est le sort des auteurs, des héros,
« Des grands esprits, et surtout des dévots;
« Car la vertu fut toujours poursuivie.
« O mon bon roi! qui le sait mieux que vous? »
   Comme il parlait sur ce ton tendre et doux,
Charle aperçut deux tristes personnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros visages.
« Qui sont, dit-il, ces deux rameurs honteux? »
   « Vous voyez là, reprit l'homme aux Semaines,
« Les plus discrets et les plus vertueux
« De ceux qui vont sur les liquides plaines.
« L'un est Fantin, prédicateur des grands,
« Humble avec eux, aux petits débonnaire;
« Sa piété ménagea les vivans;
« Et, pour cacher le bien qu'il savait faire,

« Il confessait et volait les mourans.
« L'autre est Grizel, directeur de nonnettes,
« Peu soucieux de leurs faveurs secrètes,
« Mais s'appliquant sagement les dépôts,
« Le tout pour Dieu. Son ame pure et sainte
« Méprisait l'or; mais il était en crainte
« Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
« Pour le dernier de la noble séquelle,
« C'est mon soutien, c'est mon cher La Beaumelle.
« De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
« C'est le plus bas, mais c'est le plus fidèle;
« Esprit distrait, on prétend que parfois,
« Tout occupé de ses œuvres chrétiennes,
« Il prend d'autrui les poches pour les siennes.
« Il est d'ailleurs si sage en ses écrits!
« Il sait combien, pour les faibles esprits,
« La vérité souvent est dangereuse;
« Qu'aux yeux des sots sa lumière est trompeuse,
« Qu'on en abuse; et ce discret auteur,
« Qui toujours d'elle eut une sage peur,
« A résolu de ne la jamais dire.
« Moi, je la dis à votre majesté;
« Je vois en vous un héros que j'admire,
« Et je l'apprends à la postérité.
« Favorisez ceux que la Calomnie
« Voulut noircir de son souffle empesté;
« Sauvez les bons des filets de l'impie;
« Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous :
« Foi de Fréron, nous écrirons pour vous. »
Alors il fit un discours pathétique

Contre l'Anglais et pour la loi salique;
Et démontra que bientôt sans combat
Avec sa plume il défendrait l'état.
Charle admira sa profonde doctrine;
Il fit à tous une charmante mine,
Les assurant avec compassion
Qu'il les prenait sous sa protection.
  La belle Agnès, présente à l'entrevue,
S'attendrissait, se sentait tout émue.
Son cœur est bon : femme qui fait l'amour
A la douceur est toujours plus encline
Que femme prude ou bien femme héroïne.
« Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
« Est fortuné pour cette pauvre race.
« Puisque ces gens contemplent votre face,
« Ils sont heureux, leurs fers seront brisés :
« Votre visage est visage de grace.
« Les gens de loi sont des gens bien osés
« D'instrumenter au nom d'un autre maître!
« C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître.
« Ce sont pédans en juges déguisés.
« Je les ai vus, ces héros d'écritoire,
« De nos bons rois ces tuteurs prétendus,
« Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
« A leur pupille ôter ses revenus,
« Par devant eux le citer en personne,
« Et gravement confisquer sa couronne.
« Les gens de bien qui sont à vos genoux
« Par leurs arrêts sont traités comme vous;
« Protégez-les : vos causes sont communes;

« Proscrit comme eux, vengez leurs infortunes. »
De ce discours le roi fut très touché:
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeanne, dont l'ame est d'espèce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les fallait tous pendre;
Que les Frérons, et gens de ce métier,
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois plus profond et plus sage,
En bon guerrier tint un autre langage.
« Souvent, dit-il, nous manquons de soldats;
« Il faut des dos, des jambes et des bras:
« Ces gens en ont; et dans nos aventures,
« Dans les assauts, les marches, les combats,
« Nous pouvons bien nous passer d'écritures.
« Enrôlons-les; mettons-leur dès demain,
« Au lieu de rame, un mousquet à la main.
« Ils barbouillaient du papier dans les villes;
« Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles. »
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A ses genoux ces bonnes gens tombèrent
En soupirant, et de pleurs les baignèrent.
On les mena sous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès et la troupe dorée
Après dîner passèrent la soirée.
Agnès eut soin que l'intendant Bonneau
Fît bien manger la troupe délivrée;
On leur donna les restes du serdeau.
Charle et les siens assez gaîment soupèrent,
Et puis Agnès et Charles se couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien surpris

De se trouver sans manteau, sans habits.
Agnès en vain cherche ses engageantes,
Son beau collier de perles jaunissantes,
Et le portrait de son royal amant.
Le gros Bonneau, qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourse mince,
Ne trouve plus le trésor de son prince.
Linge, vaisselle, habits, tout est troussé,
Tout est parti. La horde griffonnante,
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main prompte et d'un zèle empressé,
Pendant la nuit avait débarrassé
Notre bon roi de son leste équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe est peu d'usage;
Puis s'esquivant par de petits sentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaisirs et du bien.
On y prouva que les hommes sont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines misères,
Vivre en commun pour se mieux soulager.
Ce livre saint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger et l'esprit et le cœur,
Avec préface et l'avis au lecteur.

Du clément roi la maison consternée
Est cependant au trouble abandonnée;

On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainsi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, et le pieux Énée,
Tout effarés et de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies,
Juste à midi de leurs antres sorties,
Vinrent manger le dîner de ces rois.
Agnès timide, et Dorothée en larmes,
Ne savent plus comment couvrir leurs charmes;
Le bon Bonneau, fidèle trésorier,
Les fesait rire à force de crier.
« Ah! disait-il, jamais pareille perte
« Dans nos combats ne fut par nous soufferte.
« Ah! j'en mourrai; les fripons m'ont tout pris.
« Le roi mon maître est trop bon, quand j'y pense;
« Voilà le prix de son trop d'indulgence,
« Et ce qu'on gagne avec les beaux esprits. »
La douce Agnès, Agnès compatissante,
Toujours accorte et toujours bien disante,
Lui répliqua : « Mon cher et gros Bonneau,
« Pour Dieu! gardez qu'une telle aventure
« Ne vous inspire un dégoût tout nouveau
« Pour les auteurs et la littérature;
« Car j'ai connu de très bons écrivains,
« Ayant le cœur aussi pur que les mains,
« Sans le voler aimant le roi leur maître,
« Fesant du bien sans chercher à paraître,
« Parlant en prose, en vers mélodieux,
« De la vertu, mais la pratiquant mieux;
« Le bien public est le fruit de leurs veilles;

« Le doux plaisir, déguisant leurs leçons,
« Touche les cœurs en charmant les oreilles ;
« On les chérit ; et s'il est des frelons
« Dans notre siècle, on trouve des abeilles. »
Bonneau reprit : « Eh! que m'importe, hélas!
« Frelon, abeille, et tout ce vain fatras?
« Il faut dîner, et ma bourse est perdue. »
On le console ; et chacun s'évertue,
En vrais héros endurcis aux revers,
A réparer les dommages soufferts.
On s'achemine aussitôt vers la ville,
Vers ce château, le noble et sûr asile
Du grand roi Charle et de ses paladins,
Garni de tout et fourni de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent,
Fort simplement les dames s'ajustèrent.
On arriva mal en point, harassé,
Un pied tout nu, l'autre à demi chaussé.

FIN DU CHANT DIX-HUITIÈME.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

Mort du brave et tendre La Trimouille et de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel se fait chartreux.

Sœur de la Mort, impitoyable Guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monstre sanglant, né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre!
Tu la couvris et de sang et de pleurs.
Mais quand l'Amour joint encor ses malheurs
A ceux de Mars; lorsque la main chérie
D'un tendre amant, de faveur enivré,
Répand un sang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de sa vie;
Lorsqu'il enfonce un poignard égaré
Au même sein que ses lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes si touchantes;
Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui respiraient l'amour :
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet sur les cœurs nés sensibles,
Que cent guerriers qui terminent leur sort,
Payés d'un roi pour courir à la mort.
Charle, entouré de la troupe royale,
Avait repris cette raison fatale,
Présent maudit dont on fait tant de cas,

Et s'en servait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château, son noble et sûr asile,
Où se gardaient ces magasins de Mars,
Ce long amas de lances et de dards,
Et les canons que l'enfer en sa rage
Avait fondus pour notre affreux usage.
Déja des tours le faîte paraissait;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'espoir ainsi que de courage:
Mais La Trimouille, honneur des Poitevins
Et des amans, allant près de sa dame
Au petit pas, et parlant de sa flamme,
Manqua sa route et prit d'autres chemins.
  Dans un vallon qu'arrose une onde pure,
Au fond d'un bois de cyprès toujours verts,
Qu'en pyramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers,
Il est un antre où souvent les Naïades
Et les Sylvains viennent prendre le frais.
Un clair ruisseau, par des conduits secrets,
Y tombe en nappe, et forme vingt cascades.
Un tapis vert est tendu tout auprès;
Le serpolet, la mélisse naissante,
Le blanc jasmin, la jonquille odorante,
Y semblent dire aux bergers d'alentour:
Reposez-vous sur ce lit de l'Amour.
  Le Poitevin entendit ce langage
Du fond du cœur. L'haleine des zéphyrs,
Le lieu, le temps, sa tendresse, son âge,

Surtout sa dame, allument ses désirs.
Les deux amans de cheval descendirent,
Sur le gazon côte à côte se mirent,
Et puis des fleurs, puis des baisers cueillirent.
Mars et Vénus, planant du haut des cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux;
Du fond des bois les Nymphes applaudirent;
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux,
Prirent exemple, et s'en aimèrent mieux.
Dans le bois même était une chapelle,
Séjour funèbre à la Mort consacré,
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux desservans, vêtus d'un blanc surplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis*.
Paul Tirconel assistait au service,
Non qu'il goutât ce dévot exercice,
Mais au défunt il était attaché.
Du preux Chandos il était frère d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaissant ni l'amour ni les larmes.
Il conservait un reste d'amitié
Pour Jean Chandos; et dans sa violence
Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.
    Il aperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amusaient à paître;
Il va vers eux: ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un et l'autre amant
A ses transports en secret s'abandonne,

Occupés d'eux et ne voyant personne.
Paul Tirconel, dont l'esprit inhumain
Ne souffrait pas les plaisirs du prochain,
Grinça des dents, et s'écria : « Profanes,
« C'est donc ainsi, dans votre indigne ardeur,
« Que d'un héros vous insultez les mânes!
« Rebut honteux d'une cour sans pudeur,
« Vils ennemis, quand un Anglais succombe,
« Vous célébrez ce rare événement;
« Vous l'outragez au sein du monument,
« Et vous venez vous baiser sur sa tombe!
« Parle : est-ce toi, discourtois chevalier,
« Fait pour la cour, et né pour la mollesse,
« Dont la main faible aurait, par quelque adresse,
« Donné la mort à ce puissant guerrier?
« Quoi! sans parler tu lorgnes ta maîtresse!
« Tu sens ta honte, et ton cœur se confond. »
A ce discours La Trimouille répond :
« Ce n'est point moi; je n'ai point cette gloire.
« Dieu, qui conduit la valeur des héros,
« Comme il lui plaît accorde la victoire.
« Avec honneur je combattis Chandos;
« Mais une main qui fut plus fortunée
« Aux champs de Mars trancha sa destinée;
« Et je pourrai peut-être dès ce jour
« Punir aussi quelque Anglais à mon tour. »
Comme un vent frais d'abord par son murmure
Frise en sifflant la surface des eaux,
S'élève, gronde, et, brisant les vaisseaux,
Répand l'horreur sur toute la nature :

Tels La Trimouille et le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel
Par ces propos pleins d'ire et de menace.
Ils sont tous deux sans casque et sans cuirasse.
Le Poitevin sur les fleurs du gazon
Avait jeté, près de sa Milanaise,
Cuirasse, lance, et sabre et morion,
Tout son harnois, pour être plus à l'aise;
Car de quoi sert un grand sabre en amours?
Paul Triconel marchait armé toujours;
Mais il laissa dans la chapelle ardente
Son casque d'or, sa cuirasse brillante,
Ses beaux brassards aux mains d'un écuyer.
Il ne garda qu'un large baudrier
Qui soutenait sa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'instant,
Prêt à punir ce brutal insulaire,
D'un saut léger à son arme sautant,
La ramassa tout bouillant de colère,
Et s'écriant : « Monstre cruel, attends,
« Et tu verras bientôt ce que mérite
« Un scélérat qui, fesant l'hypocrite,
« S'en vient troubler un rendez-vous d'amans. »
Il dit, et pousse à l'Anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector et Ménélas
Se menaçaient, se portaient le trépas,
Aux yeux d'Hélène affligée et coupable.
L'antre, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçans que jetait Dorothée.
Jamais l'amour ne l'a plus transportée;

Son tendre cœur jamais ne ressentit
Un trouble égal. « Hé quoi! sur le pré même
« Où je goûtais les pures voluptés,
« Dieux tout-puissans, je perdrais ce que j'aime!
« Cher La Trimouille! Ah, barbare! arrêtez;
« Barbare Anglais, percez mon sein timide. »
Disant ces mots, courant d'un pas rapide,
Les bras tendus, les yeux étincelans,
Elle s'élance entre les combattans.
De son amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux satin, ce sein qu'elle idolâtre,
Était déja vivement effleuré
D'un coup terrible à grand'peine paré.
Le beau Français, que sa blessure irrite,
Sur le Breton vole et se précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O dieu d'amour! ô ciel! ô coup affreux!
O quel amant pourra jamais apprendre,
Sans arroser mes écrits de ses pleurs,
Que des amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper sa maîtresse charmante!
Ce fer mortel, cette lame sanglante
Perçait ce cœur, ce siége des amours,
Qui pour lui seul fut embrasé toujours.
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor La Trimouille... et la mort,
L'affreuse mort déja s'emparait d'elle :
Elle le sent; elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle

Allait fermer; et de sa faible main
De son amant touchant encor le sein,
Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait son ame et ses sanglots;
Et j'aime... j'aime... étaient les derniers mots
Que prononça cette amante fidèle.
C'était en vain. Son La Trimouille, hélas!
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient; il est tombé près d'elle
Sans connaissance; il était dans ses bras
Teint de son sang, et ne la sentait pas.
A ce spectacle épouvantable et tendre,
Paul Tirconel demeura quelque temps
Glacé d'horreur; l'usage de ses sens
Fut suspendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas, que rien ne put toucher,
Prit autrefois la forme d'un rocher.
Mais la pitié que l'aimable nature
Mit de sa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit sentir à cette ame si dure:
Il secourut Dorothée; il trouva
Deux beaux portraits, tous deux en miniature,
Que Dorothée avec soin conserva
Dans tous les temps et dans toute aventure.
On voit dans l'un La Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds; les traits de son visage
Sont fiers et doux; la grace et le courage
Y sont mêlés par un accord heureux.
Tirconel dit : « Il est digne qu'on l'aime. »

Mais que dit-il lorsqu'au second portrait
Il aperçut qu'on l'avait peint lui-même?
Il se contemple; il se voit trait pour trait.
Quelle surprise! en son ame il rappelle
Que, vers Milan voyageant autrefois,
Il a connu Carminetta la belle,
Noble et galante, aux Anglais peu cruelle;
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laissant grosse, il eut la complaisance
De lui donner, pour adoucir l'absence,
Ce beau portrait que du Lombard Bellin
La main savante a mis sur le vélin.
De Dorothée, hélas! elle fut mère;
Tout est connu: Tirconel est son père.
    Il était froid, indifférent, hautain,
Mais généreux, et, dans le fond, humain.
Quand la douleur à de tels caractères
Fait éprouver ses atteintes amères,
Ses traits sur eux font des impressions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aisément ouverts aux passions:
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roseaux qu'un feu léger consume.
Ce dur Anglais voit sa fille à ses pieds;
De son beau sang la mort s'est assouvie;
Il la contemple, et ses yeux sont noyés
Des premiers pleurs qu'il versa de sa vie.
Il l'en arrose, il l'embrasse cent fois;
De hurlemens il étonne les bois,
Et, maudissant la fortune et la guerre,

Tombe à la fin sans haleine et sans voix.
  A ces accens tu rouvris la paupière,
Tu vis le jour, La Trimouille, et soudain
Tu détestas ce reste de lumière.
Il retira son arme meurtrière
Qui traversait cet adorable sein;
Sur l'herbe rouge il pose la poignée,
Puis sur la pointe avec force élancé,
D'un coup mortel il est bientôt percé,
Et de son sang sa maîtresse est baignée.
  Aux cris affreux que poussa Tirconel,
Les écuyers, les prêtres accoururent;
Épouvantés du spectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainsi que lui s'émurent;
Et Tirconel aurait suivi sans eux
Les deux amans au séjour ténébreux.
  Ayant enfin de ce désordre extrême
Calmé l'horreur, et rentrant en lui-même,
Il fit poser ces amans malheureux
Sur un brancard que des lances formèrent;
Au camp du roi des guerriers les portèrent,
Et de leurs pleurs les chemins arrosèrent.
  Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours son parti sur-le-champ.
Il détesta, depuis cette aventure,
Et femme, et fille, et toute la nature.
Il monte un barbe; et, courant sans valets,
L'œil morne et sombre, et ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans son humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.

En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque et passe à sa terre natale :
C'est là qu'il prit la robe monacale
De saint Bruno ; c'est là qu'en son ennui
Il mit le ciel entre le monde et lui,
Fuyant ce monde, et se fuyant lui-même ;
C'est là qu'il fit un éternel carême ;
Il y vécut sans jamais dire un mot,
Mais sans pouvoir jamais être dévot.
  Quand le roi Charle, Agnès et la guerrière
Virent passer ce convoi douloureux,
Qu'on aperçut ces amans généreux,
Jadis si beaux et si long-temps heureux,
Souillés de sang et couverts de poussière,
Tous les esprits parurent effrayés,
Et tous les yeux de pleurs furent noyés.
On pleura moins dans la sanglante Troie,
Quand de la mort Hector devint la proie,
Et lorsqu'Achille, en modeste vainqueur,
Le fit traîner avec tant de douceur,
Les pieds liés et la tête pendante,
Après son char qui volait sur des morts ;
Car Andromaque au moins était vivante
Quand son époux passa les sombres bords.
  La belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Pressait le roi, qui pleurait dans ses bras,
Et lui disait : « Mon cher amant, hélas !
« Peut-être un jour nous serons l'un et l'autre
« Portés ainsi dans l'empire des morts.
« Ah ! que mon ame, aussi bien que mon corps,

« Soit à jamais unie avec la vôtre! »
A ces propos, qui portaient dans les cœurs
La triste crainte et les molles douleurs,
Jeanne, prenant ce ton mâle et terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit : « Ce n'est point par des gémissemens,
« Par des sanglots, par des cris, par des larmes,
« Qu'il faut venger ces deux nobles amans;
« C'est par le sang : prenons demain les armes.
« Voyez, ô roi! ces remparts d'Orléans,
« Tristes remparts que l'Anglais environne.
« Ces champs voisins sont encor tout fumans
« Du sang versé, que vous-même en personne
« Fîtes couler de vos royales mains.
« Préparons-nous; suivez vos grands desseins :
« C'est ce qu'on doit à l'ombre ensanglantée
« De La Trimouille et de sa Dorothée :
« Un roi doit vaincre, et non pas soupirer.
« Charmante Agnès, cessez de vous livrer
« Aux mouvemens d'une ame douce et bonne.
« A son amant Agnès doit inspirer
« Des sentimens dignes de sa couronne. »
Agnès reprit : « Ah! laissez-moi pleurer! »

FIN DU CHANT DIX-NEUVIÈME.

CHANT VINGTIÈME.

Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation; tendre témérité de son âne; belle résistance de la Pucelle.

L'homme et la femme est chose bien fragile.
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vase est beau; mais il est fait d'argile;
Un rien le casse. On peut le rajuster;
Mais ce n'est pas entreprise facile.
Garder ce vase avec précaution,
Sans le ternir, croyez-moi, c'est un rêve :
Nul n'y parvient; témoin le mari d'Ève,
Et le vieux Loth, et l'aveugle Samson,
David le saint, le sage Salomon,
Et vous surtout, sexe doux, sexe aimable,
Tant du nouveau que du vieux Testament,
Et de l'histoire, et même de la fable.
Sexe dévot, je pardonne aisément
Vos petits tours et vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices;
Mais j'avouerai qu'il est de certains cas,
De certains goûts que je n'excuse pas.
J'ai vu parfois une bamboche, un singe,
Gros, court, tanné, tout velu sous le linge,
Comme un blondin caressé dans vos bras :
J'en suis fâché pour vos tendres appas.

Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être
Qu'un fat en robe et qu'un lourd petit-maître.
Sexe adorable, à qui j'ai consacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous instruire il est temps de connaître
L'erreur de Jeanne, et comme un beau grison
Pour un moment égara sa raison :
Ce n'est pas moi, c'est le sage Trithême,
Ce digne abbé, qui vous parle lui-même.
Le gros damné de père Grisbourdon,
Terrible encore au fond de sa chaudière,
En blasphémant cherchait l'occasion
De se venger de la Pucelle altière,
Par qui là haut d'un coup d'estramaçon
Son chef tondu fut privé de son tronc.
Il s'écriait : « O Belzébut mon père !
« Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
« Faire tomber cette Jeanne sévère ?
« J'y crois, pour moi, ton honneur attaché. »
Comme il parlait, arriva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor sur le visage.
Pour se venger l'amphibie animal
Vint s'adresser à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conspirent
Contre une femme. Hélas ! le plus souvent,
Pour les séduire il n'en fallut pas tant.
Depuis long-temps tous les trois ils apprirent
Que Jeanne d'Arc dessous son cotillon
Gardait les clefs de la ville assiégée,

Et que le sort de la France affligée
Ne dépendait que de sa mission.
L'esprit du diable a de l'invention :
Il courut vite observer sur la terre
Ce que fesaient ses amis d'Angleterre ;
En quel état, et de corps et d'esprit,
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.
Le roi, Dunois, Agnès alors fidèle,
L'âne, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
Étaient entrés vers la nuit dans le fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des assiégés la brèche réparée
Aux assaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe est retirée.
Les citoyens, le roi Charle et Bedfort,
Chacun chez soi soupe en hâte et s'endort.
Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future ;
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les sages goûts d'une tendresse pure,
Remerciez et Dunois et Denis
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.
  Il vous souvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégase aux deux longues oreilles,
Qui combattit, sous Jeanne et sous Dunois,
Les ennemis des filles et des rois.
Vous l'avez vu sur ses ailes dorées
Porter Dunois aux lombardes contrées :
Il en revint ; mais il revint jaloux.

Vous savez bien qu'en portant la Pucelle
Au fond du cœur il sentit l'étincelle
De ce beau feu, plus vif encor que doux,
Ame, ressort et principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,
Produit les corps et les anime tous.
Ce feu sacré, dont il nous reste encore
Quelques rayons dans ce monde épuisé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce temps le flambeau s'est usé:
Tout est flétri; la force languissante
De la nature, en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il est encore une flamme agissante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains,
Adressez-vous aux héros d'Arcadie.

Beaux Céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs;
Tendres amans en cuirasse, en soutane,
Prélats, abbés, colonels, conseillers,
Gens du bel air, et même cordeliers,
En fait d'amour, défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par sa métamorphose,
De celui-ci n'approchait pas encor;
Il n'était qu'homme, et c'est bien peu de chose.

L'abbé Trithême, esprit sage et discret,
Et plus savant que le pédant Larchet,

Modeste auteur de cette noble histoire,
Fut effrayé plus qu'on ne saurait croire,
Quand il fallut aux siècles à venir
De ces excès transmettre la mémoire.
De ses trois doigts il eut peine à tenir
Sur son papier sa plume épouvantée;
Elle tomba : mais son ame agitée
Se rassura, fesant réflexion
Sur la malice et le pouvoir du diable.
  Du genre humain cet ennemi coupable
Est tentateur de sa profession.
Il prend les gens en sa possession;
De tout péché ce père formidable,
Rival de Dieu, séduisit autrefois
Ma chère mère un soir au coin d'un bois,
Dans son jardin. Ce serpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite;
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chassa de son beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes et nos filles.
Le bon Trithême en avait dans son temps
Vu de ses yeux des exemples touchans.
Voici comment ce grand homme raconte
Du saint baudet l'insolence et la honte.
  La grosse Jeanne, au visage vermeil,
Qu'ont rafraîchi les pavots du sommeil,
Entre ses draps doucement recueillie,
Se rappelait les destins de sa vie.
De tant d'exploits son jeune cœur flatté

A saint Denis n'en donna pas la gloire;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis, fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir, laissa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ses sens.
Denis voulut que sa Jeanne qu'il aime
Connût enfin ce qu'on est par soi-même,
Et qu'une femme, en toute occasion,
Pour se conduire a besoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le démon :
On va bien loin sitôt qu'on se fourvoie.
  Le tentateur, qui ne néglige rien,
Prenait son temps; il le prend toujours bien,
Il est partout; il entra par adresse
Au corps de l'âne, il forma son esprit,
Valeur des sons à sa langue il apprit,
De sa voix rauque adoucit la rudesse,
Et l'instruisit aux finesses de l'art
Approfondi par Ovide et Bernard.
  L'âne éclairé surmonta toute honte.
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit où, dans un doux repos,
Jeanne en son cœur repassait ses travaux;
Puis, doucement s'accroupissant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, et surtout d'être belle.
Ainsi jadis le serpent séducteur,
Quand il voulut subjuguer notre mère,
Lui fit d'abord un compliment flatteur :

L'art de louer commença l'art de plaire.
Où suis-je? ô ciel! s'écria Jeanne d'Arc :
« Qu'ai-je entendu? par saint Luc! par saint Marc!
« Est-ce mon âne? ô merveille! ô prodige!
« Mon âne parle, et même il parle bien! »
L'âne à genoux, composant son maintien,
Lui dit : « O d'Arc! ce n'est point un prestige.
« Voyez en moi l'âne de Canaan;
« Je fus nourri chez le vieux Balaam;
« Chez les païens Balaam était prêtre,
« Moi j'étais juif; et sans moi mon cher maître
« Aurait maudit tout ce bon peuple élu,
« Dont un grand mal fût sans doute advenu.
« Adonaï récompensa mon zèle;
« Au vieil Énoc bientôt on me donna;
« Énoc avait une vie immortelle;
« J'en eus autant; et le maître ordonna
« Que le ciseau de la Parque cruelle
« Respecterait le fil de mes beaux ans.
« Je jouis donc d'un éternel printemps.
« De notre pré le maître débonnaire
« Me permit tout, hors un cas seulement :
« Il m'ordonna de vivre chastement.
« C'est pour un âne une terrible affaire.
« Jeune et sans frein dans ce charmant séjour,
« Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
« Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour;
« J'obéis mieux que ce premier sot homme,
« Qui perdit tout pour manger une pomme.
« Je fus vainqueur de mon tempérament;

« La chair se tut; je n'eus point de faiblesses;
« Je vécus vierge : or, savez-vous comment?
« Dans le pays il n'était point d'ânesses.
« Je vis couler, content de mon état,
« Plus de mille ans dans ce doux célibat.
  « Lorsque Bacchus vint au fond de la Grèce
« Porter le thyrse, et la gloire et l'ivresse,
« Dans les pays par le Gange arrosés,
« A ce héros je servis de trompette.
« Les Indiens par nous civilisés
« Chantent encor ma gloire et leur défaite.
« Silène et moi nous sommes plus connus
« Que tous les grands qui suivirent Bacchus.
« C'est mon nom seul, ma vertu signalée,
« Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée.
  « Enfin là haut, dans ces plaines d'azur,
« Lorsque saint George, à vos Français si dur,
« Ce fier saint George, aimant toujours la guerre,
« Voulut avoir un coursier d'Angleterre;
« Quand saint Martin, fameux par son manteau,
« Obtint encore un cheval assez beau;
« Monsieur Denis, qui fait comme eux figure,
« Voulut, comme eux, avoir une monture :
« Il me choisit, près de lui m'appela;
« Il me fit don de deux brillantes ailes;
« Je pris mon vol aux voûtes éternelles;
« Du grand saint Roch le chien me festoya;
« J'eus pour ami le porc de saint Antoine,
« Céleste porc, emblème de tout moine;
« D'étrilles d'or mon maître m'étrilla;

« Je fus nourri de nectar, d'ambrosie :
« Mais, ô ma Jeanne ! une si belle vie
« N'approche pas du plaisir que je sens
« Au doux aspect de vos charmes puissans.
« Le chien, le porc, et George, et Denis même,
« Ne valent pas votre beauté suprême.
« Croyez surtout que de tous les emplois
« Où m'éleva mon étoile bénigne,
« Le plus heureux, le plus selon mon choix,
« Et dont je suis peut-être le plus digne,
« Est de servir sous vos augustes lois.
« Quand j'ai quitté le ciel et l'empyrée,
« J'ai vu par vous ma fortune honorée.
« Non, je n'ai pas abandonné les cieux,
« J'y suis encor : le ciel est dans vos yeux. »
A ce discours, peut-être téméraire,
Jeanne sentit une juste colère.
Aimer un âne et lui donner sa fleur !
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers et des héros de France ;
Après avoir, par la grace d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut ?
Mais que cet âne, ô ciel, a de mérite !
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un Calabrois qui la pare de fleurs ?
Non, disait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ces pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient sa tête.
Ainsi qu'on voit sur les profondes mers

Les fiers tyrans des ondes et des airs,
L'un accourant des cavernes australes,
L'autre sifflant des glaces boréales,
Battre un vaisseau cinglant sur l'Océan
Vers Sumatra, Bengale ou Ceïlan :
Tantôt la nef aux cieux semble portée;
Près des rochers tantôt elle est jetée;
Tantôt l'abyme est prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît sortir.
L'enfant malin qui tient sous son empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux sourire.
De Jeanne d'Arc le grand cœur en secret
Était flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur le sens lourd d'une ame si grossière.
Vers son amant elle avança la main
Sans y songer, puis la tira soudain.
Elle rougit, s'effraie et se condamne;
Puis se rassure, et puis lui dit : « Bel âne,
« Vous concevez un chimérique espoir;
« Respectez plus ma gloire et mon devoir;
« Trop de distance est entre nos espèces;
« Non, je ne puis approuver vos tendresses;
« Gardez-vous bien de me pousser à bout. »
L'âne reprit : « L'amour égale tout.
« Songez au cygne à qui Léda fit fête,
« Sans cesser d'être une personne honnête.
« Connaissez-vous la fille de Minos,

« Pour un taureau négligeant des héros,
« Et soupirant pour son beau quadrupède?
« Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
« Et que Philyre avait favorisé
« Le dieu des mers en cheval déguisé. »
Il poursuivait son discours; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos savans.
Tandis qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui suscitait.
Il entre, il voit, ô prodige! ô merveille!
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
Jadis Vénus fut ainsi confondue,
Lorsqu'en un rets formé de fils d'airain,
Aux yeux des dieux le malheureux Vulcain
Sous le dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne, après tout, n'a point été vaincue;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas;
Près de l'abyme il affermit ses pas;
Il la soutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne et rentre en elle-même,
Comme un soldat dans son poste endormi,
Qui se réveille aux premières alarmes,
Frotte ses yeux, saute en pied, prend les armes,

S'habille en hâte, et fond sur l'ennemi.
De Débora la lance redoutable
Était chez Jeanne auprès de son chevet,
Et de malheur souvent la préservait.
Elle la prend; la puissance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne et Dunois fondent sur le malin.
Le malin court, et sa voix effrayante
Fait retentir Blois, Orléans et Nante;
Et les baudets dans le Poitou nourris
Du même ton répondaient à ses cris.
Satan fuyait; mais dans sa course prompte
Il veut venger les Anglais et sa honte:
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du président Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de madame;
Il était sûr de gouverner cette ame:
C'était son bien; le perfide est instruit
Du mal secret qui tient la présidente:
Il sait qu'elle aime, et que Talbot l'enchante.
Le vieux serpent en secret la conduit,
Il la dirige, il l'enflamme, il espère
Qu'elle pourra prêter son ministère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot et ses fiers combattans:
En travaillant pour les Anglais qu'il aime,
Il sait assez qu'il combat pour lui-même.

FIN DU CHANT VINGTIÈME.

CHANT VINGT ET UNIÈME.

Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la discrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charles VII.

Mon cher lecteur sait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens :
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant
Dont le coup part et brûle au même instant.
Dans les cinq sens ils portent le ravage;
Un rouge vif allume le visage;
D'un nouvel être on se croit animé;
D'un nouveau sang le corps est enflammé;
On n'entend rien; le regard étincelle.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'élève, échappe et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidèle,
De ces désirs dont l'excès vous poursuit.
Profanateurs indignes de mémoire,

Vous qui de Jeanne avez souillé la gloire,
Vils écrivains, qui, du mensonge épris,
Falsifiez les plus sages écrits,
Vous prétendez que ma pucelle Jeanne
Pour son grison sentit ce feu profane;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu;
Vous insultez son sexe et sa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infames,
Sachez qu'on doit plus de respect aux dames.
Ne dites point que Jeanne a succombé:
Dans cette erreur nul savant n'est tombé;
Nul n'avança des faussetés pareilles.
Vous confondez et les faits et les temps;
Vous corrompez les plus rares merveilles;
Respectez l'âne et ses faits éclatans;
Vous n'avez pas ses fortunés talens,
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle, en cette occasion,
Vit d'un regard de satisfaction
Les feux nouveaux qu'inspirait sa personne,
C'est vanité qu'à son sexe on pardonne;
C'est amour-propre, et non pas l'autre amour.
Pour achever de mettre en tout son jour
De Jeanne d'Arc le lustre internissable,
Pour vous prouver qu'aux malices du diable,
Aux fiers transports de cet âne éloquent
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeanne avait un autre amant.
C'était Dunois, comme aucun ne l'ignore;
C'est le bâtard que son grand cœur adore.

On peut d'un âne écouter les discours,
On peut sentir un vain désir de plaire;
Cette passade innocente et légère
Ne trahit point de fidèles amours.
C'est dans l'histoire une chose avérée
Que ce héros, ce sublime Dunois,
Était blessé d'une flèche dorée,
Qu'Amour tira de son premier carquois.
Il commanda toujours à sa tendresse;
Son cœur altier n'admit point de faiblesse;
Il aimait trop et l'état et le roi;
Leur intérêt fut sa première loi.
O Jeanne! il sait que ton beau pucelage
De la victoire est le précieux gage;
Il respectait Denis et tes appas:
Semblable au chien courageux et fidèle,
Qui, résistant à la faim qui l'appelle,
Tient la perdrix et ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet céleste
Avait parlé de sa flamme funeste,
Dunois voulut en parler à son tour.
Il est des temps où le sage s'oublie.
C'était, sans doute, une grande folie
Que d'immoler sa patrie à l'amour.
C'était tout perdre; et Jeanne, encor honteuse,
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Résistait mal à ceux de son héros.
L'amour pressait son ame vertueuse:
C'en était fait, lorsque son doux patron
Du haut du ciel détacha son rayon;

Ce rayon d'or, sa gloire et sa monture,
Qui transporta sa béate figure,
Quand il chercha, par ses soins vigilans,
Un pucelage aux remparts d'Orléans.
Ce saint rayon, frappant au sein de Jeanne,
En écarta tout sentiment profane.
Elle cria : « Cher bâtard, arrêtez;
« Il n'est pas temps, nos amours sont comptés :
« Ne gâtons rien à notre destinée.
« C'est à vous seul que ma foi s'est donnée;
« Je vous promets que vous aurez ma fleur;
« Mais attendons que votre bras vengeur,
« Votre vertu, sous qui le Breton tremble,
« Ait du pays chassé l'usurpateur;
« Sur des lauriers nous coucherons ensemble. »
A ce propos le bâtard s'adoucit;
Il écouta l'oracle et se soumit.
Jeanne reçut son pur et doux hommage
Modestement, et lui donna pour gage
Trente baisers chastes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de sa sœur.
Dans leurs désirs tous deux ils se continrent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denis les voit; Denis, très satisfait,
De ses projets pressa le grand effet.
Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par stratagème :
Exploit nouveau pour ses Anglais hautains,
Tous gens sensés, mais plus hardis que fins.
O dieu d'amour! ô faiblesse! ô puissance!

Amour fatal, tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'osait plus espérer,
Ce que Bedfort et son expérience,
Ce que Talbot et sa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris!
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris!
Si, dans le cours de ses vastes conquêtes,
Il effleura de ses flèches honnêtes
Le cœur de Jeanne, il lança d'autres coups
Dans les cinq sens de notre présidente.
Il la frappa de sa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale escalade,
L'assaut sanglant, l'horrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorsque Talbot et ses fières cohortes
Avaient brisé les remparts et les portes,
Et que sur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait, d'un pas agile,
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renversant tout, criant à haute voix :
« Anglais! entrez. Bas les armes, bourgeois! »
Il ressemblait au grand dieu de la guerre,
Qui sous ses pas fait retentir la terre,
Quand la Discorde, et Bellone et le Sort,
Arment son bras, ministre de la mort.
La présidente avait une ouverture

Dans son logis auprès d'une masure,
Et par ce trou contemplait son amant,
Ce casque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ses prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La présidente en était tout en feu,
Hors de ses sens, de honte dépouillée.
Telle autrefois d'une loge grillée,
Madame Audou, dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur;
D'un œil ardent dévorait sa figure,
Son beau maintien, ses gestes, sa parure;
Mêlait tout bas sa voix à ses accens,
Et recevait l'amour par tous les sens.
Chez la Louvet vous savez que le diable
Était entré sans se rendre importun;
Et que le diable et l'Amour c'est tout un.
L'archange noir, de mal insatiable,
Prit la cornette et les traits de Suzon,
Qui dès long-temps servait dans la maison:
Fille entendue, active, nécessaire,
Coiffant, frisant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une affaire,
Et ménageant souvent deux rendez-vous,
L'un pour sa dame, et puis l'autre pour elle.
Satan, caché sous l'air de la donzelle,
Tint ce discours à notre grosse belle:
« Vous connaissez mes talens et mon cœur;
« Je veux servir votre innocente ardeur:

« Votre intérêt d'assez près me concerne.
« Mon grand cousin est de garde ce soir,
« En sentinelle à certaine poterne;
« Là, sans risquer que votre honneur soit terne,
« Le beau Talbot peut en secret vous voir.
« Écrivez-lui; mon grand cousin est sage:
« Il vous fera très bien votre message. »
La présidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté : chaque mot porte à l'ame
La volupté, les désirs et la flamme :
On voyait bien que le diable dictait.
Le grand Talbot, habile ainsi que tendre,
Au rendez-vous fit serment de se rendre;
Mais il jura que, dans ce doux conflit,
Par les plaisirs il irait à la gloire;
Et tout fut prêt afin qu'au saut du lit
Il ne fît plus qu'un saut à la victoire.

Il vous souvient que le frère Lourdis
Fut envoyé par le grand saint Denis
Chez les Anglais pour lui rendre service.
Il était libre et chantait son office,
Disait sa messe, et même confessait.
Le preux Talbot sur sa foi le laissait,
Ne jugeant pas qu'un rustre, un imbécille,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait fesser publiquement,
Pût traverser un général habile.
Le juste ciel en jugeait autrement.
Dans ses décrets il se complaît souvent
A se moquer des plus grands personnages.

Il prend les sots pour confondre les sages.
Un trait d'esprit venant du paradis
Illumina le crâne de Lourdis.
De son cerveau la matière épaissie
Devint légère, et fut moins obscurcie;
Il s'étonna de son discernement.
Las! nous pensons, le bon Dieu sait comment!
Connaissons-nous quel ressort invisible
Rend la cervelle ou plus ou moins sensible?
Connoissons-nous quels atomes divers
Font l'esprit juste ou l'esprit de travers;
Dans quels recoins du tissu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère;
Et quel levain, chargé d'un froid poison,
Forme un Thersite, un Zoïle, un Fréron?
Un intendant de l'empire de Flore
Près d'un œillet voit la ciguë éclore;
La cause en est au doigt du Créateur;
Elle est cachée aux yeux de tout docteur.
N'imitons pas leur babil inutile.
Lourdis d'abord devint très curieux;
Utilement il employa ses yeux.
Il vit marcher sur le soir, vers la ville,
Des cuisiniers qui portaient à la file
Tous les apprêts pour un repas exquis:
Truffes, jambons, gélinottes, perdrix;
De gros flacons à panse ciselée
Rafraîchissaient, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cîteaux dans ses caveaux bénis.

Vers la poterne on marchait en silence.
Lourdis alors fut rempli de science,
Non de latin, mais de cet art heureux
De se conduire en ce monde scabreux.
Il fut doué d'une douce faconde,
Devint accort, attentif, avisé,
Regardant tout du coin d'un œil rusé,
Fin courtisan, plein d'astuce profonde,
Le moine, enfin, le plus moine du monde.
Ainsi l'on voit en tout temps ses pareils
De la cuisine entrer dans les conseils;
Brouillons en paix, intrigans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le grossier bourgeois,
Puis se glissant au cabinet des rois,
Et puis enfin troublant toute la terre;
Tantôt adroits et tantôt insolens,
Renards ou loups, ou singes ou serpens:
Voilà pourquoi les Bretons mécréans
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.
　Notre Lourdis gagne un petit sentier,
Qui par un bois mène au royal quartier.
En son esprit roulant ce grand mystère,
Il va trouver Bonifoux son confrère.
Dom Bonifoux, en ce même moment,
Sur les destins rêvait profondément:
Il mesurait cette chaîne invisible
Qui tient liés les destins et les temps,
Les petits faits, les grands événemens,
Et l'autre monde, et le monde sensible.
Dans son esprit il les combine tous;

Dans les effets voit la cause et l'admire;
Il en suit l'ordre : il sait qu'un rendez-vous
Peut renverser ou sauver un empire.
Le confesseur se souvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre à la fesse d'un page,
D'un page anglais; surtout il envisage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui surtout l'étonne davantage,
C'est le bon sens, c'est l'esprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin saint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.
Lourdis se fait présenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie;
Sur sa beauté lui fait son compliment,
Et sur le roi; puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le soir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Est attendu par la Louvet qui l'aime.
« On peut, dit-il, user d'un stratagème,
« Suivre Talbot, et le surprendre là,
« Comme Samson le fut par Dalila.
« Divine Agnès, proposez cette affaire
« Au grand roi Charle. » « Ah, mon révérend père!
« Lui dit Agnès, pensez-vous que le roi
« Puisse toujours être amoureux de moi? »
« Je n'en sais rien; je pense qu'il se damne,
« Répond Lourdis; ma robe le condamne,
« Mon cœur l'absout. Ah! qu'ils sont fortunés,

« Ceux qui pour vous seront un jour damnés! »
Agnès reprit : « Moine, votre réponse
« Est bien flatteuse et de l'esprit annonce. »
Puis dans un coin le tirant à l'écart :
Elle lui dit : « Auriez-vous par hasard
« Chez les Anglais vu le jeune Monrose? »
Le moine noir l'entendit finement :
« Oui, je l'ai vu, dit-il, il est charmant. »
Agnès rougit, baisse les yeux, compose
Son beau visage; et prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène avant nuit close
Au cabinet de son cher suzerain.

Lourdis y fit un discours plus qu'humain.
Le roi Charlot, qui ne le comprit guère,
Fit assembler son conseil souverain,
Ses aumôniers et son conseil de guerre.
Jeanne, au milieu des héros ses pareils,
Comme au combat assistait aux conseils.
La belle Agnès, d'une façon gentille,
Discrètement travaillant à l'aiguille,
De temps en temps donnait de bons avis,
Qui du roi Charle étaient toujours suivis.

On proposa de prendre avec adresse
Sous les remparts Talbot et sa maîtresse :
Tels dans les cieux le Soleil et Vulcain
Surprirent Mars avec son Aphrodise.
On prépara cette grande entreprise,
Qui demandait et la tête et la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche et pénible et savante,

Effort de l'art, que dans l'histoire on vante.
Entre la ville et l'armée on passa,
Vers la poterne enfin on se plaça.
Talbot goûtait avec sa présidente
Les premiers fruits d'une union naissante,
Se promettant que du lit aux combats,
En vrai héros il ne ferait qu'un pas.
Six régimens devaient suivre à la file.
L'ordre est donné. C'était fait de la ville.
Mais ses guerriers, de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un sermon de Lourdis,
Bâillaient encore et se mouvaient à peine;
L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
O grand miracle! ô pouvoir de Denis!
Jeanne et Dunois, et la brillante élite
Des chevaliers qui marchaient à leur suite,
Bordaient déja, sous les murs d'Orléans,
Les longs fossés du camp des assiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le seul que Charle eût dans son écurie,
Jeanne avançait, en tenant d'une main
De Débora l'estramaçon divin;
A son côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle, avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette oraison :
« Toi qui daignas à ma faiblesse obscure,
« Dans Domremi, confier cette armure,
« Sois le soutien de ma fragilité.
« Pardonne-moi, si quelque vanité

« Flatta mes sens quand ton âne infidèle
« S'émancipa jusqu'à me trouver belle.
« Mon cher patron, daigne te souvenir
« Que c'est par moi que tu voulus punir
« De ces Anglais les ardeurs enragées,
« Qui polluaient des nonnes affligées.
« Un plus grand cas se présente aujourd'hui;
« Je ne puis rien sans ton divin appui :
« Prête ta force au bras de ta servante;
« Il faut sauver la patrie expirante,
« Il faut venger les lis de Charles sept
« Avec l'honneur du président Louvet.
« Conduis à fin cette aventure honnête.
« Ainsi le ciel te conserve la tête! »
Du haut du ciel saint Denis l'entendit,
Et dans le camp son âne la sentit :
Il sentit Jeanne; et d'un battement d'aile,
La tête haute, il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des attentats de sa tendresse impure.
« Je fus, dit-il, possédé du démon ;
« Je m'en repens. » Il pleure, il la conjure
De le monter; il ne saurait souffrir
Que sous sa Jeanne un autre ose courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile asine.
Au pénitent sa grace elle accorda,
Fessa son âne, et lui recommanda
D'être à jamais plus discret et plus sage.
L'âne le jure, et, rempli de courage,

Fier de sa charge, il la porte dans l'air.
Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne
De flots de sang, de membres dispersés,
Coupe cent cous l'un sur l'autre entassés.
Dans son croissant de la nuit la courrière
Lui fournissait sa douteuse lumière.
L'Anglais surpris, encor tout étourdi,
Regarde en haut d'où le coup est parti;
Il ne voit point la lance qui le tue.
La troupe fuit, égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charles se voit le plus heureux des rois.
Ses ennemis à ses coups se présentent,
Tels que perdreaux en l'air éparpillés,
Tombant en foule et par le chien pillés,
Sous le fusil la bruyère ensanglantent.
La voix de l'âne inspire la terreur;
Jeanne d'en haut étend son bras vengeur,
Poursuit, pourfend, perce, coupe, déchire;
Dunois assomme; et le bon Charles tire
A son plaisir tout ce qui fuit de peur.
Le beau Talbot, tout enivré des charmes
De sa Louvet, et de plaisirs rendu,
Sur son beau sein mollement étendu,
A sa poterne entend le bruit des armes;
Il en triomphe. Il disait à part soi :
« Voilà mes gens, Orléans est à moi. »
Il s'applaudit de ses ruses habiles.

« Amour, dit-il, c'est toi qui prends les villes. »
Dans cet espoir Talbot encouragé
Donne à sa belle un baiser de congé.
Il sort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.
  Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un écuyer, qui toujours le suivait :
Grand confident et rempli de vaillance,
Digne vassal d'un si galant héros,
Gardant sa lance ainsi que les manteaux.
« Entrez, amis, saisissez votre proie, »
Criait Talbot; mais courte fut sa joie.
Au lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui sur son âne divin.
Deux cents Français entrent par la poterne;
Talbot frémit, la terreur le consterne.
Ces bons Français criaient : « Vive le roi!
« A boire, à boire! avançons! marche à moi!
« A moi, Gascons, Picards! qu'on s'évertue,
« Point de quartier! les voilà; tire; tue! »
  Talbot, remis du long saisissement
Que lui causa le premier mouvement,
A sa poterne ose encor se défendre.
Tel, tout sanglant, dans sa patrie en cendre,
Le fils d'Anchise attaquait son vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur :
Il est Anglais; l'écuyer le seconde.
Talbot et lui combattraient tout un monde.
Tantôt de front, et tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repoussent les flots;

Mais à la fin leur vigueur épuisée
Cède aux Français une victoire aisée.
Talbot se rend, mais sans être abattu.
Jeanne et Dunois prisèrent sa vertu.
Ils vont tous deux, de manière engageante,
Au président rendre la présidente.
Sans nul soupçon il la reçoit très bien :
Les bons maris ne savent jamais rien.
Louvet toujours ignora que la France
A sa Louvet devait sa délivrance.
Du haut des cieux Denis applaudissait ;
Sur son cheval saint George frémissait ;
L'âne entonnait son octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le roi, qu'on mit au rang des conquérans,
Avec Agnès soupa dans Orléans.
La même nuit, la fière et tendre Jeanne,
Ayant au ciel renvoyé son bel âne,
De son serment accomplissant les lois,
Tint sa parole à son ami Dunois.
Lourdis, mêlé dans la troupe fidèle,
Criait encore : « Anglais ! elle est pucelle. »

FIN DU VINGT ET UNIÈME ET DERNIER CHANT.

TABLEAU

DES PRINCIPALES ÉDITIONS

DU

POËME DE LA PUCELLE.

Commencé en 1730, ou peu de temps avant cette époque, le poëme de la Pucelle d'Orléans fut d'abord imprimé malgré l'auteur en 1755. Il s'en fit alors un assez grand nombre d'éditions subreptices à Francfort, à Londres, à Amsterdam, à Liège, et même à Paris. Enfin Voltaire se détermina à en donner une, qu'il pût avouer, en 1762.

Nous allons faire connaître ici les principales de ces éditions.

PREMIÈRES ÉDITIONS SUBREPTICES.

La Pucelle d'Orléans, poëme en quinze livres, par M. V. Louvain (Francfort), 1755. In-8°.

La Pucelle d'Orléans, nouvelle édition plus correcte que la précédente, Louvain (Francfort), 1756. In-8°.

La Pucelle d'Orléans, nouvelle édition, sans faute et sans lacune, en dix-huit chants (Amsterdam), 1757. In-12.

La Pucelle d'Orléans, Londres, 1757. In-12.

La Pucelle d'Orléans, Paris, 1759, et ensuite une grande quantité de réimpressions in-8°, in-12, in-18, in-24, etc., tant à Paris que dans les provinces et à l'étranger, avec ou sans fig., en dix-huit ou en vingt-quatre chants.

ÉDITIONS AVOUÉES.

La Pucelle d'Orléans, poëme divisé en vingt chants avec des notes. Nouvelle édition corrigée, augmentée, et collationnée sur le manuscrit de l'auteur (Genève, Cramer), 1762, in-8°, fig. Cette édition

est la première qu'ait donnée Voltaire ; elle contient la préface et les notes.

La Pucelle d'Orléans, dans l'édition des Œuvres complètes, 30 vol. in-4°, Genève, Cramer, 1768.

La Pucelle d'Orléans, dans l'édition de Lausanne, 1770, 36 volumes in-8°.

La Pucelle d'Orléans, dans l'édition de Neuchâtel, 1772, 40 volumes in-12.

La Pucelle d'Orléans, Londres (Genève), 1774, 2 vol. in-8°.

La Pucelle d'Orléans, dans l'édition encadrée des OEuvres complètes, Genève, 1775, 40 vol. in-8°.

La Pucelle d'Orléans, Londres (1780), in-12 carré.

La Pucelle d'Orléans, Londres (Paris, Cazin), 1780, 2 vol. in-18, une fig., et vingt et une vignettes.

La Pucelle d'Orléans, dans l'édition de Kehl, 1785, 70 vol. in-8°, et 92 vol. in-12, avec et sans fig.

La Pucelle d'Orléans, Kehl, 1789, in-4°, grand papier vélin, fig.

La Pucelle d'Orléans, dans l'édition de Bâle, 1784, 1790, 71 volumes in-8°.

La Pucelle d'Orléans, dans l'édition de Gotha, 1790, 71 vol. in-8°.

La Pucelle d'Orléans, dans l'édition de Lyon, 1791, 100 volumes in-12.

La Pucelle d'Orléans, dans l'édition de Deux-Ponts, 1792, 100 volumes in-12.

La Pucelle d'Orléans, dans l'édition de Palissot (OEuvres choisies), Paris, 1792, 55 vol. in-8°.

La Pucelle d'Orléans, dans la réimpression publiée par le même, Paris, an VI (1798), 40 vol. in-8°.

La Pucelle d'Orléans, Paris, Didot le jeune, 1797, in-4°, grand papier, 2 vol., figures de Monsiau et de Marillier. (Il en fut tiré six exemplaires in-folio sur grand papier vélin ; et un sur peau de vélin, figures coloriées.)

La Pucelle d'Orléans, Paris, Crapelet, 1797, 2 vol. in-8°, fig. de Monsiau.

La Pucelle d'Orléans, in-18 et in-12, stéréotypes tant de Didot que d'Herhan.

La Pucelle d'Orléans, dans les OEuvres complètes, Paris, Desoer, 1817, 12 vol. in-8°.

La Pucelle d'Orléans, idem, Paris, Déterville et Lefèvre, 40 volumes in-8°.

La Pucelle d'Orléans, idem, veuve Perroneau, 56 vol. in-12.

La Pucelle d'Orléans, idem, Plancher, 35 vol. in-12.

La Pucelle d'Orléans, idem, Renouard, 1819, 60 vol. in-8°.

La Pucelle d'Orléans, idem, Carez et Thomine, 60 vol. in-18, grand papier.

La Pucelle d'Orléans, idem, Lequien, 70 vol. in-8°.

La Pucelle d'Orléans, 1820, Touquet, 15 vol in-12. (OEuvres choisies.)

La Pucelle d'Orléans, dans les OEuvres complètes, Touquet, 1821, 75 vol. in-12.

La Pucelle d'Orléans, idem, Esneaux, 60 vol. in-8°.

La Pucelle d'Orléans, idem, Chassériau et Dupont, 70 vol. in-8°.

La Pucelle d'Orléans, idem, Verdière, 1825, 2 vol. in-8°.

La Pucelle d'Orléans, idem, Roux-Dufort, 1825, 1 vol. in-8°.

riées.)
ucelle d'O
siau.

VARIANTES

DU

POËME DE LA PUCELLE[1].

CHANT PREMIER.

V. 1. Plusieurs éditions portent :

Vous m'ordonnez de célébrer des saints.

Cette leçon est correcte ; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus, elle montre la grande modestie de l'auteur. Il avoue qu'il n'est pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs qui, dans une de leurs éditions de ses Œuvres, lui ont attribué une ode *à sainte Geneviève,* dont assurément il n'est pas l'auteur.

V. 2. * Ma lyre ou vielle est tant soit peu profane.

V. 5. * *Elle affermit de ses pucelles mains*
Des lis fameux les tiges gallicanes;
Sauva son roi des fureurs anglicanes.

V. 15. * Bien le verrez, si lisez cet ouvrage.

V. 22. * Si rauquement a raclé son histoire.

1* L'auteur n'a jamais donné d'autre variante que celle du premier vers de ce poëme. Toutes les autres sont tirées des manuscrits ou des premières éditions, dont nous entendons parler en général, en citant celle de 1756, qui leur est conforme. (*Éditeurs de Kehl.*) — Toutes les variantes que nous avons fait précéder d'une * sont imprimées pour la première fois; nous les avons extraites de plusieurs anciens manuscrits, dont un fut corrigé sous les yeux mêmes de Voltaire. (L. D. B.)

V. 26, édition de 1756:

Ou pour quelqu'un de son académie.

V. 53. * Donc pour cacher, comme on put, cette affaire.

V. 55. * Rusé matois, encor que Tourangeau.

V. 57. * *Et qu'à la cour, où tout se peint en beau,*
Gens délicats nomment l'ami du prince;
Mais qu'à la ville et surtout en province
Les gens grossiers appellent maquereau.

* Parmi les interpolations les plus audacieuses, on doit remarquer les suivantes dont Voltaire parle dans une lettre du 31 juillet 1755 au maréchal de Richelieu:

V. 59. * *Et qu'à la ville, et surtout en province*
Les Richelieu ont nommé maquereau.
....
Dort en Bourbon la grasse matinée...

Et dans une autre lettre du 10 septembre de la même année, adressée à Thiériot; il s'agit de Charles,

Qui des Valois rompant la destinée,
A la gard'Dieu laisse aller son armée,
Chasse le jour, le soir est en festin,
Toute la nuit fait encor pire train:
Car saint Louis, là-haut ce bon apôtre,
A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.

V. 104. * Moment charmant de joie et de tendresse.

V. 124. * *Tout est beauté, tout est charme dans elle.*
Tout répondait, lecteur, tu peux m'en croire,
A la beauté de sa gorge d'ivoire.
La volupté, etc.

V. 146; manuscrit:

Et du Tokai la liqueur jaunissante,
Dans le cerveau portant un feu brillant,
Mille bons mots en partent a l'instant.

Après dîner, on digère, on raisonne,
On parle, on lit, on médit du prochain,
On fait brailler, etc.

V. 186. * Lance en arrêt, abaissant la visière,
Foulait aux pieds la France prisonnière.

V. 127. * *Un jour ces gens raisonneurs et mutins*
Feront la nique à tous nos auteurs saints,
Se gausseront des saintes décrétales,
Et traiteront nos vierges de catins [1].
Déchireront, etc.

V. 239. * Et cependant que seul il raisonnait.

V. 256. * *Pour La Trimouille il disait :* « Attendons
« Jusqu'à demain, et beau jeu nous verrons. »
Le président Louvet, etc.

V. 266. Après ce vers on lit dans plusieurs manuscrits ceux qui suivent :

* Sur cette affaire ils parlaient tous fort bien :
Ils disaient d'or et ne concluaient rien.

Mais l'auteur les a rapportés plus bas, vers 278 et 279, avec quelques changemens.

V. 287. * Le bon Denis dessus son chef avait.

V. 334. * « Montrez le nid où convient de chercher
« Le vrai phénix que je veux dénicher. »
Et tant se tut le vénérable sire.

V. 345. * Un pucelage est assez inutile.

V. 356; manuscrit :

Ainsi, vieux fou, pour finir nos querelles,

[1] * Un des manuscrits que nous avons sous les yeux emploie ici le mot le plus énergique, le mot propre, ce mot dont Vert-Vert apostropha la sœur Saint-Augustin quand il

« Vous la rima très richement en tain. »
(L. D. B.)

Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

V. 367. * Avoir le don de trouver ce qu'il cherche.

CHANT SECOND.

V. 6; édition de 1756:

C'est à l'Amour à nous cueillir la rose;
Mes chers amis, ayons tous cet honneur;
Ainsi soit-il! Mais parlons d'autre chose.
Vers les confins, etc.

V. 78. On lit dans quelques manuscrits:

Voici le fait: Le père Grisbourdon,
Grand cordelier, grand chercheur d'aventure,
Prêcheur de nonne, écumant de luxure,
Avait juré son froc et son cordon,
Son Dieu, son diable, et saint François d'Assise,
Que dans ses lacs Jeannette serait prise.
D'une autre part, un large muletier
Non moins hardi, non moins franc du collier,
Grossièrement soupirait pour la belle,
Et par état se croyait né pour elle.
L'occasion, la douce égalité,
Fesaient pencher Jeanne de son côté.
Mais sa pudeur triomphait de la flamme
Qui par les yeux se glissait dans son ame.
Le franciscain vit sa naissante ardeur;
Mieux qu'elle encore il lisait dans son cœur.
Ce moine était grand clerc dans l'art magique,
Art cultivé dans ce beau siècle antique,
De nos savans en nos jours ignoré;
Car aujourd'hui tout a dégénéré.
En feuilletant, etc.

V. 99. * *Qu'il saisirait ce beau palladion.*
« J'aurai, dit-il, ma Jeanne en ma puissance;

« Je suis Anglais : je dois faire le bien
« De mon pays ; mais plus encor le mien. »
Au même temps, etc.

V. 108 ; il y a dans un autre manuscrit :

Le jour, la nuit, montrant *sans fin, sans terme*,
Signes certains de l'amour le plus ferme,
Même on a cru qu'à ce puissant objet
Notre héroïne enfin s'apprivoisait ;
Qu'elle sentait une subtile flamme,
Qui par les yeux se glissait dans son ame.
Je n'en crois rien : mais notre cordelier,
Hardi paillard, étant de plus sorcier,
Alla trouver ce rival si terrible ;
Puis il lui tint ce discours très plausible :
« *Puissant héros, etc.*

V. 120. * « Je sais combien Jeannette vous est chère ;
« Je l'aime aussi d'une amour non légère.
« *Elle a mon cœur comme elle a tous vos vœux.*
« *Rivaux ardens nous nous craignons tous deux :*
« En bons amis accordons-nous pour elle ;
« Amans unis et rivaux sans querelle
« *Tâtons tous deux, etc.*

V. 131. * Incontinent le mage en capuchon.

V. 156. * Ont de Jeannette ôté la couverture.

V. 162. * Embrasse Jeanne. O soudaine merveille !

V. 190, édition de 1756 :

« Charle est un Jean, et Jeanne est un héros. »

V. 191. Dans l'édition de 1762, et les éditions précédentes, on lisait :

A ce discours terrible et pathétique,
Et qui n'est point en style académique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.

Dans ce moment un rayon de la grace
Dans son esprit, etc.

Et dans un manuscrit:

A ce discours consolant et terrible,
Pris mot pour mot des cahiers de la Bible,
Jeanne étonnée, etc.

V. 206; édition de 1756, on lit après ce vers:

Telle plutôt cette heureuse grisette
Que la nature ainsi que l'art forma
Pour le bordel ou bien pour l'Opéra,
Qu'une maman avisée et discrète
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'Amour d'une main plus adraite
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure est un vrai port de reine.
Ses yeux fripons s'arment de majesté,
Sa voix a pris le ton de souveraine,
Et sur son rang son esprit s'est monté.
Or, pour hâter, etc.

V. 221; édition de 1756, et manuscrit:

Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle;
Ces pots brillans dont Gédéon défit
De Madian la cohorte infidèle,
Le couperet de la belle Judith,
Cette beauté si saintement perfide
Qui, pour le ciel, galamment homicide,
Son cher amant massacra dans son lit;
Plus d'abondant le sacré cimeterre
Dont le Sauveur voulut que s'armât Pierre,
Pour lui donner une oreille à guérir,
Et de son nom laisser un souvenir.
A ces objets Jeannette émerveillée,
De cette armure, etc.

V. 271. * Ces fiers Bretons, ayant bu largement.

V. 276. * L'autre ronflait près d'un page étendu.

V. 338. Entre ce vers et le suivant on trouve, dans un manuscrit, celui-ci:

* Cette nuit même et dès le point du jour.

V. 380. * L'amant d'Agnès eut toujours dans le cœur,
Avec l'amour, etc.

Et dans l'édition de 1756, on lit:

Un roi de France a toujours dans le cœur,
Malgré le vice, un très grand fonds d'honneur;
Vous l'avez vu dernièrement, mes frères,
Lorsque Louis, se dérobant des bras
De la beauté qu'exorcisait Linières,
Au bord du Rhin, du fond des Pays-Bas
Vint cogner Charle, et braver le trépas.
Du vieux soldat, etc.

CHANT TROISIÈME.

V. 12. Dans l'édition de 1756, au lieu de ces deux vers, on lit:

Le grand Condé fut battu par Turenne;
Créqui vaincu fut ensuite vainqueur;
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.
De Stanislas, etc.

Il est aisé de voir que *gagna le quitte ou double* et le *fanfaron plein de cœur,* ne sont pas de M. de Voltaire.

V. 23. Après ce vers, on lisait dans l'édition de 1756:

Avec cela tout est humble et soumis.
Voyons comment, dans la grande chronique,
Du fin Jéthro le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens dont Jacob fut le père,
Gens d'esprit faible et de robuste foi,

Il dit que Dieu, lui montrant son derrière,
L'endoctrinait sur l'admirable loi
Qui le devait, et les fils de son frère,
Entretenir pour jamais à rien faire;
Qu'il lui dictait tous les importans cas
Où les lépreux, les femmes bien apprises,
Devaient changer de robe et de chemises,
Paraître en rue ou rester dans les draps.
De vingt pétards et d'autant de fusées
Le feu saillant et les brillans éclats,
Sur un rocher caché dans les nuées,
Dont une garde et des ordres exprès
Aux curieux interdisaient l'accès,
Pour les idiots furent une tempête;
Le peuple, au loin admirant le fracas,
Du Tout-Puissant crut connaître le bras,
Et tressaillit pour le hardi prophète.
Le drôle avait étudié sa bête.
Seul au sommet du mystérieux mont,
Comme il voulut il fit la quarantaine;
Puis tout à coup se montra dans la plaine,
Cornes de bouc flamboyantes au front.
Du physicien le brillant phénomène
Sur les esprits fit un effet fort prompt.
Il dit que Dieu, roulé dans un buisson,
A lui chétif avait donné leçon.
C'en fut assez; il vit en révérence
Tout un chacun recevoir son sermon.
On crut du ciel encourir la vengeance,
Si l'on osait manquer d'obéissance
Et de respect à monsieur Aaron;
Et des statuts dont l'auteur malhabile
Eût mérité les Petites-Maisons
Furent des lois que ce peuple imbécille
Crut renfermer le sort des nations.
Le bon Numa de sa nymphe subtile
S'aida très bien chez les enfans de Mars;
Le grand Bacchus, qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Herculé, et le fier Alexandre,

Et le premier de ces fameux Césars,
De quelque dieu prétendirent descendre.
Ces fiers Romains à qui tout fut soumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux, etc.

Ces vers sont encore bien moins dans le style de M. de Voltaire que dans celui du capucin Maubert, ou du proposant La Beaumelle.

V. 36. On lit dans les manuscrits :

Denis suivit ces exemples fameux :
Du merveilleux il se servit comme eux;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle,
Et que Bedford, et Talbot, et Chandos,
Et Tirconel, qui n'étaient pas des sots,
Crussent la chose, etc.

V. 64, 65. Au lieu de ces deux vers, on en trouve deux autres dans quelques manuscrits :

Oreille longue avec le chef pointu,
Bouche béante, œil louche, pied tortu.
De l'Ignorance, etc.

V. 115; édition de 1756 :

Donne à baiser une bulle divine;
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau *Testament.*
Ciel! à leurs yeux une cohorte fière
En même temps s'en torche le derrière;
L'ignacien, furieux, éperdu,
Court se saisir du sacré torche-cu.
Dieux! quels combats! quels flots d'encre et de bile!
On prêche, on court, on barbouille, on exile.
Toi qui jadis des grenouilles, etc.

V. 208; édition de 1756 :

Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.

Lourdis était aussi dans ce tableau:
Mais à ses yeux il n'en put rien paraître;
Il ne vit rien. Le cas n'est pas nouveau:
Le plus habile a peine à s'y connaître.
Quand vers la lune ainsi l'on préparait
Contre l'Anglais, etc.

V. 265; édition de 1756:

« Jeanne, en ces lieux conduite par l'Envie,
« Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
« Portant culotte et brayette au devant,
« Large brayette, inutile ornement;
« Jeanne la brune, en gendarme vêtue,
« Va désormais lui fasciner la vue:
« Jeanne plaira, moi je serai perdue. »
Disant ces mots, etc.

V. 369; édition de 1756:

Pâtés d'anguille, et gigots à la braise.
La dame Alix, malgré son teint fleuri,
Parut encore à la troupe bretonne
De bonne prise; et Robert Makarti,
Brave Écossais, vaillant chef de parti,
Dedans sa tente emmena tôt la bonne.
Monsieur Chandos, etc.

CHANT QUATRIÈME.

V. 68; édition de 1756;

L'esprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
La froide crainte et la confusion
Sur les Anglais répandent leur poison.
Les cris perçans et les clameurs qu'ils jettent,
Les hurlemens que les échos répètent,
Et la trompette et le son des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens sourds.

Le grand Chandos, toujours plein d'assurance,
Leur crie : « Enfans, conquérans de la France,
« *Marchez à droite, etc.*

V. 283. Dans l'édition de 1756, et dans presque toutes les autres, ce génie se nommait *Conculix*. On lisait après ce vers :

Mais Conculix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant; hé quoi? celui de plaire.
Dieu, pour punir ce génie effréné,
Le rendit laid comme un diable incarné;
Et l'impudique avait dessous le linge,
Odeur de bouc, et poil gris d'un vieux singe :
Pour comble enfin, de lui-même charmé,
Il se croyait tout fait pour être aimé.
De tous côtés on lui cherchait des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles;
Et si quelqu'un à ce monstre lascif
N'accordait pas le plaisir malhonnête,
Bouchait son nez ou détournait la tête,
Il était sur d'être empalé tout vif.
   Le soir venu, Conculix étant femme,
Un farfadet, de la part de madame,
S'en vint prier monseigneur le bâtard
A manger caille, oie et bœuf au gros lard,
Dans l'entresol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupait avec cérémonie.
Le beau Dunois, tout parfumé descend;
Chez Conculix un souper fin l'attend.
Madame avait prodigué la parure,
Les diamans, etc.

V. 386; édition de 1756, après ce vers, on lisait :

Lors Conculix, qui le crut impuissant,
Chassa du lit le guerrier languissant,
Et prononça la sentence fatale,
Criant aux siens : « Sergens, qu'on me l'empale. »

Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier, l'honneur de sa patrie,
S'en va périr au printemps de sa vie.
Dedans la cour il est conduit tout nu,
Pour être assis sur un bâton pointu.
Déja du jour la belle avant-courrière, etc.

V. 403; édition de 1756:

. . . . *En lui fourrant au sein*
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a déja l'héroïne empestée
D'un gros baiser de sa bouche infectée.
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui décharge un soufflet,
A poing fermé, sur son vilain visage.
Le magot tombe, et roule en bas du lit,
Les yeux se poche, et le nez se meurtrit.
Il crie, il hurle. Une troupe profane
Vient à son aide; on vous empoigne Jeanne;
On va punir sa fière cruauté
Par l'instrument chez les Turcs usité.
De sa chemise aussitôt dépouillée,
De coups de fouet en passant flagellée,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois, etc.

V. 472. * *Leur nudité, leur beauté, leur jeunesse,*
Dans leur pitié mêlait trop de tendresse.
Leur feu secret, par un destin nouveau,
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau
Et cependant l'animal amphibie,
A son dépit joignit la jalousie,
Fesant aux siens l'effroyable signal,
Qu'on embrochât ce couple déloyal.
Dans ce moment, etc.

V. 496. * Ainsi l'enfant de saint François d'Assise.

V. 506; édition de 1756:

« *Si ce guerrier et si cette pucelle*
« N'ont pu remplir avec toi leur devoir,
« Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
« D'un cordelier éprouve le pouvoir.
« *Tu vois, etc.* »

V. 517; édition de 1756, on lisait après ce vers:

On vous dira qu'il n'est point de femelle,
Tant pudibonde et tant vierge fût-elle,
Qui n'eût été fort aise en pareil cas.
Mais la Pucelle aimait mieux le trépas;
Et ce secours infernal et lubrique
Semblait horrible à son ame pudique.
Elle pleurait, etc.

V. 533; édition de 1756 et manuscrits, on lisait après ce vers:

Pour Conculix, le discours énergique
Du cordelier fit sur lui grand effet;
Il accepta le marché séraphique.
« Ce soir, dit-il, vous et votre mulet
« Tenez-vous prêts; cependant je pardonne
« A ces marmots, et vous les abandonne. »
Le moine alors, d'un air d'autorité,
Frappa trois coups sur l'animal bâté,
Puis fit un cercle, et prit de la poussière
Que sur sa bête, etc.

V. 565; édition de 1756:

Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le triste et piteux cas;
Faire eût-il dû de Vulcain le faux pas,
Il eût voulu s'élancer sur la terre.
Mais il était lui-même, etc.

CHANT CINQUIÈME.

V. 36. Dans les premières éditions on lisait :

D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
De deux curés, et de quarante moines.

V. 116. *Lors Constantin dit ces tristes paroles.

V. 135; édition de 1756 :

« *Si comme toi Constantin est damné !*
« Ainsi que lui vingt rois fêtés à Rome
« Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
« Le pape eut beau, pour payer leurs bienfaits,
« Les mettre en rouge au livre qu'on renomme,
« Leur donner jour, et vouloir qu'on les chôme,
« Le diable rit de tous ces beaux décrets;
« D'après leur vie il leur lut leurs arrêts;
« Et chacun d'eux, jugé sur ses forfaits,
« Rôtit ou bout, comme il fut méchant homme. »
Riant au nez du sire Constantin,
Le cordelier, en fort mauvais latin,
Fit compliment, puis en marchant admire
Tous les secrets du ténébreux empire.
En même rang que ces fameux brigands
Si sottement célébrés sur la terre,
Et justement dévoués aux tourmens
Dans les enfers, le très révérend frère
Vit saint Louis, la fleur de nos patrons,
Ce saint Louis, le père des Bourbons.
Il maudissait la cruelle manie
Qui, sur la foi d'un fourbe ultramontain,
Lui fit laisser à son mauvais destin,
Sans nuls galans, sa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la turque Syrie*

* C'est en Égypte que saint Louis alla faire la guerre, et il mena sa femme avec lui. *Voyez* Joinville, et concluez que M. de Voltaire, qui l'avait lu, n'a pu faire ces vers, d'ailleurs si peu dignes de lui.

Assassiner le pauvre Sarrasin.
Ce roi bigot, insensé paladin,
Qui dans le ciel aurait eu belle place,
S'il eût été tout simplement chrétien,
Grillait là-bas, et le méritait bien.
Homme pieux sans être homme de bien,
Laissant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au delà de la grace,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il se fessa, se couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaise chère,
Onc ne tâta de bisques, d'ortolans,
Onc ne mangea ni perdrix ni faisans.
Sur un châlit, sans fermer la paupière,
L'esprit au ciel, la discipline en main,
Il attendit souvent le lendemain.
Il eût mieux fait, certes, le pauvre sire,
De se gaudir avec sa Margoton
Tranquillement au sein de son empire.
C'est, sur ma foi, pour aller au démon,
Un sot chemin que celui du martyre.
  Cet innocent renta les Quinze-Vingts,
Pour le moutier dota cent pauvres filles,
Et fonda gîte aux dévots pèlerins :
C'est bien de quoi le mettre au rang des saints!
Mais sans remords, dans le sein des familles,
Il répandit de ses dévotes mains
Les tristes fruits des combats inhumains,
Et le trépas, et l'affreuse indigence;
Il appauvrit, il dévasta la France,
Il la remplit de veuves, d'orphelins :
Quel diable eût fait plus de mal aux humains?
Le Grisbourdon le vit, et sut se taire.
Dans un réduit, à feu de réverbère,
Il vit bouillir maints grands prédicateurs,
Riches prélats, casuistes, docteurs,
Moines d'Espagne et nonnains d'Italie,
De tous les rois les graves confesseurs,
De nos beautés les paillards directeurs :

Le paradis ils ont eu dans leur vie.
  Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron,
Sous un grand feutre en forme de galère,
Le moine vit le féroce Calvin,
Qui des deux yeux, au défaut de la main,
Fesait la nique à Luther son confrère,
Puis menaçait un pontife romain.
A son regard farouche, atrabilaire,
On connaissait de l'orgueilleux sectaire
Le mauvais cœur, l'esprit intolérant,
L'ame jalouse, et digne d'un tyran.
Tout en cuisant, il semblait être encore
Dans sa cité, qu'un galant homme abhorre,
Et que redoute un esprit dégagé
Des contes vieux et du sot préjugé,
A voir rôtir Servet le grand apôtre,
Juste ennemi, toutefois indiscret,
De maint cafard, diseur de patenôtre,
Rival haï, dont tout le crime était
De raisonner mieux que lui ne fesait.
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Semblait attendre et voir à ses genoux
Lui crier grace, et demander la vie,
Ce Nivernois * dont il fut si jaloux,
Ce sot prélat feseur de boutonnières,
Galant chéri des jeunes chambrières,
Qui préféra les cafards genevois
Aux bonnes gens du pays champenois.
« Pendez, pendez [1], » le vilain semblait dire;
Baiser soubrette est péché dont ma loi
Ne permet point aux huguenots de rire;

* Spifame, évêque de Nevers, décapité à Genève en 1566. Calvin est mort en 1564, et il n'était point question de chambrières dans le procès de Spifame, qui n'était point réduit à la condition d'artisan, mais était devenu membre du conseil des deux cents et de celui des soixante. Ceux qui ont fait ces vers n'étaient pas au courant.

[1] * Jacques Hessels, l'un des douze juges du conseil souverain que le duc d'Albe avait établi en Flandre pour égorger juridiquement les pros-

Et ce paillard doit périr, sur ma foi,
Pour avoir eu plus de plaisir que moi.
Le cordelier, d'une voix de tonnerre,
Qu'accompagnait un regard furieux,
Lui dit : « Maraud, de quel droit sur la terre
« Prétendis-tu punir l'amour heureux?
« Qui t'avoua de la nouvelle guerre
« Que tu livras à ces enfans des cieux
« Qu'un zèle ardent pour la paix des familles
« Consacre au soin de soulager les filles?
Dans la fureur dont il était atteint,
Certes le moine allait faire tapage,
Et de Genève à mal mettre le saint,
Quand il connut qu'il était dans la cage
Où de sa main Lucifer même a peint
Tous les damnés que fournira chaque âge.
Quiconque entrait dans ce damné réduit
Se sentait tôt animé de l'esprit;
Il croyait voir, il lui semblait entendre
Se démener et gémir les portraits.
De l'avenir pénétrant les secrets
Comme présens, sans jamais s'y méprendre,
Il les avait dans son cerveau frappé;
Et des damnés, chez les races futures,
Il devinait les noires aventures
Mieux que prophète ou démon incarné.
Le Grisbourdon dedans la galerie
Venant calmer sa claustrale furie,
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard, moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier aspect, etc.

crits, dormait presque toujours pendant les audiences. Lorsqu'on l'éveillait pour donner son avis, il ne manquait jamais de crier, sans la moindre hésitation, et tout en se frottant les yeux : « *Ad patibulum! ad patibulum!* » Ce malheureux ne tarda guère à recevoir le juste prix de ses crimes et de son lâche dévoûment : celui qui disait à la fin de toute procédure, Pendez! pendez! fut pendu lui-même à un arbre, sans autre forme de procès. (L. D. B.)

V. 179; édition de 1756 :

> « *Et je suis cuit pour les avoir fait cuire.*
> « Non que je sois condamné sans retour ;
> « J'espère encor me trouver quelque jour
> « Avec les saints au séjour de la gloire ;
> « Mais en ce lieu je fais mon purgatoire. »
> *Oh! quand j'aurais, etc.*

CHANT SIXIÈME.

V. 30. On lit dans un manuscrit :

> * *En paradis tout saint n'est pas pucelle.*
> *Quand Jeanne d'Arc défendait son honneur,*
> Que veut ravir un infame vainqueur,
> *Et que du fils, etc.*

Et dans un autre manuscrit :

> * *En paradis tout saint n'est pas pucelle.*
> Nul n'est exclus du céleste bonheur.

V. 44. Après ce vers, le même manuscrit porte :

> * Il prend son vol, et Dunois stupéfait
> A tire d'aile est porté comme un trait.

V. 80. * De ses deux mains il frotte, il se démène.

V. 106; édition de 1756 :

> Pour Conculix, honteux, plein de colère,
> Il s'en alla murmurer chez son père.
> *Mais que devint, etc.*

V. 233. * Et le lorgnait sans crainte et sans effroi.

V. 260. * De contes vieux et de galanterie.

V. 279. * Dans ce logis (ciel! que vais-je avouer?)

Autre manuscrit :

Dans ce logis était un aumônier,
Fier, peu soigneux de dire son psautier.
Tout aumônier, etc.

V. 336; édition de 1756 et manuscrit :

De ce fatras de volumes nouveaux,
Vers de Danchet, prose de Marivaux,
Nouveau Cyrus, voyage de Séthos,
Tous fort loués, et qu'on ne saurait lire ;
Qui, l'un par l'autre, etc.

V. 471. * S'en vint parler d'un air noble et courtois.
Et cependant que la belle lui conte
En soupirant ses malheurs et sa honte,
L'âne divin, etc.

CHANT SEPTIÈME.

V. 4. * Je détestai l'empire des amours.

V. 21. * Ce fier prélat qu'amour rendit barbare.

V. 68. * Me fit d'abord sa déclaration.

V. 94; édition de 1756 :

« *Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède !*
« Gentil guerrier, noble fils de l'amour,
« Hé quoi ! c'est vous, vous l'espoir de la France,
« Qui me sauvez et l'honneur et le jour !
« Votre nom seul aurait ma confiance.
« *Vous saurez donc, etc.*

V. 199. * On vient au bruit ; l'archevêque à l'instant.

V. 227. Dans les premières éditions on lisait :

Contre l'église ils n'ont point de courage,
Ardens au mal, de glace pour le bien.
Qu'attendre, hélas ! etc.

CHANT DIXIÈME.

V. 8; édition de 1756:

Va donc, Voltaire, au fait plus rondement.
C'est mon avis, etc.

Ce vers est une nouvelle preuve que M. de Voltaire n'eut aucune part à la publication des premières éditions de ce poëme, et qu'elles furent faites par ses ennemis.

V. 23. * Lorsqu'il fut seul en sa chambre enfermé.

V. 30. * Le gros Louvet qui long-temps harangua.

V. 36. * Messire Hugon, gentilhomme ordinaire.

V. 56. * Perdre à la fois sa couronne et sa belle!

V. 64. * Et respectez cet objet de mes vœux.

V. 76. * A leurs transports si tu n'es pas sensible.

V. 98, 99; édition de 1756:

Il n'est aucun qui doute de son art;
Aucun ne croit qu'un diable n'y prend part.
Aux yeux du prince, etc.

V. 107; édition de 1756, avant ce vers:

Ils se trompaient, hélas! les bonnes gens:
Agnès aimait, Agnès était saillie,
Puis fiez-vous, etc.

V. 111; édition de 1756:

Il triomphait de ses jeunes attraits;
Et, l'accablant de sa mâle éloquence,
Il ravissait des plaisirs imparfaits:
Volupté triste, et fausse jouissance,
Plaisirs honteux, etc.

V. 113; manuscrit:

.... * *Des plaisirs imparfaits,*
Volupté triste et fausse jouissance,
Vide d'appas, brutale violence,
Honteux plaisir qu'amour ne connaît pas;
Car qui voudrait, etc.

V. 119; édition de 1756, après ce vers on lit:

A ses baisers il veut que l'on riposte,
Et qu'on l'invite à courir chaque poste.
Il n'est heureux, etc.

On retrouve ici le style des éditeurs, et l'on voit que ces vers ont été interpolés.

V. 132. * Se démenait étendu sur sa proie.

V. 137. Après ce vers on lit dans un manuscrit:

* Plein de courroux et d'un bras furibond.

V. 249. * On monte; on cogne, on enfonce la porte.

V. 251; édition de 1756:

C'est l'aumônier qui vous joua ce tour.
On prend Agnès, on prend son ami tendre;
Devers Chandos on s'en va les mener.
Certes au diable il me faudrait donner,
Pour vous décrire et pour vous bien apprendre
L'effroi, le trouble, et la confusion,
Le désespoir, la désolation,
L'amas d'horreurs, l'état épouvantable
Qui le beau page et son Agnès accable.
Ils rougissaient, etc.

V. 263. Le dixième chant de l'édition de 1762 est divisé en deux dans l'édition de 1756, où le huitième chant finit par ce vers:

A Jean Chandos que diront-ils tous deux?

Et le neuvième commence par celui-ci :

Dans le chemin advint que de fortune.

V. 342. * Il n'est qu'un pas : l'un et l'autre est tendresse.

V. 375. * Cellule propre et bien enluminée.

CHANT ONZIÈME.

V. 34. * Vous embrassez de vos mains impuissantes.

V. 42. * Qu'au doux Jésus votre bouche a jurée.

V. 55. * Mêlent l'horreur avec la volupté,
Et font l'amour avec férocité.

V. 64. * Contemple à nu ces dévotes beautés.
Sœur Rebondi si discrète et si sage.

V. 71. * Se débattant entre Bard et Curton.

V. 125. * Qui polluaient ces vénérables dames.

V. 158. * Le fier Warton, dont la lubrique rage
Avait en bref consommé son ouvrage,
Le fier Warton fut le seul écuyer
Qui de sa nonne, etc.

V. 179. On lit, après ce vers, dans l'édition de 1756 :

Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combattit pour icelle.
Le fier Anglais, de fer enharnaché,
Eut à son tour l'ame bien stupéfaite
Quand il se vit si vivement chargé
Par une jeune, etc.

V. 179. Et dans un manuscrit, que nous avons sous les yeux, on trouve les vers suivans, dont quelques uns font partie de l'épisode de Corisandre (var. du ch. XIV) :

Prit cette armure et s'en couvrit le dos;

Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combattît pour icelle.
Le bras tendu, le corps en son profil,
La tête haute, et le fer de droit fil,
Jeanne d'abord combat avec mesure;
Car son épée était sa seule armure.
L'Anglais recule, et la belle en courroux
Du fer tranchant lui porte de grands coups.
Au mont Etna, etc.

V. 189. * Du noir cocu les borgnes compagnons.

V. 198. * La voyant nue il eut de grands remords
De ferrailler contre ce gentil corps.

V. 199. * *Sa main tremblait de blesser ce beau corps.*
Et de sa belle admirant les trésors,
Saisi d'amour, de crainte et de colère
Il recula quatre pas en arrière.
Bref il croit voir un ange de lumière.

V. 253. * Lui répondit d'un ton tendre et piteux.

V. 284. * *Son âne ailé, sa joie et son secours.*
Sur qui monté Denis combat toujours.
« Viens, criait-il, viens défendre ma vie;
« Contre un méchant viens protéger mes jours. »
L'animal saint revenait d'Italie.

V. 301. * Et de ses coups fait tomber la tempête.

V. 309. * Par tant d'efforts ces rivaux plus ardens
Tenaient tous deux la victoire en suspens.

V. 310; édition de 1756 :

Paul pour Denis gageait contre Vincens,
Quand de sa voix, etc.

Vers ridicules de l'éditeur Maubert.

V. 381. * *Où de nectar on leur verse rasade.*
Et tous les saints, attroupés autour d'eux,
Le verre en main, chantaient une enfilade

De *Te Deum*, Sabaoth, Hosanna,
Te laudamus, Amen, Alleluia.
Jusques au soir dura la sérénade.
Peu de lecteurs croiront, etc.

V. 386. * N'a-t-on pas vu chez le sage Milton..

V. 390; édition de 1756:

Et qui pis est avoir du gros canon?
Pardonnez-moi ce peu de fiction,
Qui, sous les noms de Denis et de George,
Vous a dépeint le peuple d'Albion
Et les Français qui se coupaient la gorge.
Mais dans le ciel, etc.

V. 404. * Dont cet Anglais pollua le couvent.

CHANT DOUZIÈME.

V. 1. Ce fragment, trouvé dans les papiers de l'auteur, paraît être une variante du commencement de ce douzième chant. Il y manque quelques vers [1].

Oui, j'ai juré de ne plus discourir,
De conter net, de bannir la harangue;
Mais quels sermens, hélas! puis-je tenir?
Le tendre Amour est maître de ma langue;
L'Amour m'inspire, il lui faut obéir.
Ce dieu charmant est venu me sourire,
Lorsque ma main n'osait plus l'encenser;
Quand je fuyais ses traits et son empire,
Du haut du ciel il vint me caresser.
« Quoi! m'a-t-il dit, faut-il que la tristesse
« File aujourd'hui la trame de tes jours?
« Quand tu seras dans la froide vieillesse,

[1] * Il en manquait deux; nous les avons restitués : ce sont les 20e et 21e. (L. D. B.)

« Encor faudrait implorer mon secours:
« Mais dans l'été, c'est une ignominie
« Que de m'ôter l'empire de ton sort.
« Vivre sans moi c'est être déja mort:
« Laisse-moi donc renouveler ta vie. »
A ce discours l'Amour ne s'est tenu.
Il m'a donné la plus belle maîtresse,
Qui tout à coup, par un charme inconnu,
A dans mon cœur ramené l'alégresse.
De ses faveurs elle enivre mes sens,
Son tendre amour devient l'eau de Jouvence,
Et dans ses bras j'ai trouvé mon printemps.
Je conclus donc, cher lecteur, quand j'y pense,
Qu'on peut aimer au delà de trente ans.

V. 58. Entre ce vers et le suivant, on lit dans un manuscrit:

* Cher à l'amour encor plus qu'à Cutendre.

V. 73. * Allait cherchant les restes de sa proie
Qu'on lui ravit lorsqu'il était en joie.

V. 89. * Il suit des yeux cette espèce emplumée.

V. 104. * Pour dire *Ave* venant du haut du ciel.

V. 172. * Chez les Hébreux, malgré le Décalogue.

V. 186. * Un beau matin, par grace singulière.

V. 191. * Était pourtant le plus paillard des rois.

V. 199. * Pour ses ébats il eut sept cents maîtresses.

V. 228; édition de 1756:

Et du couvent le sac incestueux.
Ainsi Louis, se perdant à la chasse,
Dans les taillis de son Fontainebleau,
De questions fatigue son Bonneau;
A son retour lui demande la trace
De la beauté qui captive son cœur,
Veut que de rien il ne lui fasse grace,
Et n'en apprend que tout bien, tout honneur.
Après avoir, etc.

V. 248. *Guettait toujours l'objet de son voyage.

V. 286. *Ainsi Monrose, approchant de sa belle.

V. 361. *Il fait du bruit et la toile remue;
Charles s'étonne : il y porte la main.

On lit cette autre variante dans un manuscrit :

*Il fait du bruit et sa tête remue;
Le roi s'avance : il y porte la main.

V. 375. **Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon :*
Ce qu'un beau duc montra souvent, dit-on,
A l'Angeli qui lui sert de maîtresse.
Que les héros, ô ciel! etc.

CHANT TREIZIÈME.

V. 52-54; édition de 1756, au lieu de ces trois vers on lisait :

Témoin Ajax et certain général,
Duc, bel esprit, ministre, maréchal :
L'un sur le Rhin, l'autre aux bords du Scamandre,
Un beau matin s'avisèrent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
Sans que l'honneur fût en rien compromis.
Ce n'était point, etc.

M. de Voltaire a pris constamment contre La Beaumelle la défense de ce général (le maréchal de Noailles) et de sa famille; ainsi l'on peut facilement juger auquel des deux appartiennent ces vers.

V. 58. *Le grand Dunois à Jeanne si connu,
Qui ramenait la belle Dorothée.

V. 62. *Car elle était auprès de son amant.

V. 63; édition de 1756 :

Ce cher amant, ce tendre La Trimouille

Pour qui son œil de pleurs souvent se mouille,
L'ayant cherchée à travers cent combats,
L'avait trouvée et ne la quittait pas.
En nombre pair, etc.

V. 77; édition de 1756:

Il te fallut rhabiller promptement:
Sur le satin de ton cul ferme et blanc
Tu rajustas, etc.

V. 109. *Les saints là haut aiment souvent à rire
Des passions du sublunaire empire;
Ils regardaient cheminer dans les champs.

V. 165; édition de 1756:

« *Décide ici qui de nous sait le mieux*
« Pousser sa lance et plaire à deux beaux yeux.
« Que la valeur soit notre seule chance,
« *Que de vous tous, etc.*

V. 204; manuscrit:

Branlant sa lance et serrant les genoux,
Le fier Chandos se targuait dans sa gloire,
De deux combats espérant la victoire,
Jurant ce mot lequel commence en F.
Jeanne invoquait l'épouse de Joseph,
Mère de Dieu, reine du pucelage.
L'un contre l'autre ils volent avec rage;
Les deux coursiers, bardés, coiffés de fer,
Sous l'éperon, etc.

V. 237. * Sur son beau dos, sur sa croupe gentille.

V. 256. * Que saint Denis me regarde et m'excuse.

V. 257; édition de 1756 et manuscrit:

« *Mars et l'Amour sont mes droits et j'en use.* »
Puis se tournant devers son écuyer:
« Je vois, dit-il, qu'elle est hors d'elle-même;

« J'ai ces deux bras pour combattre et tuer,
« Pour la guérir je prendrai le troisieme. »
Jamais Chandos ne promit rien en vain.
Comme il le dit, il prend ce bras soudain.
Le grand Dunois d'un courage héroïque, etc.

V. 282; édition de 1756 :

Très peu connus des ânes d'ici-bas;
Il soupirait en voyant les trois bras.
Le confesseur, etc.

V. 294. Le treizième chant de l'édition de 1762 est divisé en deux dans celle de 1756, où le douzième chant finit par ce vers :

Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

Et le treizième commence ainsi :

En méditant avec attention,
Le benoit moine, etc.

V. 298; manuscrit :

De ce Jacob, le patron du mensonge,
Pate-pelu, dont l'esprit lucratif
Trompa Laban, qu'il vola comme un Juif.
Ce vieux Jacob, etc.

V. 301; édition de 1756.

Ce vieux Jacob (admirez bien mes frères,
Du livre saint les sublimes mystères)
Devers l'Euphrate, etc.

V. 305; édition de 1756 :

Le moine vit de plus plaisans objets;
Il vit très bien, ou crut voir, le bon père,
Ce qu'aucun saint n'obtint de voir jamais :
Il vit courir à la même aventure,
Il vit aux pieds des futures Agnès
Les demi-dieux de la race future;

Il observa les différens attraits
De ces beautés dont l'adresse féconde
Fesait danser tous les maîtres du monde :
Chacune était juste sous son héros,
Partant ensemble, et disant les grands mots ;
Chacune avait son trot et son allure ;
Chacun piquait à l'envi sa monture ;
Tous excellaient à ce jeu des deux dos.
Tels, au retour de Flore, etc.

On voit sans peine que ces trois derniers vers sont du capucin. Ce chant est un de ceux où il en a ajouté le plus.

V. 320 ; manuscrit :

C'est là qu'il vit le beau François premier,
Roi malheureux, mais galant chevalier,
Qui sur un lit fait goûter à deux belles
Tous les plaisirs que François reçoit d'elles.
Là Charles-Quint, etc.

V. 321. *Roi malheureux, mais brave chevalier,
Avec Étampe il se pâme, il oublie.

V. 329 ; édition de 1756 :

Aux mouvemens que l'amour lui fit faire
Quand dans ses bras décharnés et flétris,
Ivre d'amour, tendrement elle serre,
En se pâmant, le second des Henris.
De la débauche un long et triste usage
De la beauté lui fait avoir le prix.
De Charles neuf, etc.

V. 338 ; édition de 1756 :

Là, sans tiare, et d'amour transporté,
Tournant le dos, troussant sa soutanelle,
Avec Vanose il se fait la femelle ;
Un peu plus bas on voit sa sainteté,
Pour ses plaisirs convoitant sa famille,
Donner l'assaut à Lucrèce sa fille.
O Léon dix ! ô sublime Paul trois !

Jules second! et toi, Monté le drille!
A ce beau jeu, etc.

On voit clairement ici que le capucin, ayant lu *la femelle* au lieu de *sa famille*, a voulu suppléer les rimes qui manquaient.

Un manuscrit porte :

Un peu plus bas on voit sa sainteté
Faire un enfant à Lucrèce sa fille.

V. 348; édition de 1756, à la suite de ce vers on lisait:

Le moine vit des doges de Venise,
Et ces grands ducs, fiers oppresseurs de Pise,
Avec les boucs partageant leurs plaisirs;
Mais les laissant à leurs puans désirs.
Bientôt on voit, etc.

V. 364; édition de 1756:

Et l'autre attend le moment du plaisir.
Mais tout à coup quelle métamorphose!
D'un long froc noir lugubrement paré,
L'Amour met bas sa couronne de rose;
Son front se perd sous un bonnet carré.
Le sot Scrupule et la froide Décence
Masquent les traits de la riante enfance.
L'Hymen le suit à pas mystérieux;
Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux,
Feux sans éclat dont la pâle lumière
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces tristes flambeaux,
Suivi d'un prêtre et de deux maquereaux,
Pour guide un diable en noire soutanelle,
Le grand Louis, couronné de pavots,
Vient épouser sa vieille maquerelle.
Le moine vit ce phénix des Bourbons,
Ensorcelé de deux flasques tétons,
Sur un sofa piquer sa haridelle.
L'Amour en pleurs, et sa suite fidèle,

Les Jeux, les Ris, s'envolent à Paphos.
Paris, la cour, sont en proie aux dévots.
Une grossière et maussade luxure
Rappelle aux sens toute la volupté,
Sous l'air cafard un cynisme effronté
Met Diogène où régnait Épicure.
Dans les excès d'une crapule obscure
Le courtisan cherche la liberté.
Hercule en froc et Priape en soutane
Dans les palais portent l'obscénité;
Tout leur fait joug, et le couple profane,
Recommandé par sa brutalité,
Règne en tyran sur la faible beauté [1].
C'en était fait du tendre Amour en France,
Quand la Fortune ou bien la Providence
A Saint-Denis logea ce roi bigot.
Le moine voit, à ce règne cagot,
Dans les destins succéder la Régence,
Temps fortuné, marqué par la licence,
Où la Folie, agitant son grelot,
Jette sur-tout un vernis d'innocence;
Où le cafard n'est prisé que du sot.
Tendre Argenton, folâtre Parabère,
C'est par vos soins que le dieu de Cythère,
Régnant en maître au palais d'Orléans,
Sur ses autels revoit fumer l'encens.
Le dieu du goût, son seul et digne émule,
Tâche d'unir les graces aux talens.
Faune et Priape, et le brutal Hercule,
Forcés de fuir, rentrent dans les couvens;
Ils n'osent plus se faire voir en France
Que sous les traits de Rieux ou de Vence.
Le bon Régent, etc.

V. 372. * *Des voluptés donne à tous le signal.*
On l'admirait dans son délire aimable.

[1] * On lit dans quelques manuscrits, et dans les dernières éditions :

A son plaisir patine la beauté.

Tu l'entendais du fond du Luxembourg,
Toi que Bacchus et le dieu de l'amour
Mettent au lit en sortant de la table,
Jeune Berri, bel astre de la cour!

V. 377; édition de 1756:

Mènent au lit, escortés par l'Amour.
Près de Paris, sous la pourpre romaine...
Mais je m'arrête; un semblable tableau
Pourrait au peintre attirer dure aubaine:
Il y faudrait placer plus d'un Bonneau
En robe courte. Or, dans ce dernier âge,
Homme d'épée est un fier maquereau.
Et moi, chétif, j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'appât flatteur:
Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet! etc.

Il y a eu encore ici des vers ajoutés, et, comme dans la première variante de ce chant, dans la charitable intention de faire à l'auteur des ennemis puissans; ce sont les vers suivans:

V. 380; édition de 1756:

Trop de péril suit ce charme flatteur.
Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet, asile du mystère!
Meudon, Choisi, réduits délicieux,
Que les Plaisirs, les Amours et les Jeux
Ont si souvent préférés à Cythère,
Sur vos secrets, censurés par Lignière *,
Et respectés de son prudent recteur,
Ma chaste muse est forcée à se taire.
Le temps présent est l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai. Mais si j'osais pourtant,

* Lignière était un jésuite, confesseur de Louis XV, mais confesseur heureusement moins connu que Le Tellier et La Chaise.

O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, simple, touchant!
O potelée et douce La Tournelle *!
Si j'osais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus;
Si je chantais cette haute fortune,
L'objet des vœux de Flavacourt la brune **;
Si je chantais ce tendre et doux lien,
Ce nœud si cher quoique si peu chrétien,
Formé, béni par la vieille éminence,
Maudit, rompu par ce prélat bigot,
Et resserré par ce grand roi de France,
Malgré l'avis et les sermons d'un sot;
Si de l'Amour je déployais les armes,
Si je disais... non, je ne dirai mot;
Je serais trop au dessous de vos charmes.

* Madame de La Tournelle, née Mailli, prit le titre de duchesse de Châteauroux, en acceptant la place de maîtresse du roi. Elle était d'une beauté singulière. On sait avec quelle rudesse de zèle l'évêque de Soissons, Fitz-James, petit-fils de mademoiselle Churchill, maîtresse de Jacques II, traita une femme qui avait en France la même dignité que sa grand'mere avait eue en Angleterre.

Cet évêque était un homme simple, tolérant, bon et sans intrigue; mais par là même très propre à se rendre, sans le savoir, l'instrument des intrigans de la cour. On lui fit accroire qu'il était obligé en conscience de forcer le roi à traiter sa maîtresse avec une rigueur à peine excusable s'il eût été question de chasser de la cour un ministre qui aurait trahi l'état ou corrompu le monarque.

Madame de Châteauroux fut rappelée bientôt après; le roi envoya chez elle un ministre d'état (M. le comte de Maurepas, son ennemi) la prier de sa part de vouloir bien reprendre ses places à la cour. Elle tomba malade le jour même, et mourut. On attribua sa mort aux violentes émotions qu'elle avait éprouvées. Dans le moment de sa faveur, on se déchaîna contre elle, comme c'est l'usage. « La pauvre femme! disait un « de ses amis, elle n'est qu'à plaindre; c'est une tuile qui lui est tombée « sur la tête. » Il avait raison : la faveur ne valut à madame de Châteauroux que de la contrainte, des chagrins et une mort prématurée.

** Madame de Flavacourt était sœur de madame de Châteauroux. On prétendait qu'elle aspirait à la même place; et les courtisans attribuaient à ses vues ambitieuses la résistance qu'elle avait opposée au goût passager du roi.

Dans son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide, et toujours très modeste,
Il contemplait le spectacle céleste
De tous ces rois accouplés bout à bout:
Charles second sur la belle Portsmouth;
George second sur la tendre Yarmouth;
Et ce dévot roi de Lusitanie
En priant Dieu se pâmant sur sa mie;
Et ce Victor, attrapé tour à tour *
Par son orgueil, par son fils, par l'amour.
Mais, quand au bout de l'auguste enfilage
Il aperçut, entre Iris et son page,
Perçant un cul qu'il serrait des deux mains,
Cet auteur roi, si dur et si bizarre,
Que dans le Nord on admire, on compare
A Salomon, ainsi que les Germains
Leur empereur au César des Romains **:
« *Hélas! dit-il, etc.*

V. 403; édition de 1756:

Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
« Les deux gigots sur sa belle brunette? »

Vers enjolivé par le capucin.

* Ces vers de l'édition de 1756 furent faits pendant le siége de Fribourg, époque du raccommodement; mais la nouvelle faveur de madame de Châteauroux n'ayant duré qu'un moment, l'auteur a cru devoir les changer.

** Ces vers ne sont pas de M. de Voltaire. *Entre Iris et son page* n'est qu'une répétition du vers sur Henri III:

Quitte en riant sa Chloris pour un page.

Le nom de Salomon du Nord, dont on se moque ici, n'a pas été donné par les gens du Nord, mais par M. de Voltaire lui-même*; et nous avons d'ailleurs des raisons décisives pour croire que ces vers n'ont pu être que des éditeurs, soit capucin, soit proposant.

* Le Salomon du Nord en est donc l'Alexandre.
(*Lettre au roi de Prusse*, 29 mai 1742.)

V. 425; édition de 1756:

Le fier Anglais dans ses droits de conquête.
Chandos, suant, et soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si l'autre est une fille:
« Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille! »
Bientôt le diable emporte l'étui neuf;
Il veut encor secouer sa guenille.
Jeanne échappant, etc.

On reconnaît encore ici les vers du capucin. Les lecteurs qui ont du goût distingueront sans peine tous ces embellissemens étrangers; nous nous dispenserons d'en faire aussi souvent la remarque.

CHANT QUATORZIÈME.

V. 43; édition de 1756, après ce vers venaient les suivans:

Tendre Vénus, c'est par un muletier
Que tu formas le cœur de Corisandre.
Depuis ce jour, douce, avisée et tendre,
A tes autels prompte à sacrifier,
Elle sut plaire, et jouir, et se rendre
A tous les nœuds dignes de la lier.
Ainsi l'on voit un artisan grossier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jaspe et l'ivoire
Dont se pavane un brillant chevalier.
Aux beaux Français, dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie,
Au possesseur du bon sens de Bonneau,
La belle fait les honneurs du château,
Et puis conclut un accord pacifique
Entre Charlot et Chandos le cynique.
Elle *obtint d'eux, etc.*

Ces vers se rapportent à l'épisode de Corisandre, que

nous avons placé à la suite des variantes de ce quatorzième chant, et qui, dans l'édition de 1756, précédait la mort de Chandos.

Ce même chant quatorzième, qui était alors le quinzième, et qui, comme on l'a dit, suivant le chant de Corisandre, commençait ainsi dans quelques éditions:

O volupté, mère de la nature,
Belle Vénus, seule divinité
Que dans la Grèce invoquait Épicure,
Qui, du chaos chassant la nuit obscure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le sentiment et la félicité,
A cette foule innombrable, agissante,
D'êtres mortels à ta voix renaissante;
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras
Le dieu du ciel et le dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écartes le tonnerre,
Calmes les flots, fais naître sous tes pas
Tous les plaisirs qui consolent la terre;
Tendre Vénus, c'est par un muletier
Que tu formas l'esprit de Corisandre:
Depuis ce jour, spirituelle et tendre,
A tes autels prompte à sacrifier,
Son cœur instruit ne se laissa plus prendre
Que dans des nœuds dignes de la lier.
Ainsi l'on voit un artisan grossier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jaspe et l'ivoire,
Que porte ensuite un galant chevalier.
D'un air modeste et mêlé d'assurance,
Noble, engageant, poli, respectueux,
Elle reçoit le monarque de France.
Un feu charmant anime ses beaux yeux;
Les graces sont dans sa démarche leste,
Dans son maintien, dans son ris, dans son geste;
Puis ayant fait les honneurs du château
Au possesseur du bon sens de Bonneau,
Aux beaux Français dont la troupe aguerrie

Unit l'audace à la galanterie,
Sur les Anglais elle étendit ses soins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs besoins.
Un gros rostbeef que le beurre assaisonne,
Des plum-puddings, des vins de la Garonne,
Leur sont offerts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambe d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Elle fit plus : son heureuse entremise
Sut ménager avec douce accortise
Les deux partis, obtint que chacun d'eux
Mettant à part sa folie héroïque,
Fît de chez elle un départ pacifique,
A droite, à gauche, et la Loire entre deux,
Sans nul reproche et sans forfanterie,
Selon les lois de la chevalerie.
Le preux Chandos, suivant les mêmes lois,
Sur son beau page a repris son empire;
Charle et Chandos sont rentrés dans leurs droits.
Agnès Sorel tout doucement soupire;
Son tendre cœur, près du plus graud des rois,
Du page heureux se souvient quelquefois,
Toujours docile au roi qui toujours l'aime.
Heureux ceux-là qu'on peut tromper de même!
Quand le château fut bien débarrassé
Du grand dégât qu'avaient fait de tels hôtes,
La belle alors n'eut rien de plus pressé
Que de songer à réparer ses fautes.
Elle appela les plus jeunes amans
Qui, l'ayant vue, avaient couru les champs.
Le dieu d'amour voulut une vengeance;
Elle honora d'un choix plein de prudence
Un bachelier beau, bien fait, et dispos;
Mais revenons, lecteurs, à nos héros.
Le roi des Francs avec sa garde bleue, etc.

V. 85. * Elle descend, se détrousse, entre vite.

V. 96. * Cette beauté fidèle à La Trimouille, etc.

Dans un autre manuscrit, on lit:

* Cette beauté qu'adore son amant,
Cette beauté dévote à La Trimouille,
Et derrière elle en sifflant s'agenouille.

V. 104; édition de 1756:

Son court jupon, retroussé par mégarde,
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes que l'Amour
Refit depuis pour porter Pompadour,
Cette beauté que pour Louis Dieu garde,
Et qu'au couvent il mettra quelque jour:
Jambes d'ivoire, etc.

Ces deux derniers vers sont des éditeurs.

V. 110. * Chandos alors suivant peu l'oraison.

V. 114; manuscrit, après ce vers:

Il la dirige, il découvre sans peine
Ce bel autel où s'adressent ses vœux,
Autel charmant, autel à la romaine,
A deux envers, pour lui sacrés tous deux.
Je ne veux point, etc.

V. 185; édition de 1756:

« *De nos combats c'est la loi respectée.*
« Venez! je veux que ce héros vaincu
« Soit en un jour et captif et cocu.
« *Le juste ciel, etc.*

V. 245. * Débarrassés de leurs fardeaux pesans.

V. 264; manuscrit:

Pareils aux flots que les autans soulèvent,
Avec fureur nos guerriers se relèvent.
Leurs coups pressés font jaillir en éclairs
L'acier poli dont tous deux sont couverts.
Déja le sang, etc.

V. 347, 348; manuscrit:

Quand, par Chandos, hélas! si maltraitée,
Elle se vit abattue et ratée.

CHANT QUATORZIÈME.

DE L'ÉDITION DE 1756.

CORISANDRE*.

Mon cher lecteur sait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont point jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens.
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant,
Dont le coup part et brûle au même instant;
Dans les cinq sens il porte le ravage;
Un rouge vif allume le visage,
D'un nouvel être on se croit animé,
D'un nouveau sang le corps est enflammé;
On n'entend rien, le regard étincelle **.

* Ce chant ne se trouve que dans les premières éditions, et il y fourmille de fautes. Il paraît ici, pour la première fois, imprimé correctement, d'après le manuscrit de l'auteur. Il a été imprimé dans l'édition de 1762 et les suivantes.

** Var. Édition de 1756:

Sans réfléchir, le geste et l'acte suit.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur les bords du broc qui la recèle,
S'élève, court, s'échappe, tombe et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidèle,
Du feu d'amour quand en nous il agit.
Vous connaissez, etc.

L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'élève, échappe, et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidèle,
De ces désirs dont l'excès vous poursuit.
Vous connaissez tous ces états, mes frères;
Mais ce tyran de nos ames légères,
Ce dieu fripon, cet étourdi d'Amour,
Fesait alors un bien plus plaisant tour.
Il fit loger, entre Blois et Cutendre,
Une beauté dont les aimables traits
Auraient passé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avait eu le cœur tendre,
Beau don qui vaut tous les autres attraits.
C'était la jeune et sotte Corisandre.
L'Amour voulut que tout roi, chevalier,
Homme d'église, et jeune bachelier,
Dès qu'il verrait cette belle imbécille,
Perdît le sens à se faire lier.
Mais les valets, le peuple, espèce vile,
Étaient exempts de la bizarre loi:
Il fallait être ou noble, ou prêtre, ou roi,
Pour être fou. Ce n'est pas tout encore:
L'art d'Esculape et cent grains d'ellébore
Contre ce mal étaient un vain secours;
Et la cervelle empirait tous les jours,
Jusqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant serait compatissante:
Et ce moment du ciel était prescrit
Pour que la sotte eût enfin de l'esprit.
Plus d'un galant né sur les bords de Loire,
Pour avoir vu Corisandre une fois
Avait perdu le sens et la mémoire.
L'un se croit cerf, et broute dans les bois:
L'autre imagine avoir un cul de verre;
Dès qu'un passant le heurte en son chemin,
Il va criant qu'on casse son derrière:
Bertaud se croit du sexe féminin,
Porte une jupe, et se meurt de tristesse
Qu'à la trousser nul amant ne s'empresse.

D'un large bât Mérardon s'est chargé;
Il se croit âne, et ne se trompe guère,
Veut qu'on le charge, et ne cesse de braire:
Culand * se croit en marmite changé,
Marche à trois pieds; une main pose à terre,
L'autre fait l'anse. Hélas! chacun de nous
Pourrait fort bien se mettre au rang des fous,
Sans avoir vu la belle Corisandre.
Quel bon esprit ne se laisse surprendre
A ses désirs? et qui n'a ses travers?
Chacun est fou, tant en prose qu'en vers.

Or Corisandre avait une grand'mère,
Femme de bien, d'une humeur peu sévère,
Dont en secret l'orgueil se complaisait
A voir les fous que sa fille fesait.
Mais de scrupule à la fin obsédée,
Elle eut pitié d'un si triste fléau:
Notre beauté, si fatale au cerveau,
Fut dans sa chambre étroitement gardée;
On fit poster, pour garder le château,
Deux champions à la mine assurée,
Qui défendaient l'accès de la maison
A tout venant qui risquait sa raison.

La belle sotte, ainsi claquemurée,
Filait, cousait, et chantait sans penser,
Sans nul regret qui vînt la traverser,
Sans goût, sans soin, et sans la moindre envie
De s'appliquer à guérir la folie
De ses amans; ce qui n'aurait tenu
Qu'à dire oui, si la belle eût voulu.

Le fier Chandos, encor tout en colère
D'avoir manqué sa gentille adversaire,
Vers ses Anglais retournait en grondant,
Semblable au chien dont la vorace dent
Saisit en vain le lièvre qui s'échappe;
Il tourne, il crie, il vire, il pleure, il jappe,

* Les premiers éditeurs n'avaient pas manqué de changer ces noms, pour susciter des ennemis à M. de Voltaire.

Puis vers son maître approche à petits pas,
Portant la queue et l'oreille fort bas.
Chandos maudit son animal revêche,
Qui lui fit faute en ce brave duel.
Son général cependant lui dépêche,
Pour le hâter, un jeune colonel,
Brave Irlandais, nommé Paul Tirconel,
Portant l'air haut, une large poitrine,
Jarrets tendus, bras nerveux, double échine,
Au sourcil fier; on voit bien à sa mine
Qu'il n'a jamais essuyé cet affront
Qui de Chandos fesait rougir le front.
Ces deux guerriers, avec leur noble escorte,
De Corisandre arrivant à la porte,
Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
Crie : « Arrêtez, gardez-vous d'entreprendre
« De pénétrer jusques à Corisandre,
« Si vous voulez garder le sens commun. »
Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie,
Pousse en avant, et, frappant en furie,
D'un coup d'estoc renverse à douze pas
Un des huissiers, qui se démet le bras,
Et, tout meurtri, roule au loin sur le sable.
Paul Tirconel, non moins impitoyable,
De l'éperon donne à la fois deux coups,
Lâche la bride et serre les genoux.
Son beau coursier, plus prompt que la tempête,
Saute, bondit, et passe sur la tête
De l'autre huissier, qui lève un œil confus,
Reste un moment interdit et perclus,
Et, se tournant, reçoit une ruade
Qui vous l'étend près de son camarade.
Tel en province un brillant officier,
Jeune, galant, aigrefin, petit-maître,
Court au spectacle, et rosse le portier,
Gagne une loge, et, placé sans payer,
Siffle par air tout ce qu'il voit paraître.
La suite anglaise arrive dans la cour :
La vieille dame y descend éplorée.

A ce grand bruit Corisandre effarée
Prend un jupon, sort de la chambre, accourt.
Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne Anglais, qui de parler n'a cure.
Mais observant l'innocente figure,
Ce teint de lis, ces charmes succulens,
Ces bras d'ivoire et ces tétons naissans
Que de ses mains arrondit la nature,
Il s'en promet une heureuse aventure;
Et Corisandre, à l'hébété maintien,
Jette au hasard un œil qui ne dit rien.
Pour Tirconel, d'une façon gentille
Il salua la grand'mère et la fille,
Et pour sa part fit aussi les yeux doux.
Qu'arrive-t-il? les voilà tous deux fous.
Chandos atteint de cette maladie,
En maquignon, natif de Normandie,
Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qu'il soit sellé, bridé, monté;
Et puis claquant sa croupe rebondie,
D'un demi-tour s'élance sur son dos.
La belle plie, et tombe sous Chandos;
Quand Tirconel, par une autre manie,
Au même instant se croit cabaretier,
Et prend la belle à genoux accroupie *
Pour un tonneau; prétend le relier
Et le percer, et surtout essayer
De la liqueur que Bacchus a rougie.
Tout chevauchant, alors Chandos lui crie:
« Vous êtes fou! God dam! L'esprit malin
« A détraqué, je crois, votre cervelle.
« Quoi! vous prenez pour un tonneau de vin
« Mon cheval blanc à crinière isabelle! »
— « C'est mon tonneau, j'en porte le bondon. »

* Var. Édition de 1756:

Pour un tonneau qu'il convient préparer
Pour le percer et pour le soutirer,
Par l'orifice, au clair jusqu'à la lie.
Tout chevauchant, etc.

— « C'est mon cheval. » — « C'est mon tonneau, mon frère. »
Également tous deux avaient raison *.
Chacun soutient sa brave opinion.
Un jacobin se met moins en colère
Pour saint Thomas, ou tel autre saint père,
Et d'Olivet pour son cher Cicéron.
Des démentis en réplique et duplique,
Et certains mots que, grace à ma pudeur,
Mon style honnête épargne à mon lecteur,
Mots effrayans pour qui d'honneur se pique **,
Font que déja nos illustres Bretons
Ont dégaîné leurs fiers estramaçons.
Comme le vent, dans son faible murmure,
Frise d'abord la surface des eaux,
S'élève, gronde, et, brisant les vaisseaux,
Répand l'horreur sur toute la nature;
Ainsi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaisanter, faire semblant de rire,
Puis se fâcher, puis dans leur noir délire
Se menacer et se porter la mort.
Tous deux en garde, en la même posture,
Le bras tendu, le corps en son profil,
La tête haut et le fer de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais aussitôt, sans règle ni mesure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.

* Var. Édition de 1756:

Ils soutenaient leur folle opinion,
Avec l'ardeur dont un moine en colère
Plaide en faveur du dévot scapulaire,
Et d'Olivet, etc.

** Édition de 1756:

Mirent en feu nos illustres Bretons,
Qui se narguaient de leurs estramaçons.
Comme le vent, d'abord faible, murmure,
S'élève, gronde, et, brisant les vaisseaux
Trop agités pour résister aux eaux.
Répand l'horreur, etc.

Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont se moque la terre.
Des deux côtés le sang est répandu,
Du bras, du col et du crâne fendu,
Malgré l'acier de leur brillante armure,
Sans qu'un seul cri succède à la blessure.
La bonne mère en gémit de douleur,
Dit son *Pater,* demande un confesseur;
Et cependant sa fille avec langueur,
Se rengorgeant, rajuste sa coiffure.
Nos deux Anglais, lassés, sanglans, rendus,
Gisaient tous deux sur la terre étendus,
Quand arriva notre bon roi de France,
Et ces héros, brillans porteurs de lance,
Et ces beautés qui formaient une cour
Digne de Mars et du dieu de l'amour.
La belle sotte au devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bonjour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru, que la nature mît
Tant de poison dans des yeux sans esprit!
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel versés bénignement
Sont des mortels reçus différemment;
Tout se façonne à notre caractère;
Diversement sur nous la grace opère;
Le même suc, dont la terre nourrit
Des fruits divers les semences écloses,
Fait des œillets, des chardons et des roses *:

* Var. Édition de 1756:

D'Argens soupire alors que Darget rit;
Et Maupertuis débite des fadaises,

Chacun se sent des mœurs de son pays;
Tout se varie; une tête française
Tourne autrement qu'une cervelle anglaise.
Chez les Anglais, sombres et durs esprits,
Toute folie est noire, atrabilaire;
Chez les Français elle est vive et légère.
D'abord nos gens, se prenant par la main,
Dansent en rond et chantent le refrain.
Le gros Bonneau lourdement se démène,
Hors de cadence ainsi que hors d'haleine.
Bréviaire en main, le père Bonifoux
A pas plus lents danse avec tous ces fous *;
Il s'est placé tout auprès du beau page,
D'un air dévot lorgnant ce beau visage [1];
A son souris, à son dévot langage,
A ses yeux doux, à ses mains, à son ton,
On lui croirait un reste de raison.
Le mal nouveau qui fascine la vue
De la royale et dansante cohue
Leur fait penser que la cour du château
Est un jardin avec un bassin d'eau;
Et, voulant tous s'y baigner, ils dépouillent

Comme Newton ses doctes hypothèses;
Et certain roi fait servir ses soldats
A ses amours ainsi qu'à ses combats.
Tout se varie, etc.

Ces vers ne sont pas de M. de Voltaire, mais bien des éditeurs qui savaient les querelles qu'il avait eues récemment à Berlin, et qui le fesaient parler comme ils auraient parlé eux-mêmes dans des circonstances semblables.

* VAR. Édition de 1756:

Mais se plaisant surtout avec le page:
A son souris, à son dévot langage,
A ses yeux doux, à son geste, à son ton,
On croit au père un reste de raison.
Le mal nouveau, etc.

[1] * VAR. Manuscrit:

D'un air bénin lorgnant ce beau visage.

Leurs corselets, et, nus sur le gazon,
Nageant à vide et levant le menton,
Dans l'onde claire ils pensent qu'ils se mouillent.
Et remarquez que le moine engageant
Près de Monrose allait toujours nageant [1].
  A cet amas de têtes sans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothée, Agnès et la Pucelle,
Qui détournaient leur discrète prunelle,
Puis regardaient, et puis levaient les yeux
Avec le cœur et les mains vers les cieux.
  « Quoi! s'écria l'inébranlable Jeanne,
« J'aurai pour moi saint Denis et mon âne;
« J'aurai battu plus d'un Anglais profane,
« Vengé mon prince, et sauvé des couvens;
« J'aurai marché vers les murs d'Orléans,
« Le tout en vain! Le destin nous condamne
« A voir périr nos travaux impuissans,
« Et nos héros à perdre le bon sens! »
  La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos nageurs se tenaient à portée,
Pleuraient tantôt, et riaient quelquefois,
De voir si fous des héros et des rois.
  Mais que résoudre? où fuir? quel parti prendre?
On regrettait le château de Cutendre.
Une servante en secret leur apprit
Comme on trouvait au logis de la belle
L'art de guérir ceux qui perdaient l'esprit.
« La Providence a décrété, dit-elle,
« Que le bon sens ne peut être hébergé
« Chez les cerveaux dont il a délogé,
« Que quand enfin la belle Corisandre
« Aux lacs d'amour se laissera surprendre. »
  Ce bon avis ne fut pas sans profit;

1 * Var. Manuscrit:

Et remarquez que le moine nageant
Allait toujours près du page engageant.

Le muletier par bonheur l'entendit:
Car vous saurez que ce valet terrible,
Pour Jeanne d'Arc étant toujours sensible,
Jaloux de l'âne, avait d'un pied discret
Suivi de loin l'amazone en secret.
Il se sentit la noble confiance
De secourir et son prince et la France.
La belle était justement dans un coin *
Propre au mystère : il l'aperçut de loin.
Du moine noir il s'avisa de prendre
L'accoutrement : la belle à cet aspect
Sentit son cœur saisi d'un saint respect.
Elle obéit sans oser se défendre,
Innocemment et sans réflexion,
Comme fesant une bonne action.
  Le muletier fit tant par ses menées

* Var. Édition de 1756 :

Propre au mystère : il la guette de loin,
Puis court vers elle, armé, plein de courage.
On le crut fou ; mais c'était le seul sage.
  O muletier ! de quels rares trésors
La juste main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune ! En un seul haut-le-corps
Il met à bas la belle créature ;
Il la subjugue, et d'un rein vigoureux
Fesant jouer le belier monstrueux,
Il force, il rompt les quatre barricades ;
Puis redoublant ses vives estocades,
Il loge enfin dans toute sa longueur,
Jusques au fond, son braquemart vainqueur.
Du brusque assaut la jeune Corisandre
N'avait pas eu le temps de se défendre :
Les poings fermés, tout le corps en arrêt,
Serrant les dents, retirant le jarret,
Sans dire mot, sans rien voir, rien entendre,
Elle attendait, en invoquant les saints,
Que l'ennemi se fût cassé les reins.
  Pour elle enfin le moment vint d'apprendre
Et de savoir. *A peine elle sentit*
La volupté, etc.

Qu'il accomplit ses hautes destinées.
Il la subjugue. A peine elle sentit
La volupté, dont la triste ignorance
De sa jeune ame abrutissait l'essence,
De tous côtés le charme se rompit.
Chaque cervelle aussitôt fut remise
En son état, non sans quelque méprise :
Car le roi Charle obtint le gros bon sens
Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
Celui du moine; et chacun des galans
Troqua de même. On eut peu d'avantage
Dans ces marchés : la raison des humains,
Ce don de Dieu, n'est que fort peu de chose;
Il ne l'a pas versée à pleines mains,
Et tout mortel est content de sa dose.
Ce changement n'en produisit aucun
Chez les amans : chacun pour sa maîtresse
Garda son goût, conserva sa tendresse;
Car en amour que fait le sens commun?
Pour Corisandre, elle obtint la science
Du bien, du mal, une honnête assurance,
De l'art, du goût, enfin mille agrémens
Qu'elle ignorait dans sa triste innocence.
Un muletier lui fit tous ces présens.
   Ainsi d'Adam la compagne imbécille,
Dans son jardin vivant sans volupté,
Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée, et subtile,
Telle que sont les femmes de nos jours,
Sans appeler le diable à leur secours.

CHANT QUINZIÈME.

V. 14. * Furent écrits autrefois par un sage.

V. 29. * Exempts de fiel, libres de frénésie.

V. 53. * Que négligeait le fier duc de Bedfort.

Un autre manuscrit porte :

* Que négligeait le preux duc de Bedfort.

V. 57. * *Le dieu sanglant qui donne la victoire*
A ses héros, et les couvre de gloire;
Le dieu joufflu qui préside aux bons vins :
Tout l'appareil, etc.

V. 95. * En un moment la minière embrasée.

V. 99. * *Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.*
Depuis long-temps il brûlait en secret
Pour la moitié du président Louvet.
Ce digne Anglais, *cet enfant de la guerre.*

V. 148. * Tomber l'épi des moissons jaunissantes.

V. 153. * Épouvantaient le fils de Jupiter.

V. 170; manuscrit :

Il fait de l'autre avancer ses soldats :
Il s'établit sur ce dernier asile
Qui te restait, ô malheureuse ville !
Charle en son fort, etc.

V. 189; manuscrit. Ce chant finissait ainsi :

« *Le sort cruel enchaîne ici mes mains.*
« Ma chère Agnès, hélas! que devient-elle ?
« Je perds encor mon Agnès, ma Pucelle ;
« Mon confesseur eût pu me consoler,
« Il m'est ravi; le ciel, pour m'accabler,
« M'ôte à la fois, dans cette horrible guerre,
« Tous les plaisirs du ciel et de la terre ! »
C'était ainsi que Charles répondait
Par ses sanglots au canon qui grondait.
Le gros Bonneau, dans ce cruel martyre,
Près de son roi pleurait à faire rire ;
Et le bâtard, se sentant étonner,
Ne savait plus quel conseil lui donner.

V. 267; un manuscrit porte:

> Tel que jamais n'en eut le quatorzième
> De nos Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.

V. 288; édition de 1762:

Au lieu de ces vers, le chant se terminait par ceux-ci:

> C'est là sans doute un sûr moyen de plaire:
> Je ne l'ai point, il convient de me taire.

CHANT SEIZIÈME.

V. 357. * « Pour la trouver, marchons, » dit la Pucelle.

Ce vers a été estropié par les précédens éditeurs; ils en ont fait une ligne de prose. Dans l'édition compacte de Desoer, on lit:

> « Nous la verrons — bientôt, » dit la Pucelle.

Le repos n'est pas assez senti à la fin du premier hémistiche; on est tenté de ne s'arrêter qu'à la sixième syllabe. Voltaire n'a pu faire un vers aussi mauvais.

> « Nous la trouve — rons bien, » dit la Pucelle.

Telle est la leçon adoptée par le premier des deux éditeurs de l'édition Péronneau, dont l'autorité ne nous a pas paru assez respectable pour être suivie.

On a, par inadvertance sans doute, conservé la même version dans les éditions postérieures.

Nous sommes étonnés de rencontrer dans un manuscrit de 1759, provenant de la bibliothèque des jésuites au collége de Clermont, ce vers de douze syllabes:

> « Nous la trouverons bien, » repartit la Pucelle.

Mais un autre manuscrit, corrigé sous les yeux de Voltaire, le donne tel que nous l'avons imprimé dans le texte.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

V. 1. Le commencement de ce chant, qui était alors le quatorzième, et suivait la mort de Chandos, est différent dans un manuscrit trouvé parmi les papiers de l'auteur. On y lit d'abord les dix vers qui, dans notre édition, forment le début du chant treizième; puis viennent les suivans :

Grand précurseur du vainqueur des enfers,
Toi qui plongeas l'agneau de Dieu dans l'onde,
Et baptisas le baptiseur du monde !
Du roi des Francs le bénin confesseur
Voulut alors réparer le scandale
Qu'avait porté la luxure fatale
De Jean Chandos au logis du Seigneur.
Il rebénit la chapelle pollue,
Puis fit crier dans les lieux d'alentour,
Par cet ermite à la barbe touffue :
« Tout pénitent qui veut en ce saint jour,
« De ses péchés détaillant le grimoire,
« Se dérober au gentil purgatoire,
« Peut s'adresser au père Bonifoux ;
« Avec trois mots tous péchés sont absous. »
A ce tocsin de la vie éternelle,
Des lieux voisins une foule accourut :
Bourgeois, soldat, jeune, sempiternelle,
Anglais, Français, pour faire son salut,
Attrit, contrit, à genoux comparut,
De ses péchés contant la kyrielle.
La belle Agnès, qui toujours dans son cœur
Avait gardé la crainte du Seigneur,
Au tribunal ne fut pas la dernière.
Le révérend tenait sa cour plénière,
Les yeux baissés, un mouchoir à la main,
A droite, à gauche, absolvant son prochain.
O Dorothée ! ô cœur dévot et tendre !
Dans le saint lieu tu vins aussi te rendre ;

Et La Trimouille, un peu faible et traînant,
Y vint chercher sa part du sacrement.
Ce couple heureux eut le plaisir suprême
De détailler les doux péchés qu'il aime;
Et Bonifoux était par piété
Le confident de leur fidélité.
Ces gens de bien, ayant dit leur histoire,
Se promenaient sur le bord de la Loire,
Signant leur face, et récitant encor
Quelques morceaux de leur *Confiteor*.
Le beau Monrose alors vint à paraître;
Il déplorait la mort de son cher maître.
De ce trépas le grand événement
Porte en son cœur un trouble pénitent:
Il entrevoit, dans sa douleur profonde,
Le grand néant des vanités du monde;
Et, de remords saintement tourmenté,
Pour un moment songe à l'éternité.
Il entre seul dans la demeure sainte;
Il se présente à ce bon Bonifoux,
Qui le reçoit dans sa petite enceinte,
Le pose en face entre ses deux genoux,
Et lui pressant la tête et la poitrine,
Lui fait conter les péchés qu'il devine.
« Cher pénitent, pour ces petits péchés,
« Et pour les cas en iceux épluchés,
« Il vous convient avoir la discipline [1].
« Çà, mettez-vous en état; que ma main
« Légèrement pour votre bien remplisse
« Sur votre peau ce bienheureux office. »
D'un cœur contrit et d'un air enfantin,
Le doux Monrose offre à la main du père
Modestement ces globes de satin
Dont quelquefois abusa le malin.

[1] * Les confesseurs donnaient autrefois le fouet à leurs pénitens et même à leurs pénitentes. C'est ce que prouvent, entre autres auteurs, du Cange au mot *Palmata*, et dom Carpentier au mot *Disciplina*. Louis IX même, saint Louis, recevait le fouet de la main de ses confesseurs.
(L. D. B.)

Il les soumet au tourment salutaire
Qui va mêler la rose à leur blancheur.
Que devins-tu, mon prudent confesseur,
Lorsque tu vis sur ce charmant ivoire
Ces fleurs de lis, ces monumens de gloire,
Ce rare hommage au sceptre des Français,
Ainsi rendu par le cul d'un Anglais?
Charle avait pris ce signe inconcevable
Pour un effet des malices du diable:
Toi, qui lis mieux dans le livre du ciel,
Tu découvris par quel ordre éternel
Les fleurs de lis allaient lever leur tête,
Que fit baisser cette longue tempête.
Extasié, saisi d'un saint transport,
Tu contemplais ces trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre; et ta main suspendue
Comme ton ame en demeurait perclue;
Tu t'arrêtais, cou penché, pied tremblant,
Les bras en haut, l'œil fixe, étincelant.
  Comme il gardait cette belle attitude,
Paul Tirconel, soldat fier, esprit rude,
Vers la chapelle avançait sans dessein,
De Jean Chandos déplorant le destin.
Le cœur pétri du fiel de ses ancêtres,
Et détestant les Français et les prêtres,
Il vit de loin ce beau page étalé,
Et Bonifoux pas derrière installé.
Il crut voir pis : sa cervelle gâtée
Croyait le mal beaucoup plus que le bien.
Cette posture et ce plaisant maintien
Sont un affront à son ame irritée.
« Quoi! disait-il, un Français jacobin
« A de Chandos le plus bel héritage! »
Il prend son fer, il se livre à la rage.
Monrose fuit en tenant d'une main
Son haut-de-chausse, et le dominicain
Tout éperdu court en suivant le page.
Tirconel suit le grave personnage,
Qui lourdement se hâtait par la peur.

Le Poitevin, voyant son confesseur
Que Tirconel semblait vouloir pourfendre,
Suit cet Anglais, et crie : « Ose m'attendre,
« Maudit Breton : n'auras-tu donc du cœur
« Qu'avec un moine? et ta rare valeur
« Contre un guerrier craint-elle de paraître?
« Je fus hier bien battu; mais peut-être
« Tu reverras en moi quelque vigueur,
« Et tour à tour chacun trouve son maître. »
Ainsi parlait La Trimouille assez bas
A Tirconel qui ne l'entendait pas.
La Dorothée, en voyant dans la plaine
Son cher amant qui courait hors d'haleine,
Se mit alors à galoper aussi.
La belle Agnès, qui la voit fuir ainsi,
Trotte après elle, et cependant ignore
Pourquoi l'on court, et de loin trotte encore :
Tel un mouton, par son instinct porté,
Saute à son tour quand un autre a sauté.
Le fier Dunois était près du roi Charle,
Vers l'autre bord : en secret il lui parle
De l'appareil, des mesures, du temps
Dont il lui faut entrer dans Orléans.
Non loin du pont la redoutable Jeanne
Caracolait noblement sur son âne;
Elle aperçut dessus ces bords fleuris,
Vers la chapelle, à quelque quart de mille,
Les six coursiers se suivant à la file;
D'étonnement ses sens furent saisis.
Jeanne bientôt s'étonna davantage
Lorsque, voyant ces gens courir si bien,
En un moment elle ne vit plus rien.
Au coin d'un bois la main de la nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe riante
Monrose vole, et de ses blonds cheveux
L'air soulevait la parure ondoyante.

Jeanne de l'œil le suit et s'y complaît.
Mais tout à coup Monrose disparaît.
Le confesseur au même endroit arrive.
Ciel! plus de prêtre et plus de Bonifoux.
Tirconel vient toujours plein de courroux.
Jeanne portait une vue attentive
Sur cet Anglais; l'Anglais s'évanouit
A ses regards. La Trimouille le suit,
La Trimouille est éclipsé comme un autre.
Quel sentiment, quel trouble était le vôtre,
O Dorothée! Elle accourt, et soudain
Elle est perdue, et l'œil la cherche en vain.
Agnès se rend sur la place funeste,
La belle Agnès y fond avec le reste.
Tel dans Paris, près du Palais-Royal,
A l'Opéra, souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer descend par une trappe.
Jeanne effarée, et se frottant les yeux,
Priant Denis, et son âne, et les cieux,
Crut être alors dans le pays du diable,
Des enchanteurs, des larves, des sorciers,
Pays si cher à nos bons devanciers,
Que de Roland le chantre inimitable
Chanta depuis dans son délire heureux;
Que Torquato rendit encor fameux;
Que crut long-temps l'église charitable;
Qu'ont supposé de graves parlemens,
Et des docteurs, et même des savans.
Jeanne, piquant sa divine monture,
La lance en main, se rend sur la verdure
Où se passait cette étrange aventure.
Mais c'est en vain que d'un double éperon
Elle pressait le céleste grison.
Il s'arrêta vers la place fatale,
D'un cou rétif, et rebelle au bridon,
Se démenant d'une ardeur sans égale,
Ruant, tournant, et fuyant ce gazon.
Tout animal reçut de la nature

Certain instinct dont la conduite est sûre;
Et les humains n'ont que de la raison.
De saint Denis cet ingénieux âne
Sent le péril que ne voyait point Jeanne.
Il prend son vol, et, prompt comme un éclair,
Portant sa dame aux campagnes de l'air,
Franchit le bois qui bordait la prairie.
Du saint patron l'assistance chérie,
Qui conduisait le quadrupède oiseau,
Fixa sa course aux portes d'un château,
Tel que n'en eut jamais le quatorzième
De nos Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.
Jeanne voyant le marbre, les rubis,
Le jaspe et l'or de ce brillant pourpris:
« Ah, sainte Vierge! ah, Denis! cria-t-elle,
« Le ciel le veut; la vengeance m'appelle;
« C'est le château du paillard Conculix. »
Tandis qu'ainsi l'errante chevalière,
Branlant sa lance, et fesant sa prière,
De l'aventure attend l'heureuse fin,
Le roi des Francs suit toujours son chemin,
Environné de sa troupe dorée, etc.

Voyez la suite au chant xv, v. 38. Une partie de ces vers se trouve dans les variantes du même chant, tirées des éditions imprimées.

Le chant suivant, qui alors était le quinzième, commençait ainsi dans le manuscrit : le préambule se trouve à présent au chant dix-septième, et à la fin dans le chant vingtième.

Oh! que ce monde est rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchanteresses :
Je t'ai passé, bel âge des faiblesses,
Je t'ai passé, temps heureux des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De ces sorciers, tout-puissans séducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord;

Puis on vous plonge au sein de l'onde noire,
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels nécromans;
Et, s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos grisettes.
 Jeanne, pressant de son divin baudet
Le dos pointu sous ses fesses charnues,
Vers le château fondit du haut des nues,
Le cœur ému, le regard stupéfait,
Vers ce château dont le mur étalait
Des ornemens dont l'œil s'émerveillait.
Jeanne, effarée, et ne sachant que croire,
Craignant encor les tours de Conculix,
Fit en secret à monsieur saint Denis
Une oraison qu'on tient jaculatoire;
Elle priait seulement en esprit,
Ne disant mot. Saint Denis l'entendit.
Il fit soudain, du haut de l'empyrée,
Partir un trait d'influence sacrée,
Qui pénétra tout droit jusqu'au grison.
Lors élevant la tête avec le ton,
L'âne entonna l'octave discordante
De son gosier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Blois, Orléans, Tours, et Saumur, et Nante,
Tout retentit; la nature tremblante
S'émut d'horreur, et Jeanne vit soudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain;
Comme autrefois la horde mosaïque
Ayant sonné de sa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart disparut,
Le beau rempart, si jamais il en eut.
Le temps n'est plus de semblable pratique;
Et pour briser les murs audacieux,
Du Milanais ou du pays belgique,
Nous prétendons que le canon vaut mieux.
 Dès qu'aux accens de la trompette asine,

Des murs épais la superbe ruine
S'éparpilla dans les champs d'alentour.
Le saint baudet et la grosse héroïne
D'un saut léger entrèrent dans la cour.
Les prisonniers près de Jeanne accoururent.
Ce La Trimouille et ce dur Tirconel
Accompagnaient Dorothée et Sorel:
En bons chrétiens tous les deux comparurent.
Dans l'esclavage ils s'étaient réunis;
Les malheureux volontiers sont amis.
De Charles sept le confesseur très sage
Venait derrière avec le jeune page.
Mais quelle foule, ô ciel! quel assemblage
De prisonniers de toute nation,
De tout état, âge, religion,
Que Conculix tenait en esclavage
Pour ses plaisirs et pour son double usage!
Auprès de Jeanne ils s'empressèrent tous:
Chacun voulait conter son aventure.
Jeanne cria: « Qu'on se mette à genoux. »
Chacun se mit en cette humble posture.
Alors, alors ce superbe palais [1],
Si brillant d'or, si noirci de forfaits,
Devint un ample et sacré monastère.
Le salon fut en chapelle changé;
Le cabinet où ce maître enragé
Avait dormi, dans le vice plongé,
Transmué fut en un beau sanctuaire:
L'ordre de Dieu, qui préside aux destins,
Ne changea point la salle des festins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
Le Conculix pour jamais fut exclus
De ces repas réservés aux élus;
On y bénit le manger et le boire.
Mais qui croirait que ce séjour si saint,
Malgré Denis, très fortement retint

[1] * Ces vers, avec quelques changemens, ont été reportés par l'auteur à la fin du dix-septième chant, vers 360 et suivans. (L. D. B.)

L'impression des mœurs du premier maître ?
C'est en ces lieux que devaient reparaître
Ces vains désirs et ces vœux effrontés,
Ces attentats dont frémit la nature,
Et que les Grecs ont hardiment chantés.
  Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future.
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les sages goûts d'une tendresse pure,
Remerciez le bon monsieur Denis
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

La suite se trouve au vingtième chant (vers 75).

CHANT DIX-HUITIÈME.

V. 11. * Un avocat de Paris près Gonesse,
Conclut sa perte; un crieur l'ajourna

V. 21, 22; première édition; on lisait entre ces deux vers :

* Son mauvais sort contre lui s'obstina.

V. 47. * Marchons, bâtard! avançons! fesons voir.

V. 67. * Qui dans Paris connus pour leur mérite.

V. 108. * Quel est ton nom, mon pauvre misérable,
Et ton métier; et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
T'envoyait-il sur les mers de Provence?

V. 118. * Un tendre soin des plus jolis enfans.

V. 139. * Point ignorant, point brouillon, point menteur.

V. 148; première édition:

« Ce Caveyrac est tout pétri de miel;
« Ah, l'honnête homme! indulgent, pacifique,
« Doux, charitable, et surtout véridique!

« Tous ces savans, dignes de mes lauriers,
« Grands écrivains, Cicérons des charniers,
« Sont comme moi victimes de l'envie.
« On nous accuse, et bien mal à propos,
« D'avoir commis quelque crime de faux [1];
« Mais *la vertu fut toujours poursuivie.* »

V. 180; première édition:

« *Qu'il ne tombât aux mains des indévots.*
« Voici, grand roi, ce bénin sycophante,
« A tête longue, et de côté pendante;
« Du nombre trois parfois il se tourmente.
« A son air humble, au maintien qu'il a pris,
« Du bon Tartufe on le croirait le fils [2].
« Sur tous ses tours son petit pays glose,
« Du doigt index on le montre aux passans;
« On fait de lui des contes si plaisans!
« Je crois, pour moi, qu'il en est quelque chose.
« Mais, ô mon roi! votre bénignité
« Est au dessus de sa malignité.
« *Pour le dernier, etc.*

Il est probablement ici question de Vernet le trinitaire. *Voyez* la satire intitulée *l'Hypocrisie;* la lettre curieuse de Robert Covelle, parmi les *Facéties, etc.*

V. 223; première édition:

« *C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître.*
« L'arrêt est nul, et vous l'allez casser. »
Jeanne dont l'ame, etc.

V. 331. * *On le console; et chacun s'évertue*
En vrai héros, peu troublé des revers,
A réparer les dommages soufferts.

[1] Nous entendons ici par crime de faux toutes les fausses citations que ces délateurs alléguaient incessamment. Peut-être aussi furent-ils condamnés comme faussaires.

[2] Il faut que ce soit quelque maître Gonin de ce temps-là qui ait été très irrévérend envers le *Trisagion.*

Le seul remède en pareille disgrace
Sans doute était de regagner la place
Où le roi Charle avait ses magasins
Garnis de tout et fournis de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent;
Très simplement les dames s'ajustèrent,
Et l'on partit mal en point, très pressé,
Un pied tout nu, l'autre à demi chaussé.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

V. 24. * Il cheminait vers les murs de la ville,
Vers ce château, son noble et sûr asile,
Où se gardaient les arsenaux de Mars.

CHANT VINGTIÈME.

V. 1; au lieu de ce début, on lisait dans l'édition de 1756:

Que la vengeance est une passion
Funeste au monde, affreuse, impitoyable!
C'est un tourment, c'est une obsession;
Et c'est aussi le partage du diable.
Le gros damné, etc.

V. 41; édition de 1756:

J'y crois, pour moi, ton honneur attaché.
Il ne faut pas beaucoup de rhétorique
Pour engager le tentateur antique
A travailler de son premier métier.
De tout méchef ce maudit ouvrier
Courut bien vite observer sur la terre,
En quel état, etc.

V. 60. * Charles, Dunois, et la grosse amazone,

Lassés tous trois des travaux de Bellone,
Étaient enfin revenus dans leur fort.

V. 73. *Remerciez le bon monsieur Denis.

V. 75. **Il* me *souvient que je vous ai promis*
De vous donner des mémoires fidèles
De ce baudet possesseur de deux ailes.
La nuit des temps cache encore aux humains
De l'âne ailé quels étaient les desseins,
Quand il avait sur ses ailes dorées
Porté Dunois aux lombardes contrées.
De ce héros cet âne était jaloux.
Plus d'une fois emportant la Pucelle,
Au fond du cœur, etc.

V. 100. *Mais voyagez aux confins d'Arcadie.

V. 154; manuscrit :

On va bien loin sitôt qu'on se fourvoie.
Négligemment la belle sur son lit,
Sans corselet, sans armes, s'étendit.
Ses vêtemens, qui se jouaient en ondes,
Se relevaient sur ses deux cuisses rondes.
Le tentateur, etc.

V. 181. *J'avais parlé deux fois à Balaam.

V. 186. *Le juste ciel récompensa mon zèle.

V. 189. *J'en eus autant; le Seigneur ordonna.

V. 192; après ce vers :

Je jouis donc d'un éternel printemps
*Dans le jardin de nos premiers parens.

V. 200. *J'obéis mieux que votre premier homme.

V. 202. *Dieu l'emporta sur mon tempérament.

V. 207; édition de 1756 :

« *Plus de mille ans dans ce doux célibat.*
« Bientôt il plut au maître du tonnerre,

« Au créateur du ciel et de la terre,
« Pour racheter le genre humain captif,
« De se faire homme, et, ce qui pis est, juif.
« Joseph Panther et la brune Marie,
« Sans le savoir, firent cette œuvre pie.
« A son époux la belle dit adieu,
« Puis accoucha d'un bâtard qui fut dieu.
« Il fut d'abord suivi par la canaille,
« Par des Matthieu, des Jacques, des enfans:
« Car Dieu se cache aux sages comme aux grands,
« L'humble le suit, l'homme d'état s'en raille:
« La cour d'Hérode et les gens du bel air
« Narguent un dieu bâtard et fait de chair [1],
« De cette chair l'humanité sacrée
« Est de Pilate assez peu révérée.
« Mais quelques jours avant qu'il fût fessé,
« Et qu'un long bois pour Jésus fût dressé [2],
« Il devait faire en public son entrée.
« C'était un point de sa religion,
« Que sur un âne il entrât dans Sion;
« Cet âne était prédit par Isaïe,
« Ézéchiel, Baruch et Jérémie:
« C'était un cas important dans la loi;
« O Jeanne d'Arc! cet âne, c'était moi.
« Un ordre vint à l'archange terrible
« Qui du jardin est le suisse inflexible
« De me laisser sortir de ce beau lieu.
« Je pris ma course, et j'allai porter Dieu.
« Notre présence imposait aux oracles:
« A chaque pas nous fesions des miracles;
« Vérole, toux, fièvre, chancre, farcin,
« Disparaissaient à notre aspect divin;
« Chacun criait: Vive le roi de gloire!
« Vous connaissez le reste de l'histoire.

1 * Var. Manuscrit:

Se moquaient tous d'un dieu formé de chair.

2 * Var. Manuscrit:

Et qu'un long bois pour le dieu fût dressé.

« Le créateur, pendu publiquement [1],
« Ressuscita bientôt secrètement.
« Je fus fidèle et restai chez sa mère,
« Très mal bâté, fesant très maigre chère.
« Marie, au jour de son assomption,
« Par testament me laissa pension;
« Et je vécus mille ans dans la maison,
« Jusques au jour où cette maison sainte,
« De la cité quittant l'indigne enceinte,
« Alla par mer aux rivages heureux
« Où de Lorette est le trésor fameux.
« Là, du Seigneur je servis les pucelles;
« J'en fus aimé; je fus plus vierge qu'elles.
« *Enfin là haut, etc.*

Dans quelques anciennes éditions, cette variante est placée après le 215[e] vers.

V. 226; édition de 1756 :

« *Il me choisit, près de lui m'appela;*
« D'étrillés d'or mon maître m'étrilla,
« Du doux Jésus les bontés paternelles
« Me firent don de deux brillantes ailes;
« Et dans le temps que les anges des airs
« Fesaient voguer la maison sur les mers,
« Je pris mon vol aux voûtes éternelles :
« L'aigle de Jean et le bœuf de Matthieu
« Me firent fête en cet auguste lieu;
« L'agneau sans tache avec moi brouta l'herbe :
« Là, je bravai ce cheval si superbe,
« Qui doit porter, par arrêt du destin,
« Tantôt Luther, tantôt le dur Calvin [2].

1 * VAR. Manuscrit :

Le créateur, au supplice conduit,
Pendu le jour, ressuscita de nuit.

2 * VAR. Manuscrit :

Tantôt saint George, et tantôt saint Martin.

« Je fus nourri de nectar, d'ambrosie,
« Mais, ô ma Jeanne! une si belle vie
« N'approche pas du plaisir que je sens
« Au doux aspect de vos charmes puissans.
« L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même,
« Ne valent pas votre beauté suprême.
« *Croyez surtout, etc.*

V. 237. *L'aigle, le bœuf, et George, et Jésus même.

V. 247; édition de 1756, on lit après ce vers :

Ainsi parlait l'âne avec élégance,
En appuyant sa flatteuse éloquence
D'un geste heureux que n'ont point eu Baron,
Et Bourdaloue, et le doux Massillon.
Ce beau récit, cette histoire admirable,
Cet air naïf dont l'âne débitait,
Mais plus que tout ce geste inimitable,
Firent sur Jeanne un vif et prompt effet
Que son Dunois n'avait point encor fait.
Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'amour lui suscitait.
Il entre, il voit, ô prodige! ô merveille!
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
De Débora la lance redoutable
Était chez Jeanne auprès de son chevet.
Il la saisit; la puissance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois poursuit l'esprit malin;
Belzébut tremble, et, prompt à disparaître,
Emporte l'âne à travers la fenêtre.
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château, fatal à l'innocence,
Où Conculix tenait en sa puissance

La belle Agnès et les héros divers,
Anglais, Français, qui, tombés dans le piége,
Sont prisonniers en ce lieu sacrilége.
Ce Conculix, depuis le jour cruel
Où le bâtard et la Pucelle altière,
L'ayant couvert d'un affront éternel,
De son palais ont forcé la barrière,
Se gardait bien de donner des soupés
Aux chevaliers dans ses lacs attrapés.
Il les traitait avec rude manière,
Et les tenait dans le fond d'un caveau.
Son chancelier s'en vint en long manteau
Signifier à la troupe éplorée
De Conculix la volonté sacrée.
« Vous jeûnerez et vous boirez de l'eau,
« Serez fessés une fois par semaine,
« Jusqu'au moment où quelqu'une ou quelqu'un
« En remplissant un devoir peu commun,
« Pourra sauver votre demi-douzaine.
« Tâchez d'aimer; il faut qu'un de vous six
« Du fond du cœur brûle pour Conculix.
« Il veut qu'on l'aime : il en vaut bien la peine.
« Si nul de vous ne peut y réussir,
« Soyez fessés, car tel est son plaisir. »
Il s'en retourne; après cette sentence
Les prisonniers restent en conférence.
Mais qui voudra se dévouer pour tous ?
Agnès disait : « Pourrais-je en conscience
« Du dieu d'amour sentir ici les coups ?
« Le don d'aimer ne dépend pas de nous;
« Et je serai fidèle au roi de France. »
Parlant ainsi, ses regards affligés
Lorgnent Monrose, et de pleurs sont chargés.
Monrose dit : « Pour moi, j'aime une belle
« Que pour les dieux je ne saurais quitter.
« Cent Conculix ne sauraient me tenter,
« Et je voudrais être fessé pour elle. »
« Je voudrais l'être aussi pour mon amant,
« Dit Dorothée. Il n'est point de tourment

« Que de l'amour le charme n'adoucisse :
« Quand on est deux, est-il quelque supplice ? »
Son La Trimouille, à ce discours charmant,
Tombe à ses pieds, et s'abandonne en proie
A des douleurs qu'allége un peu de joie.
Le confesseur, ayant toussé deux fois,
Leur dit : « Messieurs, j'étais jeune autrefois :
« Ce temps n'est plus, et les rides de l'âge
« Ont sillonné la peau de mon visage :
« Que puis-je ? hélas ! je suis, par mon emploi,
« Dominicain et confesseur du roi :
« Je ne saurais vous tirer d'esclavage. »
Paul Tirconel, qu'anime un fier courage,
Se lève, et dit : « Hé bien ! ce sera moi. »
A ces trois mots, dits avec assurance,
Les prisonniers reprirent l'espérance.
A Conculix, le lendemain matin,
Étant pourvu du sexe féminin,
Paul écrivit une lettre fort tendre,
Qu'au chancelier la geôlière alla rendre.
Paul y joignit un petit madrigal,
D'un goût tout neuf et fort original.

On lit dans un autre manuscrit :

Ainsi parlait cet âne avec prudence
En appuyant sa nerveuse éloquence
D'un geste heureux que n'eut point Cicéron
Et que n'a point tout feseur de sermon.
Son beau récit, cette histoire admirable,
Cet air naïf dont il la débitait,
Et, plus que tout, ce geste inimitable,
Firent sur Jeanne un prompt et sûr effet
Que Dunois nu n'avait pas encor fait.
Son cœur s'émut; tous ses sens se troublèrent.

La suite comme aux variantes du vingt et unième chant.

V. 292 ; on lit dans quelques manuscrits :

* Telle plutôt la fille de Minos,
Pour un taureau négligeant des héros,

Se soumettait à son beau quadrupède.
Telle Philyre avait favorisé
Le dieu des mers en cheval déguisé.

CHANT VINGT ET UNIÈME.

V. 19. * *De ces désirs dont l'excès vous poursuit.*
Songez, lecteur, que ces fatales flammes
Brûlent vos corps et hasardent vos ames.
Vous avertir est mon premier devoir,
Et le second est de faire savoir
Comment Denis punit l'âne infidèle
Par qui Satan fit rougir la Pucelle;
Quel avantage en prit le beau Dunois.
Il faut chanter leurs feux et leurs exploits.

V. 232; manuscrit :

Lourdis alors eut rempli de science.
Bientôt d'un sot il devint un fripon,
Homme d'état, politique, espion,
Fin courtisan, plein d'astuce profonde,
Le moine enfin le plus moine du monde.
Ainsi l'on voit, etc.

V. 254. * Le confesseur en ce même moment.

V. 264. * Le jacobin se souvenait encor.

V. 297. * Frère Lourdis l'entendit finement.

V. 300. * . . . . *et prenant par la main*
Le moine blanc, le mène avant nuit close.

V. 462. Le dernier chant des premières éditions étant presque entièrement changé ou supprimé dans celles qui ont été imprimées sous les yeux de l'auteur, nous le donnons ici tel qu'il a paru dans les éditions en dix-huit et en vingt-quatre chants.

Je dois conter quelle terrible suite
De Conculix eut l'infame conduite,

Ce que devint l'effronté Tirconel,
Et quel secours étrange et salutaire
Sut procurer notre révérend père
A Dorothée, à la douce Sorel,
Et par quel art il les tira d'affaire.
Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
L'âne ravit la Pucelle à Dunois,
Et comment Dieu punit l'âne infidèle
Par qui Satan pollua la Pucelle.
Mais, avant tout, le siége d'Orléans,
Où s'escrimaient tant de fiers combattans,
Est le grand point qui tous nous intéresse.
O dieu d'amour! ô puissance! ô faiblesse!
Amour fatal! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'osait plus espérer,
Ce que Bedfort et son expérience,
Ce que Talbot et sa rare vaillance,
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris.
Songez, lecteurs, que ces fatales flammes
Brûlent vos corps et hasardent vos ames.
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris!
En te jouant dans la triste contrée
Où cent héros combattaient pour deux rois,
Ta douce main blessa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une flèche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'était avant ce siége mémorable,
Dans une trêve, hélas! trop peu durable.
Il conféra, soupa paisiblement
Avec Louvet, ce grave président,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente
De faire aussi souper la présidente.
Madame était un peu collet-monté.
L'Amour se plut à dompter sa fierté.
Il haït l'air prude, et souvent l'humilie.
Il dérangea sa noble gravité
Par un des traits qui donnent la folie.
La présidente, en cette occasion,

Gagna Talbot et perdit la raison.
Vous avez vu la fatale escalade,
L'assaut sanglant, l'horrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorsque Talbot et ses fières cohortes
Avaient brisé les remparts et les portes,
Et que sur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renversant tout, criant à haute voix:
« Anglais! entrez ; bas les armes, bourgeois ! »
Il ressemblait au grand dieu de la guerre,
Qui sous ses pas fait retentir la terre,
Quand la Discorde, et Bellone, et le Sort,
Arment son bras, ministre de la mort.
La présidente avait une ouverture,
Dans son logis, auprès d'une masure,
Et par ce trou contemplait son amant,
Ce casque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ses prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La présidente en était tout en feu,
Hors de ses sens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Une beauté dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait sa figure,
Son beau maintien, ses gestes, sa parure,
Mêlait tout bas sa voix à ses accens,
Et recevait l'amour par tous les sens.
N'en pouvant plus, la belle présidente,
Dans son accès dit à sa confidente,
« Cours, ma Suzon, vole, va le trouver,
« Dis-lui, dis-lui qu'il vienne m'enlever.
« Si tu ne peux lui parler, fais-lui dire
« Qu'il ait pitié de mon tendre martyre,

« Et que, s'il est un digne chevalier,
« Je veux souper ce soir dans son quartier. »
  La confidente envoie un jeune page,
C'était son frère; il fait bien son message;
Et, sans tarder, six estafiers hardis
Vont chez Louvet, et forcent le logis.
  On entre, on voit une femme masquée [1],
Et mouchetée, et peinte, et requinquée,
Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc et tournés en anneaux.
On vous l'enlève, on la fait disparaître
Par des chemins dont Talbot est le maître.
  Ce beau Talbot, ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant essuyé d'alarmes,
Voulut le soir, dans les bras de l'Amour,
Se consoler du malheur de ses armes.
Tout vrai héros, ou vainqueur, ou battu,
Quand il le peut, soupe avec sa maîtresse *.
Sire Talbot, qui n'est point abattu,
Attend chez lui l'objet de sa tendresse.
  Tout était prêt pour un souper exquis;
De gros flacons à panse ciselée
Ont rafraîchi dans la glace pilée
Ce jus brillant, ces liquides rubis,
Que tient Cîteaux dans ses caveaux bénis.
A l'autre bout de la superbe tente,
Est un sopha d'une forme élégante,
Bas, large, mou, très proprement orné,
A deux chevets, à dossier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aise.
Sire Talbot vivait à la française.

[1] * VAR. Manuscrit:

On entre, on voit une femme *musquée*.

* On rapporte qu'apres la bataille de Mariendal, M. de Turenne passa la nuit dans un moulin. Il coucha avec la meunière. Son aide de camp en parut un peu étonné. « Mon ami, lui dit le maréchal, il faut bien se « consoler. »

Son premier soin fut de faire chercher
Le tendre objet qu'il avait su toucher.
Tout ce qu'il voit parle de son amante:
Il la demande; on vient; on lui présente
Un monstre gris en pompons enfantins,
Haut de trois pieds, en comptant ses patins,
D'un rouge vif ses paupières bordées
Sont d'un suc jaune en tout temps inondées.
Un large nez, au bout tors et crochu,
Semble couvrir un long menton fourchu.
Talbot crut voir la maîtresse du diable;
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'était la sœur du gros monsieur Louvet
Qu'en son logis la garde avait trouvée,
Et qui de gloire et de plaisir crevait,
Se pavanant de se voir enlevée.
La présidente, en proie à la douleur
D'avoir manqué son illustre entreprise,
Se désolait de la triste méprise;
Et jamais sœur n'a plus maudit sa sœur [1].
L'amour déja troublait sa fantaisie;
Ce fut bien pis lorsque la jalousie
Dans son cerveau porta de nouveaux traits:
Elle devint plus folle que jamais.
L'âne plus fou revint vers la Pucelle.
Jeanne s'émut, ses sens furent charmés;
Les yeux en feu : « Par saint Denis! dit-elle,
« Est-il bien vrai, monsieur, que vous m'aimez? »
« Si je vous aime! en doutez-vous encore?
« Répondit l'âne. Oui, mon cœur vous adore.
« Ciel! que je fus jaloux du cordelier!
« Qu'avec plaisir je servis l'écuyer
« Qui vous sauva de la fureur claustrale
« Où s'emportait la bête monacale!
« Mais que je suis plus jaloux mille fois
« De ce bâtard, de ce brutal Dunois!

[1] * VAR. Manuscrit :

Jamais Valois n'a plus maudit sa sœur.

« Ivre d'amour, et fou de jalousie,
« Je transportai Dunois en Italie.
« Las! il revint; il vous offrit ses vœux;
« Il est plus beau, mais non plus amoureux.
« O noble Jeanne! ornement de ton âge,
« Dont l'univers vante le pucelage,
« Est-ce Dunois qui sera ton vainqueur?
« Ce sera moi, j'en jure par mon cœur.
« Ah! si le ciel, en m'ôtant les ânesses,
« Te réserva mes plus douces caresses [1];
« Si, toujours doux, toujours tendre et discret,
« Jusqu'à ce jour j'ai gardé mon secret;
« De mes désirs si Jeannette est flattée;
« Si, pénétré du plus ardent amour,
« Je te préfère au céleste séjour,
« Et si mon dos tant de fois t'a portée,
« Tu pourras bien me porter à ton tour. »
Jeanne reçut cet aveu téméraire
Avec surprise autant qu'avec colère;
Et cependant son grand cœur en secret
Était flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur les sens lourds d'une ame aussi grossière.
Vers son amant elle avance la main
Sans y songer, puis la tire soudain.
Elle rougit, s'effraie, et se condamne,
Puis se rassure, et puis lui dit : « Bel âne,
« Vous conservez un chimérique espoir :
« Respectez plus ma gloire et mon devoir;
« Trop de distance est entre nos espèces;
« Non, je ne puis approuver vos tendresses.
« Gardez-vous bien de me pousser à bout. »
L'âne reprit : « L'amour égale tout.
« Songez au cygne à qui Léda fit fête
« Sans cesser d'être une personne honnête.
« Connaissez-vous la fille de Minos?
« Un taureau l'aime : elle fuit des héros,

1 * Var. Manuscrit :
Te réserva pour mes pures caresses.

« Et va coucher avec son quadrupède.
« Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
« Et que Philyre avait favorisé
« Le dieu des mers en cheval déguisé. »
Il poursuivait son discours; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos savans.
Jeanne écoutait; que ne peut l'éloquence!
Toujours l'oreille est le chemin du cœur.
L'étonnement est suivi du silence.
Jeanne, ébranlée, admire, rêve, pense.
Aimer un âne et lui donner sa fleur!
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers et des héros de France;
Après avoir, par la grace d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut?
Mais ce bel âne est un amant céleste;
Il n'est héros si brillant et si leste;
Nul n'est plus tendre, et nul n'a plus d'esprit;
Il eut l'honneur de porter Jésus-Christ;
Il est venu des plaines éternelles;
D'un séraphin il a l'air et les ailes:
Il n'est point là de bestialité,
C'est bien plutôt de la divinité.
Tous ces pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient sa tête.
Ainsi l'on voit sur les profondes mers
Deux fiers tyrans des ondes et des airs,
L'un accourant des cavernes australes,
L'autre sifflant des plaines boréales,
Contre un vaisseau cinglant sur l'océan
Vers Sumatra, Bengale, ou Ceïlan;
Tantôt la nef aux cieux semble portée,
Près des rochers tantôt elle est jetée,
Tantôt l'abyme est prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît sortir.
Notre amazone est ainsi tourmentée.

L'âne est pressant, et la belle agitée
Ne put tenir, dans son émotion,
Le gouvernail que l'on nomme raison.
D'un tendre feu ses yeux étincelèrent,
Son cœur s'émut, tous ses sens se troublèrent;
Sur son visage un instant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur.
Du harangueur le redoutable geste
Était surtout l'écueil le plus funeste.
Elle n'est plus maîtresse de ses sens;
Ses yeux mouillés deviennent languissans;
Dessus son lit sa tête s'est penchée,
De ses beaux yeux la honte s'est cachée;
Ses yeux pourtant regardaient par en bas:
Elle étalait ses robustes appas;
De son cu brun les voûtes s'élevèrent,
Et ses genoux sous elle se plièrent.
Tels on a vu Thibouville et Villars,
Imitateurs du premier des Césars,
Tout enflammés du feu qui les possède,
Tête baissée attendre un Nicomède,
Et seconder, par de fréquens écarts,
Les vaillans coups de leurs laquais picards.

L'enfant malin qui tient sous son empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux sourire,
Serrant la fesse, et tortillant le cu,
Brûler des feux dont son amant pétille,
Hâter l'instant de cesser d'être fille,
Et, du satin de son croupion charnu,
De son baudet presser l'*inguen* à cru.

Déja trois fois la défunte Pucelle
Avait senti, dans son brûlant manoir,
Jaillir les eaux du céleste arrosoir;
Et quatre fois la terrible alumelle
Jusques au vif ayant percé la belle,
Jeanne avait vu (car bien sentir c'est voir),
Du chaud brasier qui couve au dedans d'elle,

Naître et mourir mainte et mainte étincelle;
Quand tout à coup on entend une voix:
« Jeanne, accourez, signalez vos exploits;
« Levez-vous donc, Dunois est sous les armes;
« On va combattre, et déja nos gendarmes
« Avec le roi commencent à sortir:
« Habillez-vous, est-il temps de dormir? »
C'était la belle et jeune Dorothée,
De bonté d'ame envers Jeanne portée,
Qui, la croyant dans les bras du sommeil,
Venait la voir et hâter son réveil.
Ainsi parlant à la belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée.
Dieux! quel spectacle! elle fit par trois fois,
Tout en tremblant, le signe de la croix.
Jadis Vénus fut bien moins confondue,
Lorsqu'en des rets, formés de fil d'airain,
A tous les dieux ce cocu de Vulcain
Sous le dieu Mars la fit voir toute nue.
Jeanne ayant vu que Dorothée est là,
Témoin de tout, immobile resta,
Puis dans son lit se remit, s'ajusta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla:
« Vous avez vu, ma fille, un grand mystère,
« Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi:
« Si l'apparence est un peu contre moi,
« J'en suis fâchée, et vous saurez vous taire.
« De l'amitié je sais remplir les droits;
« En cas pareil comptez sur mon silence;
« Cachez surtout cette affaire à Dunois,
« Vous risqueriez le salut de la France. »
Après ces mots elle sauta du lit *,
Son corselet et son haubert vêtit,

* Au lieu de ces vers de l'édition en vingt-quatre chants, on trouve ceux-ci dans celle de 1756:

Après ces mots elle sauta du lit,
D'eau de lavande amplement se servit,
Prit sa culotte et changea de chemise,
Son corselet, etc.

Quand Dorothée, encor toute surprise,
Ainsi lui parle avec toute franchise :
« En vérité, madame, mon esprit
« Ne connaît rien à pareille aventure.
« Je vous tiendrai le secret, je vous jure ;
« Car de l'amour j'éprouvai la blessure,
« J'en suis atteinte, et mon malheur m'apprit
« A pardonner des faiblesses aimables.
« Oui, tous les goûts pour moi sont respectables.
« Mais j'avoûrai que je ne conçois pas,
« Lorsque l'on peut serrer entre ses bras
« Le beau Dunois, comment on peut descendre
« Aux vils devoirs qu'un âne peut vous rendre !
« Comment on peut soutenir l'appareil
« De l'attitude aptée à cas pareil ;
« Comment on n'est d'avance consternée,
« Épouvantée, abymée, étonnée,
« De la douleur qu'on ne peut qu'endurer
« Pour donner place à la grosseur outrée,
« Longueur, roideur, force démesurée
« De l'instrument qui doit vous déchirer,
« Pour de droit fil en plein vous perforer !
« Comment enfin peut-on, sans résistance,
« Sans nul dégoût, en bonne conscience,
« S'aimer si peu, si peu se respecter,
« Que d'assouvir un désir si profane,
« De préférer au beau Dunois un âne,
« Et d'espérer quelque plaisir goûter ?
« Vous en goûtiez pourtant, la belle dame ;
« Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flamme.
« Certes en moi la nature pâtit ;
« Je me connais ; je serais alarmée
« D'un tel galant. » Jeanne alors répartit
En soupirant : « Ah, s'il t'avait aimée * ! »

* Le trait qui termine ce chant est un mot connu.

On voit, en lisant ce dernier chant, que l'ouvrage n'est pas terminé; et il est aisé de sentir par quelle raison l'auteur prit un nouveau plan, et changea le dénoûment. Suivant le premier plan, il paraît que le poëme ne devait avoir que quinze chants : tous les manuscrits antérieurs aux

premières éditions n'en ont pas davantage. C'est d'après une de ces copies que les La Beaumelle et les Maubert publièrent, en 1755, leur première édition de ce poëme arrangé à leur manière. Ces éditeurs et leurs successeurs, ennemis apparemment du nombre impair, et s'imaginant que les chants d'un poëme épique devaient être essentiellement en nombre rond, ont divisé *la Pucelle*, tantôt en dix-huit, tantôt en vingt-quatre chants, sans autre peine que d'en couper plus ou moins en deux; car leurs éditions d'ailleurs ne contiennent, aux falsifications près, rien de plus que les manuscrits.

Ce fut sans doute pour arrêter toutes ces éditions subreptices, que M. de Voltaire se détermina, en 1762, à publier son véritable ouvrage, et en donna la première édition in-8° en vingt chants, dont six n'étaient pas connus, savoir, les huit, neuf, seize, dix-sept, dix-neuf et vingtième; le chant de Corisandre en était supprimé : dans la suite, il y ajouta encore le dix-huitième chant qui avait paru séparément en 1764. De sorte que le nombre en est demeuré fixé à vingt et un.

Nous n'avons remarqué que de légères différences entre les premiers manuscrits. Dans quelques uns le quinzième et dernier chant commence ainsi :

Tout bon Français, dans le fond de son cœur,
Doit savourer un plaisir bien flatteur,
Alors qu'il voit dans les champs de l'honneur,
La lance au poing, son respectable maître,
Suivi des siens, en héros reparaître,
Avec l'objet qui seul fait son bonheur,
Et la Pucelle, et son doux confesseur,
Et son Bonneau plus nécessaire encore.
Vers Orléans conduit par sa valeur,
Il va défendre un peuple qui l'implore,
Et l'arracher au joug de son vainqueur.
Le fier Chandos, malgré tout son courage,
N'ayant pu vaincre au grand jeu des deux dos
Cette Pucelle et si belle et si sage,
Se consolait avec son jeune page.
La nuit versait ses humides pavots ;
L'Anglais confus poursuivait son voyage
Devers son camp; et le roi fortuné,
Par un sentier, du chemin détourné,
Près d'Orléans rejoignit son armée,
Au point du jour, au pied d'un petit fort,
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville investie, etc.

La suite comme au quinzième chant de notre édition, jusqu'à ce vers :

Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

On lit ensuite :

Le beau Dunois, après tant d'aventures,
Se retrouvant auprès de Jeanne d'Arc,
Avait reçu du dieu qui porte un arc
De nouveaux traits et de vives blessures ;
Depuis ce jour qu'ils s'étaient vus tout nus,
Ce dieu malin, qui jamais ne s'habille,
Lui suggérait, pour cette auguste fille,
De grands désirs aux héros très connus.
Mais ce Dunois, si fier et si sensible,
Si beau, si frais, si poli, si loyal,
Ne savait pas qu'il avait un rival,
Et le rival de tous le plus terrible.
  Mon cher lecteur me semble assez instruit
Que quand Dunois aux Alpes fut conduit,
Il y vola sur sa noble monture,
Tant célébrée en la sainte Écriture.
La nuit des temps cache encore aux humains
De l'âne ailé quels étaient les desseins,
Quand il avait sur ses ailes dorées
Porté Dunois aux lombardes contrées.
De ce héros cet âne était jaloux.
Plus d'une fois, en portant la Pucelle,
Au fond du cœur, etc.

La suite comme au vingtième chant, jusqu'à ce vers :

L'abbé Trithême, esprit sage et discret.

Après celui-ci,

Que son Dunois n'avait pas encor fait,

on lit :

Son cœur s'émut, tous ses sens se troublèrent ;
Sur son visage un instant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur ;
D'un tendre feu ses yeux étincelèrent.
Elle flatta son amant de la main,
Mais en tremblant, puis la tira soudain.
Elle soupire, elle craint, se condamne,
Puis se rassure, et puis lui dit : « Bel âne,
« De vos récits mes esprits sont charmés ;
« Mais dois-je croire, hélas ! que vous m'aimez ?
— « *Si je vous aime ! en doutez-vous encore ? etc.*

La suite comme aux variantes du vingt et unième chant, sauf que les vers grossiers ne se trouvent pas dans les manuscrits.

Il est évident que ces vers intercalés sont de la façon des premiers editeurs, ainsi qu'un assez grand nombre d'autres vers indiqués dans les variantes des autres chants. Le premier but de ces éditeurs était, comme on l'a dit, de gagner quelque argent, et le second de nuire à M. de Voltaire, et de lui susciter de nouveaux ennemis; car non seulement ils ont souillé son poëme de leurs ordures, mais ils y ont outragé plusieurs de ses amis, et des personnes puissantes auxquelles il était attaché. Ce sont les mêmes motifs qui avaient déja porté La Beaumelle à falsifier le *Siècle de Louis XIV.*

Le dernier chant de l'édition de 1756 est suivi de cet épilogue:

C'est par ces vers, enfans de mon loisir,
Que j'égayais les soucis du vieil âge:
O don du ciel! tendre amour! doux désir!
On est encore heureux par votre image:
L'illusion est le premier plaisir.
J'allais enfin, libre en mon ermitage,
Chantant les feux de Jeanne et de Dunois,
Me consoler de la jalouse rage,
Des faux mépris, des cruautés des rois,
Des traits du sot, des sottises du sage;
Mais quel démon me vole cet ouvrage?
Brisons ma lyre; elle échappe à mes doigts.
Ne t'attends pas à de nouveaux exploits,
Lecteur! ma Jeanne aura son pucelage
Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur
Malgré leurs vœux sachent garder le leur.

Ces vers semblent tirés de quelque manuscrit où le poëme n'était pas achevé, et où Jeanne ne cédait ni à Dunois ni à son autre amant. Les éditeurs capucins ou diacres du saint Évangile les ont imprimés à la suite de leur dernier chant, qu'on vient de lire, et avec lequel cet épilogue formerait une contradiction grossière; nouvelle preuve de l'honnêteté de ces savans éditeurs et de leur bonne intention.

FIN DES VARIANTES.

IMITATIONS,

RÉMINISCENCES

ET OBSERVATIONS CRITIQUES[1].

CHANT PREMIER.

V. 238. *Des Gallicans ainsi parlait l'apôtre,
De maudissons lardant sa patenôtre.

J.-B. Rousseau (*Épigramme :* Certain curé grand enterreur de morts...) :

Pour un procès tous deux s'étant émus,
De maudissons lardaient leurs orémus.

CHANT SECOND.

V. 63. O profondeur ! ô divine sagesse !
Que tu confonds l'orgueilleuse faiblesse
De tous ces grands, si petits à tes yeux !
Que les petits sont grands, quand tu le veux !

Ces quatre vers prouvent combien notre pieux auteur est rempli de la plus pure substance des textes sacrés : il a trouvé le moyen de fondre, en quelque sorte, d'un seul jet, tout l'or

[1] * Nous sommes redevables de ce travail, entièrement neuf, et dont aucun éditeur ne s'était encore occupé, à M. Louis Du Bois, de Lisieux. Le poëme de *la Pucelle*, qui n'avait, depuis l'édition de Kehl, été l'objet d'aucune recherche, se trouve dans notre édition, en harmonie avec celui de *la Henriade*, qui a été revu et annoté par M. Daunou. (N. D.)

de deux versets de l'évangéliste Luc et de l'apôtre Paul. Ce dernier s'exprime ainsi dans son *Épître aux Romains* (ch. XI, v. 33) : « *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus!* » Saint Luc dit en propres termes (chap. I, v. 52) : « *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.* »

V. 85. De plus, grand clerc en la sorcellerie,
Savant dans l'art en Égypte sacré,
Dans ce grand art cultivé chez les mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques sages,
De nos savans dans nos jours ignoré...

Arioste (*Orlando furioso*, c. XXXIII, st. V.) :

« Quest' arte con che i nostri antichi fenno
« Mirande prove a nostra etade è estinta. »

V. 176. Puis il lui dit : « Vase d'élection! »

C'est ainsi que Jésus-Christ désigne l'apôtre saint Paul, qui n'était pas encore converti. (*Actes des Apôtres*, chap. IX, v. 15) : « *Quoniam vas electionis est mihi iste.* »

V. 368. Suivez du moins cette auguste amazone;
C'est votre appui, c'est le soutien du trône.

Voltaire s'est imité lui-même; il dit, dans *la Henriade* (ch. VII, v. 269) :

. . . . et vous, *brave amazone*,
La honte des Anglais, *et le soutien du trône.*

On retrouva encore la même idée et les mêmes expressions dans le chant VII de *la Pucelle*, vers 334 :

Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels assiégeans,
A la Pucelle, *à l'illustre amazone*,
La vengeresse et du peuple et du trône.

Elle est en outre qualifiée d'*amazone auguste* dans le chant XI, vers 409.

CHANT TROISIÈME.

V. 288. *De Jean Chandos prend la culotte, et passe
Ses cuisses entre, et l'aiguillette lace;
De l'amazone elle prend la cuirasse...

Le Tasse (*Gerus. lib.,* c. VI, st. XCI, XCII, XCIII) présente un tableau du même genre lorsque Herminie revêt l'armure de Clorinde.

CHANT QUATRIÈME.

V. 384. Il se disait : « J'en aurai plus d'honneur. »

On retrouve un tableau analogue dans le conte charmant : *Ce qui plaît aux dames.* C'est le moment où Robert se met au lit conjugal avec la fée Urgèle:

Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire;
Il obéit, et, se piquant d'honneur,
N'écoutant plus que sa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans sa jeunesse,
Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse,
Fermant les yeux, se mit à son devoir...

V. 443. Jeanne et Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printemps de leur vie.

Jeanne et Dunois attachés sur le même bûcher, par les ordres d'Hermaphrodix, semblent rappeler Olinde et Sophronie dans le second chant de *La Jérusalem délivrée,* épisode touchant aussi, mais où les concetti ajoutent un défaut de plus à l'inutilité de cette aventure.

V. 560. Ainsi jadis ce sublime empereur
Dont Dieu punit le cœur dur et superbe,
Devenu bœuf, et sept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, et n'en fut pas meilleur.

L'Arioste peint à peu près dans les mêmes termes, mais d'une manière moins piquante, ce Nabuchodonosor auquel il fait comparer son Roland par saint Jean conduisant Astolphe à la recherche du bon sens de cet infortuné paladin.

« A questa guisa si legge che volle
« Nabuccodonosor Dio punir anco,
« Che sette anni il mandò di furor pieno
« Si che qual bue pasceva l'erba e il fieno. »
Orl. fur., c. XXXIV, st. LXV.

CHANT CINQUIÈME.

V. 17. « Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous enterre? »

Dans *le Légataire* de Regnard (act. IV, sc. VI), M. Scrupule dit à Crispin :

Fort bien! Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous enterre?

V. 34. Et les démons buvaient la bienvenue.

Imitation du *Morgante Maggiore*, c. XXVI, st. XC.

V. 169. Infortunés, tourmentés où nous sommes,
Loués, fêtés où nous ne sommes pas.

Saint Augustin dit quelque part : « *Cruciantur ubi sunt, laudantur ubi non sunt.* »

CHANT SIXIÈME.

V. 14. Et l'Intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait et la paix et la guerre,
Triste et pensif, auprès d'un coffre-fort,
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.

Ces deux derniers vers rappellent les suivans, que Rutebeuf a employés dans le fabliau intitulé *Le Chemin du Paradis;* il peint l'Avarice, qui

Emmi la solle sur un coffre
Est assise mate et pensive.

Mate signifie affligée, triste.

Voltaire a depuis fait usage de la même idée dans la tragédie de *Mérope* (act. I, sc. II) :

Ainsi donc, par mon peuple en tout temps accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée;
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours *le plus faible aux crimes du plus fort.*

V. 265. Mais rien de plus : ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup et ne demandait rien.

C'est la pensée du Tasse (*Gerus. lib.*, c. II, st. XVI) quand il peint ainsi la délicatesse d'Olinde, l'amant de Sophronie :

« Ei che modesto è sì comm' essa è bella,
« Brama assai, poco spera, e nulla chiede. »

Ce dernier vers, qui est charmant, a été rendu avec beaucoup de bonheur par M. Baour-Lormian :

L'infortuné languit dans son cruel lien,
Désire, a peu d'espoir, et ne demande rien.

CHANT SEPTIÈME.

V. 280. L'âne descend, Dunois monte, et soudain
Il va frappant, en moins d'un tour de main,
De ces croquans la cohorte profane.

L'Arioste (c. XXV, st. XI, XII, XIII, XV, XVI, XVII) raconte admirablement la délivrance de Richardet par Roger, qui n'est pas sans rapport à celle de Dorothée par Dunois.

V. 361. Car je suis homme, et je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faiblesses.

Térence avait dit dans l'*Heautontimorumenos*, act. I, sc. I :

« Homo sum; humani nil a me alienum puto. »

CHANT DIXIÈME.

V. 420. Quand sœur Besogne à sa fureur claustrale
(Car on se lasse) eut mis quelque intervalle.

Les privautés du jeune Richardet avec la jeune Fleur-d'Épine, qui le croyait une fille, sont présentées d'une manière fort vive aussi par l'Arioste (c. XXV, st. LXVII, LXVIII, LXIX).

V. 424. « C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
« Le beau projet d'être une femme honnête;
« C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut :
« N'est pas toujours femme de bien qui veut. »

Cette réflexion rappelle un peu ces deux vers que Quinault met dans la bouche de Médée :

Le destin de Médée est d'être criminelle;
Mais son cœur était fait pour aimer la vertu.

CHANT ONZIÈME.

V. 95. Il s'en alla vers le dieu du mystère, etc.

Ces vers sont, à peu de chose près, les mêmes qu'on lit dans la lettre en prose et en vers que Voltaire écrivit au prince de Vendôme en 1717. Les voici :

Il alla donc vers le dieu du mystère,
Dieu des Normands, par moi très peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut se taire,
Baisse les yeux, et marche de côté.
Il favorise, et certes c'est dommage,
Force fripons; mais il conduit le sage.
Il est au bal, à l'église, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.

V. 188. Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins pesans et moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé sur la terre.

L'Arioste avait employé les mêmes idées à peu près dans la comparaison suivante, en parlant du combat de Renaud et de Sacripant (*Orl. fur.*, c. II, VIII) :

« Si vide cominciar ben degno assalto
« D'un par di cavalier tanto gagliardo.
« Suona l'un brando e l'altro or basso, or alto :
« Il martel di Vulcano era più tardo
« Nella spelonca affumicata dove
« Battea all' incude i folgori di Giove. »

CHANT TREIZIÈME.

V. 126. Caracolait auprès de Dorothée
Ivre de joie, et d'amour transportée.

Voltaire a négligemment répété ici presque tout le soixantième vers de ce chant :

C'est La Trimouille avec sa Dorothée.
Elle était d'aise *et d'amour transportée...*

V. 405. Du Seigneur Dieu la volonté soit faite!

Imitation de ce passage de l'*Oraison dominicale*, extrait de l'*Évangile de saint Matthieu*, chap. VI, v. 10 : *Fiat voluntas tua...*

V. 431. Dieu t'abandonne, et ton cheval s'abat.

L'Arioste n'a pas peint de couleurs moins énergiques l'attentat d'un ermite à la pudeur d'Angélique (c. VIII, st. XLVIII, XLIX et L).

CHANT QUATORZIÈME.

V. 1. O Volupté, mère de la nature!

Cet exorde semble imité du premier livre de l'admirable poëme de Lucrèce :

« AEneadum genitrix, hominum divumque voluptas,
« Alma Venus, cœli subter labentia signa... »

V. 261. De l'Achéron la rive était troublée;
Et pâlissant sur ses horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Boileau a traduit le passage de *l'Iliade* (liv. XX, v. 61),

dont ces vers sont une imitation brillante, dans sa version du *Traité du sublime*, de Longin (chap. VII). Voici le fragment :

> L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
> Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie:
> Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
> D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
> Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
> Ne fasse voir du Styx la rive désolée;
> Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
> Abhorré des mortels et craint même des dieux.

Quoique ces vers soient fort beaux, ils ont été justement critiqués par Rollin, Louis Racine et La Harpe.

V. 272. Le cou tendu, l'œil fixe, sans haleine.

Voltaire a dit depuis, dans *Gertrude ou l'éducation d'une fille* :

> *Le cou tendu, l'œil fixe,* et le cœur palpitant.

CHANT SEIZIÈME.

V. 155. Les monts sautaient tout comme des beliers,
Et les beliers tout comme des collines.

Ces vers sont une imitation libre du sixième verset du psaume cent treizième; car, si on s'attachait à rendre avec exactitude toute la valeur des mots, il faudrait dire : Montagnes, vous avez sauté comme des beliers; et vous, collines, comme des agneaux de brebis : *Montes, exultastis sicut arietes; et colles, sicut agni ovium.* Agneaux de brebis est aussi clair que littéral.

V. 178. O Pierre! ô Pierre! ô toi sur qui Jésus
Daigna fonder son église immortelle.

L'évangéliste Matthieu fait ainsi parler Jésus (chap. XVI,

v. 18) : *Et ego dico tibi quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam; et portæ inferi non prævalebunt contra eam.* C'est-à-dire : Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon église, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. On sent de reste qu'il y a là un véritable calembour : nous ajouterons que ce jeu de mots n'est pas seulement dans le latin; il se trouve dans le texte grec, où on voit πέτρος et πέτρα.

V. 234. Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant sec, à face de Thersite,
Vil délateur, insolent hypocrite...

Dans l'*Épître à Daphné,* qui avait paru en 1761, Voltaire avait déja peint ce personnage (Omer Joli de Fleuri), connu par son acharnement persécuteur contre la philosophie et les lettres :

Un petit singe, à face de Thersite,
Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel esprit faux, qui hait les bons esprits...

CHANT DIX-SEPTIÈME.

V. 352. .... et Jeanne vit soudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier, et cent portes d'airain.

C'est ainsi que le château d'Atlant disparaît dans l'*Orlando furioso* (c. XXII, st. XXIII).

CHANT DIX-HUITIÈME.

V. 11. Le parlement de Paris, près Gonesse.

Cette plaisanterie est imitée d'un vers de Villon, tiré de son épitaphe, que nous allons rapporter en entier, parce qu'elle est souvent citée avec des incorrections :

Je suis François, dont ce me poise,
Né de Paris emprès Pontoise :
Or d'une corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise.

V. 41. Jeanne en courant, s'approcha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés...

Cet épisode des galériens est imité de la rencontre des forçats dans le *Don Quichotte,* part. 1, chap. XXII : *De la libertad que dió Don Quixote á muchos desdichados, que mal de su grado los llevaban donde no quisieran ir.*

CHANT VINGTIÈME

V. 1. L'homme et la femme est chose bien fragile.
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vase est beau ; mais il est fait d'argile :
Un rien le casse. On peut le rajuster ;
Mais ce n'est pas entreprise facile.

Le début de ce prologue offre une double imitation. Voici ce que dit Jérémie au Seigneur (Chap. XVIII, v. 3 et 4) : *Et descendi in domum figuli, et ecce ipse faciebat opus super rotam ; et dissipatum est vas quod ipse faciebat e luto manibus suis, conversusque fecit illud vas alterum, sicut placuerat in oculis ejus ut faceret.* Le Seigneur lui répond (v. 6) : *Numquid, sicut figulus iste, non potero vobis facere, domus Is-*

rael? ait Dominus. Ecce sicut lutum in manu figuli, sic vos in manu mea, domus Israel. Ce passage, qui a fourni le germe de l'idée dont Voltaire a fait usage, a aussi été imité par Cervantes (*Don Quixote,* part. I, cap. XXXIII). *El Curioso impertinente :*

« Es de vidrio la muger;
« Pero no se ha de probar,
« Si se puede o no quebrar,
« Porque todo podria ser.

« Y es mas facil el quebrarse,
« Y no es cordura ponerse
« A peligro de romperse
« Lo que no puede soldarse. »

Ces deux strophes charmantes offrent beaucoup de rapports avec la pensée du chantre de *la Pucelle.*

CHANT VINGT ET UNIÈME.

V. 1. Mon cher lecteur sait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens :
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et nous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant
Dont le coup part et brûle au même instant, etc.

Cette ingénieuse idée des deux carquois de l'Amour est tirée des *Métamorphoses d'Ovide* (liv. III, v. 468) : *Aventure d'Apollon et de Daphné.* Cupidon, dit le poëte, vient se placer sur la cime du Parnasse :

« Deque sagittifera promsit duo tela pharetra
« Diversorum operum. Fugat hoc, facit illud amorem.

« Quod facit, auratum est et cuspide fulget acuta;
« Quod fugat, obtusum est et habet sub arundine plumbum.
« Hoc deus in nympha Peneide fixit; at illo
« Læsit Apollineas trajecta per ossa medullas.
« Protinus alter amat, fugit altera nomen amantis. »

Dans *Nanine* (acte I, sc. I), qui parut en 1749, on trouve les mêmes pensées que celles du commencement de ce prologue. Le comte d'Alban dit à la baronne :

Je vous l'ai dit, l'Amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans;
L'autre n'est plein que de flèches cruelles
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur.

On connaît encore ces jolis vers :

Fatal Amour, tes traits sont différens :
Les uns sont d'or; ils sont doux et perçans, etc.

V. 2. ... Ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans.

Le Tasse, *Amore fuggitivo :*

« Ed ha gioja e trastullo
« Di puerili scherzi;
« Ma il suo scherzar è pieno
« Di periglio e di danno. »

V. 16. L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'élève, échappe et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidèle,
De ces désirs dont l'excès nous poursuit.

La même comparaison, mais plus développée, se trouve dans l'*Énéide* de Virgile (liv. VII, v. 461) :

« .... Magno veluti cum flamma sonore
« Virgea suggeritur costis undantis aheni,

« Exsultantque æstu latices; furit intus aquæ vis;
« Fumidus atque altis spumis exuberat amnis;
« Nec jam se capit unda; volat vapor ater ad auras. »

Le Tasse dit aussi dans *la Jérusalem délivrée* (c. VIII, st. LXXIV) :

« Così nel cavo rame umor che bolle
« Per troppo foco entro gorgoglia e fuma;
« Nè capendo in se stesso alfin s'estolle;
« Sovra gl'orli del vaso, e inonda, e spuma. »

FIN DES IMITATIONS.

NOTES

DU

POËME DE LA PUCELLE[1].

CHANT PREMIER.

V. 19. O Chapelain, toi dont le violon...

Tous les doctes savent qu'il y eut, du temps du cardinal de Richelieu, un Chapelain, auteur d'un fameux poëme de *la Pucelle*, dans lequel, à ce que dit Boileau,

Il fit de méchans vers douze fois douze cents.

Boileau ne savait pas que ce grand homme en fit douze fois vingt-quatre cents, mais que, par discrétion, il n'en fit imprimer que la moitié. La maison de Longueville, qui descendait du beau bâtard Dunois, fit à l'illustre Chapelain une pension de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer son argent.

V. 25. Je n'en veux point; c'est pour La Motte-Houdard...

La Motte-Houdard, auteur d'une traduction en vers de *l'Iliade*, traduction très abrégée, et cependant très mal reçue. Fontenelle, dans l'éloge académique de La Motte, dit que c'est la faute de l'original.

[1] * Ces notes sont de M. de Voltaire, et prises dans l'édition in-4°. (*Éditeurs de Kehl.*) — L'édition in-4° est de 1768. La plus grande partie de ces notes se trouvait déja au bas des pages de l'édition in-8° de 1762, la première que Voltaire ait avouée, et qui est en vingt chants. Celles que nous avons fait précéder d'un * sont de M. Louis Du Bois, l'un de nos collaborateurs. (N. D.)

V. 31. Une beauté nommée Agnès Sorel.

Agnès Sorel, dame de Fromanteau, près de Tours. Le roi Charles VII lui donna le château de Beauté-sur-Marne, et on l'appela *dame de Beauté.* Elle eut deux enfans du roi son amant, quoiqu'il n'eût point de privautés avec elle, suivant les historiographes de Charles VII, gens qui disent toujours la vérité du vivant des rois.

V. 54. Le roi fit choix du conseiller Bonneau.

Personnage feint. Quelques curieux prétendent que le discret auteur avait en vue certain gros valet de chambre d'un certain prince; mais nous ne sommes pas de cet avis, et notre remarque subsiste, comme dit Dacier.

V. 60. Les gens grossiers ont nommé maquereau.

* Ce mot vient de Macaire dont il est le diminutif. On lit dans Ville-Hardouin qu'en 1200 un des ambassadeurs de Benoît IX, comte de Flandre, s'appelait *Alard Maqueriaus.* Il en est au surplus de ce mot comme de *paillard,* qui, suivant La Monnoye, n'est autre chose que Pauliard venant de Paulard, diminutif de Paul.

V. 78. Italienne, en genre chromatique.

Le chromatique procède par plusieurs semi-tons consécutifs, ce qui produit une musique efféminée, très convenable à l'amour.

V. 173. Mon parlement me bannit aujourd'hui.

Le parlement de Paris fit ajourner trois fois à son de trompe le roi, alors dauphin, à la table de marbre, sur les conclusions de l'avocat du roi Marigni.

* Étienne Pasquier s'exprime ainsi (liv. v de ses *Recherches de la France*) : « Maistre Nicolas Roulin, advocat de la douairière de Bourgongne, institue une accusation à huis ouvert contre Charles de Valois; et après luy maistre Pierre

de Marigny, advocat du roy, conclud à ce qu'il fust proclamé à trois briefs jours à la table de marbre du Palais pour l'homicide par lui commis en la personne du duc Jean. Ce qui est faict à son de trompe et cry public; et, après tout l'ordre judiciaire à ce requis et observé, il est, par arrest, déclaré indigne de succéder à la couronne : arrest dont il appela devant la face de Dieu, et fist vœu de le relever à la pointe de son espée; mais certes ce ne fut pas sans une infinité de travaux de luy et de tous les siens. »

V. 183. Le prince anglais, toujours plein de furie.

Ce prince anglais est le duc de Bedford, frère puîné de Henri V, roi d'Angleterre, couronné roi de France à Paris.

V. 206. Le bon Denis, prêcheur de nos aïeux.

Ce bon Denis n'est point Denis le prétendu aréopagite, mais un évêque de Paris. L'abbé Hildouin fut le premier qui écrivit que cet évêque, ayant été décapité, porta sa tête entre ses bras, de Paris jusqu'à l'abbaye qui porte son nom. On érigea ensuite des croix dans tous les endroits où ce saint s'était arrêté en chemin. Le cardinal de Polignac contant cette histoire à madame la marquise du Deffand, et ajoutant que Denis n'avait eu de peine à porter sa tête que jusqu'à la première station, cette dame lui répondit : « Je le « crois bien; il n'y a, dans de telles affaires, que le premier « pas qui coûte. »

V. 222. De Henri cinq, sans droit et sans raison.

Henri V, roi d'Angleterre, le plus grand homme de son temps, beau-frère de Charles VII, dont il avait épousé la sœur, était mort à Vincennes, après avoir été reconnu roi de France à Paris; son frère, le duc de Bedford, gouvernait la meilleure partie de la France au nom de son neveu Henri VI, reconnu aussi pour roi de France à Paris par le parlement, l'hôtel-de-ville, le châtelet, l'évêque, les corps de métiers et la Sorbonne.

V. 247. Poton, La Hire et le brave Dunois...

Poton de Saintrailles, La Hire, grands capitaines; Jean de Dunois, fils naturel de Jean d'Orléans et de la comtesse d'Enghien; Richemont, connétable de France, depuis duc de Bretagne; La Trimouille, d'une grande maison du Poitou.

V. 261. Le président Louvet, grand personnage...

Le président Louvet, ministre d'état sous Charles VII.

V. 291. Son front brillait d'une sainte auréole...

Auréole, c'est la couronne de rayons que les saints ont toujours sur la tête. Elle paraît imitée de la couronne de laurier dont les feuilles divergentes semblaient environner de rayons la tête des héros; ce qui a fait tirer à quelques uns l'étymologie d'auréole de *laurum, laureola :* d'autres la tirent d'*aurum.* Saint Bernard dit que cette couronne est d'or pour les vierges. *Coronam quam nostri majores aureolam vocant, idcirco nominatam...*

V. 294. Qui fut jadis *lituus* augural.

Le bâton des augures ressemblait parfaitement à une crosse.

V. 315. Je suis Denis, et saint de mon métier.

Ce Denis, patron de la France, est un saint de la façon des moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. *Voyez* sa légende dans le *Dictionnaire philosophique,* à l'article Denis, vous apprendrez qu'il fut d'abord créé évêque d'Athènes par saint Paul; qu'il alla rendre une visite à la vierge Marie, et la complimenta sur la mort de son fils; qu'ensuite il quitta l'évêché d'Athènes pour celui de Paris; qu'on le pendit, qu'il prêcha fort éloquemment du haut de sa potence; qu'on lui coupa la tête pour l'empêcher de parler; qu'il prit sa tête entre ses bras, qu'il la baisait en chemin, en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de son nom.

CHANT DEUXIÈME.

V. 2. C'est un grand bien; mais de toucher un cœur
Est à mon sens un plus cher avantage.

* *De toucher un cœur :* solécisme.

V. 20. Où cent poteaux, marqués de trois merlettes,
Disaient aux gens : *En Lorraine vous êtes.*

Il y avait alors sur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du duc, qui sont trois alérions; ils ont été ôtés en 1738.

V. 32. Jeanne y naquit; certain curé du lieu...

Elle était en effet native du village de Domremi, fille de Jean d'Arc et d'Isabeau, âgée alors de vingt-sept ans, et servante de cabaret; ainsi son père n'était point curé. C'est une fiction poétique qui n'est peut-être pas permise dans un sujet grave.

V. 32. .... certain curé du lieu,
Fesant partout des serviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière...

* Voilà une preuve de plus de la durée de l'institution, si, comme l'a dit, en termes bien autrement énergiques, Sixte-Quint, pape non moins infaillible que les autres, une religion est d'autant plus durable qu'on y fait plus l'amour : « *Non si chiava in questa religione, non durarà.* » C'est du moins ce qu'on lit en toutes lettres dans la *Confession de Sancy.*

V. 39. Vers les seize ans, en une hôtellerie...

* Il est plus d'une fois sorti de l'hôtellerie des femmes qui

ont fait une plus grande fortune que Jeanne d'Arc; telles que la cabaretière Théophanie qui épousa l'empereur Romain-le-Jeune, et l'hôtellière Hélène qui devint femme de Constance-le-Blême que les historiens appellent Constance Chlore.

V. 62. Les monte à cru comme un soldat romain.

« Montoit chevaulx à poil, et faysoit apertises que aultres « filles n'ont point coustume de faire, » comme dit la Chronique de Monstrelet.

V. 82. C'était l'honneur de la pénaillerie.

Pénaillerie, pénaillon, ou pénillon, ont évidemment une origine commune. On applique ces mots par mépris à certains moines, et surtout aux moines mendians. Il est assez difficile de trouver l'étymologie de ces expressions, nées à une époque où la licence des cloîtres et la dépravation des mœurs attiraient sur les cénobites le mépris et les quolibets, et fournissaient une ample matière à tant de contes et de fabliaux dans lesquels sont racontés avec une grossière naïveté les fredaines et les bons tours des pénaillons. Ces expressions viennent-elles du latin *penu* ou *penus*, provision? Elles feraient allusion à la gourmandise depuis si long-temps et si justement reprochée aux gens d'église, même par Boileau, qui dit (*Lutrin*, ch. I, v. 69):

> La déesse en entrant, qui voit la nappe mise,
> Admire un si bel ordre, et reconnaît l'église.

Il serait peut-être encore plus désobligeant de dériver pénaillon du latin *penis* (en ancien français *pénil*); cependant on sait que les cordeliers, et les carmes surtout, tant chaux que déchaux, avaient conservé une réputation, qui n'avait point été usurpée, dans les archives galantes de Cythère. Quoi qu'il en soit, Rabelais se sert indistinctement des mots pénaillon (*Pantagruel*, liv. IV, chap. XXIV) et pénillon (*Pantagruel*, liv. V, chap. XIX). A ce sujet, son

commentateur Le Duchat définit ainsi le pénillon : « Bout de moine déchiré, déguenillé, dont les pans de la robe ne sont que des haillons. Au chapitre quatre-vingt-unième du tome XI d'*Amadis*, il est parlé des pénaillons délabrés de la pucelle Finistée, qui avait long-temps erré avec Amadis de Grèce, dans la quête de l'Empérière Niquée, femme de ce prince. Dans Oudin, pénaillons et pénillons sont tous les deux également interprétés *censi*, *stracci*, » c'est-à-dire haillons, guenilles. Au surplus, si on ne sait trop d'où viennent les pénaillons, que cependant on trouve partout, on ne doute pas que ce ne soit incontestablement de ces pénaillons que dérive la pénaillerie, mot collectif qui désigne l'ordre, l'état, l'empire des moines, dont un malin donna, il y a quelques années, l'Histoire naturelle classée méthodiquement d'après le système des animaux de Von-Linné.

V. 85. De plus grand clerc en la sorcellerie.

La sorcellerie était alors si en vogue, que Jeanne d'Arc elle-même fut brûlée depuis comme sorcière, sur la requête de la Sorbonne.

V. 99. Qu'il saisirait ce beau palladion.

Figure de Pallas à laquelle le destin de Troie était attaché : presque tous les peuples ont eu de pareilles superstitions.

V. 118. Puissant héros qui passez au besoin
Tous les mulets commis à votre soin.

* Quelques manuscrits portent mal à propos *pansez* pour passez. Il est bien évident que Grisbourdon, voulant amadouer le muletier, se garde bien de lui rappeler sa profession qui ne pouvait pas le flatter, mais se plaît à faire allusion aux talens amoureux dont on prétend que ces sortes de gens sont doués, surtout depuis que La Fontaine a dit

(dans son imitation si ingénieuse du *Pallafrenier* de Boccace) :

« Au jeu d'amour le muletier fait rage. »

V. 150. Tel on nous dit que le moine Girard.

Le jésuite Girard, convaincu d'avoir eu de petites privautés avec la demoiselle Cadière sa pénitente, fut accusé de l'avoir ensorcelée en soufflant sur elle.

V. 158. Vont décider au jeu de saint Guilain.

* On connaît, par le fabliau de *saint Pierre et le Jongleur*, l'aventure de saint Guilain qui joua aux trois dés, contre le diable en personne, l'ame d'une pécheresse moribonde. Le diable, qui est heureux ou qui trichait probablement, amena trois *six*. Il triomphait : l'ame était en grand danger, et il ne le dissimulait guère; mais un saint ne devait pas, pour son honneur, faire moins que le malin esprit. Il fit plus, mais c'était par miracle : il amena trois *sept*, et, bien entendu, il gagna son enjeu. Ce conte a fait les délices de nos pères, qui se réjouissaient d'autant plus vivement de voir le diable, pris pour dupe, qu'un tel cas n'arrivait pas souvent même à ceux qui avaient bonne envie de tricher au jeu contre lui.

V. 195. La grace agit; cette augustine grace
Dans son esprit porte un jour efficace.

* *Augustine* est un qualificatif ou adjectif inventé par Voltaire, comme *stentorée* dans le quinzième chant, v. 171 :

Criant : Louvet! d'une voix stentorée.

V. 215. On y voyait l'armet de Débora.

Débora est la première femme guerrière dont il soit parlé dans le monde. Jahel, autre héroïne, enfonça un clou dans la tête du général Sisara : on conserve ce clou dans plusieurs couvens grecs et latins, avec la mâchoire dont se servit Samson, la fronde de David, et le couperet avec lequel la

célèbre Judith coupa la tête du général Holopherne, ou Olphern, après avoir couché avec lui.

V. 222. Le coutelet de la belle Judith.

* Ce diminutif produit un bon effet. Il rappelle une expression non moins originale employée par Rabelais (*Gargantua*, liv. I, chap. XXVII) : « Les petits moynetons, dit-il, « courent au lieu où estoit frère Jean, et lui demandarent en « quoy il vouloit qu'ils luy aydassent. A quoy respondit, « qu'ils *esgorgetassent* ceulx qui estoyent portez par terre. « Adoncques laissant leur grande cappe sus une treille, au « plus près, commençarent *esgorgeter* et achever ceulx que « avoit desja meurtris. Scavez-vous de quels ferremens? A « beaulx gouets, qui sont petits demy coulteaulx dont les « petits enfans de nostre pays cernent les noix. »

V. 248. Il le saura, mais dans un autre chant.

Lecteur, qui avez du goût, remarquez que notre auteur, qui en a aussi, et qui est au dessus des préjugés, rime toujours pour les oreilles plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *pate*, *homme* avec *heaume*. Une brève n'a pas le même son, et ne se prononce pas comme une longue. *Jean* et *chant* se prononcent de même.

V. 270 L'ost des Anglais de nuit ils traversèrent.

* Ost ou armée vient de *hostis*. Ce mot est fort ancien dans notre langue; Joinville s'en sert dans la *Vie de saint Louis* où il dit : « Le roy fist fere plusieurs processions en l'ost, « et, en la fin des processions, fesoit prier le légat que Dieu « ordenast la besoigne. » La Fontaine a employé ce mot dans ses fables (liv. XI, fab. 3, et liv. XII, fab. 9) :

« . . . . on vit presque détruit
« L'ost des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit. »

« L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante loups. »

V. 279. Fille de bien, tu sauras que Nisus.

Aventure décrite dans *l'Énéide* (liv. IX).

V. 283. Le même advint au quartier de Rhésus.

Aventure de *l'Iliade* (liv. X).

V. 302. La tente était celle de Jean Chandos.

L'un des grands capitaines de ce temps-là.

V. 306. Ainsi jadis David, aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très bien la vie,
De sa chemise *il* lui coupa partie.

* Cet *il* du quatrième vers est une faute de grammaire, que l'on retrouve encore dans *la Henriade*, ch. VII, v. 26. Voir à cet égard la juste observation de M. Daunou.

V. 348. Du bon Roger, seigneur de Baudricour.

Il ne s'appelait point Roger, mais Robert : cette faute est légère. Ce fut lui qui mena Jeanne d'Arc à Tours, en 1429, et qui la présenta au roi. C'était un bon Champenois qui n'y entendait pas finesse. Son château était auprès de Brienne en Champagne. J'ai vu sa devise sur la porte de ce pauvre château : c'était un cep de vigne avec la légende, *Beau, dru et court.* On peut juger par là de l'esprit du temps.

V. 419. De l'amazone à leurs regards livrée.

Effectivement des médecins et des matrones visitèrent Jeanne d'Arc, et la déclarèrent pucelle.

V. 430. Que sous tes lois la main de ta servante
Ose *ranger* la France gémissante.

* Au lieu de *ranger,* qui nous paraît le mot propre, on lit *venger* dans les imprimés comme dans la plupart des manuscrits. Quelques uns de ces derniers, et entre autres un qui

nous semble devoir inspirer beaucoup de confiance, portent le mot *ranger;* et, en effet, *ranger* sous les lois est une locution très poétique que nous avons cru pouvoir adopter.

V. 455. Denis a fait déployer l'oriflamme.

Étendard apporté par un ange dans l'abbaye de Saint-Denis, lequel était autrefois entre les mains des comtes de Vexin.

CHANT TROISIÈME.

V. 12. Le grand Condé fut vaincu par Turenne.

A la fameuse bataille des Dunes, près de Dunkerque [1].

V. 13. Le fier Villars fut battu par Eugène.

A Malplaquet, près de Mons, en 1709 [2].

V. 18. A Pultava tous ses lauriers flétris...

Aussi en 1709 [3].

V. 51. Était placé des fous le paradis.

On appelait autrefois *Paradis des Fous, Paradis des Sots*, les limbes; et on plaça dans ces limbes les ames des imbécilles et des petits enfans morts sans baptême. *Limbe* signifie *bord, bordure;* et c'était vers les bords de la lune qu'on avait établi ce paradis. Milton en parle; il fait passer le diable par le paradis des sots, *the paradise of fools.*

V. 64. OEil de travers et bouche à la Danchet.

Ceci paraît une allusion aux fameux couplets de Rousseau:

> Je te vois, innocent Danchet,
> Grands yeux ouverts, bouche béante.

[1] * Le 14 juin 1658. — [2] * Le 11 septembre. — [3] * Le 11 juillet (L. D. B.)

Une bouche à la Danchet était devenu une espèce de proverbe. Ce Danchet était un poëte médiocre qui a fait quelques pièces de théâtre, etc.

V. 90. Il fut conduit au paradis des sots.

Ce sont les limbes, inventés, dit-on, par un nommé *Pierre Chrysologue*. C'est là qu'on envoie tous les petits enfans qui meurent sans avoir été baptisés; car, s'ils meurent à quinze ans, ils sont damnés sans difficulté.

V. 104. On voit surtout un superbe Écossais;
Lass est son nom. . . . .

Le système fameux du sieur Lass ou Law, Écossais, qui bouleversa tant de fortunes en France depuis 1718 jusqu'à 1730, avait encore laissé des traces funestes, et l'on s'en ressentait en 1730, qui fut le temps où nous jugeons que l'auteur commença ce poëme.

V. 113. Tendre Escobar, suffisant Molina.

On connaît assez par les excellentes *Lettres provinciales* les casuistes Escobar et Molina; ce Molina est appelé ici *suffisant*, par allusion à la grace *suffisante* et *versatile*, sur laquelle il avait fait un système absurde, comme celui de ses adversaires.

V. 116. Que Le Tellier lourdement fabriqua.

Le Tellier, Jésuite, fils d'un procureur de Vire en Basse-Normandie, confesseur de Louis XIV, auteur de la Bulle et de tous les troubles qui la suivirent, exilé pendant la régence, et dont la mémoire est abhorrée de nos jours. Le père Doucin était son premier ministre.

V. 140. Et pour plusieurs il marche avec audace.

Les jansénistes disent que le Messie n'est venu que pour plusieurs.

V. 146. Est élevé non loin de Saint-Médard.

Ceci désigne les convulsionnaires et les miracles attestés par des milliers de jansénistes, miracles dont Carré de Montgeron fit imprimer un gros recueil qu'il présenta au roi Louis XV.

V. 156. Du bon Pâris baisent le tabernacle.

Le bon Pâris était un diacre imbécille, mais qui, étant un des jansénistes les plus zélés et les plus accrédités parmi la populace, fut regardé comme un saint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 qu'on imagina d'aller prier sur la tombe de ce bon homme, au cimetière d'une église de Paris, érigée à un saint Médard, qui d'ailleurs est peu connu. Ce saint Médard n'avait jamais fait de miracles; mais l'abbé Pâris en fit une multitude. Le plus marqué est celui que madame la duchesse du Maine célébra dans cette chanson :

Un décrotteur à la royale,
Du talon gauche estropié,
Obtint pour grace spéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Ce saint Pâris fit trois ou quatre cents miracles de cette espèce : il aurait ressuscité des morts si on l'avait laissé faire; mais la police y mit ordre; de là ce distique connu :

De par le roi, défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

V. 176. Voyez-vous pas le pauvre Galilée.

Galilée, le fondateur de la philosophie en Italie, fut condamné par la congrégation du saint-office, mis en prison, et traité très durement, non seulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

V. 182. Et fait griller messire Urbain Grandier.

Urbain Grandier, curé de Loudun, condamné au feu en

1629, par une commission du conseil, pour avoir mis le diable dans le corps de quelques religieuses. Un nommé La Ménardaie a été assez imbécille pour faire imprimer, en 1747, un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces possessions [1].

V. 183. Galigaï, ma chère maréchale.

Léonore Galigaï, fille de grande qualité, attachée à la reine Marie de Médicis, et sa dame d'honneur, épouse de Concino Concini, Florentin, marquis d'Ancre, maréchal de France, fut non seulement décapitée à la Grève, en 1617, comme il

1 * Victime de l'envie de ses confrères, peut-être un peu aussi de sa bienveillance envers les protestans, et très certainement sacrifié par le fanatisme du temps et la servilité homicide d'une commission extraordinaire, le malheureux Grandier fut poursuivi par le conseiller d'état Laubardemont et par le cardinal de Richelieu. Il fut appliqué à la plus rude question; et, le 18 auguste 1634, la commission, qui l'assassina juridiquement, le déclara « atteint et convaincu du crime de magie, maléfice et possession, arrivés par son fait ès personnes d'aucunes religieuses ursulines et autres séculières, » et le condamna « à faire amende honorable, nu-tête, et son corps brûlé vif avec les pactes et caractères magiques restés au greffe.... »

Cette possession prétendue des ursulines de Loudun, qui était le prétexte de la persécution du curé Grandier, fut long-temps après son supplice l'objet des deux ouvrages suivans : 1° l'*Histoire des diables de Loudun*, par un protestant nommé *Aubin*; Amsterdam, 1716, 1 vol. in-12. 2° *Examen et discussion critique de l'Histoire des diables de Loudun, de la possession des religieuses ursulines, et de la condamnation d'Urbain Grandier*, par de La Ménardaie; Paris, 1747. Le premier de ces écrits juge sainement la matière, et prouve que la possession des nonnes de Loudun ne fut qu'une jonglerie ridicule dont le résultat fut atroce. On ferait une bibliothèque des livres qui furent publiés sur cette affaire, surtout à l'époque du procès. Les capucins, les carmes fesaient rage, et desserraient volumes sur volumes, possédés qu'ils étaient de je ne sais quel démon, et bien plus véritablement sans doute que le curé et ses ursulines.

C'est à peu près l'histoire de Louis Jaufred (plus connu sous le nom de Gaufridi), curé aussi et homme galant sans doute, qui avait été brûlé à Aix en 1611, comme ayant ensorcelé les ursulines de Marseille. Ce siècle au surplus est celui de ces farces sacriléges. Peu de mois avant le supplice de Grandier, on avait, le 8 avril 1634, brûlé à Paris comme sorciers Adrien Bouchard et Gargan. (L. D. B.)

est dit dans l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*, mais fut brûlée comme sorcière, et ses biens furent donnés à ses ennemis. Il n'y eut que cinq conseillers qui, indignés d'une horreur si absurde, ne voulurent pas assister au jugement[1].

V. 191. Je vois plus loin cet arrêt authentique.

Le parlement, sous Louis XIII, défendit, sous peine des galères, qu'on enseignât une autre doctrine que celle d'Aristote, et défendit ensuite l'émétique, mais sans condamner aux galères les médecins ni les malades. Louis XIV fut guéri

[1] * Leonora Dori, surnommée *Galigaja* (ou, comme on prononce mal à propos à la française, Galigaï), parce que probablement son père exerçait la profession de cordonnier, n'était certainement pas « fille de grande qualité. » Sa mère avait été nourrice de Marie de Médicis, et cette faveur fut la cause de son élévation et de ses malheurs. Leonora avait épousé Concini Concino, fils d'un notaire de Florence : c'est ce maréchal d'Ancre que Louis XIII ordonna de massacrer sans jugement, à peu près comme Henri III avait eu la lâcheté barbare d'en user avec le duc et le cardinal de Guise, excepté pourtant que Henri avait pris la précaution de communier avec le duc pour lui inspirer plus de confiance et de sécurité.

Ce n'est assurément pas une telle action qui dut confirmer à Louis XIII le titre assez ridicule de Juste, qu'il avait reçu parce qu'il était né sous le signe de la Balance (le 27 septembre 1601).

L'assassinat du maréchal d'Ancre, son exhumation, et l'horrible profanation de ses restes sanglans, qui furent mis en mille pièces et publiquement vendus, ne suffirent pas pour apaiser la cabale de cour qui, après avoir rampé lâchement devant l'homme puissant, s'enrichit scandaleusement de ses dépouilles, et le poursuivit encore jusque dans sa malheureuse femme. A défaut de crime on l'accusa de magie, et, le 8 juillet 1617, elle fut condamnée au bûcher, où on la conduisit le même jour, qui était le soixante-quinzième après le meurtre de son mari.

Si cette infortunée ne dut pas au hasard *une grande qualité*, elle avait reçu de la nature un grand courage qui ne l'abandonna pas, même à l'instant du supplice. Ce fut elle qui, interrogée sur la magie qu'elle avait dû employer pour subjuguer l'esprit de la reine, répondit sans orgueil : « Mon sortilége a été le pouvoir qu'exercent les ames fortes sur les esprits faibles. » Belle et fière réponse qui a fourni l'idée de deux vers remarquables à l'un de nos plus grands tragiques. (L. D. B.)

à Calais par l'émétique, et l'arrêt du parlement perdit de son crédit.

V. 193. Venez, venez, mon beau père Girard.

L'histoire du jésuite Girard et de La Cadière est assez publique; le jésuite fut condamné au feu comme sorcier par la moitié du parlement d'Aix, et absous par l'autre moitié.

V. 247. A Fontevrauld servir le féminin.

Fontevraud, Fontevraux, Fontevrauld, *Fons-Ebraldi*, est un bourg en Anjou, à trois lieues de Saumur, connu par une célèbre abbaye de filles, chef d'ordre, érigée par Robert d'Arbrissel, né en 1047, et mort en 1117[1]. Après avoir fixé ses tabernacles à la forêt de Fontevrauld, il parcourut nu-pieds les provinces du royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, et les attirer dans son cloître; il fit de grandes conversions en ce genre, entre autres dans la ville de Rouen. Il persuada à la célèbre reine Bertrade de prendre l'habit de Fontevrauld, et il établit son ordre par toute la France. Le pape Pascal II le mit sous la protection du saint-siège, en 1106. Robert, quelque temps avant sa mort, en conféra le généralat à une dame nommée *Pétronille de Chemillé*, et voulut que toujours une femme succédât à une autre femme dans la dignité de chef de l'ordre, commandant également aux religieux comme aux religieuses. Trente-quatre ou trente-cinq abbesses ont succédé jusqu'à ce jour à Pétronille, parmi lesquelles on compte quatorze princesses, et dans ce nombre cinq de la maison de Bourbon. *Voyez* sur cela Sainte-Marthe, dans le quatrième volume du *Gallia christiana*, et le *Clypeus ordinis Fontebraldensis* du père de La Mainferme[2].

[1] * *Voyez* encore, sur Robert d'Arbrissel, la note relative au vers 232 du chant quatrième. (L. D. B.)

[2] * Le vrai nom de ce bourg est Fontevaux, dont on a depuis fait Fronteval, puis Fontevrauld.

Parmi les conversions que Robert d'Abrissel fit à Rouen dans un

V. 269. Soldats en jupe, hommasses chevalières.

Il y a grande apparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'Arioste et du Tasse. Elles devaient être un peu malpropres; mais les chevaliers n'y regardaient pas de si près.

V. 372. Par dieu! dit-il (tout héros anglais jure).

Les Anglais jurent *by God! God damn me! blood! etc.;* les Allemands *sacrament;* les Français, par un mot qui est

mauvais lieu (*lupanar*), l'historien de sa vie cite, comme une des plus remarquables, celle d'une habituée assez émérite, car elle exerçait sa profession depuis vingt-cinq ans, et devait alors être assez peu propre au métier que le fondateur de l'abbaye de Fontevrauld lui fit abandonner. Le *Clypeus nascentis Fontebraldensis ordinis* du père Jean de La Mainferme est un ouvrage d'un certain poids, du moins par son étendue, puisqu'il forme trois volumes qui parurent en 1684, 1688 et 1692.

La règle établie par Robert d'Arbrissel est, comme le remarque judicieusement Bayle, « diamétralement opposée à la loi salique. » En effet, et c'est ce que disait un des moines qui, tout humble qu'il était, se trouvait humilié d'avoir une femme pour chef et général de l'ordre: « le royaume de Fontevrauld est en quenouille. »

Geoffroi, abbé de Vendôme, et Marbode, évêque de Rennes, écrivaient à Robert d'Arbrissel des lettres fort curieuses aujourd'hui, et qui durent le piquer au vif. On y remarque le passage suivant: « En ne vous bornant pas à habiter avec de jeunes femmes, mais en les admettant fréquemment dans votre lit, vous avez dû trouver, si vous restez chaste avec elles, un genre de martyre nouveau, inouï, mais infructueux (*novum et inauditum, sed infructuosum martyrii genus*). » Il est vrai qu'un tel martyre ne dut pas être prolongé au delà de certaines bornes, puisque le prélat ajoute qu'il est résulté du peu d'attention dont Robert usait sans doute dans l'admission de ces jolies novices que « quelques unes de ses religieuses avaient été obligées de s'évader du couvent pour aller ailleurs faire leurs couches, et que plusieurs autres, vraisemblablement trop pressées par les douleurs de l'enfantement, avaient accouché dans leurs propres cellules (*aliæ enim, urgente partu, fractis ergastulis, elapsæ sunt, aliæ in ipsis ergastulis pepererunt*). » Quant à la manière dont le fondateur galant de Fontevrauld passait la nuit avec les religieuses qu'il recevait dans son lit, il est rapporté par un de ses contemporains que c'était sans aucun vêtement (*cum nuda nudus in eodem lecto*), probablement pour rendre plus méritoire le genre de martyre auquel le bon Robert se dévouait si pieusement. Saint Aldheme, moine anglais du septième siècle, en fesait tout autant, et ne succombait pas davantage. (L. D. B.)

au jurement des Italiens ce que l'action est à l'instrument; les Espagnols, *voto á Dios*. Un révérend père récollet a fait un livre sur les juremens de toutes les nations, qui sera probablement très exact et très instructif; on l'imprime actuellement.

V. 387. Et son haubert et sa large braguette.

Haubert, aubergeon, cotte d'armes; elle était d'ordinaire composée de mailles de fer, quelquefois couvertes de soie ou de laine blanche; elle avait des manches larges et un gorgerin. Les fiefs de haubert sont ceux dont le seigneur avait droit de porter cette cotte. *Braguettes*, de *braye, bracca.* On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chausses, et souvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on présentait aux dames. Rabelais parle d'un beau livre intitulé : *De la dignité des braguettes* [1]. C'était la prérogative distinctive du sexe le plus noble; c'est pourquoi la Sorbonne présenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culotte avec braguette. Six évêques de France, assistés de l'évêque de Winchester, la condamnèrent au feu, ce qui était bien juste : c'est dommage que cela n'arrive pas plus souvent; mais il ne faut désespérer de rien.

CHANT QUATRIÈME.

V. 43. On croyait voir en ce moment affreux.

* Les éditions précédentes ont gâté ces vers, que nous ré-

[1] * *Pantagruel*, liv. II, chap. VII. Rabelais, dans un prétendu catalogue de la librairie (bibliothèque) de Saint-Victor, cite plaisamment comme y existant « *Lourdaudus de vita et honestate Bragardorum.* »
(L. D. B.)

tablissons d'après les manuscrits et l'édition de 1762. Un des derniers éditeurs a même imprimé :

Ils croient voir en ce moment affreux;

ce qui produit une ligne de prose. Les autres, contre l'usage, ont ainsi orthographié le verbe *croient :*

Ils croyent voir en ce moment affreux.

V. 82. Voulut bâtir près des voûtes des cieux.

La tour de Babel fut élevée, comme on sait, cent vingt ans après le déluge universel. Flavius Josèphe croit qu'elle fut bâtie par Nemrod ou Nembrod; le judicieux dom Calmet a donné le profil de cette tour, élevée jusqu'à onze étages, et il a orné son *Dictionnaire* de tailles-douces dans ce goût, d'après les monumens; le livre du savant Juif Jaleus donne à la tour de Babel vingt mille pas de hauteur, ce qui est bien vraisemblable; plusieurs voyageurs ont vu les restes de cette tour.

Le saint patriarche Alexandre Eutychius assure, dans ses *Annales,* que soixante-douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut, comme on le sait, l'époque de la confusion des langues : le fameux Bécan prouve admirablement que la langue flamande fut celle qui retint le plus de l'hébraïque.

V. 121. Jamais les champs de Zama, de Pharsale.

Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre Publius Scipion et Annibal, il y avait des Français qui servaient dans l'armée carthaginoise, selon Polybe. Ce Polybe, contemporain et ami de Scipion, dit que le nombre était égal de part et d'autre; le chevalier de Folard n'en convient pas : il prétend que Scipion attaqua en colonnes; cependant il paraît que la chose n'est pas possible, puisque Polybe dit que les troupes combattaient toutes de main à main : c'est sur quoi nous nous en rapportons aux doctes.

Nota bene qu'à Pharsale Pompée avait cinquante-cinq mille hommes, et César vingt-deux mille. Le carnage fut grand : les vingt-deux mille césariens, après un combat opiniâtre, vainquirent les cinquante-cinq mille pompéiens. Cette bataille décida du sort de la république, et mit sous la puissance du mignon de Nicomède la Grèce, l'Asie-Mineure, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, etc.

Cette bataille eut plus de suites que le petit combat de Jeanne; mais enfin c'est Jeanne, c'est notre Pucelle : sachons gré à notre cher compatriote d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de César, qui n'avait pas son pucelage. Les révérends pères jésuites n'ont-ils pas comparé saint Ignace à César, et saint François-Xavier à Alexandre? Ils leur ressemblaient comme les vingt-quatre vieillards de Pascal ressemblent aux vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. On compare tous les jours le premier roi venu à César; pardonnons donc au grave chantre de notre héroïne d'avoir comparé un petit choc de bibus aux batailles de Zama et de Pharsale.

V. 122. De Malplaquet la campagne fatale.

Il y eut à cette bataille vingt-huit mille sept cents hommes couchés, non pas sur le carreau, comme le dit un historien, mais dans la boue et dans le sang; ils furent comptés par le marquis de Crèvecœur, aide de camp du maréchal de Villars, chargé de faire enterrer les morts. (*Voyez* le *Siècle de Louis XIV*, tome II, chap. XXI.)

V. 135. Et des Persans le grand flagellateur.

Apparemment que notre profond auteur donne le nom de *Persans* aux soldats de Sennachérib, qui étaient Assyriens, parce que les Persans furent long-temps dominateurs en Assyrie; mais il est constant que l'ange du Seigneur tua tout seul cent quatre-vingt-cinq mille soldats de l'armée de Sennacherib, qui avait l'insolence de marcher contre Jérusalem;

et quand Sennacherib vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci arriva l'an du monde 3293, comme on dit; cependant plusieurs doctes prétendent que cette aventure toute simple est de l'an 3295 : nous la croyons de 3296, comme nous le prouverons ci-dessous.

V. 138. Michel alors prit la vaste balance.

Cet endroit paraît imité d'Homère. Milton fait peser les destins des hommes dans le signe de la Balance.

V. 158. Quesnel l'a dit : nul ne peut en douter.

Allusion aux sentimens répandus dans les livres de Quesnel, prêtre de l'Oratoire.

V. 223. On m'a conté, ma belle Konismare...

Aurore Konismare, maîtresse du roi de Pologne Auguste Ier, et mère du célèbre comte de Saxe[1].

V. 232. Dunois ressemble à Robert d'Arbrisselle.

Robert d'Arbrissel, fondateur du bel ordre de Fontevrauld : il convertit, en 1100, d'un coup de filet, par un seul sermon, toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'imposa un nouveau genre de martyre : ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes religieuses pour tromper le diable, qui apparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi salique, car il fit une femme abbé général des moines et moinesses de son ordre[2].

[1] * Maurice, comte de Saxe, justement célèbre sous le nom de *maréchal de Saxe*, naquit à Dresde le 19 octobre 1696, de Frédéric-Auguste Ier, électeur de Saxe et roi de Pologne. Il eut pour mère la comtesse Aurore de Konigsmarck (et non Konismare), Suédoise non moins célèbre par son esprit que par sa beauté. Ainsi le vainqueur de Fontenoi, qui mérita d'être loué par Thomas, et qui consacra son bras à la France, grossit et illustra encore la liste déja brillante des bâtards fameux, aussi digne d'y figurer au premier rang que Guillaume-le-Conquérant, Dunois et Vendôme. (L. D. B.)

[2] * *Voyez* aussi la note relative au vers 247 du chant troisième. (L. D. B.)

V. 253. Jouit des droits de sa double nature.

* Le personnage d'Hermaphrodix semble rappeler le Scython des *Métamorphoses* d'Ovide (liv. IV, v. 280) :

« Nec loquor ut quondam, naturæ jure novato,
« Ambiguus fuerit, modo vir, modo fœmina, Scython. »

Voltaire, à propos du nom de Conculix, auquel il n'avait pas encore substitué celui d'Hermaphrodix, s'exprimait ainsi dans une note de ses premières éditions, qui n'a pas été conservée dans les subséquentes, parce qu'elle y manquait d'objet: « Plusieurs vertueuses dames ont été effarouchées du nom de Conculix; mais nous croyons, avec tous les savans de l'Europe, que c'est une fausse délicatesse; car il faudrait sur ce principe proscrire convive, concurrence, concupiscence, et cent autres mots de cette espèce. »

V. 284. Ainsi Platon le confident des dieux...

Selon Platon, l'homme fut formé avec les deux sexes. Adam apparut tel à la dévote Bourignon et à son directeur Abbadie.

V. 330. Et de Saba la reine basanée...

La reine de Saba vint voir Salomon, dont elle eut un fils, qui est certainement la tige des rois d'Éthiopie, comme cela est prouvé. On ne sait pas ce que devint la race d'Alexandre et de Thalestris.

V. 341. Quatre *huissiers* de la part de madame...

* C'est par une licence poétique que Voltaire a donné trois syllabes au mot *huissier,* qu'avec raison il fait ailleurs dissyllabique, chant V, vers 13.

V. 348. Tel que jadis la sœur de Ptomélée...

Cléopâtre.

V. 368. Et par l'enfant du fondateur de Troie.

Ganymède.

V. 503. Par le psautier de sœur Alix ta mère.

* Les religieuses donnaient le nom de psautier à un grand chapelet, parce qu'il était composé de cent cinquante grains, nombre égal à celui des psaumes. Le psautier des nonnes est aussi une sorte de voile dont elles se couvrent par modestie la tête et les épaules. C'est de ce dernier que parle La Fontaine dans un de ses contes à propos d'un quiproquo plaisant que fait certaine abbesse :

« Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,
« Elle se lève en hâte, étourdiment,
« Cherche son voile, et malheureusement
« Dessous sa main tombe du personnage
« Le haut-de-chausse, assez bien ressemblant
« (Pendant la nuit, quand on n'est éclairée)
« A certain voile aux nonnes familier,
« Nommé pour lors entre elles le psautier. »

V. 541. Le moine gris possédait le bâton
Du bon Jacob, l'anneau de Salomon,
Sa clavicule, etc

Les charlatans ont le bâton de Jacob; les magiciens, les livres de Salomon, intitulés *l'Anneau* et *la Clavicule*. Les conseillers du roi, sorciers à la cour de Pharaon, qui firent les mêmes prodiges que Moïse, s'appelaient Jannès et Mambrès. On ne sait pas le nom de la pythonisse d'Endor, qui évoqua l'ombre de Samuel; mais tout le monde sait ce que c'est qu'une ombre, et que cette femme avait un esprit Pithon ou de Python [1].

[1] * Pithon, ou plutôt Pitho, est la déesse de l'éloquence; Python est le fameux serpent tué par Apollon. C'est de la première que Tibulle a dit dans une de ses *Élégies:*

» Delos ubi nunc, Phœbe, tua est, ubi delpica Pitho?

Quant au serpent, Apollodore, Ovide, Macrobe, sont bien éloignés d'être d'accord sur son compte. Dom Calmet, qui ne doute de rien, n'a pourtant pas osé essayer de les concilier. (L. D. B.)

V. 553. Que Zoroastre enseignait aux Persans.

Zoroastre, dont le nom propre est Zerdust, était un grand magicien, ainsi qu'Albert-le-Grand, Roger Bacon et le révérend père Grisbourdon.

V. 560. Ainsi jadis, ce sublime empereur...

Nébucadnetzar, Nabuchodonosor, fils de Nabo-Polassar, roi des Chaldéens, assiégea Jérusalem, la prit, et fit charger de fers Joachim, roi de Juda, qu'il envoya prisonnier à Babylone, l'an du monde 3429. Nébucadnetzar fit un songe et l'oublia; les magiciens, les astrologues ni les sages ne purent le deviner; en conséquence Arioc, officier de sa maison, eut ordre de les faire mourir : le jeune Daniel devine le songe, et l'explique; ce songe était une belle statue, etc. A quelque temps de là, Nébucadnetzar fit élever un colosse d'or pur, haut de soixante coudées et large de six; il obligea tout son peuple assemblé d'adorer ce colosse au son du cor, du clairon, de la harpe, de la saquebute et du psaltérion; et sur le refus qu'en firent Sidrac, Misac et Habednego, jeunes Hébreux, compagnons de Daniel, le roi les fit jeter dans une fournaise, qu'on chauffa cette fois-là sept fois plus qu'à l'ordinaire; et ils en sortirent sains et saufs. Nébucadnetzar songea encore : il vit un arbre grand et fort; le sommet touchait les cieux, et les oiseaux habitaient dans ses branches. Un saint alors descendit et cria : « Coupez « l'arbre et l'ébranchez, etc. » Daniel expliqua encore ce songe; il prédit au roi qu'il serait chassé d'entre les hommes; que pendant sept ans son habitation serait avec les bêtes, qu'il paîtrait l'herbe comme les bœufs, jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle, et ses ongles comme ceux des oiseaux; ce qui arriva. Tertullien et saint Augustin disent que Nabuchodonosor s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme *lycanthropie.* Au bout de sept ans, ce prince recouvra sa raison et remonta sur le trône : il ne vécut qu'un an depuis son rétablissement, mais il l'em-

ploya si bien, que saint Augustin, saint Jérome, saint Épiphane, Théodoret, etc., cités par Pérérius, comptent sur son salut.

V. 571. Saint George était le patron d'Angleterre.

Il ne faut pas confondre George, patron d'Angleterre et de l'ordre de la Jarretière, avec saint George le moine, tué pour avoir soulevé le peuple contre l'empereur Zénon. Notre saint George est le Cappadocien, colonel au service de Dioclétien, martyrisé, dit-on, en Perse, dans une ville nommée *Diospole.* Mais comme les Persans n'avaient point de ville de ce nom, on a placé depuis son martyre en Arménie, à Mitylène. Il n'y a pas plus de Mitylène en Arménie que de Diospole en Perse. Mais ce qui est constant, c'est que George était colonel de cavalerie, puisqu'il a encore son cheval en paradis.

CHANT CINQUIÈME.

V. 13. Fille du Styx, *huissière* d'Atropos.

* C'est avec raison que Voltaire n'a pas, comme pour le mot *huissiers* dans le chant précédent, fait deux syllabes de la pénultième du mot *huissière.*

V. 21. L'autre saint Roch, l'autre sainte Mitouche.

On disait autrefois *sainte n'y touche,* et on disait bien. On voit aisément que c'est une femme qui a l'air de n'y pas toucher; c'est par corruption qu'on dit *sainte Mitouche.* La langue dégénère tous les jours. J'aurais souhaité que l'auteur eût eu le courage de dire *sainte n'y touche,* comme nos pères.

V. 30. Qu'un jour Satan, seigneur du sombre empire.

Satan est un mot chaldéen, qui signifie à peu près l'*Ari-*

mane des Perses, le *Typhon* des Égyptiens, le *Pluton* des Grecs, et parmi nous le *diable*. Ce n'est que chez nous qu'on le peint avec des cornes. *Voyez* le septième tome *de Forma diaboli* du révérend père Tambourini.

V. 56. « O des frapparts ornement véritable...

Frappart, nom d'amitié que les cordeliers se donnèrent entre eux dès le quinzième siècle. Les doctes sont partagés sur l'étymologie de ce mot : il signifie certainement frappeur robuste, raide jouteur.

V. 62. « Mais du destin la volonté soit faite!
« Bois avec nous, et prends place à ma droite. »

* Peut-être eût-il fallu écrire *drette*, du latin *directus*, et de l'italien *diritto*, *dritto*. On disait autrefois dret, drette. La Fontaine s'est servi du mot *drette* dans l'un de ses contes (*le Cas de conscience*, v. 50); il dit :

« Blanc, poli, bien formé, de taille haute et drette,
« Digne enfin des regards d'Annette. »

Voltaire a aussi écrit adraite ou adrette, pour adroite, dans la variante du vers 207 du chant second.

V. 92. Certains quidams, saints ou rois, dont le nom...

* Ces mots réunis semblent produire un pléonasme; mais il est admis comme tant d'autres. Le mot *quidam*, expression tout-à-fait latine devenue française, a son féminin dans l'*argot* barbare dont le palais ne s'est pas encore débarrassé : ainsi on dit une quidane, et même une certaine quidane, ce qui n'est pas de très bon goût. Quant à certains quidams, locution familière que l'Académie même admet dans son dictionnaire, c'est la traduction très littérale du *certus quidam* de Cicéron (*de Orat.*, I, 183) : *Quæ si judicarentur certis quibusdam verbis..* »

V. 94. Un des premiers était le roi Clovis.

On ne peut regarder cette damnation de Clovis, et de tant

d'autres, que comme une fiction poétique; cependant on peut, moralement parlant, dire que Clovis a pu être puni pour avoir fait assassiner plusieurs régas ses voisins, et plusieurs de ses parens; ce qui n'est pas trop chrétien.

V. 116. Lors Constantin dit ces propres paroles.

Constantin arracha la vie à son beau-père, à son beau-frère, à son neveu, à sa femme, à son fils, et fut le plus vain et le plus voluptueux de tous les hommes, d'ailleurs bon catholique; mais il mourut arien, baptisé par un évêque arien.

V. 145. Certain frocard, moitié blanc, moitié noir...

* Le frocard est celui qui porte le froc : ce mot se prend en mauvaise part, probablement parce que les *capucins* ne sont pas les seuls *indignes* de se couvrir de cette robe dont la vertu est connue et même célèbre. Le frocard est donc un mauvais moine disposé sans doute à jeter le froc aux orties, ou bien à abuser de ce vêtement, révéré des dévots, pour s'insinuer et se maintenir dans les bonnes maisons où il y a soit de l'argent, soit du plaisir à prendre. C'est ce qui a fait dire dès le quinzième siècle à Manzolli, poëte plus connu sous le nom de Palingène :

« Sed tua præcipue non intret limina quisquam
« Frater, vel monachus, vel quavis lege sacerdos.
« Hos fuge : pestis enim nulla hac immanior. Hi sunt
« Fæx hominum, fons stultitiæ, sentina malorum.
« Agnorum sub pelle lupi, mercede colentes
« Non pietate Deum, falsa sub imagine recti
« Decipiunt stolidos, ac relligionis in umbra
« Mille actus vetitos et mille piacula condunt.

Nous avons dit que le mot *frocard* s'emploie en mauvaise part. C'est en effet dans ce sens que s'en servait l'abbé de Rancé

Qui depuis... mais alors il était *libertin ;*

lorsqu'il répondit avec indignation à quelqu'un qui le pres-

sait de mettre en règle une des grasses abbayes dont il était abbé commendataire : « Moi, me faire frocard ! » Il faut convenir qu'il y avait loin de cette saillie méprisante à la réforme meurtrière et misanthropique du couvent de La Trappe ; mais alors l'abbé de Rancé était l'amant favorisé de la belle comtesse de Montbazon.

V. 149. Se dit tout bas : Cet homme est jacobin.

Les cordeliers ont été de tout temps ennemis des dominicains.

V. 152. « Hélas! mon fils, je suis saint Dominique. »

Il semble que l'auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaisanterie. Cependant ce Guzman, inventeur de l'inquisition, et que nous appelons Dominique, fut réellement un persécuteur. Il est certain que les Languedociens [1] nommés *Albigeois* étaient des peuples fidèles à leur souverain, et qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à cause de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer et par le feu un prince et ses sujets, sous prétexte qu'ils ne pensent pas comme nous.

V. 202. « Ah, le grand homme! ah, quel rival condigne!

Condigne, du latin *condignus*; ce mot se trouve dans les auteurs du seizième siècle.

V. 239. « Imprudemment au maître du tonnerre... »

Cette guerre n'est rapportée que dans le livre apocryphe sous le nom d'Énoch; il n'en est parlé ailleurs dans aucun livre juif. Le chef de l'armée céleste était en effet Michel, comme le dit notre auteur; mais le capitaine des mauvais anges n'était point Satan, c'était Semexiah : on peut excuser cette inadvertance dans un long poëme.

[1] * Dans l'édition de 1762, Voltaire avait écrit *Languedochiens*, et ce mot y était imprimé en caractères italiques. (L. D. B.)

V. 361. « Avait levé son braquemart terrible. »

Ancien mot qui signifie cimeterre [1].

V. 366. « Était en roc mué soudainement. »

* Ce mot *mué*, qui signifie changé, du latin *mutatus*, est très ancien dans notre langue, à laquelle il n'appartient plus, du moins dans le sens où Voltaire l'emploie ici. Le verbe *translater* pour transporter, transformer, vieux mot aussi, se trouve dans le chant suivant, vers 97.

CHANT SIXIÈME.

V. 17. Vend le plus faible aux crimes du plus fort.

* Coffre-fort et fort ne riment pas ensemble, puisque c'est précisément le même qualificatif qui termine l'un et l'autre vers.

V. 43. Quel trait de flamme et quelle idée hardie!

* L'*h* du mot hardie est aspirée. C'est une négligence, comme dans le vers 196 de ce même chant :

Son corps divin, de fatigue harassé.

V. 91. « Tu vois mes pleurs, ah, Jeanne ! Je me meurs. »

* Ces rimes multipliées en IE et en EURS ne sont point placées ici sans dessein. C'est un artifice de style qui peint à merveille la terreur du muletier qui semble ne pouvoir prononcer de suite que très peu de paroles dont la rime indique le repos.

V. 116. Veut attraper les héros de la France.

Voyez le dix-septième chant.

[1] * On trouvera l'étymologie du mot braquemart dans la note sur le vers 439 du chant sixième. (L. D. B.)

V. 161. Monrose était le nom du personnage.

C'est le même page sur le derrière duquel Jeanne avait crayonné trois fleurs de lis.

V. 190. Bel Adonis, telle fut ta surprise.

Adonis ou Adoni, fils de Cinyras et de Myrrha, dieu des Phéniciens, amant de Vénus Astarté. Les Phéniciens pleuraient tous les ans sa mort [1]; ensuite ils se réjouissaient de sa résurrection.

V. 279. Dans ce logis (je ne puis le nier).

* Nous avons indiqué une légère variante qui se trouve dans les plus anciens manuscrits que nous avons consultés. On y lit :

Dans ce logis (ciel! que vais-je avouer!)
De Jean Chandos logeait un aumônier.

La rime est aujourd'hui plus riche; l'ancienne était suffisante, car le son É ou ER est admis comme rime, quand il est précédé d'une voyelle quelconque. C'est ainsi que Racine dit très bien :

« Tout a changé de face
« Depuis que sur nos bords les dieux ont envoyé
« La fille de Minos et de Pasiphaé. »
Phèdre, act. 1, sc. 1.

V. 296. Vers ce rocher fendu par Annibal.

On croit qu'Annibal passa par la Savoie : c'est donc chez les Savoyards qu'est le temple de la Renommée.

V. 354. A peine encore ils ont vu son derrière.

Ce ramas est bien vil en effet. Ces gens-là, comme on sait, ont vomi des torrens de calomnies contre l'auteur,

[1] * De même que celles de Mithra, d'Atys et du Christ, ces deux fêtes étaient célébrées, la première au solstice d'hiver, *natalis solis invicti*, et la seconde sous le signe du Bélier, *agnus paschalis*, après trois jours de deuil. (L. D. B.)

qui ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire, qu'il ne croyait pas en Dieu, que le bienfaiteur de la race de Corneille était l'ennemi de Corneille, qu'il était fils d'un paysan. Ils lui ont attribué les aventures les plus fausses. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ses ouvrages. Il est bien juste qu'à la fin il chasse cette canaille du sanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs se glissent de nuit dans une église pour y voler des calices. (*Voyez* sur Sabatier, nommé ici *Savatier* par dérision, et sur tous ces autres messieurs, le texte et les notes du dix-huitième chant.)

V. 389. « Si la valeur d'un chevalier loyal
« Ne te recout de ce brasier fatal. »

* Recout ou recoue, du vieux verbe rescorre, recouer, qui signifie recouvrer, et par extension, délivrer. C'est dans ce sens qu'on lit dans le vieux *Roman de Gérard de Nevers :* « Gérard, très désirant de tout son cœur rescourre la femme « au chevalier, print à chevauchier le galot après ceulx qui « la dame emmenoyent. » On voit aussi dans le *Roman de la Rose :*

Sui-ge mis en la confrérie
Saint Ernoul, le seigneur des coux,
Dont nus ne peut estre recous.
Qui fame ait............
(V. 9326.)

V. 400. Un chérubin va moins rapidement.

Chérubin, esprit céleste, ou ange du second ordre de la première hiérarchie. Ce mot vient de l'hébreu *cherub*, dont le pluriel est *cherubim*. Les chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, et des pieds de bœuf.

V. 411. Quatre alguazils amènent Dorothée.

Alguazil : *guazil*, en arabe, signifie huissier; de là *alguazil*, archer espagnol.

V. 428. De l'archevêque infame champion.

Champion vient de champ, pion du champ : *pion,* mot indien adopté par les Arabes; il signifie soldat.

V. 439. Branlant en l'air un braquemart tranchant.

Braquemart, du grec βραχυμάχαιρα, courte épée.

V. 462. « Quel est son cas, et par quel guet-apen
« On fait brûler les belles à Milan. »

* Le guet-apens, guet appensé ou a pensé, comme dit Nicot, est une embûche préméditée. C'est par licence que Voltaire a supprimé l'*s* final. Dans les premières éditions, il avait écrit *guet à pen.*

CHANT SEPTIÈME.

V. 229. Ils tremblent tous à l'aspect d'une étole.

Étole, ornement sacerdotal qu'on passe par dessus le surplis. Ce mot vient du grec στολὴ, qui signifie une robe longue. L'étole est aujourd'hui une bande large de quatre doigts. L'étole des anciens était fort différente; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer; de là ces expressions de l'Écriture : *Induit eum stolam gloriæ, etc.* [1]

V. 250. Cruel prélat, Busiris en soutane.

Busiris était un roi d'Égypte qui passait pour un tyran.

V. 267. L'un tient un pot, et l'autre un goupillon.

Le goupillon est un instrument garni en tous sens de soies de porc prises dans des fils d'archal passés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il sert à distribuer l'eau bé-

[1] * *Ecclésiastique,* chap. XLV, v. 9. (L. D. B.)

nite, etc. Cet instrument était usité dans l'antiquité; on s'en servait pour arroser les initiés de l'eau lustrale [1].

V. 281. Il va frappant, en moins d'un tour de main,
De ces croquans la cohorte profane.

* Ce sobriquet fut d'abord donné dans le seizième siècle à des malheureux que les calamités du temps et la tyrannie des seigneurs avaient forcés de se révolter. Mézerai, dans son *Abrégé de l'histoire de France*, année 1594, adoptant l'opinion de De Thou, livre CVII, s'exprime en ces termes: « Les paysans et communes des pays de la Haute-Guienne « se soulevèrent et prirent les armes pour se défendre des « pillages de la noblesse et des cruelles vexations des rece- « veurs des tailles. On leur donna le sobriquet de *tard-* « *avisés;* et les gentilshommes rejetèrent aussi sur eux celui « de *croquans*, dont ces paysans avaient voulu les charger, « parce qu'en effet ils croquaient et dévoraient les pauvres « gens de la campagne. » Depuis, on a dit un croquant pour signifier un misérable, et c'est en ce sens que La Fontaine emploie ce mot:

« La colombe l'entend, part, et tire de long.
« Le souper du croquant avec elle s'envole. »
(Liv. II, *fab.* XII.)

V. 283. Il perce à l'un le *sternum* et le bras.

Sternum, terme grec, comme sont presque tous ceux de l'anatomie; c'est cette partie antérieure de la poitrine à laquelle sont jointes les côtes: elle est composée de sept os

[1] * Le mot de goupillon vient de l'ancien français goupil, *vulpes*, renard, parce que l'instrument dont il s'agit ici a quelque ressemblance avec la queue d'un renard, et surtout avec la plante qui porte ce nom (l'*alopecurus pratensis*, L.). Furetière assure, je ne sais d'après quelle autorité, que « l'on se servait autrefois d'une vraie queue de renard pour goupillon, et qu'on en trouve la preuve dans les vieux titres du chapitre de Notre-Dame de Paris. » (L. D. B.)

si bien assemblés, qu'ils semblent n'en faire qu'un. C'est la cuirasse que la nature a donnée au cœur et aux poumons.

V. 284. Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme *atlas.*

Atlas, la première vertèbre du cou : elle soutient tous les fardeaux qu'on pose sur la tête, laquelle tourne sur cet *atlas* comme sur un pivot.

V. 295. Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis.*

Pubis, de puberté, os barré qui se joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pectinis.*

V. 296. Le fer sanglant lui sort par le *coccis.*

Coccis, κόκκυξ, croupion, placé immédiatement au dessous de l'os *sacrum.* Il n'est pas honnête d'etre blessé là.

V. 316. Portant salade avec lance dorée.

Salade : on devrait dire *célade*, de *celata;* mais le mauvais usage prévaut partout.

CHANT HUITIÈME.

V. 2. Comme elle forme et l'esprit et le cœur!

* Voltaire fait ici allusion au titre prétentieux du Traité de Rollin sur la manière d'enseigner et d'étudier les belles lettres *par rapport à l'esprit et au cœur, etc.* Dans le chant dix-huitième, vers 290, on retrouve une allusion du même genre; et dans le chapitre IX du *Taureau Blanc*, la princesse dit : « Contez-moi quelque fable bien vraie, bien avérée, et bien morale, dont je n'aie jamais entendu parler, pour achever de me *former l'esprit et le cœur,* comme dit le professeur égyptien *Linro.* »

V. 14. Il fut écrit par notre abbé Trithême.

L'abbé Trithême [1] n'était point de Picardie; il était du diocèse de Trèves; il mourut en 1516. Nous n'oserions assurer que sa famille ne fût pas d'origine picarde; nous nous en rapportons au savant auteur, qui sans doute a vu le manuscrit de la *Pucelle* dans quelque abbaye de bénédictins [2].

V. 50. Adroitement remet son *radius*...

Le *radius* et l'*ulna* sont les deux os qui partent du coude et se joignent au poignet; l'*humerus* est l'os du bras qui se joint à l'épaule.

V. 171. Le Poitevin prend le chemin d'Ancône.

C'est dans la Marche d'Ancône qu'est la maison de la Vierge apportée de Nazareth par les anges; ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie, pendant trois ans et sept mois, et ensuite la posèrent près de Recanati. Sa statue est de quatre pieds de haut, son visage est noir; elle porte la même tiare que le pape : on connaît ses miracles et ses trésors.

V. 202. A Loreto les anges s'arrêtèrent.

Ils ne s'arrêtèrent pas d'abord à Loreto; c'est une inadvertance de notre auteur :

« . . . . Non ego paucis
« Offendar maculis. »

Hor., *Art. poet.*, v. 351.

[1] * Voltaire, en attribuant à l'abbé Trithême les histoires qu'il raconte, a imité en cela l'auteur de la reine Ancroja, Bello (l'aveugle de Ferrare), Dolce, Bojardo et l'Arioste, qui s'appuient plaisamment sur le témoignage de l'archevêque Turpin; Pulci, qui y joint celui d'Alcuin; et Cervantès, qui ne manque pas de citer gravement cid Hamed Bénengely. (L. D. B.)

[2] * Pourquoi pas? Nous en avons bien sous les yeux un très soigné et très élégant, en tête duquel on lit : *Ex Bibliotheca Conventus et*

Cependant on peut dire, pour sa défense, que les anges s'arrêtèrent enfin à Lorette, eux et la maison, après avoir essayé de plusieurs autres pays qui ne plurent point à la sainte Vierge. Cette aventure se passa sous le pontificat de Boniface VIII, dont on dit qu'il usurpa sa place comme un renard, qu'il s'y comporta comme un loup, et qu'il mourut comme un chien. Les historiens qui ont parlé ainsi de Boniface n'avaient pas de pensions de la cour de Rome.

V. 304. Cher à Bristol, et que Cambridge honore.

Bristol et Cambridge, deux villes célèbres, la première par son commerce, la seconde par son université, qui a eu de grands hommes.

V. 337. Le scélérat se nommait Martinguerre.

* Ce personnage, purement d'invention, n'a rien de commun avec le Martin Guerre des causes célèbres, lequel fit pendre, le 16 septembre 1560, Arnaud du Thil, qui, en son absence, abusant de la ressemblance presque parfaite qui existait entre eux, avait usurpé son nom, sa femme et son lit. C'est bien une nouvelle preuve qu'alors la bigamie était un cas pendable.

V. 422. Fesait fleurir la gent déprépucée.

Ce qualificatif de la façon de Voltaire désigne très bien les juifs, qui n'ont pas de prépuce; ce qui les distingue clairement des chrétiens, qui sont restés emprépucés, quoique Jésus, à n'en pas douter, eût subi l'opération de la circoncision. Dans son écrit contre Marc, Tertullien emploie le mot *præputiatus*, emprépucé : *Præputiati sacerdotii pontifex.* Le prépuce joua de tout temps et joue encore un grand rôle dans l'Orient, où il n'est pas décent de le conserver. Son amputation, à laquelle on met une si grave importance,

Nosocomii regalis sancti Joannis Baptistæ Religiosorum Parisiensium a Charitate nuncupatorum, Ordinis sancti Joannis de Deo, sub regula sancti Augustini. 1759. » In-4° p. p. de 257 pages (en quinze chants). (L. D. B.)

ne laisse pas quelquefois d'être utile, ne fût-ce que pour le cas dont parle le docte La Monnaie dans son conte très plaisant du *Salamalec lyonnais.* Il paraît qu'il est des cas où l'on se fesait des prépuces quand on en manquait : c'est du moins ce que semblent annoncer ces expressions que nous empruntons avec toute la discrétion convenable au premier livre des *Machabées* (chap. 1, v. 16) : *et fecerunt sibi præputia.*

CHANT NEUVIÈME.

V. 61. Tout m'est égal, tout m'est bon, tout me duit.

* *Duire* est un vieux verbe français qui n'est plus usité, et qui dans ce cas signifiait convenir.

V. 114. Des malandrins la grossière cohue...

* Les malandrins étaient d'abord des cavaliers armés d'arcs : Walsingham, dans la *Vie du roi d'Angleterre Henri V*, écrite en latin, les appelle *Malandrini.* Ce mot en italien signifie des brigands, des voleurs de grand chemin; et, suivant le dictionnaire de l'Académie de la Crusca, il dérive de *male andare.* Les malandrins qui, au milieu du quatorzième siècle, infestèrent la France déja fort ravagée par les Anglais, allaient sans doute très mal aussi, jusqu'à ce que Du Guesclin trouva moyen de les engager à le suivre en Castille, où ils ne manquèrent pas d'exercer cette ardeur destructive qui était dans les mœurs du siècle. Le temps des malandrins devait être une époque bien fortunée et bien glorieuse, à en juger par ce seul titre d'un des plus courts chapitres de Froissard : « Comment les pénitens allaient par le pays, par compagnie, se déchirant le dos d'aiguillons de fer; comment il y eut dans le monde une grande épidémie, et comment les juifs furent brûlés. »

V. 132. En invoquant Judith et Débora.

Il n'est lecteur qui ne connaisse la belle Judith. Débora, brave épouse de Lapidoth, défit le roi Jabin, qui avait neuf cents chariots armés de faux, dans un pays de montagnes où il n'y a aujourd'hui que des ânes. La brave femme Jahel, épouse de Haber, reçut chez elle Sisara, maréchal général de Jabin : elle l'enivra avec du lait, et cloua sa tête à terre d'une tempe à l'autre avec un clou; c'était un maître clou, et elle une maîtresse femme. Aod le gaucher alla trouver le roi Églon de la part du Seigneur, et lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, et aussitôt Églon alla à la selle. Quant à Simon Barjone, il ne coupa qu'une oreille à Malchus, et encore eut-il l'ordre de remettre l'épée au fourreau; ce qui prouve que l'église ne doit point verser le sang.

V. 171. Où le vieux doge est l'époux de Thétis.

On sait que le doge de Venise épouse la mer.

V. 173. Où Sannazar est trop près de Virgile.

Sannazar, poëte médiocre, enterré près de Virgile, mais dans un plus beau tombeau [1].

V. 178. Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Charybde aujourd'hui ne l'est plus.

Autrefois cet endroit passait pour un gouffre très dangereux.

[1] * Le tombeau de Sannazar (*Actius Sincerus Sannazarius : Sannazario*) est en effet près de celui de Virgile : ce qui n'a rien de ridicule; mais ce qui l'est infiniment, c'est l'épitaphe suivante qu'on y lit, dont le cardinal Bembo est l'auteur, et à laquelle Voltaire fait une juste allusion :

« Da sacro cineri flores. Hic ille Maroni
« Sincerus musa proximus ut tumulo. »

Quoi qu'il en soit, ce poëte a composé en italien et en latin quelques ouvrages, tant en prose qu'en vers, qui ne sont pas sans mérite, et quelques épigrammes latines qui, telles que les suivantes, ne sont ni

V. 182. Où les géans écrasés sous l'Etna.

L'Etna ne jette plus de flammes que très rarement.

V. 188. De son amant ne reçoit plus les eaux.

Le passage souterrain du fleuve Alphée jusqu'à la fontaine Aréthuse est reconnu pour une fable.

V. 190. Où florissaient Augustin et Carthage.

Saint Augustin était évêque d'Hippone.

V. 198. Beau monument d'un vieux peuple ionique.

Les Phocéens.

V. 212. Au fond d'un creux du roc de Maximin.

Le rocher de Saint-Maximin est tout près; c'est le chemin de la Sainte-Baume.

CHANT DIXIÈME.

V. 83. Juifs, jacobins, quiconque savait lire.

Ces sortes de divinations étaient fort usitées; nous voyons même que le roi Philippe III envoya un évêque et un abbé à une béguine de Nivelle auprès de Bruxelles, grande devineresse, pour savoir si Marie de Brabant sa femme lui était fidèle.

sans hardiesse ni sans esprit. La première a pour sujet le jubilé du fameux Alexandre VI; la seconde, la mort du même pape; et la troisième, la fin peu chrétienne de Léon X:

« Pollicitus cœlum romanus et astra sacerdos,
« Per scelera et cædes ad styga pandit iter.

« Bello, inimicitiis, furtisque et cædibus haustam
« Italiam cernis, Sexte, et abire potes?

« Sacra sua extrema si forte requiritis hora
« Cur Leo non potuit sumere: Vendiderat. (L. D. B.)

V. 296. Et sans relâche ayant couru six mille.

* Il y a ici une légère faute : il fallait six milles, puisque ce mot signifiant un espace de terrain, une mesure de route, doit prendre le pluriel.

V. 385. Que c'est le temps où les esprits malins
Rôdent partout, et vont tenter les saints.

Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les lémures, les larves, les bons et mauvais génies apparurent : il en était de même de nos farfadets; le chant du coq les fesait tous disparaître.

V. 405. Sœur bachelier vivait dans l'abbaye.

* Le picpus Hélyot convient, dans le discours préliminaire de son *Histoire des ordres monastiques,* qu'il y a un grand nombre d'exemples d'hommes qui allaient se faire reclus dans des couvens de femmes, et de femmes qui se fesaient religieuses dans des monastères d'hommes.

V. 422. La belle Agnès, non sans contrition.

* Il est bien aisé de voir jusqu'à quel point notre grave auteur porte le scrupule en ne prêtant pas à la pieuse Agnès la simple attrition, qui en général ne suffit pas pour justifier le pécheur, suivant la doctrine inventée par le benoît concile de Trente, dans sa sixième session (chap. VI), et par les lumineuses décisions de l'assemblée du clergé de France en 1700. C'est une véritable contrition qu'éprouve Agnès, c'est-à-dire, comme il est enseigné par les théologiens, le broiement, le brisement d'une ame déchirée et pénétrée de douleur d'avoir offensé Dieu. Le profond saint Thomas d'Aquin, qui, de même que tous les pères de l'église, a rendu tant et de si durables services à l'esprit humain, ce Bœuf muet, qui a si bien labouré les guérets du christianisme, définit la contrition une douleur du péché accompagnée du

propos de le confesser. Aussi Voltaire a-t-il dit plus haut (v. 341), en parlant toujours d'Agnès, que,

> Se sentant quelque componction,
> Elle comptait s'en aller à confesse.

N'est-il pas aussi édifiant qu'admirable de voir si bien d'accord le chantre de *la Pucelle* et le compilateur de la *Somme théologique*, lesquels le sont beaucoup moins sur la question du tyrannicide et le meurtre des hérétiques, dont Thomas est, comme on sait, un grand et fervent apologiste?

Nous aurions bien aussi quelque chose à dire sur *confesse* et *componction*; mais nous nous rappelons que Voltaire a dit, dans une note sur le chant quatrième, que « quelques « vertueuses dames avaient été effarouchées » de ces sortes de mots. Peut-être eussions-nous été tentés d'en parler,

> Mais la vertu qu'on nomme bienséance
> Vient arrêter nos pinceaux trop hardis.

CHANT ONZIÈME.

V. 52. De ces félons de carnage fumans.

* Suivant le Dictionnaire de l'Académie, le félon est, à proprement parler, un vassal qui fait quelque chose contre la foi qu'il doit à son seigneur. C'est donc un terme tout féodal qui, par extension, signifie un homme cruel, un barbare. On le trouve employé par nos plus anciens auteurs. Dans les vieux sermons de saint Bernard on lit les phrases suivantes, où le mot *fellan* ou *fallon* (car il use indifféremment de l'un ou de l'autre) rend l'idée d'impie et de méchant : « Quand Jesus Crist par les fellons fut dampniez de mort et de très laide mort. — Ju haï l'église des malicious, et ensemble les fellons ne serai mie. — Ne mie sens set plus

fallons espiris. » C'est dans ces dernières acceptions que l'auteur de *la Pucelle* se sert du mot *félon.*

V. 68. Sont tous les deux après sœur Amidon.

* Frère Ognon, frère Coupe-Chou, sœur Amidon, les sœurs du Pot, etc. : noms et sobriquets ridicules que l'on donnait aux individus voués à la vie cénobitique, et qu'ils se donnaient eux-mêmes. Ces noms au surplus ne sont pas plus bizarres que ceux de plusieurs saints, tels que Cucufin, Cunégonde, Barbe, Loup, Pie, Gengoul, Blaise, et Gilles.

V. 84. Car dans le temps que messieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la sainte Sion.

* L'abomination et même les abominations sont des choses très communes dans l'ancien *Testament* depuis l'abomination des yeux, dont il est question dans Ézéchiel, jusqu'à l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, laquelle, comme il est évident, indique la statue de Jupiter Olympien qu'Antiochus Épiphane fit placer dans le temple de Jérusalem, à moins que ce ne soit plutôt, comme dit Calmet, l'aigle romaine que Titus y fit déposer. Au surplus ce mot est ici fort bien employé par Voltaire, puisqu'il s'agit de la profanation de choses sacrées.

V. 95. Il s'en alla vers le dieu du mystère.

On ne connaît point dans l'antiquité le dieu du mystère : c'est sans doute une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait plusieurs sortes de mystères chez les Gentils, au rapport de Pausanias, de Porphyre, de Lactance, d'Aulus Gellius, d'Apuleius, etc. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit ici.

V. 134. Jurant ce mot des Français révéré.

* Ce juron énergique est dérivé d'un verbe latin employé par Martial et même par Horace. Ainsi que Voltaire en a

fait la judicieuse remarque, il peut être considéré, si on le compare au mot dont se servent les Italiens et les Espagnols, comme « ce que l'action est à l'instrument » qui la consomme. Ce mot, tout autant que quelques autres qui y ont rapport, est tellement à la portée de tout le monde qu'il suffit de le désigner par son initiale pour le faire de suite tomber sous le sens et pour qu'il ouvre les intelligences les plus obstinées.

V. 211. Le cheval vint; George le bien monté.

Il est indubitable qu'on représente toujours saint George sur un beau cheval, et de là vient le proverbe, *monté comme un saint George.*

V. 216. Que fait tourner René le songe-creux.

Allusion aux tourbillons de Descartes et à sa matière subtile, imaginations ridicules, et qui ont eu si long-temps la vogue. On ne sait pourquoi l'auteur applique aussi l'épithète de *rêveur* à Newton, qui a prouvé le vide; c'est apparemment parce que Newton soupçonne qu'un esprit extrêmement élastique est la cause de la gravitation; au reste, il ne faut pas prendre une plaisanterie à la lettre.

V. 235. Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère.

Tout ce morceau est visiblement imité d'Homère. Minerve dit à Mars ce que le sage Denis dit au fier George: « O Mars! ô Mars! dieu sanglant, qui ne te plais qu'aux « combats, etc. »

V. 251. « Tenir encore et rebaiser sa tête. »

* Il a déja été question de ce miracle fort avéré dans une note de Voltaire sur le vers 206 du chant premier. Il y cite le bon mot de la marquise du Deffand.

V. 317. Tranche le nez du grand saint d'Albion.

Toujours imitation d'Homère, qui fait blesser Mars lui-même.

V. 337. « Que vois-je ici? cria-t-il en colère.

* La colère est un péché, et même un des sept péchés capitaux, c'est-à-dire un de ceux qui emportent la damnation éternelle; mais le gros péché devient une bonne action quand cette colère est sainte, quand on se livre à une sainte colère : ce qui est fort aisé à distinguer. Le Dieu des Hébreux, dans l'ancien *Testament*, est toujours représenté irrité et furieux. La colère était tellement dans le goût des Juifs qu'ils en donnent même aux colombes. Nous ajouterons que ce peuple judicieux et modéré plaçait le siége de la colère dans le nez, et prétendait qu'elle le fesait raccourcir, tandis que les hommes patiens restaient avec un pied de nez.

V. 341. « Laissez, laissez aux sots enfans des femmes.

* C'est le mot de l'évangéliste Luc (ch. VII, v. 28), qui désigne Jean le baptiseur ou Baptiste, comme le plus grand prophète entre les enfans des femmes, « *inter natos mulie-* « *rum.* »

V. 387. D'anges ailés toute une légion.

Milton, au cinquième chant du *Paradis perdu,* assure qu'une partie des anges fit de la poudre et des canons, et renversa par terre dans le ciel des légions d'anges; que ceux-ci prirent dans le ciel des centaines de montagnes, les chargèrent sur leur dos, avec les forêts plantées sur ces montagnes, et les fleuves qui en coulaient, et qu'ils jetèrent fleuves, montagnes et forêts sur l'artillerie ennemie. C'est un des morceaux les plus vraisemblables de ce poëme.

CHANT DOUZIÈME.

V. 17. D'un certain âne, illustre dans l'école.

* L'Artésien Jean Buridan était un des philosophes les plus renommés du XIVe siècle; ce qui ne tire pas du tout à conséquence. On lui attribue le sophisme fameux d'un âne placé entre deux picotins d'avoine exactement pareils, et qui, dans son indécision, meurt de faim entre deux. Bayle pense que « le sophisme appelé *l'Ane de Buridan* pourrait bien n'être autre chose que le Pont-aux-Anes de logique, mentionné par Rabelais, liv. II, chap. XXVIII, où, incertain s'il doit ou décrire le combat d'entre Pantagruel et les géans, ou en omettre le récit, il invoque Thalie et Calliope, et les prie de le tirer de ce mauvais pas. Au chapitre troisième du même livre, Gargantua déja vieux est représenté dans un embarras tout pareil, ne sachant s'il devait ou pleurer pour le deuil de sa femme Badebec morte en couche, ou rire pour la joie de son fils nouveau-né. » L'ânesse de Buridan, dans la morale de Spinosa, et l'âne Burdin des Bourguignons sont la même chose que l'âne *illustre dans l'école* dont Voltaire parle ici.

V. 35. A pont-levis, mâchicoulis, tourelles.

Mâchicoulis, ou *mâchecoulis;* ce sont des ouvertures entre les créneaux, par lesquelles on peut tirer sur l'ennemi quand il est dans le fossé.

V. 124. Un pistolet, en presse la détente.

Il faut avouer que les pistolets ne furent inventés à Pistoie que long-temps après. Nous n'osons affirmer qu'il soit permis d'anticiper ainsi les temps; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique! l'épopée a de grands droits

V. 140. « Je suis damné, je vais au diable : adieu ! »

* Au diable! Adieu (à Dieu). Ces mots ne sont pas rapprochés ici pour produire une de ces antithèses piquantes que Voltaire aimait à faire et qu'il fesait si bien. Ce sont de ces mots devenus à peu près sans valeur, ou qui expriment des idées fort éloignées de la valeur primitive de l'expression : comme *Votre serviteur,* en écrivant à des inférieurs; *Monseigneur* (mon vieillard), en s'adressant à un jeune homme; *Richs séfid* (votre barbe blanche), titre qu'en Perse on donne quelquefois à des eunuques et même à des dames, etc. Il en est au reste de l'adieu comme de ces salutations banales qui chez les divers peuples rendent des idées si différentes : Combien valez-vous? Comment vous portez-vous? Comment vous tenez-vous debout? Comment faites-vous faire?

V. 144. Par étiquette a pris pour directeur.

L'équité demande que nous fassions ici une remarque sur la morale admirable de ce poëme. Le vice y est toujours puni : l'aumônier scandaleux meurt impénitent, Grisbourdon est damné, Chandos est vaincu et tué, etc. C'est ce que le sage Horatius Flaccus recommande *in Arte poetica.*

V. 150. En peu de mots ce que c'est qu'un docteur...

* Il y aurait sur les directeurs de la conscience des princes beaucoup de choses curieuses à dire et à rappeler. Nous nous bornerons, au lieu de les critiquer, à citer le fait suivant que nous empruntons aux *Mémoires de Bezenval* (t. 1, p. 222) : « Le roi de Portugal, père du roi régnant aujour-« d'hui (en 1771), vivait publiquement avec une religieuse; « et lorsqu'il allait chez elle, c'était toujours avec son con-« fesseur et son médecin. Le médecin tâtait le pouls de sa « majesté, et, quand il le trouvait dans un état convenable, « le roi passait la nuit avec la religieuse. Si au contraire le « pouls n'était pas propre à la circonstance, le roi se fesait

« donner l'absolution par son confesseur, et revenait chez « lui. » Ce roi de Portugal était Pierre III, trisaïeul du roi actuel Jean VI.

V. 171. Toujours accort, et toujours complaisant.

* Accort, de l'italien *accorto,* avisé, adroit, de bon esprit, de bon jugement. C'est en effet ce que doit être un tel personnage pour se maintenir dans un poste où il peut dire, même aux plus grands, comme certain confesseur royal : « J'ai tous les jours votre dieu dans mes mains et votre roi à « mes pieds. »

V. 167. Que je vous plains! la partie animale
Prend le dessus : la chose est bien fatale.

* Cette partie animale, qui souvent prend le dessus, est sans doute, comme dit M. Lémontey dans ses *Observateurs de la Femme,* « ce mobile interne que les médecins appellent « le *plexus nerveux,* que Diderot a nommé la *béte féroce,* et « que nous autres savans nous regardons comme remplaçant « dans la mécanique de la femme la machine à vapeur. »

V. 199. Pour ses ébats il eut trois cents maîtresses.

Charles oublie sept cents femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'auteur et à sa sagesse.

V. 234. Vers son nadir avait fourni sa course.

Le nadir, en arabe, signifie le plus bas, et le zénith le plus haut. La grande Ourse est l'Arctos des Grecs, qui a donné son nom au pôle arctique.

V. 264. Font en marchant gémir les madriers.

Ce sont les planches du pont : elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaisseur.

V. 317. Est-ce Vénus que le fils de Cynire...

Adonis.

V. 324. Pour égayer sa taciturne altesse.

On traitait les rois d'altesse alors.

V. 348. Pour quinze sous un capucin venait.

Il n'y avait point encore de pères capucins ; c'est une faute contre *le costume* [1].

[1] * Ce ne fut que dans le XVIe siècle que Grégoire XIII nous gratifia de capucins, à la demande de l'auteur de la Saint-Barthélemi et dans l'année qui suivit ce pieux massacre ordonné et avoué par Charles IX. La circonstance était bonne : si la France d'un côté perdait ses citoyens les plus éclairés, elle retrouvait de l'autre, dans la milice séraphique des penaillons de saint François, de quoi réparer ses pertes et faire cultiver la vigne du Seigneur. Si Voltaire n'a pas ajouté ces petits détails à sa note, c'est qu'il faut être modeste lorsque l'on parle de ses confrères dont on est le pere temporel.

En général ces moines, dont le costume est très ridicule et qui, par une opposition complète avec nos usages, gardent leur barbe tandis qu'ils rasent leurs cheveux, ces mendians nazillards se fesaient une si haute idée de leur profession qu'ils signaient toujours : Frère N., capucin indigne. C'est ce qui attira à l'un d'eux, qui présentait une requête au régent, cette repartie malicieuse : « Hé, mon père ! de quoi donc êtes-vous digne, si vous n'êtes pas digne d'être capucin ? » C'est par suite de la même idée de leur perfection et par une autre espèce de modestie orgueilleuse qu'un autre penaillon s'écriait avec componction en examinant les astres : « Qu'est-ce qu'un capucin devant une planète ! »

Le capucin qui, pour quinze sous, venait dire la messe à l'autel de poche du château de Cutendre, ne donnait pas, comme on dit, ses coquilles. C'est au reste un prix qui varie beaucoup, que celui des messes. Quoique la quantité de ceux qui en demandent soit moins grande qu'autrefois, elles ont dû augmenter de prix, parce que ceux qui les disent sont moins nombreux et qu'elles ont suivi le renchérissement des denrées. A propos de messe, Chamfort nous a conservé une anecdote fort curieuse que voici : « L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours pour vingt sous. Quand il fut riche, il la céda à l'abbé de La Porte, en retenant huit sous dessus. Celui-ci, devenu moins gueux, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sous dessus, outre la portion de l'abbé Raynal : si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valait plus que huit sous à l'abbé Dinouart. » Pour donner plus de poids à nos citations, nous ajouterons, comme madame de Genlis, un mot qui dit tout : *Historique.* (L. D. B.)

V. 372. A Nicomède en sa belle jeunesse.

Des ignorans, dans les éditions précédentes, toutes tronquées, avaient imprimé Licomède au lieu de Nicomède: c'était un roi de Bithynie... *Cæsar in Bithyniam missus,* dit Suétone, *desedit apud Nicomedem, non sine rumore prostratæ regi pudicitiæ* (Jul. Ces. 2).

V. 374. Admira tant dans son Éphestion.

Alexander pædicator Hephæstionis, Adrianus Antinoi. Non seulement l'empereur Adrien fit mettre la statue d'Antinoüs dans le Panthéon, mais il lui érigea un temple; et Tertullien avoue qu'Antinoüs fesait des miracles.

CHANT TREIZIÈME.

V. 7. O grand saint Jean! c'était alors ta fête.

L'auteur désigne clairement la fin du mois de juin. La fête de saint Jean le Baptiseur, qu'on appelle *Baptiste*, est célébrée le 24 juin.

V. 14. Avec Astolphe, et rendit la raison.

Ce que dit ici l'auteur fait allusion au trente-quatrième chant de l'*Orlando furioso* (st. 57e):

« Quando scoprendo il nome suo, gli disse
« Esser colui che l'Evangelio scrisse. »

Voyez notre préface, et surtout souvenez-vous qu'Aristote place saint Jean dans la lune avec les trois Parques.

V. 183. Se tire aux dés, et tout en va bien mieux.

Les exemples des sorts sont très fréquens dans Homère. On devinait aussi par des sorts chez les Hébreux. Il est dit que la place de Judas fut tirée au sort; et aujourd'hui à Ve-

nise, à Gênes et dans d'autres états, on tire au sort plusieurs places.

V. 186. Je vous dirais que monsieur saint Mathias...

* On disait autrefois *monsieur* saint Mathias, *monsieur* saint Augustin, et même on employait le *monseigneur* devant les noms saints. Cette sorte de politesse n'est plus d'usage depuis long-temps, même à l'égard des bienheureux qui ne sont pas de pauvres saints. Le *Divus* qu'on leur accordait dans les premiers siècles était encore plus auguste : il est vrai que c'était les mettre sur la même ligne que les dieux du paganisme, et occasionner des méprises d'autant plus faciles qu'il existait à la fois sous le nom de *Divus Hercules* le dieu Hercule et saint Hercule, sous celui de *Divus Antoninus* un illustre empereur et un humble jacobin, etc.

V. 206. Du pucelage héroïnes fidèles.

Les onze mille vierges et martyres enterrées à Cologne.

V. 263. Le bouclier sacré du Latium.

C'était un bouclier qui était tombé du ciel à Rome, et qui était gardé soigneusement, comme un gage de la sûreté de la ville.

V, 299. Pate-pelu dont l'esprit lucratif...

Notre auteur entend sans doute l'artifice dont usa Jacob quand il se fit passer pour Ésaü. Pate-pelu signifie les gants de peau et de poil dont il couvrit ses mains. — * Rabelais (prologue du livre IV de *Pantagruel*) se sert du mot patespelues dans la phrase suivante : « Vous adjugez quoi? à qui? Tous les vieux quartiers de la lune aux caphards, cagots, matagots, botineurs, papelards, burgots, *patespelues*, porteurs de rogatons, chattemites. »

V. 322. Avec Étampe heureusement oublie.

Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes.

V. 328. Près de Diane on voit danser les Ris.

Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois.

V. 332. De Charles neuf le successeur volage.

Henri III et ses mignons.

V. 339. Avec Vanose il se fait sa famille.

Alexandre VI, pape, eut trois enfans de Vanoza. Lucrèce, sa fille, passa pour être sa maîtresse et celle de son frère:

« Hic jacet in tumulo Lucretia nomine, sed re
« Thais, Alexandri filia, sponsa, nurus. »

PONTANUS.

V. 347. Par les plaisirs que goûta Gabrielle...

La fameuse Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort.

V. 360. De Mazarin la nièce aux yeux divins.

Celle qui depuis fut la connétable Colonne.

V. 412. Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette.

On portait autrefois des hauts-de-chausses attachés avec une aiguillette; et on disait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de son devoir que son aiguillette était nouée. Les sorciers ont de tout temps passé pour avoir le pouvoir d'empêcher la consommation du mariage : cela s'appelait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes passa sous Louis XIV, quand on mit des boutons aux braguettes.

CHANT QUATORZIÈME.

V. 44. Et toi, Comus, récompense Bonneau.

Comus, dieu des festins.

V. 54. Un gros rostbeef que le beurre assaisonne.

Roast beef, prononcez *rostbif;* c'est le mets favori des

Anglais : c'est ce que nous appelons un *aloyau*. Les puddings sont des pâtisseries; il y a des plum-puddings, des bread-puddings, et plusieurs autres sortes de puddings.

« . . . . Notandi sunt tibi mores. »
(Hor., *Art. poet.*, v. 156.)

V. 216. Fils de putain! nettement prononcé...

Il l'était en effet[1].

V. 219. Tel fut Alcide et le divin Bacchus,
L'heureux Persée et le grand Romulus.

Alcide, Bacchus, Persée, fils de Jupiter; Romulus, de Mars, etc.

V. 223. Va, souviens-toi que d'un bâtard normand.

Guillaume-le-Conquérant, bâtard d'un duc de Normandie, fils de putain, comme le remarque judicieusement l'auteur d'après milord Chesterfield.

V. 261. De l'Achéron la rive était troublée.

Cet endroit est encore imité d'Homère; mais ceux qui font semblant de l'avoir lu dans le grec diront que le français ne peut jamais en approcher.

V. 264. Les deux héros fièrement se relèvent,
Les yeux en feu, se regardent, s'observent.

* Ces deux vers ne riment pas. Un seul manuscrit, dont

[1] Cette expression, qui nous semble avec raison fort grossière aujourd'hui ne paraît pas avoir été regardée comme telle autrefois. Nous lisons dans le *Roland amoureux* du Bojardo (c. II, st. 64):

« Figliuol d'una puttana rinegato; »

et c'est Charlemagne lui-même qui apostrophe en ces termes Roland, le paladin Roland, son propre neveu. Molière, sous Louis XIV, n'a pas craint d'employer les mêmes mots dans son *Amphitryon* (acte III, sc. VII); il fait dire à Mercure:

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille. (L. D. B.)

la variante se trouve dans celles de ce chant, en donne deux autres qui rimeraient très bien, si les rimes n'en étaient composées de deux verbes qui ont un même radical.

CHANT QUINZIÈME.

V. 14. Furent écrits par Trithême le sage.

Nous avons déja remarqué que l'abbé Trithême n'a jamais rien dit de la Pucelle et de la belle Agnès; c'est par pure modestie que l'auteur de ce poëme attribue tout à un autre.

V. 20. Il peut, s'il veut, passer sa pierre ponce.

Dit-on pierre ponce ou de ponce? c'est une grande question [1].

V. 33. Quand il cita l'archevêque Turpin!

L'archevêque Turpin, à qui l'on attribue la *Vie de Charlemagne et de Roland,* était archevêque de Reims sur la fin du huitième siècle : ce livre est d'un moine nommé *Turpin* qui vivait dans le onzième, et c'est de ce roman que l'Arioste a tiré quelques uns de ses contes. Le sage auteur feint ici qu'il a puisé son poëme dans l'abbé Trithême.

V. 67. Un *Te Deum* en faux bourdon chanté.

Le faux-bourdon est un plain-chant mesuré. Le serpent de la paroisse donne le ton, et toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'est une musique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

[1] * Il semble que pierre ponce, qui a prévalu, est le mot convenable, puisqu'il vient de *pierre-éponge* à cause de sa grande porosité, et non du latin *pumex,* comme on l'a prétendu. Les Espagnols disent aussi *piedra esponja.* (L. D. B.)

V. 151. De l'hydre affreux les têtes menaçantes.

* Hydre est du féminin, même en latin quand il signifie ce serpent des marais de Lerne dont la destruction forme le second des douze travaux d'Hercule. A la vérité *hydrus*, serpent d'eau, est masculin dans la langue latine, comme dans ce vers d'Ovide :

« Gorgoneum crinem turpes mutavit in hydros. »
(*Metam.*, v. 802.)

V. 171. Criant : Louvet! d'une voix stentorée.

Stentor était le crieur d'Homère. Il est immortalisé pour ce beau talent, et le mérite bien.

V. 196. Devant ses pas l'oriflamme est porté.

* Comme l'abbaye de Saint-Denis se trouvait au pouvoir des Anglais, l'oriflamme ne fut point porté devant les pas de Charles VII; mais ce fait ne tire pas à conséquence dans un poëme. Oriflamme est du genre féminin. On disait autrefois oriflambe, oriflande; et même oriflour. C'était, suivant un vieux inventaire de l'abbaye de Saint-Denis, « un estendart d'un sendal fort espais, fendu par le milieu en forme de confanon fort caducque, enveloppé d'un baston couvert de cuivre doré, et un fer longuet aigu au bout. » Dans le XIII[e] siècle, Guillaume Guyart le décrivit ainsi :

« Oriflame est une bannière,
Aucun poi plus forte que guimple,
De cendal roujoyans et simple,
Sans pourtraicture d'aultre affaire. »

Le sandal dont il est ici question était, suivant Du Cange, une sorte d'étoffe de soie dont on fesait les gonfanons ou drapeaux.

CHANT SEIZIÈME.

V. 11. Cette prière est de l'abbé Trithême.

J'avoue que je ne l'ai point lue dans Trithême; mais il se peut que je n'aie pas lu tous les ouvrages de ce grand homme.

V. 30. Il fit rentrer mon fer dans son fourreau.

« Remettez votre épée en son lieu, car qui prendra l'épée « périra par l'épée. » Saint Pierre conseille ici avec une piété adroite aux Anglais de ne pas faire la guerre.

V. 40. Houdard a tort. Il faut dans ces hauts lieux...

La Motte-Houdard, poëte un peu sec, mais qui a fait d'assez bonnes choses, avait malheureusement fait des odes en prose, en 1730; preuve nouvelle que ce poëme divin fut composé vers ce temps-là.

V. 62. Saint Fortunat, peu connu dans le monde.

Fortunat, évêque de Poitiers, poëte. Il n'est pas l'auteur du *Pange lingua* qu'on lui attribue.

V. 64. Et saint Prosper, d'épithètes chargé.

Saint Prosper, auteur d'un poëme fort sec sur la grace, au cinquième siècle.

V. 67. Le grand Grégoire, évêque tourangeau.

Grégoire de Tours, le premier qui écrivit une Histoire de France, toute pleine de miracles [1].

[1] * Si on ne connaissait pas toute la profondeur du respect que Voltaire a toujours conservé pour tous les saints, même pour saint Cucufin, dont il s'empressa de préconiser la canonisation, on pourrait être porté à croire que l'espèce de cacophonie qui existe dans ces mots *Grand Grégoire* a pour objet de jeter le ridicule ou d'attirer le mépris

V. 69. Et saint Bernard fameux par l'antithèse.

Saint Bernard, Bourguignon, né en 1091, moine de Cîteaux, puis abbé de Clairvaux; il entra dans toutes les affaires publiques de son temps, et agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèse dont notre auteur le glorifie, il est vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'Abélard : *Leonem invasimus, incidimus in draconem.* Sa mère, étant grosse de lui, songea qu'elle accouchait d'un chien blanc, et on lui prédit que son fils serait moine, et aboierait contre les mondains.

V. 76. Un saint Austin, prêcheur de l'Angleterre.

Saint Austin ou Augustin, moine qu'on regarde comme le fondateur de la primatie de Cantorbéry, ou Kenterbury.

V. 125. De ses patrons emportant la vaisselle.

Les Juifs empruntèrent, comme on sait, les vases des Égyptiens, et s'enfuirent.

V. 128. Vingt mille Juifs égorgés pour un veau.

Les lévites, qui égorgèrent vingt mille de leurs frères.

V. 130. Pour avoir eu des amours fortunées.

Phinées, qui fit massacrer vingt-quatre mille de ses frères, parce qu'un d'eux couchait avec une Madianite.

sur l'individu dont il s'entretient. C'est ainsi que Racine fait exprimer à Agrippine son dédain pour Burrhus :

« De l'autre l'on verra le fils d'Énobarbus,
« Appuyé de Sénèque et du *tribun Burrhus.* »
(*Britannicus,* act. III, sc. III.)

C'est ainsi que lui-même dit : Le *bon Bonneau*... (L. D. B.)

V. 131. Et puis Aod, ce Ravaillac hébreu.

Aod, ou Eüd, assassina le roi Églon, mais de la main gauche.

V. 135. Et bravement met Agag en hachis.

Samuel coupa en morceaux le roi Agag, que Saül avait mis à rançon.

V. 137. Puis la beauté qui, sauvant Béthulie.

Judith, assez connue.

V. 139. Le bon Basa qui massacra Nadad.

Baasa, roi d'Israël, assassina Nadab ou Nabab, et lui succéda.

V. 140. Et puis Achab mourant comme un impie.

Achab avait eu une grosse rançon de Benhadad, roi syrien, comme Saül en avait eu une d'Agag, et fut tué pour avoir pardonné. Benhadad vaincu envoya des députés à Achab pour lui demander la vie. « S'il vit, répond Achab aux députés, il n'est plus que mon frère. » Cette réponse, qui, humainement parlant, est d'une naïveté touchante et sublime, attira sur Achab la colère du ciel, et surtout celle des prophètes. (*Rois*, liv. III, chap. XX.)

V. 142. Le roi Joas meurtri [1] par Jozabad.

Joas, assassiné par Jozabad.

V. 144. Si méchamment mise à mort par Joad.

Allusion à l'épigramme de Racine :

> Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holopherne,
> Si méchamment mis à mort par Judith.

[1] * Meurtrir est là pour tuer, assassiner, faire périr par un meurtre. C'est l'ancien verbe *meurdrir,* dont on a depuis fait meurtrir. Nicot emploie encore le verbe *meurtrir* dans le sens de tuer. (L. D. B.)

V. 163. Des basilics et des léviathans.

Basilic, animal fort fameux, mais qui n'exista jamais. Léviathan, autre animal fort célèbre. Les uns disent que c'est la baleine, les autres le crocodile.

V. 171. Parut surpris de *leurs* traits radieux.

* Auditoire est à la vérité un mot collectif; cependant il eût été plus correct de dire :

Parut surpris de *ses* traits radieux,

à moins que ce *leurs* ne se rapporte au mot *bienheureux* qui se trouve six vers plus haut. C'est au reste une négligence.

V. 218. Il vienne ouvrer dès l'aube matinale.

* *Ouvrer*, travailler. Ce mot est vieilli quoiqu'il se trouve encore dans le *Dictionnaire de l'Académie*.

V. 388. Et quand Phosphore, au visage vermeil.

Phosphore, porte-lumière qui précédait l'Aurore, laquelle précédait le char du Soleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne mythologie. On ne peut trop en poésie déplorer la perte de ces temps de génie, remplis de belles fictions toutes allégoriques. Que nous sommes secs et arides en comparaison, nous autres *remués de barbares!*

V. 391. Les beaux coursiers que conduit le Soleil.

Les anciens donnèrent un char au Soleil. Cela était fort commun : Zoroastre traversait les airs dans un char; Élie fut transporté au ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du Soleil étaient blancs. Leurs noms étaient Pyroïs, Éoüs, Éthon, Phlégon, selon Ovide; c'est-à-dire l'enflammé, l'oriental, l'annuel, le brûlant. Mais selon d'autres savans antiquaires, ils s'appelaient Érythrée, Actéon, Lampos et Philogée; c'est-à-dire le rouge, le lumineux, l'éclatant, le terrestre. Je crois que ces savans se sont trompés, et qu'ils

ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux; c'est une erreur grossière que je démontrerai dans le prochain *Mercure*, en attendant les deux dissertations *in-folio* que j'ai faites sur ce sujet.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

V. 10. Et vous buvez l'amertume et la mort.

* Cette hardiesse de style est magnifique et en même temps tout-à-fait juste. Le poëte a ménagé la gradation de manière à ne pas amener de suite les idées de boire la mort; boire l'amertume est une chose naturelle et simple qui conduit à boire la mort, expression qui, peut-être, eût paru audacieuse. On a toutefois, mais c'est dans les poëtes latins, des exemples de cette figure. Virgile dit, *Æn.*, I, 747:

« Nec non et vario noctem sermone trahebat
« Infelix Dido, longumque bibebat amorem. »

On lit encore dans Plaute: « *Bibere malum mærorem* (*Aul.* II, III, 12); dans Claudien « *Bibere mores maternos* » (*de Nupt. Honor.*, v. 231), etc.

V. 14. Aux plus grands rois préférez vos grisettes.

* On appelait ainsi les jeunes filles auxquelles le défaut de fortune interdisait autrefois les étoffes de couleur, et qui étaient forcées de se vêtir de *grisette*, tissu de couleur grise. La Fontaine fait aussi un juste éloge des grisettes, tout en se permettant de douter de leur fidélité:

Une grisette est un trésor;
Car, sans se donner de la peine,
Et sans qu'aux bals on la promène,
On en vient aisément à bout.
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.

Le point est d'en trouver une qui soit fidèle.
Choisissons-la toute nouvelle.
(*Joconde.*)

V. 47. Aux Scudéri, Lemoine, Desmarets.

Scudéri, auteur d'*Alaric*, poëme épique; Lemoine, jésuite, auteur du *Saint-Louis* ou *Louisiade*, poëme épique; Desmarets Saint-Sorlin, auteur de *Clovis*, poëme épique : ces trois ouvrages sont de terribles poëmes épiques.

V. 54. Nommé jadis le docteur séraphique,
Subtil, profond, énergique, angélique.

Noms que prenaient autrefois les théologiens [1].

V. 58. Qui depuis peu fit *Marie Alacoque*.

L'histoire de *Marie Alacoque*, ouvrage rare par l'excès du ridicule, composé par Languet, alors évêque de Soissons. Ce passage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730, temps où il était beaucoup question de Marié Alacoque.

V. 304. Muscade, clou, poivre, girofle et sel.

C'est ce qu'on appelait autrefois *cuisine de poche* [2], et ce que signifie ce vers d'une comédie :

Porte cuisine en poche, et poivre concassé.

[1] * Ce serait une liste fort longue que celle de tous ces docteurs hargneux et disputeurs, par la tête et dans les écrits desquels il n'est sorte d'absurdités, de niaiseries, ou d'horreurs qui n'aient passé dans ce bon temps où ils s'efforçaient à reculer les bornes de la démence humaine. Voici les noms de quelques uns de ces pieux personnages : le docteur séraphique est saint Bonaventure; le docteur subtil, Jean Duns ou Scot; le docteur très fondé ou profond, Colonne; le docteur très résolu ou énergique, Durand de Saint-Pourçain; le docteur angélique, saint Thomas d'Aquin. Grégoire de Rimini s'appelait le docteur authentique; Charlier, le docteur évangélique; Alexandre de Halès, le docteur irréfragable; Ockan, le docteur invincible; Alain de Lille, le docteur universel, etc. (L. D. B.)

[2] * Cette cuisine de poche rappelle l'autel de poche du chant douzième,

V. 307. Il y courut, sel et missel en main.

* Cette sorte d'allitération produit un bon effet. On en trouve quelques exemples dans les anciens, tels que le *Veni, vidi, vici,* de César; l'*Effugit, evadit, erupit* de Cicéron; le *Qui laborat, orat* de saint Augustin; et plus récemment dans Montaigne : « Je m'instruis mieux par *fuite* que par *suite;* » dans Voltaire lui-même : « on dit que messieurs *obtempèrent* se *tempèrent.* » Ces figures sont, surtout les dernières, de véritables paronomases dans le genre de celles que fesaient les Grecs. C'est ainsi que saint Pierre Chrysologue peint le luxe et le dérèglement des moines de son temps : « *Monachorum cellæ jam non sunt cremiticæ, sed aromaticæ.* » Le calembour de *Petrus* et *petra* dont nous parlons dans les imitations est aussi de ce genre.

V. 357. De Jéricho le rempart écroulé...

Jéricho, comme vous savez, tomba au son des cornemuses; c'est un événement très commun.

V. 362. Devint un ample et sacré monastère.

Cette métaphore rappelle la parodie que l'Anglais Swift et l'Allemand Hagedorn ont faite de l'aventure du Philémon et Baucis d'Ovide (*Métam.*, liv. VIII, v. 705).

v. 352; ce sont pour l'ame et pour le corps des moyens de salut tout-à-fait commodes et très expéditifs,

> Car de *la table* à la dévotion
> Il n'est qu'un pas,

si, comme l'ont dit Boileau et Gresset, les dévots sont généralement gourmands. (L. D. B.)

CHANT DIX-HUITIÈME.

Ce chant a paru pour la première fois avec les Contes de Guillaume Vadé.

L'auteur l'a joint aux nouvelles éditions de *la Pucelle*, avec quelques changemens[1].

V. 9. Le Bourguignon poursuivit sa jeunesse.

Le duc de Bourgogne, qui assassina le duc d'Orléans. Mais le bon Charles le lui rendit bien au pont de Montereau.

V. 11. Le parlement de Paris près Gonesse.

Gonesse, village auprès de Paris, célèbre par ses boulangers et par plusieurs combats.

V. 12. Tuteur des rois, son pupille ajourna.

Charles VII, ajourné à la table de marbre par l'avocat général Desmarets.

V. 16. En même lieu; mère, oncle, ami, maîtresse.

Sa propre mère Isabelle de Bavière fut celle qui le persécuta le plus. Elle pressa le traité de Troyes, par lequel son gendre, le roi d'Angleterre, Henri V, eut la couronne de France.

V. 32. On aperçut de loin des hoquetons.

* Le hoqueton, comme dit Caseneuve, « était anciennement un pourpoint fourré de coton bien serré et contrepointé, qu'on mettait sous les hauberts, et depuis sous les

[1] * Voltaire, dans une lettre à Thiériot, du 15 janvier 1761, désigne ce chant, qui ne parut qu'en 1764, sous le nom de la *Capilotade*. Il ne se trouve pas dans les premières éditions du poëme de la *Pucelle* : il n'y fut réuni qu'en 1768 dans l'édition in-4° des œuvres complètes, et en 1774 dans l'édition in-8°. Depuis cette époque, cet épisode a continué d'être le dix-huitième chant du poëme, qui fut alors porté de vingt chants à vingt et un. (L. D. B.)

cuirasses, pour mieux résister aux coups d'épée et de lance. » On écrivait jadis *auqueton*, comme dans ces vers du roman de Perceval le Gallois :

> Vesti un pourpoint d'auqueton
> A noiaus d'or tout environ.

C'est un mot d'origine arabe et dérivé de la matière dont il était rembourré.

V. 35. De fleurs de lis et de trois léopards.

Ce sont des armes d'Angleterre.

V. 114. Je suis de Nante, et mon nom est Fréron.

Selon les chroniques de ce temps-là, il y avait un misérable de ce nom qui écrivait des feuilles sous les charniers Saints-Innocens. Il fit quelques tours de passe-passe, pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au Châtelet, à Bicêtre et au For-l'Évêque. Il avait été quelque temps moine, et s'était fait chasser du couvent; il réussit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embrassa. Plusieurs célèbres écrivains lui ont rendu justice. Il était originaire de Nantes, et exerçait à Paris la profession de gazetier satirique. Jamais homme ne fut plus méprisé et plus détesté que lui, comme dit la chronique de Froissart [1].

V. 137. L'abbé Guyon, qui marche à mes côtés.

Guyon ou Goyon, auteur du temps de Charles VII. Il composa une Histoire romaine, détestable à la vérité, mais qui était passable pour le temps. Il fit aussi l'*Oracle des philosophes*. C'est un tissu ridicule de calomnies. Aussi il s'en repentit sur la fin de sa vie, comme le dit Monstrelet.

[1] * Voltaire avait d'abord déguisé les noms de ces dignes personnages; mais, comme leur signalement et leurs qualités les fesaient reconnaître facilement, la précaution devint inutile. Il avait désigné Fréron par Frêlon; l'abbé Guyon par l'abbé Guignon; Chaumeix par Maucheix; Gauchat par Chaugat; Caveyrac par Vacerac; Grizel par Brizet, et La Beaumelle par Meaulabelle. (L. D. B.)

V. 141. Maître Chaumeix, dessous sa mine basse.

Autre calomniateur du temps.

V. 144. Maître Gauchat pourrait embarrasser.

Autre calomniateur.

V. 148. Ce Sabatier est tout pétri de miel.

Sabatier, natif de Castres, auteur de deux espèces de dictionnaires, où il dit le pour et le contre; calomniateur effronté, et le tout pour de l'argent. Il trahit son maître, M. le comte de Lautrec, et fut chassé d'une manière un peu rude, dont il s'est ressenti long-temps.

V. 167. Vous voyez là, reprit l'homme aux Semaines.

Fréron donnait alors toutes les semaines une feuille, dans laquelle il hasardait quelquefois de petits mensonges, de petites calomnies, de petites injures, pour lesquels il fut repris de justice, comme on l'a déja dit.

V. 170. L'un est Fantin, prédicateur des grands.

Il semble que ce chant de l'abbé Trithême soit une prophétie. En effet, nous avons vu un Fantin, docteur et curé à Versailles, qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confessait. Il fut chassé, mais il ne fut pas pendu.

V. 175. L'autre est Grizel, directeur de nonnettes.

Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé Grizel, fameux directeur de femmes de qualité, dissiper en débauches sourdes l'argent qu'il extorquait de ses dévotes, et qu'on lui remettait en dépôt pour le soulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme instruit de nos mœurs a inséré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poëme de l'abbé Trithème. Il aurait bien dû dire un mot de l'abbé Lacoste, condamné à être marqué d'un fer chaud, et aux galères perpétuelles, en l'an de grace 1759,

pour plusieurs crimes de faux. Cet abbé Lacoste avait travaillé avec Fréron à l'*Année littéraire*.

V. 182. C'est mon soutien, c'est mon cher La Beaumelle.

La Beaumelle, natif d'un village près de Castres, prédicant quelque temps à Genève; précepteur chez M. de Boisy, puis réfugié à Copenhague. Chassé de ce pays, il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une dame et ses dentelles; il s'enfut avec la femme de chambre qui avait commis ce vol, ce qui est connu de toute la cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, ensuite en a été banni : et ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'est lui qui est l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé *Mes pensées*, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre presque tous les gens en place. C'est lui qui a falsifié les *Lettres de madame de Maintenon*, et les a fait imprimer avec les notes les plus scandaleuses et les plus calomnieuses. Il fit imprimer à Francfort, en quatre petits volumes, le *Siècle de Louis XIV*, qu'il falsifia et qu'il chargea de remarques, non seulement rebutantes par la plus crasse ignorance, mais punissables pour les calomnies atroces répandues contre la maison royale et contre les plus illustres maisons du royaume.

Tous ceux dont il est ici question ont écrit des volumes d'ordures contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui sont bien aises de voir insulter, calomnier, par des gredins, les hommes célèbres dans les arts. Ils leur disent : « N'y faites pas attention, laissez crier ces misérables, « afin que nous ayons le plaisir de voir des gueux vous jeter « de la boue. » Nous ne pensons pas ainsi; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils sont insolens et fripons, et surtout quand ils ennuient. Ces anecdotes très véritables se trouvent en vingt endroits, et doivent s'y trouver, comme des sentences affichées contre les malfaiteurs au coin de toutes les rues. *Oportet cognosci malos.*

V. 265. Agnès en vain cherche ses engageantes...

* On appelait ainsi des manches de dentelle qui tombaient au bout du bras. Jusqu'au règne de Charles VI le costume des dames avait été sévère et sans grace. Sous ce prince la galanterie commençant à faire des progrès, grace à Isabelle de Bavière et aux femmes dont elle est entourée, la gorge et les épaules furent mises à découvert. La cour de Charles VII introduisit l'usage des bracelets, des pendans d'oreilles, des diamans et des colliers.

V. 272. ....La horde griffonnante.
....
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers...

* On trouve dans quelques ouvrages italiens ce mélange de singulier et de pluriel. Le Pulci dit, dans son *Grand Morgant*:

« Il vero Pater nostro è il fegatello,
« E possono esse tre e due ed un solo,
« E deriva dal fegato almen quello. »
(C. XVIII, st. 116.)

V. 295. Ainsi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, et le pieux Énée...

Les harpies Céléno, Ocypète, et Aello, filles de Neptune et de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on servait sur la table du roi de Thrace Phinée, et infectaient toute la maison. Zétès et Calaïs, fils de Borée, chassèrent ces harpies jusque vers les îles Strophades, près de la Grèce. Elles traitèrent Énée comme Phinée; mais Virgile en fait des prophétesses; voilà de plaisantes créatures pour être inspirées de Dieu!

« Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris
« Proluvies, uncæque manus, et pallida semper
« Ora fame. » (*Æn.*, lib. III, v. 115.)

Elles se plaignent à Énée de ce qu'il veut leur faire la

guerre pour quelques morceaux de bœuf, et lui prédisent que pour sa peine il sera contraint un jour de manger ses assiettes en Italie. Les amateurs des anciens disent que cette fiction est fort belle.

V. 297. Tout effarés et de frayeur pantois.

* Pantelant, pantois : haletant, essoufflé.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

V. 119. Cuirasse, lance, et sabre, et morion.

* Le morion était un petit casque sans visière, dont le nom est dérivé de More, Moresque, parce qu'il était de couleur noire. On a dit depuis au figuré un morion pour un coup, comme horion, calotte, ont été employés dans le même sens en style familier.

V. 139. Aux yeux d'Hélène affligée et coupable.

Vous savez, mon cher lecteur, qu'Hector et Ménélas se battirent, et qu'Hélène les regardait faire tranquillement. Dorothée a bien plus de vertu : aussi notre nation est bien plus vertueuse que celle des Grecs. Nos femmes sont galantes, mais au fond elles sont beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon *Philosophe chrétien,* tome XII, page 169 [1].

V. 188. Que cet Atlas, que rien ne put toucher.

Je crois que notre auteur entend par ces mots, *que rien ne put toucher,* la dureté de cœur que fit paraître Atlas quand il refusa l'hospitalité à Persée. Il le laissa coucher dehors,

[1] * Comme le chantre de la Pucelle n'a pas composé d'ouvrage intitulé *le Philosophe chrétien,* il y a lieu de présumer avec beaucoup de vraisemblance que cette citation est une plaisanterie. Malheureusement il croyait peu à la possibilité de voir des philosophes chrétiens ni des chrétiens philosophes : il est vrai qu'il n'était pas payé pour le croire ni pour le dire. (L. D. B.)

et Jupiter l'en punit, comme chacun sait, en le changeant en montagne.

V. 213. Ce beau portrait que du Lombard Bellin.

Ce Bellin (Bellini) était en effet un contemporain; ce fut lui qui depuis peignit Mahomet II.

V. 265. C'est là qu'il prit la robe monacale.

Vous savez que Bruno fonda les chartreux, après avoir vu ce chanoine de Paris qui parlait après sa mort.

V. 282. Le fit traîner avec tant de douceur.

Je soupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.

CHANT VINGTIÈME.

V. 36. Par qui là-haut d'un coup d'estramaçon.

* Le coup d'estramaçon comme nous l'entendons aujourd'hui est un coup du tranchant de l'épée. L'estramaçon était lui-même une espèce d'épée dont le nom est dérivé de l'italien *stramazzone,* venu du mot barbare *scramasaxus* employé par Grégoire de Tours dans la phrase suivante : *Cum cultris validis quos vulgus* scramasaxos *vocat...* C'est de là qu'est venu escrime.

V. 48. Contre *une* femme. Hélas! le plus souvent
Pour *les* séduire il n'en fallut pas tant.

* Ce pluriel *les,* qui se rapporte à une femme, est une inadvertance à peu près du même genre que celles-ci :

Paris se livre en proie
Aux transports odieux de *sa* coupable joie.
De cent cris de victoire *ils* remplissent les airs.
(*Henriade,* ch. v, v. 377.)

Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur *du* peuple, et tantôt *leur* amour.
(*Henriade,* ch. vi, v. 381.)

V. 112. Et plus avant que le pédant Larchet.

Le pédant Larchet, mazarinier ridicule, homme de collége qui, dans un livre de critique, assure, d'après Hérodote, qu'à Babylone toutes les dames se prostituaient dans le temple par dévotion, et que tous les jeunes Gaulois étaient sodomites.

V. 127. Ma chère mère un soir au coin d'un bois...

Voilà comment il convient de parler du diable, et de tous les diables qui ont succédé aux furies, et de toutes les impertinences qui ont succédé aux impertinences antiques. On sait assez que Satan, Belzébuth, Astaroth, n'existent pas plus que Tisiphone, Alecton et Mégère. Le sombre et fanatique Milton, de la secte des indépendans, détestable secrétaire en langue latine du parlement nommé le *Croupion*, et détestable apologiste de l'assassinat de Charles I[er], peut, tant qu'il voudra, célébrer l'enfer, et peindre le diable déguisé en cormoran et en crapaud, et faire tenir tous les diables en pygmées dans une grande salle; ces imaginations dégoûtantes, affreuses, absurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

V. 152. Elle fut prête à devenir la proie...

* On dirait aujourd'hui : *elle fut près de*, parce qu'en effet il est plus honnête de supposer Jeanne sur le point de devenir la proie du piége du démon, que préparée à l'être : ce qui s'écarterait trop des idées de pudicité qu'on ne lui conteste pas.

V. 162. Approfondi par Ovide et Bernard.

Bernard, auteur de l'opéra de *Castor et Pollux*, et de quelques pièces fugitives, a fait un *Art d'aimer* comme Ovide.

V. 214. Silène et moi nous sommes plus connus...

L'âne de Silène est assez connu; on tient qu'il servit de trompette.

V. 217. Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée.

L'âne d'Apulée ne parla point; il ne put jamais prononcer que *oh* et *non* : mais il eut une bonne fortune avec une dame, comme on peut le voir dans l'*Apuleïus* en deux volumes in-4°, *cum notis, ad usum Delphini.* Au reste, on attribua de tout temps les mêmes sentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée;* les bêtes parlent dans Pilpay, dans Lokman et dans Ésope, etc.

V. 222. Quand saint Martin, fameux par son manteau.

Les hérétiques doivent savoir que le diable demandant l'aumône à Martin, ce Martin lui donna la moitié de son manteau.

V. 229. Du grand saint Roch le chien me festoya, etc.

Saint Roch, qui guérit de la peste, est toujours peint avec un chien; et saint Antoine est toujours suivi d'un cochon. Tous les bons chrétiens connaissent l'aigle de saint Jean, le bœuf de saint Luc et les autres bêtes du paradis.

V. 276. De Jeanne d'Arc le grand cœur en secret
Était flatté de l'étonnant effet.

* C'est à tort que plusieurs des éditeurs qui nous ont précédé ont imprimé :

De Jeanne d'Arc le grand cœur en *effet*
Était flatté de l'étonnant effet.

Cette leçon fautive se trouve dans l'édition de 1762, dans celle de Kehl et dans les réimpressions; mais tous les manuscrits donnent la leçon que nous avons adoptée.

V. 290. Songez au cygne à qui Léda fit fête.

Léda, ayant donné ses faveurs à un cygne, accoucha de deux œufs.

V. 292. Connaissez-vous la fille de Minos.

Pasiphaé, amoureuse d'un taureau, en eut le Minotaure. Philyre eut d'un cheval le centaure Chiron, précepteur d'Achille : ce ne fut point Neptune, mais Saturne, qui prit la forme d'un cheval; notre auteur se trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne soient de son avis.

CHANT VINGT ET UNIÈME.

V. 26. Vous imprimez qu'elle a mal combattu.

L'auteur du *Testament du cardinal Alberoni*, et de quelques autres livres pareils, s'avisa de faire imprimer *la Pucelle* avec des vers de sa façon, qui sont rapportés dans notre préface. Ce malheureux était un capucin défroqué, qui se réfugia à Lausanne et en Hollande, où il fut correcteur d'imprimerie.

V. 150. Madame Audou, dont l'amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur.

On sent bien qu'ici le nom de madame Audou est substitué au nom d'une grande dame de la cour, qui en effet avait eu de la passion pour Baron le comédien[1].

V. 230. Que tient Cîteaux dans ses caveaux bénis.

Il y a dans Cîteaux et dans Clairvaux une grosse tonne,

[1] * Baron est un singulier mot, si on le dérive du latin *baro :* il signifiait un lourdaud dans la haute latinité; mais, dans la basse, ce lourdaud est devenu un homme remarquable, un ministre : et même un grand seigneur. Il en est de même de beaucoup de grandeurs d'aujour-

semblable à celle d'Heidelberg : c'est la plus belle relique du couvent [1].

V. 239. Le moine, enfin, le plus moine du monde.

*« Je dis moine moinant; je ne dis pas moine moiné, » comme s'exprime Rabelais (*Pantagruel,* liv. IV, chap. II). Il y a une importante différence entre eux : les uns commandent, et c'est un grand bonheur pour ces humbles cénobites; les autres sont forcés d'obéir, et c'est une pénible obligation pour ceux qui ont fait le vœu d'obéissance.

L'institution des moines est un bien singulier établisse-

d'hui, qui primitivement étaient fort peu de chose. C'est dans le dernier sens dont nous venons de parler que le vieux poëte normand Robert Wace a dit en parlant de Thibaut I, comte de Chartres :

> Thibaut fut né de France un des plus haus barons;
> Moult avet par la terre chastiaux et fors maisons.

Baron est encore un nom propre : c'est celui d'un moine peu connu et d'un comédien qui l'est beaucoup, parce que sans nul doute il jouait mieux ses rôles. On connaît l'aventure qui arriva à ce dernier chez une grande dame qui ne voulait avoir pour lui que des bontés clandestines. Étant allé chez elle un jour qu'elle recevait du monde, la dame s'avisa de lui dire froidement : « Monsieur Baron, que venez-vous chercher « ici ? » — « Mon bonnet de nuit, madame ! » répondit-il non moins froidement et à voix haute. (L. D. B.)

[1] * Les moines avaient en général de fort beaux caveaux, sans doute parce qu'ils étaient bénis, des vignobles d'excellent cru où l'on cultivait joyeusement la vigne du Seigneur, des vins délicieux dont ils ne se bornaient pas à sabler l'hémine concédée par saint Benoît, et de fort grandes tonnes où la liqueur se perfectionnait admirablement sous la pieuse surveillance des celliers. Tout le monde a entendu parler de la fameuse tonne d'Erpach près d'Heidelberg, qui contenait deux cent quatre foudres, bien moins meurtriers que les foudres du Vatican qui mettaient l'Europe en feu. Quoique Robert Ceneau vante la tonne de Cîteaux, dont il attribue la construction à saint Bernard, il paraît qu'elle ne pouvait contenir qu'environ deux cents muids : ce qui est une bagatelle. Celle de Clairvaux était bien préférable : on y conservait, le moins de temps qu'on pouvait, autant de muids qu'il y a de jours dans les années bissextiles. Les bénédictins de Boulogne avaient aussi une tonne fort renommée parce qu'elle était fort grande : on l'appelait *la botte de saint Benoît* (L. D. B.)

ment dans l'Occident où l'on ne se livre guère à la vie contemplative, et dans nos contrées civilisées où il devient de plus en plus difficile de se convaincre de l'utilité des réunions d'individus voués par état au célibat, à l'isolement, aux souffrances, à la superstition, et qui, chaux ou déchaux, gris, blancs ou noirs, chevelus ou tondus, ne rendent aucun service à la société pour laquelle ils sont une charge onéreuse et souvent un scandale. On n'y regardait pas de si près autrefois, quoique leurs dérèglemens provoquassent souvent la satire des poëtes et les censures des écrivains ecclésiastiques.

Camus, nommé à l'évêché de Bellei, raconte que, plus sévère que ses prédécesseurs, il fut scandalisé de trouver à Saint-Sulpice, dans son diocèse, un couvent de nonnes, une abbaye de moines et un haras, qui ne fesaient qu'un en rivalisant de zèle et de ferveur.

Parfois les moines ont eu de singulières prétentions : ceux de Saint-Étienne de Nevers, et de Saint-Théodore, entre autres, ne renoncèrent pas sans peine au droit, assez doux à exercer, de coucher la première nuit des noces avec les nouvelles mariées de leurs environs.

Plusieurs monastères possédaient de précieuses reliques propres à faire cesser l'infécondité des femmes le plus obstinément stériles : on en cite un grand nombre, et on ne les connaissait pas tous. Cette vertu fécondante dans tout ce qui appartenait aux couvens était telle qu'un ancien auteur fort respectable prétend que l'ombre seule de leurs cloches suffirait pour rendre mères toutes les femmes du pays.

V. 316. Surprirent Mars avec son Aphrodise.

Aphrodise est le nom grec de Vénus : cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms grecs sont sonores ! que cette écume est une belle allégorie ! *Voyez* Hésiode. Vous ne douterez pas que les anciennes fables ne soient souvent l'emblème de la vérité.

V. 420. Gardant sa lance ainsi que les manteaux.

* Garder les manteaux est une ancienne locution proverbiale, qui signifie : Être près de la fête sans y participer. Ainsi que l'a justement remarqué M. de La Mésangère, dans son *Dictionnaire des Proverbes :* « Il y avait une couleur pour les manteaux de bonne fortune; c'est à Regnard que nous en devons la connaissance :

« Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
« De couleur de muraille. »

V. 462. Criait encore : « Anglais! elle est pucelle. »

* Puceau et pucelle sont des mots fort anciens dans notre langue. Ménage, qui ne doute de rien, les dérive des diminutifs *pulcellus* et *pulcella :* petit garçon, petite fille; et fait la guerre à Nicot qui tire pucelle de *puella :* c'est un grand procès qui n'est pas encore jugé, quoique assurément il mérite bien de l'être.

Les anciens ont eu de bien singulières idées sur la virginité des pucelles : dom Calmet, abbé de Senones, rappelle avec raison que, « dans les *Proverbes,* Salomon reconnaît que les marques de la virginité sont très équivoques. » Il devait pourtant bien connaître ce qu'il appelle *viam viri in adolescentula.* Au surplus chez les Juifs la virginité était une véritable indécence pour les filles nubiles qui pleuraient lorsqu'elles étaient obligées d'en supporter la honte, tandis que chez les modernes elle est en grande et juste vénération.

C'était jadis l'usage en France que le grand saint Foutin,

Puisqu'il faut l'appeler par son nom,

reçût sur son autel dans certaines églises la robe virginale des filles qui se mariaient. Ce bienheureux devait être pieusement fêté : c'est bien dommage, il faut en convenir, que, depuis qu'au milieu du XVIe siècle les protestans firent rou-

gir les catholiques d'un culte qui rappelait celui de Lampsaque, les statues tout-à-fait naïves de cet édifiant personnage aient été renversées à Versailles, à Alménèches, à Embrun, à Poligni, et dans cent autres lieux.

FIN DES NOTES DE LA PUCELLE.

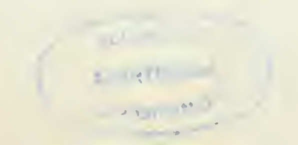
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Notice sur le poëme de la Pucelle d'Orléans. Pag. j
Avertissement des éditeurs de l'édition de Kehl. 3
PRÉFACE de dom Apuleius Risorius, bénédictin. 9

LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT I. Amours honnêtes de Charles VII et d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de saint Denis, etc. 17
CHANT II. Jeanne, armée par saint Denis, va trouver Charles VII à Tours; ce qu'elle fit en chemin, et comment elle eut son brevet de pucelle. 30
CHANT III. Description du palais de la Sottise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son amant : elle est prise par les Anglais, et sa pudeur souffre beaucoup. 47
CHANT IV. Jeanne et Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix. 61
CHANT V. Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, est en enfer très justement. Il raconte son aventure aux diables. 81
CHANT VI. Aventure d'Agnès et de Monrose. Temple de la Renommée. Aventure tragique de Dorothée. 92
CHANT VII. Comment Dunois sauva Dorothée, condamnée à la mort par l'inquisition. 109
CHANT VIII. Comment le charmant La Trimouille rencontra un Anglais à Notre-Dame de Lorette, et ce qui s'ensuivit avec sa Dorothée. 122
CHANT IX. Comment La Trimouille et sir Arondel retrouvèrent leurs maîtresses en Provence, et du cas étrange advenu dans la Sainte-Baume. 137
CHANT X. Agnès Sorel poursuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de son amant, etc. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent. 149
CHANT XI. Les Anglais violent le couvent. Combat de saint George, patron d'Angleterre, contre saint Denis, patron de la France. 164



CHANT XII. Monrose tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès qui se consolait avec Monrose dans le château de Cutendre. Pag. 179

CHANT XIII. Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise. Vision du père Bonifoux. Miracle qui sauve l'honneur de Jeanne. 193

CHANT XIV. Comment Jean Chandos veut abuser de la dévote Dorothée. Combat de La Trimouille et de Chandos. Ce fier Chandos est vaincu par Dunois. 208

CHANT XV. Grand repas à l'Hôtel-de-Ville d'Orléans, suivi d'un assaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès et à ses compagnons de voyage. 220

CHANT XVI. Comment saint Pierre apaisa saint George et saint Denis, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Rosamore. 231

CHANT XVII. Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, La Trimouille, etc., devinrent tous fous, et comment ils revinrent en leur bon sens par les exorcismes du R. P. Bonifoux, confesseur ordinaire du roi. 245

CHANT XVIII. Disgrace de Charles et de sa troupe dorée. 258

CHANT XIX. Mort du brave et tendre La Trimouille et de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel se fait chartreux. 270

CHANT XX. Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation; tendre témérité de son âne; belle résistance de la Pucelle. 281

CHANT XXI. Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la discrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charles VII. 293

TABLEAU des principales éditions du poëme de *la Pucelle*. 309

VARIANTES du poëme de *la Pucelle*. 313

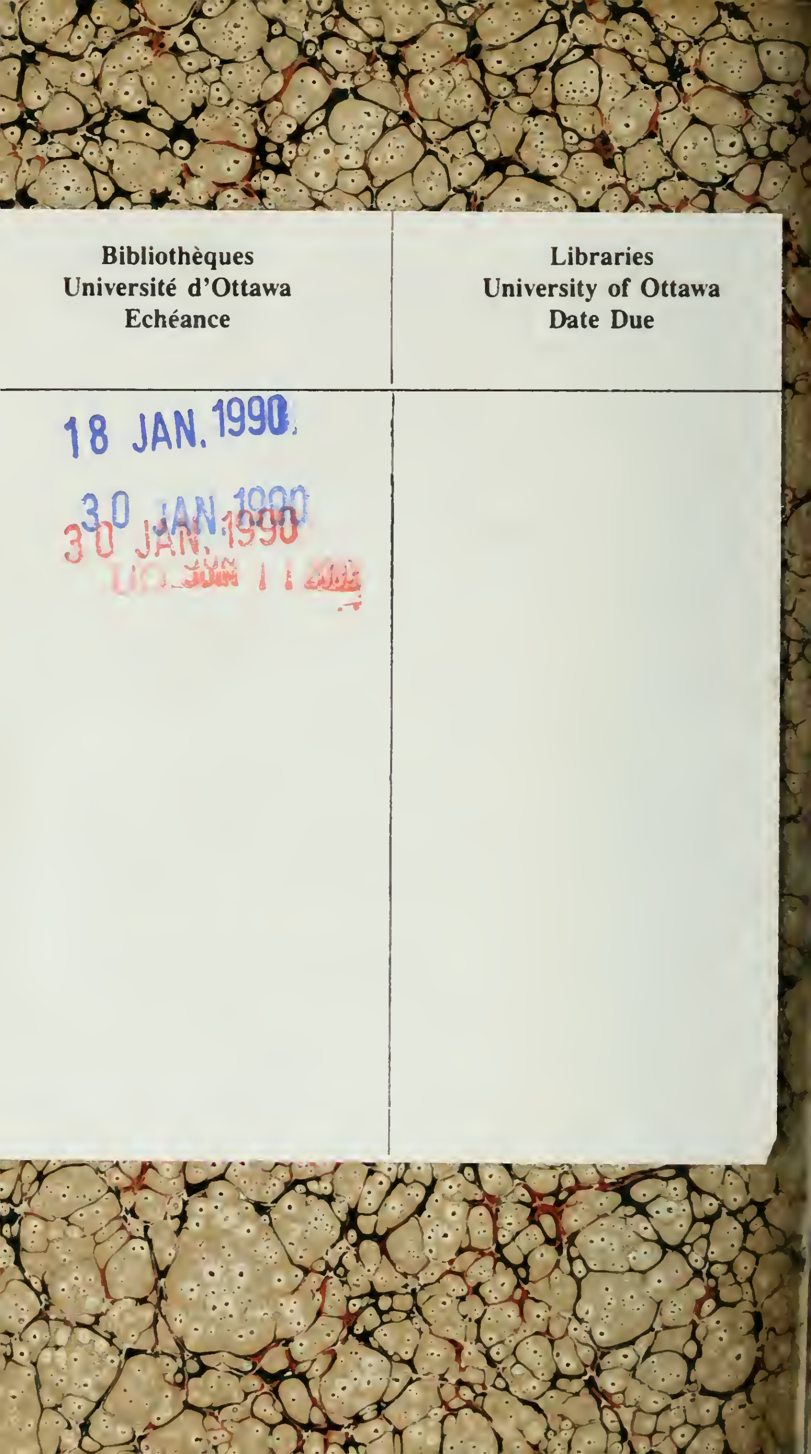
IMITATIONS, Réminiscences et Observations critiques. 394

NOTES du poëme de *la Pucelle*. 408

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
Rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, n° 8.





Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance
Libraries
University of Ottawa
Date Due
18 JAN. 1990
30 JAN. 1990
30 JAN. 1990

